Döll. 12159

12159

TRAITÉ
DES
MÉSALLIANCES.

PAR

Mr. LE COMTE DE LEHNDORFF,
DE LA MAISON DE MAXKEIM,
DOCTEUR EN DROIT, MEMBRE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ TEUTONIQUE DE SA MAJESTÉ PRUSSIENNE.

BIBLIOTHEK DER
K. UNIVERSITÄTS
BIBLIOTHEK MÜNCHEN

TRADUIT
SUR L'ORIGINAL LATIN AVEC DES ANNOTATIONS PRATIQUES
PAR
J. L. Z. WERNER.

À BERLIN.
IMPRIMÉ ET SE TROUVE CHEZ J. F. UNGER.
1792.

U[illegible]
München

Sommaire.

1. Titre.
2. *Motto.*
3. Epitre dédicatoire.
4. Préface du Traducteur.
5. Introduction de l'Auteur.

Son Dessein. §. 1.
Dernière loi de l'empire. §. 2. 3.
Point précis de la question litigieuse. §. 4. 5. 6.

Les mariages entre la haute et la petite noblesse ne sont pas des Mésalliances; on le voit

I. par l'Histoire des Etats en Allemagne, savoir
1. l'Histoire même.
a) ce qu'on entend par noblesse. §. 7.
b) dans les anciens temps il n'y avoit point de noblesse. §. 8. 9. 10.
c) division de la noblesse en Princes et Chevaliers. §. 11.
2. Différence entre *Principes* et *Nobiles*, d'où l'on déduit:
l'unité de leur origine. §. 12.
Pierre d'Andlo interprété. §. 13.
Passage tiré d'Adam de Bremen. §. 14.

II. par l'Analogie — d'où l'on conclut
1. que les enfans d'une [illegible]de et d'une roturière ne sont pas exclus de la succession paternelle. §. 15.
2. que les mariages à la Morganatique exigent des conventions expresses. §. 16.

5. que tous les deux grades de noblesse sont susceptibles à la dignité de Chevaliers. §. 17.

III. par l'Observance, (l'Usage) §. 18.

1. Faits qui l'appuyent,

a. Cathérine de Braudtenstein. §. 19.

b. Metta de Campen. §. 20.

c. Ursel de Rosenfeld. §. 21.

d. Marie de Eiken. §. 22.

e. Marie de Witzleben. §. 23.

f. Dorothée d'Eichelberg. §. 24.

2. Réfutation des argumens tirés d'autres faits, qui paroissent prouver le contraire. §. 25.

a. Cunigunde d'Eisenberg. §. 26.

b. Adelaide de Münzenberg. §. 27.

c. Elisabeth de Maltitz. §. 28.

d. Claire de Dettingen. §. 29.

e. Philippine de Welser. §. 30.

f. Jeannette de Krosigkk. §. 31.

g. Sophie d'Ingersleben. §. 32.

6. Conclusion.

EPITRE DÉDICATOIRE

À

MR. LE COMTE DE HERTZBERG,

MINISTRE D'ÉTAT.

EIGENTUM DER
K. UNIVERSITÄTS
BIBLIOTHEK MÜNCHEN

Ministre! *Citoyen!* Vous *que l'Europe admire;*

Qui savez de Vos *Rois mériter l'amitié;*

Dont l'oeil vif et percant embrasse tout l'empire,

Qui vivifiez tout, par Votre *activité.*

Que l'étranger s'efforce à prendre pour modèle;

Vous, *qui réunissez, dans tout l'état prussien,*

Les suffrages des Rois et d'un peuple fidèle,

Daignez dans mon élan me servir de soutien.

D'un Icare imprudent je redoute le sort.

L'exemple en est frappant : il y perdit la vie;

Mais son ambition n'est pas ce que j'envie.

Obombrez Vos *rayons: et je prends mon essort.*

Heureux, si par Vos *soins, sous une main féconde.*

Je saisis de mon but le terme désiré.

Le penchant m'a séduit, le zèle le seconde;

Mais le destin peut seul assurer le succès.

Comte de Lehndorff.

Le soleil ici bas ne voit que vanité ;
De vices et d'erreurs tout l'univers abonde :
Mais *aimer tendrement une jeune beauté*
Est la plus douce erreur des vanités du monde.

Malherbe.

Il n'y a rien de plus intéressant que de pénétrer d'un oeil perçant le fond des choses, que de dévoiler d'un regard explorateur le fil de la vérité, que de réussir dès-lors par une force redoublée de notre esprit, quand il paroit qu'une nuit obscure de prévention se plait à arrêter les élans éthérés de l'ame, et quand il semble, que le voile d'une ombre épaisse en frustre nos efforts. Echapper d'un labyrinthe d'idées par des voyes frayées d'elles-mêmes, détacher une opinion des chaines du préjugé règnant, détruire avec courage ces notions fausses d'une erreur fantastique: — ce sont des entreprises qu'on fait souvent en vain. — Ulysse fut le seul qui sut bander son arc; et ce n'est qu'au vrai génie qu'il soit permis d'en faire un effort. L'auteur de l'original latin l'a hazardé; — que le public en juge par les effets! Quant à moi, je me tais; il sera donc aux autres d'en faire son éloge. Quand même ma cause est lé-

gitime, qu'elle paroit se défendre par elle-même; néanmoins, c'est à moi qu'il faut un défenseur, pour excuser mon propos téméraire, de traduire un tel ouvrage. J'ose espérer cependant, qu'après avoir écouté ma justification, on me trouvera moins coupable. Monsieur l'auteur daignant m'honorer de ses bonnes graces souhaita une traduction françoise, en me faisant l'honneur de m'en charger par la lettre ci-jointe:

(Comes Lehndorff *IV Cenero* S.)

Quod promisi — trado. In! exemplar tractatus nostri de matrimonio inaequali. Invitus quidem Tibi mitto. Imperfectiones nostras nolim Tibi innotescere. Non dubito, quin plurima primum jam intuitu minus recte dicta, si calamus modo elegans ad eadem Francorum accesserit, e medio tolli possint. Occupationes, quibus in praesenti minus premor, vetant accingere me ad hunc laborem. Cumque Te hominem non imperitum, Francicam etiam linguam callere supponam; gratum esset, si scriptum meum vestitu aliquo levioni francico ornatum et sic tolerabilius videretur. Vale!

(Manheim, *die* 3 Iduum Martii MDCCLXXXVI.)

Quoique je n'osasse refuser une attention pareille, j'étois pourtant trop affairé, pour y travailler moi-même. Un ami de ma connoissance arrangea donc la traduction que je pris la liberté de revoir, en y ajoutant quelques annotations, principalement sur ce qui se rapporte à la littérature. J'y ai ajouté une préface pour mon dédommage-

ment et quelques notions littéraires, pour mettre chacun à portée d'approfondir une matière que je me pique ne pas avoir touchée superficiellement. Elle est sans contredit d'une grande conséquence; et si convaincu de l'importance d'une pareille entreprise, je crains de succomber sous un fardeau presque au-dessus de mes forces. Je n'ignore pourtant pas, qu'un effort utile, quelque foible qu'il soit, ne mérite pas une critique sévère. — Encore quelques mots sur le stile françois! Je suis né allemand, et j'avoue que mon stile n'est pas assez sublime, pour égaler les chef-d'oeuvres des françois; mais je m'en console aisément, pourvu qu'on se prête à mes idées — qu'on daigne *vouloir* me comprendre. C'est à l'ouvrage même à me justifier; et j'espère de l'être, en cas que mon choix trouve approbation. Quant à son sujet même, on peut le prendre sous divers points de vue. En considérant la matière des mésalliances, par rapport aux divers genres des *droits* — du *droit public* et *du droit privé des princes*, et autant qu'elle se rapporte a l'histoire, elle changera toute fois de face et nous prêtera sujet à former des raisonnemens, selon les différentes dispositions de notre attention.

C'est toujours que l'histoire a eu de grands attraits pour moi. Je ne me borne qu'à l'historique. Et ne seroit-ce pas l'essentiel dans une matière, où il ne s'agit que d'un droit presque entièrement fondé sur des faits historiques, qui forment notre observance? Le droit a ses rapports, l'histoire de même. C'est à elle à examiner de sang froid l'authenticité des faits; c'est à l'historien à les présenter au lecteur, tels qu'ils sont, et sans fard — simple et vrai; qu'il déteste toute fausseté! C'est à lui à développer le fil des événemens; cette chaîne infinie d'exploits, qui dans de labyrinthes obscurs se dérobent, même aux yeux du philosophe: lui seul, conduit par elle, sait dissiper les ombres magiques des hypothèses, qui ne font que cacher la lumière. C'est à l'histoire que nous devons tout. Elle nous conserve la mémoire de ces êtres élevés dans une sphère supérieure, dont le souvenir nous fait respecter les cendres sacrées; en même temps qu'elle nous montre des végétations morales, qu'elle nous fait voir des monstres, dont le nom seul nous fait frémir. Ce n'est que l'histoire qui sans éclat, mais d'un trait sûr, d'un pas ferme, nous dévoile l'homme par ses actions; c'est elle qui nous délie l'ame, en nous découvrant ses démarches secrettes. —

Mais qu'on me pardonne mon babil! Pourquoi cet empressement à glorifier en déclamateur une science favorite, de laquelle on prone en enthousiaste? C'est à moi d'être défenseur, mais non de l'histoire qui brille sans mon apologie: mon propos est à quoi nous retournons — *aux mésalliances.*

Je doute bien, que dans tout *droit public*, dans tout *droit privé des princes*, il eut existé une matière plus exposée aux controverses que celles des *mésalliances*. On ne trouve que des affirmatives, que des négatives, que des démonstrations et réfutations, sans avoir pourtant un point fixe; toujours on finissoit la dispute, sans avoir décidé la cause. C'est avec étonnement qu'on voit les différends réciproques, où les plus grands génies se disputèrent le champ. N'est-il pas surprenant de lire dans ces ouvrages suivans:

1. *de Rosier* sen. (Diss. de matrim. illustr.) 2. *Henr. Salmuth* (responsum pro matrimonio principis cum nobili virgine. Jen. 1660.) 3. *F. L. de Rosier* (Animadvers. ad Coccejii Jur. publ. prud.) 4. *Jos. Ulr. Prinz* (de matrimonio ad morganaticam. Argent. 1671.) 5. *Bertram* (de Fact. Imp.) 6. *Henr. Linck* (de matrimonio lege Salica, sive ad morganatic. an contracto ad l. F. 29 Alexdr. 1696.) 7. *Rochus Just* (Jus eccles. Protest.) 8. *Gabr. Schroeder* (Diss. de matrimonio ad morganat. Tub. 1685.) 9. *de Cocceji* (Jus publicum.) 10. *Gerh. Feltmann* (de impari matrimonio, Brem. 1691.) 11. *de Cocceji* (Diss. de conjug. inter pral. person. illustr.) 12. *Henr. Coccejus*

(de lege morganatica. Francof. ad Viadr. 1658. 4.) 13. *Estor* (Diss. de Odio in matrim. inaequal.) 14. *Joh. Bernh. Fries* de conventione morganatica, Jen. 1697.) 15. *Ghisey* (Diss. de Jur. praeced. foemin.) 16. *Petr. Marcell. Bucrus* (de matrimonio ad morganaticam donationem contracto. 1701.) 17. *Gribner* (Delineat. Jurisprud. priv. ill.) 18. *Casp. Math. Muller* Diss. de matrimonio nobilis cum ignobili, Rost. 1707.) 19. *de Gundersdale* (deutsches Staatsrecht). 20. *Sam. Fried. Willenberg* (de matrimonio imperium, Dant. 1727 et 1734.) 21. *Gundling* (Diss. an nobiliter vente?) 22. *Jo. Christ. Schroeter* (Differentiae juris Romani et Germanici circa connubium impar, Jen. 1731.) 23. *Gundling* (Discurs. ad Cocceji Jus publ.) 24. Deduktionen in der Sachsen-Meiningischen Standeserhebungs-Sache, 1732. vid. Ludwigs Bibl. de Lit. Th. 3. S. 88.) 25. *Hellefeld* (in Strovii Jurisprud. heroica.) 26. *Barth* (de connubiatus et matrimonii ad morganaticam convenientia et dissonantia, Argent. 1733.) 27. *Hennges* (de Potestate Imper. circa profan.) 28. *Joh. Henr. Wolfart* (Tract. de matrimonio ad morganaticam eiusque speciebus. Rostoch. 1736.) 29. *Horticus* (de special. R. G. Imp. rebus publ.) 30. *Joh. Georg. Estor* (Diss. exhibens vestigia juris germanici in jure romanico et quidem cap. I. X. de Spons. sal. de odio in matrimonio inaequalis et restricto jure nobilitatis germanicae quoad connubia, Jen. 1740. recusa (auctior) Marb. 1750.) 31. *Horn* (de Parocem. Jur.) 32. *Lüdeger de et in Mannlach* (de matrimonio principis, comitis liberique domini cum virgine nobili cito, Wratisl. 1750. 33. *Ittre* (de Feud. Imp.) 34. *Dan. Nettelblatt* s. respond. *Joh. Balth. Koethele* Diss. an et quatenus matrimonium ad morganaticam pacto tale laetum sit? Hal. 1758.) 35. *Kremereck* (Introduct. ad Jus publ.) 36. *Guil. Phil. Seyfried* Diss. de incongruo matrimonii ad morganaticam ad statum nostrum germanicum adplicatione, Gielsen. 1759.) 37. *Kopp* (Ueber. de Differ. rent. inter comit. et nobil. immed.) 38. *Joh. Gottl. Bauer* (progr. de matrimonio principis imp. inaequali. Lips. 1770. 39. *Linaeus*

(Jur Publ.) 39. *Joh. Michael Dahm* (respond. *Franc. Ant. Chrysost. Darr* (Diss. de matrimonio aequali personarum illustrium in Germania, Mogunt. 1751.) 40. *de Ludewig* (Differen. Jur. Rom. et Germ. de dign. nxor.) 41. *Joh. Ge. Estors* (Beweis des grofsen Unterschiedes zwischen dem hohen und niedern Adel, imgleichen den wahren Reichsgrafen, von den heutigen Titulair-Reichsgrafen, auch den daher entspringenden Mifsheurathen, 1751. 4.) 42. *Ludolf* (Tr. de Jure Form. illustr.) 43. *Henr. Sondringer* (praesidio *Ign. Chr. Ludov. a Stavenhen* Diss. de nobili immediato cum personis rusticis nuptias contrahente, nobilitate sua et feudis ante jam habitis secundum jura germanica in perpetuum privato, Rostock. 1755.) 44. *de Marees* (Princip. Jur. publ.) 45. *Joh. Heinr. Christian de Selchow* (Diss. de matrimonio nobilis cum vili et turpi persona, praesertim rustica, Goetting. 1755.) 46. *Mylius* (Gamol. person. Imp. ill.) 47. *Ge. Ludl. Boehmer* (Diss. de impari matrimonio et jure liberorum ex eo natorum circa successionem feudalem, Goett. 1758. 4.) 48. *Pfeffinger* (Vitriar. illustr.) 49. *Ge. Struve* (von ungleichen Ehen) 50. *Rhetius* (Institut. jur. publ.) 51. *Chr. Gottl. Hommel* (progr. de sexto sensu et usu paroemiae: das Kind gehört zur Arbeit Hand, Vit. 1767.) 52. *Richter* (Diss. de secund. nupt. praecip. person. illustr.) 53. *Chr. Car. Kanne* (Diss. de nuptiis comitum et baronum ob conjugis conditionem inaequalem injustis, Lips. 1769.) 54. *Schilter* (Institut. jur. publ.) 55. *Aug. Friedr. Batz* (Entwickelung des Begriffs unstandesmäfsiger Ehen, 1781. 4.) 56. *de Seckendorff* (deutsches Fürstenrecht) 57. *Joh. Aug. Ott. Gehler* (Diss. de inaequalitate matrimonii illustris cum virgine inferioris nobilitatis dijudicanda, Lips. 1786.) 58. *Struve* (Corp. Jur. publ.) 59. *Carl Otto Grabe* (kurze Darstellung der ungleichen Ehen zwischen Personen des hohen und niedern Adels, Rinteln. 1787.) 60. *Stryk* (Us. modern. pandect. 61. *Chr. Nic. Schlichtkroll* s. respond. *Eman. Frid. Hegemeister* (Diss. de matrimonio illustris cum nobili avita. Gryph. 1788. etc. etc. — — —

que les plus célèbres auteurs entassoient des hypothèses, en les chargeant de controverses? C'est alors qu'on remarque le rapport de cette matière au droit public, au droit privé des princes; c'est alors qu'on découvre son influence — son intérêt sur toute l'Europe. Que de sommes immenses n'a-t-on pas dépensées! Que de procès arrangés avec dépit! que de familles ruinées! et le tout: pourquoi? *que l'épouse d'un seigneur de la haute noblesse étoit d'une condition inférieure à son rang,* que son extraction n'égale pas l'illustre origine de ses ancêtres! Je crois mes efforts bien pardonnables, que j'osasse entreprendre un sujet qui fut la source de tant d'erreurs de tous ces grands hommes, mais ensuite, quand on pense que la démonstration d'une vérité décidée est chose dont on peut bien se passer, n'étant pas en état de fournir grand profit; au contraire que par des illustrations, par des tournures explicatives, quand les sciences nous favorisent, — quand nos connoissances nous ôtent les vraies difficultés, nous pouvons par un nouveau traitement de la chose, par de nouvelles hypothèses et hazardées, par un nouveau détail, en fixant les notions, changer l'ennui en agrément; et c'est alors qu'une telle entreprise peut être aussi utile qu'agréable. Que

je me rejouirois, si le plublic trouvoit la fonction remplie par Monsieur l'auteur dont j'ai l'honneur de publier l'ouvrage! Je le souhaite, car mon sort dépend du sien; peut-être qu'en l'approuvant on ne blâmera pas entièrement ma bonne volonté. Il est au fond bien ridicule, de voir des savans s'échauffer sur cette matière, sans pouvoir la réfuter solidement. Nous lisons p. ex. des thèses bien vraies dans l'ouvrage de Mr. Ludewig intitulé: *Vollständige Erläuterung der goldenen Bulle*, u. s. w. *Frankfurt.* 1719. 4. p. 1365:

„Denn obgleich dieses etwas hartes zu seyn scheinet, daß eine „Dame, wenn sie von gutem Adel ist und einen Fürsten geheurathet, weder fürstlich werden, noch fürstliche Kinder zeugen solle, indem Anfangs es ja die Weise mittler Zeiten gieber, „daß in Teutschland ehedessen gar keine andere Geschlechts-„Worde, als des gemeinen Landadels gewesen; nachgehends eben „deswegen auch der Teutschen Fürsten ihre Töchter nur von adelich gehalten und wie die Söhne Junkern, also dieselbe Jungfer „genennet, das Wort Prinzessin hingegen gar nicht gebrauchet „worden; ferner sodann um so viel gewisser, daß weder die „Kaiser noch die Ertz- oder heutige Churfürsten Bedenken getragen, adeliche Damen zur Ehe zu nehmen, Dero selben ihren „Kindern auch dieserwegen in der Lehensfolge keine Frage oder „Anstoß gemachet werden dürfte, mithin da alle Könige, Chur- „und Fürsten, wenn man ihre Geschlechts-Register nachsiehet, „von adelichen Damen sich herschreiben, es jetzo um so viel leichter zu seyn scheine, denen adelichen Fräulein den Weg zur Heurath anzugeben, dagegen die Ungleichheit des Standes nichts

»hinderte, theils weil ja auch auch den Konige gefallen lassen muss-
»ten, aus geringerem, wenigstens Fürstenstand zu heurathen,
»theils selbsten auch die vornehmste Teutsche Chur- und Fürsten,
»welches fast jährlich und in allen Häusern geschehe, sich mit
»Comtessen oder Grävinnen verheurratheten, welche gleichfalls
»nicht nur allein vor Fürstinnen gehalten, sondern auch Dero
»Kindern keine Frage in dem Fürstenstand gemachet wurde; end-
»lich da disfalls sich in denen nachherigen Zeiten keine Reichs-
»satzung, die dem Adel entgegen, befinde, man es auch in dem
»alten Teutschen Staats-Recht bey der alten vorigen Weise las-
»sinnen zu fassen, in mehrere Erwegung, dass der Teutsche Adel
»ohnedem vor dem Adel aller andern Reiche der Welt einen
»merklichen Vorzug auch darinnen hätte, dass er selbsten keine
»ungleiche Heurath mit dem Bürgerstand hätte, ja das Recht hät-
»te, sich selbsten einen Landes-Fürsten zu machen, und welches
»in denen Stiftern vom Capitel geschehe, aus dem Adel einen
»Churfürsten oder Fürsten, der denen weltlichen auch sogar
»noch vorgehe, zu erwählen.«

Cependant il s'efforce envain dans la suite, de réfuter ce qu'il a prouvé auparavant. D'autres tirent leurs argumens de l'histoire ancienne, sans songer, que dans ces temps il n'y avoit pas encore de noblesse en sens propre. Si nous avions voulu nous servir de leurs armes, nous n'aurions qu'à feuilleter dans les annales des Allemands, pour prouver notre thése. Qui p. ex. ne sauroit pas, qu'Engelberge fut l'épouse de Louis II. empereur et roi d'Italie, et mère d'Irmengard femme du célèbre Boso de Bourgogne? Il y a pour cela en-

core quantité d'autres cas. Theutberge épousa Lothaire, roi d'Austrasie. Arnoulph l'empereur, se maria a Jutta, et en eut l'empereur Louis l'enfant, Zwentobold, roi de Lorraine, et Ruppold, duquel descendent les comtes d'Andechs. Louise fut mariée à l'empereur Carloman, et Gisèle sa fille épousa Soutapule, roi de la Moravie. Ansgard, épouse de l'empereur Louis le Bégue, mit au monde Louis III., Carloman et Charles le simple, tous trois rois de France, et Gisèle qui fut mariée à Rolan, Duc de Normandie. Bona fut femme de Charles, Duc de Lorraine, et donna naissance au Duc Otton et à Louis, Landgrave de Thuringe. L'épouse de Conrad, comte palatin du Rhin, fut Irmentrade, dont la fille Agnèse se maria à Henri, fils d'Henri le Lion, Duc de Saxe. Frédéric, comte de Hohenzollern, épousa Vihale de Rezières. Au reste l'empereur Arnoulph même étoit fils de Carloman, roi de Bavière, et de Levinda de Carniole. Il étoit bâtard; mais ne devint-il pas empereur? Qui oseroit affirmer, que tous ces mariages furent conclus entre la haute noblesse, assurément il seroit dépourvu d'argumens. En général, tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur l'origine de la noblesse, est mêlé d'idées assez relatives. Ayant eu l'honneur de soutenir publique-

ment quelques argumens contre la thèse de *Mons. le Comte de Lehndorff*, je fis tous mes efforts pour sonder sa théorie sur l'origine de la noblesse. Mais après avoir eu le plaisir d'examiner avec lui en particulier le pour et le contre de cette matière, je suis tout à fait de son avis. Voici sa nouvelle hypothèse: *au temps de Tacite il n'y avoit point de noblesse; il n'existoit alors que des hommes libres et des serfs.* Dans ses leçons *curoires* (lectiones cursoriae) il a traité ce sujet en détail et avec rapport à l'histoire. Combien au reste cette idée nouvelle se distingue des systèmes usuels, on apprendra par les écrits suivans:

1.) Bericht vom Adel in Deutschland. 2.) *Matth. Berneggeri* de Nobilitate. Argent. 1622. 3.) *Christ. Besold* de origine equestri, libero et immediate subjecto in op. politico. Argent. 1641. 4.) *Joh. Bodenbach* Henderades quaest. nobilium. Argent. 1609. 5.) *Henric. Bodini* Disp. de Jure nobilitatis et vera ingenuitate. Halae 1704. 6.) *Joh. Steph. Bürgermeister* Biblioth. Equestris. Ulm. 1720. 7.) — — Status Equestr. Caesarei et Imp. R. G. d. i. des unmittelbaren freyen Kaiserl. Reichs-Adels Ursprung. Ulm. 1700. 1709. 8.) — — Thesaurus juris equestris publ. et priv. Ulm. 1718. 9) — — Anzug und Erläuterung des Grafen- und Ritter-Saals. Esslingen. 1721. 10.) — — Weiterer Anhang und Erläuterung des Grafen- und Ritter-Saals. 11. — — Adeliches Ritter-Feld, Frf. 1721. 12.) *Andr. Cornutus* de Nobilitate. Lib. 8. Mediol. 1630. 13.) *Jodoc. Chlichtoveus* de vera nobilitate. Paris 1512. 14.) *J. G. Cramer* Comm. de juribus et praerogativis nobilitatis avitae ejusque probatione. Lips. 1749. 15.) *Bonav. de Curtis* de Nobilitate. Tr. 16. Ven. 1584. Lugd.

1688. 16.) Discursus de vera nobilitate et doctoratus jure. Hamb. 1625. 17.) — — de equestribus ordinibus. Rost. 1623. 18.) *Joh. Escobar a Cuna* puritate et nobilitate probanda. P. II. Genev. 1664. Lugd. 1637. 19.) *J. J. Ewer* de probatione nobilitatis avitae. Marb. 1744. 20.) — — de modo demonstrandi nobilitatem avitam. 21.) *Huld. ab Kyben* de titulo nobilis, an et quatenus Ducibus ac Principibus non tantum, sed Comitibus quoque et aliis curiae Romanae stylo tribuatur? Helmst. 1677. 22.) *Joh. Henr. Fels* Diss. 4. de statu nobil. immediatae S. R. J. Argent. 1698. 1707. 1710. 1718. 23.) — — Diss. 5. de immediate S. R. J. nobilitati immediatae denuo asserta. Arg. 1728. 24.) *Ahasver. Fritschii* Nobilis peccans. Norimb. 1685. 25.) *Joh. Guil. de Goebel* de statu nobilitatis Germanicae. Helmst. 1719. 27.) *Dion. Gothofredi* Dissert. de Nobilitate. Spirae. 1610. 27.) *Griesheim* de Nobilitate. 28.) *Joh. Maur. Gudenus* de Nobilitate. Fil. 1677. 29.) *Hagemann* de omnigena hominis nobilitate. Colon. 1698. 30.) *Henr. Hahn* de jure nobilium singulari. Helmst. 1661. 31.) *Joh. Ge. Hanau* de jure nobilium singulari. Vitemb. 1672. 32.) *Harpprecht* de praerogat. Nobil. prae Civitatibus. 33.) *Dan. Hart. de Hoerstein* die Moloch des deutschen Reichs-Adels. Fuldae. 1709. 34.) *Cyr. Henderland* Nobilis s. de Nobilitate acquirenda, conserv. amitt. Synopsis methodica. Lips. 1611. 35.) *Joh. de Hollander* de Nobilitate. Antw. 1621. 36.) *Joh. Mar. Hunsbiecht* kochte Zierde und Vortrefflichkeit des deutschen Reichs-Adels. Fil. 1707. 37.) *Bern. Justiniani* Historie cronologiche dell' origine de gl' ordini militari et di tutte le Religione Cavalleresche. Venet. 1692. 38.) *Henr. Kitchens* Discours von des Adels Ursprung, Schild, Wappen und Turnier. 39.) *Knipschild* de Nobilitate. Campod. 1693. 40.) *Joh. Conr. Kreidemann* de dignitate nobilitatis immed. ac statu ejusque jurib. Tub. 1673. 41.) *J. Christ. de Lepsiger* origines nobilitatis diplomaticae. Viteb. 1718 et 1748. 42.) *Joh. Fried. a Lendersheim* de jure et privil. nobilium liberor. et immediator. Norimb. 1663. 4to primum

in forma dissertationis. Altorff 1632. 43.) *Nic. Chr. Lyncker* de familiarum nobilium splendore. 44.) *Fel. Mallerius* de nobilitate et rusticitate. 45.) *Ant. Matthaei* Comm. de Nobilitate, Duribus etc. Amst. 1686. 46.) *Ericus Mauritius* de Nobilit. imprimis Germ. Kilon. 1660. 47.) *Claud. Franc. Menestrius* de diversis nobilitatis generibus. Paris 1691. 12. 48.) *Henr. Michaelis* de nobilitate generosa. Kiel. 1698. 49.) *Guil. Oncati* la Précédence de la noblesse. Lyon. 1590. 50.) *Otto* de origine nobil. germ. 51.) *Gottfr. a Pr[illegible]* mitz de jure et privilegiis nobilium. Jen. 1662. 52.) *Mich. P[illegible]* tratus de nobilitate in honore et pretio habenda. Lips. 1628. [illegible]) *Poggius* de Nobilitate. 54.) *Bern. Rorarius* von des Adels ursprünglichem Herkommen. Leipzig 1576. 55.) *Ern. Friedr. Schroter* disp. de nobilitate. Jen. 1654. 56.) *Schurzfleisch* de nobilium insignibus. Vit. 1678. 57.) *Sim. Simonius* de vera nobilitate. Jen. 1616. 8. Lips. 1752. 58.) *Reinh. Comes de Solms* von des Adels Anfang, Herkommen, Unterhaltung und gebührlichen Verhalt. 1[illegible] 59.) *Flor. de Thierriat* Tr. de Nobilitate. Paris 1606. 60.) *G. Fechneri* Disp de nobilitate. Ham. 1620. 61.) *Joh. Joach. Zentgrav* de Equitibus et equestribus ordinibus. Arg. 1693. 62.) *Joh. Dav. Kochler* Diss. de origine et incrementis jurium et privilegiorum nobilitatis Meklenburgicae. Goetting. 1743. 63.) *Joh. Ge. Lippich* specimen juris Marchici hodierni privati, quo materia de nobilibus Marchicis — exponitur. Lipe. 1742. 64.) *Fried. Wilh. Sch[illegible]* Diss. de vera nobilitatis inferioris origine contra communem opinionem. Lips. 1761. 65.) *Joh. Chr. Lünigs* collectio von der mittelbaren oder landsassigen Ritterschaft in Teutschland. Leipzig 1[illegible] 66.) *H. Hahn* de jure nobilium singulari. Helmst. 1661. 67.) *Joh. Henr. Ayrer* Diss. de praediis nobilitatis Bremensis equestribus eorumque juribus et privilegiis. Goetting. 1745. 68.) *Chr. Ludw. Scheidt* Historische und diplomatische Nachrichten vom hohen und niedern Adel in Teutschland u. s. w. Hannover 1754. 69.) *J. M[illegible]* von *Loen* vom Adel. Ulm 1752. 70.) *Jos. Neiden* de stata nobilium

civili. Giess. 1625. 71.) *Ern. Schroeter* de civili nobilium statu, eorumque jure ac privilegiis. Jen. 1667. 72.) *Mich. Praun* Adeliches Europa und noch vieledleres Teutschland. Speyer 1685. 73.) *Aug. Leyser* Diss. de equitum Saxonicorum juribus. Vit. 1710. (Med. ad D. spec. 664.) 74.) — — de juribus praediorum nobilium, inprimis Saxonicorum. Helmst. 1718. (med. ad D. spec. 665.) 75.) *Dan. Hoffer* Grundlicher Unterricht von verschiedenen Gattungen der Adelichen Lehngüter. Waldenburg 1727. 76.) *Math de Schulenburg* equitis Magdeburgici, Diss. de privilegiis ac praerogativis nobilium mediatorum in Germania. Giess. 1733, recus. Vit. 1736. Frf. 1749. 1756. 77.) *Dav. Ge. Strube* Vom Ursprunge und Vorrechten des alten niedern teutschen Adels, in seinen Nebenstunden. Th. 3. (1749) Num. 21. 78.) — — Von dem wahren Alter des niedern teutschen Adels, ib. Tom. 4. pag. 436. u. f. 79.) *Dav. Ge. Strube* de origine ac progressu ordinis equestris in Germania jurisque ejus, in seinen Observ. Hildesh. 1738. Hannov. 1769. 80.) *Sam. Stryck* de jure illustrium ac nobilium communi. Vit. 1691. 81.) *Henr. Bodinus* de jure nobilitatis et vera ingenuitate. Hal. 1704. 82.) *Jo. Ge. Scherzer* de nobilitate. Arg. 1709. 83.) *Joh. Wilh. Goebel* de Statu nobilitatis germanicae. Helmst. 1719. 84.) *Sam. Lucius* Bericht vom Adel. Frf. 1721. 85.) *Car. Gottl. Knorrii* Diss. de nobilitate adoptiva. Hal. 1730. 86.) *Jo. Theod. Scheffer* de jure natalium nobilium Germaniae. Tub. 1733. 87.) *Ernst Mart. von Schlieffen* Nachricht von einigen Häusern des Geschlechts der von Schlieffen oder Schlieben, vor Alters Schliwin oder Schlivingen genannt. Cassel 1780. 1784. 88.) *Chr. Gottl. Riccius* Entwurf vom landsässigen Adel in Teutschland. Nürnberg 1735. 89.) *Joh. Ge. Cramer* de juribus ac praerogativis nobilitatis avitae ejusque probatione. Lips. 1739. 90.) *Henr. Chr. Senkenberg* delectus florum ex jure nobilitatis avitae ejusque probatione. Lips. 1739. 91.) *(Wolfgang v. Gemmingen)* Information, welcher Gestalt des Heil. Reichs Graven, Freyherrn und Adel hiebevor in Conjunction gestanden. — — — — — — — — et beaucoup d'autres ouvrages de différens auteurs sur cette matière.

Tout cela cependant n'a rapport qu'à la noblesse originairement allemande, et il ne s'agit ici que de l'Allemagne. D'autres pays ont d'autres maximes. On trouve par exemple ce fait singulier, dans les annales espagnoles, que par amour pour la religion chrétienne, on accorda aux juifs, qui se firent chrétiens, la noblesse et l'immunité des impôts. Les paysans des Asturies entêtés d'un rang imaginaire refussèrent leurs propres filles à un Grand de Castille. Voilà des bizarreries supposés, qui sont néanmoins fondées sur des principes assez raisonnés; car supposé qu'en ce temps on connut déjà des diplômes et des prestations pour obtenir une charge, de tels subsides rempłssoient souvent, sous le masque de la religion, le trésor épuisé d'un état. Quant aux Castillans, ils se croient nobles, parce que leurs ancêtres ne se sont jamais mêlés avec des peuples étrangers: une distinction dont les nobles Castillans mêmes ne sauroient se glorifier. C'est, selon moi, le moyen d'expliquer ces deux singularités. Mais qu'on se garde bien de mettre en parallèle la noblesse des autres pays et celle de l'Allemagne. La noblesse allemande est ancienne; elle fut toujours illustre. Des auteurs étrangers et allemands ont contribué à glorifier sa mémoire. *Je suis*

aussi

aussi bon cavalier que l'empereur, dit Siegfried de Lindenberg, gentilhomme campagnard, à son lecteur, dans le roman comique de Müller. Cela prouve la thése de notre auteur. Pourquoi donc accorder à la haute noblesse une telle préférence sur la basse? Ne savons-nous pas que Charles V, en concluant avec François I. la trève de Madrid, ne se contenta que jusqu'à ce que celui-ci, qui lui avoit déjà donné sa parole royale, lui promit, foi de cavalier, de tenir sa parole? Il est certain, qu'en ce cas la basse noblesse fut préférée à la haute. Ajoutant tout cela aux argumens de Monsr. le Comte, on trouvera la vérité incontestable, *que jamais liaison entre les deux classes de noblesse peut former une mésalliance.* Même en d'autres pays on ne les a prises pour telles, ce que je pourrois prouver par une quantité d'exemples. Qui est-ce qui ignore qu'Edouard IV, Roi de la Grande-Bretagne, épousa Elisabeth de Woodeville, et en eut Edouard V. Que des écrivains, même des auteurs autentiques, cherchent à réfuter ce fait, il ne r tera pas moins vrai! Nous lisons par exemple, dans l'ouvrage de l'élégant *Larrey* sur l'histoire d'Angleterre, ce qui suit:

» Edouard triomphant de tous ses ennemis étoit heureux. L'a-

« mour vint troubler sa gloire et son repos. Entrant dans sa
« vingt-troisième année il pensa à se marier. Il n'y avoit rien
« que raisonnable dans ce dessein; et il étoit d'autant plus loua-
« ble en lui, que son penchant pour les femmes l'avoit déjà
« engagé, tout jeune qu'il étoit, dans des galanteries dangereu-
« ses, et qui le menoient à la débauche et au libertinage. Il
« voulut se fixer par un mariage, où sa gloire et son cœur puis-
« sent également trouver leur compte. Il en parla à son con-
« seil, qui lui proposa trois princesses, également dignes de lui.
« La première étoit Isabelle de Castille, qui épousa depuis Fer-
« dinand d'Arragon, et qui se rendit si célèbre dans la suite;
« la seconde Marguérite d'Ecosse, et la troisième Bonne de Sa-
« voye. La dernière l'emporta par la considération de l'alliance
« qu'elle procuroit à Edouard avec Louis XI nouvellement par-
« venu à la couronne de France, qui avoit épousé Charlotte,
« sœur aînée de Bonne. On crut qu'il étoit à propos, de mettre
« le monarque françois dans le parti de la Rose blanche, pour
« l'empêcher de favoriser la Rose rouge, et d'accorder à Mar-
« guérite d'Anjou le secours qu'elle étoit allée lui demander,
« pour rétablir Henri VI son époux sur le trône. Le Duc de
« Warwich fut chargé de cette negotiation, et il partit pour son
« ambassade, dont l'amour et la politique pressoient également
« le succès. Il fut tout autre qu'on ne l'eut pu croire. L'am-
« bassadeur réussit dans sa commission; mais l'inconstance de
« son maître le tourna d'un autre côté; et le volage monarque
« se maria avec une simple Demoiselle en Angleterre, dans le
« tems que son plénipotentiaire concluoit son mariage en France
« avec une princesse. C'est une des cuisantes scènes de sa vie
« et qui d'ailleurs donna lieu à une révolution surprenante, qui
« eut fait périr la maison de Yorck, et relever celle de Lan-
« caustre, si Edouard eût été moins heureux, ou Henri moins
« infortuné. Ainsi elle mérite bien qu'on en donne le détail.

« Edouard ne pensoit qu'à la princesse de Savoye, qu'il attendoit avec une impatience, lorsque le hazard lui fit voir une beauté qui le surprit, et qui lui fit oublier la recherche de la sœur d'un grand prince, et de la belle-sœur d'un grand roi. Un jour qu'il prenoit le divertissement de la chasse de côté de Grafton, il eut envie d'aller rendre visite à la Dame du lieu. C'étoit cette *Jaqueline de Luxembourg*, veuve en premières nôces de l'illustre Duc de Bedford, qui déshonorant sa naissance et celle de son premier époux, s'étoit indignement remariée avec le *Chevalier de Wodeville*, depuis *Comte de Rivers*. L'inégalité de ce mariage lui avoit fait perdre le rang, que le sang dont elle étoit sortie, et celui auquel elle s'étoit premièrement allié, lui eussent fait tenir à la cour. Ainsi elle aimoit mieux passer le tems à la campagne et sur ses terres, qu'à la ville parmi la bourgeoisie. Une fille sortie de son second mariage lui tenoit compagnie, ou plutôt elle étoit venue chercher auprès d'elle une consolation à ses malheurs et une ressource à ses pertes. *Elisabeth Wodeville*, c'étoit le nom de cette aimable fille, avoit eu part aux calamités publiques. Le Chevalier Jean Gray son mari, avoit suivi le parti de Lancastres, et s'étoit trouvé à la seconde bataille de St Alban, où ils avoient remporté la victoire; mais il étoit demeuré parmi les morts. Cette première infortune d'une femme qu'il laissoit veuve à la fleur de son âge, fut suivi d'une autre. Le parti des Lancastres ne conserva pas long-tems son avantage et la Rose blanche ayant repris le dessus, son chef fit confisquer les biens des partisans de la Rose rouge tués à la première bataille de St. Alban. Le Chevalier Jean Gray étoit de ce nombre. Ainsi sa veuve se vit sans biens et sans mari, et vint chercher auprès de sa mère son refuge et sa subsistance. Elle ne croyoit pas y trouver une couronne. La fortune y amena Edouard, qui lui donna la sienne avec son cœur.

« Dans le dessein de profiter de la visite qu'il rendoit à la Du-
« chesse de Bedford sa mère, et de menager une conjoncture
« si favorable pour rentrer dans ses biens confisqués, à quoi elle
« bornoit toutes ses espérances, elle parut devant le jeune sou-
« verain avec tous ses charmes. Elle n'étoit pas une de ces
« beautés dont l'éclat a quelque chose déblouissant; mais toute
« sa personne étoit pleines d'agrémens, ses yeux, son air, ses
« manières avoient une vivacité et des graces dont on étoit en-
« chanté, et il y avoit dans sa conversation un tour d'esprit si
« aisé et si galant, qu'il eut fallu avoir le coeur bien dur pour
« n'en être pas touché. Celui d'Edouard n'étoit pas de cette
« trempe, et il ne fut que trop susceptible des impressions qu'y
« firent toutes les différentes beautés de la jeune veuve. Ses
« malheurs, dont elle se plaignit avec une douceur respectueuse,
« mais qui n'avoit rien de bas, donnèrent encore du relief à ses
« attraits, et l'amoureux Edouard éprouva dans cette occasion
« qu'une beauté malheureuse a quelque chose de plus touchant,
« qu'une qui ne l'est pas. Avant qu'elle eut achevé de parler,
« elle avoit tout obtenu, et le tendre Edouard ne partit qu'après
« l'avoir assurée de la rehabilitation du Chevalier Gray et de la
« restitution de tous ses biens. S'il ne s'expliqua pas alors de
« sa passion, il s'y abandonna pourtant si fort dès cette pre-
« mière entrevue, qu'il ne pensa plus qu'à la satisfaire. Il crut
« qu'il en seroit de cet amour, comme de quelques autres, qui
« ne lui avoient coûté que quelques sollicitations et quelques li-
« béralités. Celle qu'il venoit de faire à la belle veuve, étoit
« déjà d'un assez grand prix, pour l'engager à la reconnoissance,
« à l'amour il n'y auroit plus guères de chemin à faire. Il se
« trompa; et cette artificieuse personne le mena plus loin qu'il
« ne pensoit. Il ne fut pas long-tems sans lui rendre une se-
« conde visite. Il ne pouvoit plus vivre sans elle, et on peut
« croire qu'une amant couronné, jeune, bienfait, accoutumé à

» être heureux, aussi impatient d'ailleurs en amour qu'à la guere,
» qu'un prince enfin, qui n'avoit mis qu'un jour à conquérir une
» couronne n'étoit pas d'humeur à donner des années à la con-
» quête d'un cour. Mais il trouva dans celui qu'il attaquoit,
» une résistance qu'il n'avoit point encore éprouvée. Un célèbre
» auteur dit, que la fine amante s'étant apperçue du prompt effet
» de ses charmes, et que le coeur du roi en étoit frappé d'une
» manière à ne s'en pouvoir deprendre, elle lui avoit fait des le-
» çons, pour l'obliger à s'en guérir; car enfin, lui dit-elle, je sais
» bien, Sire, que je ne suis pas née pour être reine, et je me
» sens trop de courage, et trop de vertu, pour me contenter de
» la qualité de maitresse. Ces paroles furent prononcées avec
» un mélange de douceur et de fierté qui achevèrent d'enflam-
» mer le roi. Eh bien, Madame, lui répondit-il, s'il ne faut que
» la couronne d'Angleterre, pour vous posséder, je vous l'offre
» avec mon coeur et je veux vous épouser. Le mariage fut bien-
» tôt conclu à ce prix. On ne dit point, combien de jours ne pas-
» sèrent, depuis le premier qu'il vit cette dangereuse personne,
» jusqu'à cette déclaration qui fut suivie du mariage. Il est au
» moins certain, que le terme n'en fut pas long, puisque les his-
» toriens nous apprennent, que les épousailles se firent le 1. de
» Mai 1464. sur le point que Mylord Warwich venoit de conclure
» celui de la princesse de Savoye, et que le Comte de Dammartin
» étoit prêt à partir de la France, pour en venir demander la ra-
» tification à Edouard. Tant il est vrai, que les choses que la
» passion nous fait faire, s'exécutent toujours avec plus de préci-
» pitation que les autres. Le roi eut honte néanmoins d'une al-
» liance si disproportionnée, et qui lui en faisoit manquer une
» convenable à sa dignité, aussi bien qu'à ses intérêts. Il craig-
» noit d'ailleurs de se brouiller par là avec Louis XI. qu'il outra-
» geoit, en manquant de parole à sa belle-soeur, et à ce monar-
» que lui-même, dont il avoit demandé le consentement. Peut-

» être encore apréhendé-t-il les reproches du Duc de Warwich, » son ambassadeur, et c'étoit aussi, comme nous l'allons voir, ce » qui lui devoit donner le plus d'inquiétude. Ce fut au moins du » mécontentement du Mylord anglois, qu'il eut le plus à souffrir; » ce fier ambassadeur, n'ayant pu lui pardonner de l'avoir joué » dans une importante négotiation. Quel qu'en put être le mo- » tif, son mariage fut un mystère pendant plus de quatre ou » cinq mois, et ce ne fut que sur la fin de Septembre qu'il le » rendit public. On n'en eut la nouvelle à la cour de France » que lorsque le Comte de Dammartin avoit déjà reçu ses dépê- » ches, pour venir assurer Edouard, que sa recherche avoit été » agréable à Louis XI et à la Princesse sa belle-soeur. On fut » surpris de la légéreté et de la bizarrerie du monarque anglois, » et on eut de la peine à la croire; mais on en eut bientôt la » confirmation. Un autre que Louis XI en eut témoigné de l'in- » dignation; mais il étoit si appliqué à abaisser la maison de » Bourgogne, qu'il ne pensoit à autre chose, et il n'avoit garde » de se brouiller avec un prince qui eut pu traverser son des- » sein favori et l'unique but de toute sa politique. Il se con- » tenta donc de quelques excuses, qu'on lui fit; du reste il se » mit peu en peine, qu'on lui eut manqué de parole, et laissa » Edouard, fort en repos, et sans avoir rien à craindre de son » ressentissement. — — — — — (C. I, p. 508) Il laissa de son » mariage avec Elisabeth Woodeville, Edouard prince de Galles, » qui lui succéda. »

Hume dans son chef-d'oeuvre (The history of England, from the invasion of Julius Caesar to the revolution in 1686. Basil. 89. 8.) Tom. 4. nous raconte le même fait, mais sur un ton plus pathétique, quand il dit p. 213:

Univ. [illegible] Regensburg

"Jaqueline of Luxembourg, dutchess of Bedford, had, after her "husband's death, so far sacrificed her ambition to love, that she "espoused, in second marriage, Sir Richard Woodeville, a private "gentleman, to whom she bore several children; and among the "rest, Elizabeth, who was remarkable for the grace and beauty of "her person, as well as for other amiable accomplishments. This "young had married Sir John Gray of Groby, by whom she had "children; and her husband being slain in the second battle of "St. Albans, fighting on the side of Lancaster, and his estate being "for that reason confiscated, his widow retired to live with her "father, at his seat of Grafton in Northamptonshire. The King "came accidentally to the house after a hunting party, in order "to pay a visit to the dutchess of Bedford; and as the occasion "seemed favorable for obtaining some grace from this gallant "monarch, the young widow flung herself at his feet, and with "many tears, entreated him to take pity on her impoverished "and distressed children. The sight of so much beauty in affliction strongly affected the amourous Edward; love stole insensibly into his heart under the guise of compassion; and her sorrow, so becoming a virtuous matron, made his esteem and regard quickly correspond to his affection. He raised her from "the ground with assurances of favor; he found his passion increase every moment, by the conversation of the amiable object; and he was soon reduced in his turn to the posture and "style of a supplicant at the feet of Elizabeth. But the Lady, "either averse to dishonorable love from a sense of duty, or perceiving that the impression, which she had made, was so deep "as to give her hopes of obtaining the highest elevation, obstinately refused to gratify his passion: and all the endearments, "caresses, and importunities of the young and amiable Edward, "proved fruitless against her rigid and inflexible virtue. His passion, irritated by opposition, and increased by his veneration

» for such honorable sentiments, carried him at last beyond all » bounds of reason; and he offered to share his throne as well » as his heart, with the woman, whose beauty of person, and » dignité of character seemed so well to entitle her to both. The » mariage was privatly celebrated at Grafton (Hall, fol. 193. Fa- » bian, fol. 216). The secret was carefully Kept for some time: » No one suspected, that so libertine a prince could sacrifice so » much to a romantic passion: And there were in particular » strong reasons, which at that time rendered this step to hig- » hest degree, dangerous and imprudent. »

Cependant, quoiqu'ils en disent, la succession d'Edouard prouve que ce mariage fut légitime. Semblable à celui-ci est l'exemple de Jacques II., qui épousa Anne Hyde, quoiqu'elle fût de basse noblesse. Ce mariage conserva cependant tous ses droits. Les deux filles du roi et d'Anne furent Marie, épouse de Guillaume d'Orange, et Anne, mariée à George, prince de Dannemarc. Toutes les deux succédèrent comme reines d'Angleterre, et il faudroit nier leur existence, pour vouloir démontrer que le mariage de leur père fut illégitime. Quiconque a quelques notices de l'histoire particulière des états, trouvera aisément des faits semblables qui prouvent tous notre thèse. Quoique ne niant pas que dans l'histoire des empereurs romains ces mésalliances prétendues ne furent pas si fréquentes qu'en d'autres pays, cepen-

dant je doute fort, qu'on puisse solidement réfuter les argumens de Mons. le Comte. Si les rois d'Angleterre, en épousant des Dames de la basse noblesse, n'ont pas cru se mésallier; cela suffira au moins, à modérer les prétensions ambitieuses des états allemands. J'ose d'autant plus l'espérer, que dans les temps les plus modernes, le Prince Louis Aloys Joachim de Hohenlohe-Bartenstein a su vaincre ce préjugé, en épousant une Demoiselle *Judith de Revitzky*. Peut-être renoncera-t-on bientôt à une opinion, qui a force de relâcher les liens de la société dans un état illustre, ne sert qu'à détruire un esprit de corps, et par conséquent à ébranler la base d'un empire fait pour être le premier de l'Europe. Peut-être qu'on cessera bientôt de nommer honteuses, des maximes qui conservent à l'état un corps aussi respecté par ses mérites que par ceux de ses ancêtres.

Avant que de finir encore quelques mots au lecteur! Une juste timidité m'a fait méfier de mes forces. *C'est la raison pourquoi, dans mes notes, je me suis borné à ce que d'autres me fournissoient.* Je sais que cela m'a ôté presque tout le mérite; mais je n'aspire à rien autre qu'à être utile. En *communiquant au public les fruits*

de ma lecture, j'alléguois toujours mes auteurs qui me fournirent le sujet à faire des annotations. C'est là ma confession sincère; c'est sur ce point de vue qu'on doit me juger. J'amassai avec une peine incroyable tout ce qui me paroissoit être affirmatif à l'argument proposé. — Mais cela suffit! Le public qui fait ma critique, est aussi sage qu'équitable: c'est ce corps illustre dont j'ai osé discuter quelques droits. Pourvu qu'il *veuille* me comprendre, pourvu qu'il daigne agréer mon zèle pour sa gloire, je n'ai pas travaillé en vain — —!!

J. F. Z. Werner,

Docteur en Philosophie.

INTRODUCTION.

§. 1.

Le but de ce petit ouvrage consiste à approfondir les idées en vogue sur les mésalliances. Des raisonnemens puisés dans la nature même de la chose et appuyés par des exemples, serviront à réfuter les opinions erronées et donneront à toute cette matière plus de clarté et de précision. On voit par l'histoire, que le manque des idées requises a occasionné fréquemment les plus violens débats. Des préjugés, nés d'une ambition égarée, ont prêté tant d'importance à une pitoyable chimère, que sans autre fondement que l'opinion, elle a pu néanmoins ébranler le repos et la félicité de plus d'une famille, et rompre les liens de l'humanité, en détruisant le bonheur social. De là tant de cas de succession, débattus avec la plus vive chaleur, mais jugés provisionellement, pour n'avoir pas été discutés avec assez de profondeur.

§. 2.

Quoique cette matière ait fait naître, depuis le huitième siècle, des contestations terminées ra-

rement à l'amiable, vû le manque absolu d'ordonnances suffisamment discutées; on a négligé même dans les temps postérieurs de l'approfondir assez, pour qu'elle n'ait plus rien de vague ni d'indéterminé.

Jusqu'à présent il n'existe point de loi par laquelle on puisse décider sans difficulté dans les cas particuliers, si un mariage est une alliance assortissante au rang (*légitime*) ou une mésalliance (*a*). Même le §. 4. de l'article 22, inséré dans la capitulation de l'empereur Charles VII. pour servir de réglement sur ce point, loin de le soustraire à son ancienne incertitude (*b*), n'a fait que le rendre plus équivoque. Voici le paragraphe en question:

"Weder denen aus notorischer Mifsheurath er-
"zeugten Kindern die väterliche Titul, Ehren

(*a*) *Schnaubert's* Erläuterung des in Deutschland üblichen Lehnrechts, in einem Kommentar über die Lehmerschen Principia Juris feudalis. Giefsen 1784. 4. pag. 390:

"Da, wie bis jetzt dargethan worden, die Ehen des hohen Adels
"mit dem niedern weder in einem heutigen ausdrücklichen Reichs-
"gesetze, noch vermöge eines neuern Herkommens, für ungleiche Ehen und wahre Mifsheurathen erklärt worden sind: so
"glaube ich, können dabei auch die beyden Rechte, das römi-
"sche und kanonische, in solenne angewendet werden, als denen
"alten gültigen Ehen die bürgerlichen Wirkungen, vornehmlich
"die Successionsfähigkeit der Kinder beigelegt werden."

(*b*) *Moser's* Staatsrecht, T. 19. p. 218 sqq. idem in den Anmerkungen über K. Karls VII. Wahlkapitulation. P. I. p. 123 sqq.

"und Würden beylegen; noch auch denen aus
"ohnstreitig notorischer Mifsheurath erzeugten
"Kindern eines Standes des Reichs, oder aus
"solchem Hause entsprossenen Herrns, zu Ver-
"kleinerung des Hauses, die väterliche Titul,
"Ehren und Würden beylegen, vielweniger die-
"selbe zum Nachtheile deren wahren Erbfol-
"gern, und ohne deren besondere Einwilligung,
"vor ebenbürtig und succession-fahig erklären,
"und auch, wo dergleichen vorhin bereits ge-
"schehen, solches für null und nichtig ansehen
"und achten."

(Johann Jacob Schmauſsens Corpus Juris publici S. R. Imperii academicum, enthaltend des Heil. Röm. Reichs deutscher Nation Grund-Gesetze, nebst einem Auszuge der Reichs-Abschiede, anderer Reichs-Schlüsse und Vergleiche. Neue und mit verschiedenen Anmerkungen, wie auch einigen der neuesten und merkwürdigsten Staatshandlungen vermehrte Auflage, durch Heinrich Gottlieb Franken und Gottlieb Schumann. Leipzig 1774. zweyter Th. S. 1608.)

Le nouveau droit allemand même ne présente aucune loi qui détermine exactement la nature d'une *mésalliance* rélativement au rang (c).

§. 3.

Antoine Ulric, Duc de Saxe-Meinungen, épousa la fille d'un capitaine hessois, *Philippine Elisabeth Zeser*. Indigné de ce mariage, son frère aîné,

(c) *de Selchow* Elementa Juris germanici privati hodierni. Edit. 7. Goetting. 1787. 8. pag. 568. §. 311. (932).

le Duc *Ernest Louis* réussit à obtenir un decret de l'empereur, par lequel cette alliance étoit déclarée illégitime (a), l'usage du titre de Ducs de

---

(a) *Mosers* teutsches Staatsrecht, Th. 19. p. 48.:

" Anno 1723 kame beym Reichs-Hof-Rath dieses für: Zu Sachsen-
" Meinungen Herr Ernst Ludwig in literis ad Imperatorem sub da-
" to 18. Januar. et praesent. 15. Febr. nup. exhibitis per Schlegel,
" exponendo, wie dafs sein jüngster Bruder, Herr Anton Ulrich,
" auch Herzog zu Sachsen-Meinungen, die zur Ehe genommene
" *Bürgerliche* Weibs-Person, Namens Philippinam Cesarin, samt
" denen mit derselben erzeugten beederley Geschlechts-Kindern,
" dem Verlaut nach, zu keinem andern Absehen, als selbe als Prinzen
" und Prinzessinnen, wie auch oberwehnte *Bürgerliche* seine Ehe-
" Frau, als eine Fürstliche Gemahlin zu declariren, in die Sachsen-
" Meinungische Lande zu introduciren gesinnt seye, ein solches aber
" nicht allein dem Chur- und Fürstlichen Hause Sachsen, sondern
" auch denen dabey interessirten Erb-Verbrüderten und Erb-Ver-
" einigten Chur- und fürstlichen Häusern sehr praejudicirlich wäre,
" bittet allerunterthänigst, oberwehnten Herrn Anton Ulrich, Her-
" zog zu Sachsen-Meinungen, allergnädigst zu erinnern, dafs er
" entweder von dem Transport in dasige Lande noch zur *Zeit* ab-
" stehe, oder wenigstens des Fürstlichen Tituls und Tractaments vor
" seine Ehe-Frau und Kinder im Reden und Schreiben sich gänz-
" lich enthalte, hingegen aber seinen, des Herrn Ernst Ludwigs,
" Herzogens zu Sachsen-Meinungen, freund-brüderlichen billigen
" eventualen Anerbietungen wegen künftigen Tractaments und Ali-
" mentation Statt und Raum gebe; appon. eine Beylage.

Cum inclusione exhibiti rescribatur dem Herrn Herzogen Anton Ulrich zu Sachsen-Meinungen: Ihro Kayserl. Majest. wollten, denen von desselben Herrn Brudern angeführten wohlgegründeten und billigen Ursachen nach, denselben hiemit gnädigst erinnert, und ihm angedeutet haben, dafs er von dem Vorhaben, seine aus *unstandiger* Ehe erzeugte Kinder in die Meinungische Lande zu bringen, entweder abstehen, oder doch des fürstlichen Titels und Benennung für dieselbe und ihre Mutter in keine Weise da-

Saxe interdit à la mère et même aux enfans. Cependant le Duc *Ernest Louis* étant mort peu de temps après, les intrigues *d'Antoine* et les présens de l'ambassadeur espagnol, du *Marquis de Perla*, furent si efficaces, (*b*) qu'il parut en 1727 une

---

selbst sich gebrauchen, hingegen aber der regierenden Herrn Hertzogs mehrmaligen wohlgemeinten und dessen Anzeige nach annehmlichen Anerbietungen wegen derselben künftigen Tractamen's und Unterhaltung statt zu geben, mithin in dieser Sache sich also zu bezeugen, wie es sein als Reichsfurstlicher Stand, und seines Hauses Ehre und Reputation erfordere, anbey Ihro Kayserliche Majestat zu dessen und anderer Reichsforstlicher Hauser rühmlichem Stand und Wurden gnadigst fuhrender Intention gemäs seye, damit Dieselbe widrigenfalls Ihro Kaiserl. Majestat hochstes Ansehen und Verordnung dagegen mit mehrerem Ernst vorzukehren nicht veranlasset wurden, und wollten Dieselbe dessen schuldige Befolgungs-Anzeige sub termino duorum mensium gewartigen.

(*b*) *Moser* l. c. p. 80.

"A. 1727. 21. Febr. aber erhielte Hertzog Anton Ulrich doch die "Standes-Erhohung und heifst es in dem Kayserl. Diplomate unter "anderem:

"Wie wir dann auch dadurch und mithin nicht allein obernannte Ihre mit geliebtes Anton Ulrichs, Hertzogs zu Sachsen Lbd. ehelich erzeugte drey Tochter und drey Söhne, als Philippinam Antoniam Philippinam, Elisabetham, Philippinam Ludovicam und Bernhardum Ernestum, Antonium Augustum und Carolum Ludovicum, sondern auch alle andere hinfuhro aus dieser Ehe etwa weiter überkommende Erben, Manns- und Frauens-Personen und deren Erbens-Erben, nach gemeinen Rechten und Ordnung, für rechtgebohrne, auch voll- und beyderseits gleichburtiger Abkunft herstammende Forsten und Forstinnen, mithin auch, von ihres Vaters wegen, Hertzoge und Hertzoginnen zu Sach-

conclusion de la cour aulique (*e*), qui élevoit par un *decret impérial* la *Zeser* et ses enfans au rang

---

sen, mit aller Lehens- und Erbfolge-Gerechtig- und Fähigkeit, so wohl in denen jetzigen, von Sr. Ebd. bereits besitzenden, als allen andern, durch göttlichen Seegen über kurz oder lang etwa, auf was Recht oder Art es immer seyn könne, anfallenden Landen und Leuten, mit allen Fürstlichen Rechten und Befugnissen allerdings würdig, fähig und berechtigt erklären."

(*e*) *Moser* l. c. p. 51.

"Und beym Reichs-Hof-Rath kam folgendes heraus:

Mercurii 26. Nov. 1755.

"Zu Sachsen-Meinungen; Herrn Hertzog Anton Ulrichs Frauen Ge-
"mahlin Standes-Erhebung und dessen jetzig- und künftige-ehelichs
"Leibes-Erben betreffend, sive legitur Decretum Caesareum de da-
"to 25. Septembr. nuperi et praesentato hodierno, wornnen dem
"Kayserlichen Reichs-Hof-Rath kund gemacht wird: Welchergc-
"stalten Ihro Kayserl. Maj. aus erheblichen Dero Kayserlich Ge-
"muth endlich bewogenen wichtigen Ursachen und Umständen, des
"Herrn Hertzog Anton Ulrichs zu Sachsen-Meinungen Fürstlichen
"Gnaden Gemahlin, Philippinam Elisabetham, den 22. Febr. dieses
"laufenden Jahres in des H. Röm. Reichs Fürsten-Stand, mit dem
"Prädicat: Hochgebohrnen, allergnädigst erhoben, und nicht allein
"die bereits mit Ihro ehelich erzeugte und noch lebende drey
"Söhne, Bernardum Ernestum, Antonium Augustum, Carolum Lu-
"dovicum und drey Töchter, Philippinam Antonium, Philippinam
"Elisabetham, und Philippinam Ludovicam, sondern auch alle an-
"dere hinführo aus dieser Ehe erzeugende Erben und deren Erbens-
"Erben, Manns- und Frauens-Personen, für recht-gebohrne, aus
"voll-beyderseits gleichbürtiger Abkunft herstammende Fürsten und
"Fürstinnen, auch, von ihres Vaters wegen, Hertzoge und Hertzo-
"ginnen zu Sachsen mit aller Lehens- und Erbfalls-Gerechtigkeit
"und Fähigkeit, sowohl in denen jetzigen bereits besitzenden, et-
"wa anfallenden Land und Leuten, mit aller Fürstlichen Würdigkeit,
"Rechten und Befugnissen, aus Kayserlicher Macht-Vollkommen-
"heit und oberwehnten erheblichen Ursachen, solchergestalt aller-
"mildest gewürdiget und erkläret haben."

de princes de l'empire (d) et accordoit aux derniers le droit de succession (e). Les agnats saxons

(d) *Moser* l. c. p. 51.

Den 28. Sept. darauf rescribirte der Kayser an Herrn Herzog Friedrich Wilhelm zu Sachsen-Meinungen:

»P. P. Wir mögen Dero Lieben gnädiger nicht bergen, was massen Wir, aus erheblichen Unser Kayserlich Gemuth endlich hoch bewegenen wichtigen Ursachen und Umständen, des Herzogs Anton Ulrichs zu Sachsen-Meinungen Lieben Gemahlin Philippinam Elisabetham, den 21. Febr. dieses laufenden Jahres in des Heil. Röm. Reichs würklichen Fürsten-stand, mit dem Praedicat: Hochgebohrnen allergnädigst erhoben und nicht allein die bereits mit Ihro ehlich erzeugte und annoch lebende drey Söhne und drey Töchter, Bernardum Ernestum, Antonium Augustum, Carolum Ludovicum und Philippinam Antoniam, Philippinam Elisabetham und Philippinam Ludovicam, sondern auch alle andere hinfuro aus dieser Ihro erzeugende Leiben und deren Lebens-Erben, Manns- und Frauens-Personen, für recht-gebohrne, aus voll beyderseits gleich hoher Abkunft herstammende Fürsten und Fürstinnen, auch von Ihres Vaters wegen Herzoge und Herzoginnen zu Sachsen, mit allen Fürstlichen Würdigkeiten, Rechten und Befugnissen, aus Kayserlicher Macht-Vollkommenheit und oben gemeldten erheblichen Ursachen, allermildest gewürdiget und erklärt haben. Als ersuchen Wir Dero Lieben hiemit gnädigst, Sie wollen ihre Canzleyen die nöthige Verordnungen ergehen lassen, auf daß obbesagtes Herzogs Gemahlin Liebden Philippinae Elisabethae, wie auch Dero Erben und Lebens-Erben, Manns- und Frauens-Personen in allen Vorfallenheiten auf Art und Weise, wie Unser Kayserlicher Macht- und Gnadenbrief des mehreren besaget, der Fürstliche Titul und Ehre, mit aller Würde, Recht, Gerechtigkeit, samt allen anderen ertheilten Kayserlichen Gnaden, möge zugeleget, Sie dafür auch allerdings geehrt und geachtet werden. Und wir verbleiben etc.«

(e) 1. *Fabers* Staatscanzlei, Tom. 47. p. 678. Tom. 51. p. 614. Tom. 52. p. 218.

2. *Reichs-Fama*, Tom. 1. p. 419. 584. Tom. 2. p. 393. Tom. 3. p. 141.

3. *Helvetius* Histor. des XVIII Jahrh. T. 1. p. 199.

(C)

s'en trouvèrent offensés (*f*). La mort de Charles VI survenant alors, les électeurs tâchèrent d'insérer dans la capitulation une loi constitutive (*g*) sur les mésalliances; mais les intérêts des états impériaux de l'Allemagne se trouvant trop par-

---

(*f*) 1. *Huber*, Tab. 164.

2. *Fabers* Staatskanzlei, Tom. 52. p. 608. Tom. 55. p. 571.

3. *Reichs-Fama*, Tom. 2. p. 669. Tom. 3. p. 104.

4. *Haberlin*, l. c. §. 1310 sqq.

(*g*) 1. *Pütters* historische Entwickelung der Staatsverfassung des deutschen Reichs, 3ter Th. S. 231

"In der Wahlkapitulation selbst hatte man sich wohlbedachtlich "des Ausdruckes *unstreitig notorischer Mißheurathen*, bedienet, "womit man ohne *Zweifel* so viel zu erkennen gab, dass man die "Ehe eines Fürsten mit einer Person von bürgerlichem Stande, wie "die des Herzogs Anton Ulrich war, welche zu dieser Stelle den "nächsten Anlafs gegeben hatte, für eine unstreitig notorische Mifs"heurath hielt. *Als zweifelhaft sah man vielleicht noch an, ob "die Ehe eines Fürsten mit einer Person von altem Adel, oder "auch mit einer ungräflichen, imgleichen mit einer landsäßigen oder "auslandisch neufürstlichen, und ob auch die Ehe eines Reichs"grafen mit einer adelichen Person für eine Mißheurath zu hal"ten sey?* —"

2. v. *Selchows* Rechtsfälle, enthaltend Gutachten und Entscheidungen, vorzüglich aus dem deutschen Staats- und Privatrecht, 1. B. S. 192

"Das neue Reichsgesetz (Wahlkap. Art. 22.) bestimmt aber nicht, "was eigentlich *notorische Mißheurath* seye. Die Churfürsten ha"ben solches selbst für eine *streitige* Sache angesehen, und den Kai"ser Karl 7. in einem Collegialschreiben ersuchet, die ganze Strei"tigkeit durch ein Reichsgesetz entscheiden zu lassen, (Moseri Ano"mym. zu K. Karl 7. Wahlkapit. T. I. p. 123.) dieses ist aber bis "jetzo nicht geschehen, und wird, wahrscheinlich aus Politik, vom "kaiserlichen Hofe nie befördert werden, um in einzelnen Fällen "freyere Hande zu behalten."

tages (h) sur un point, d'ailleurs trop peu discuté jusqu'alors, l'électeur de Saxe proposa d'employer *en attendant* le terme: unstreitig notorische Mifsheurath (i), dans la capitulation impériale. Le collège électoral recommanda et abandonna dans

---

(h) (*Bats*) Entwickelung u. s. w. l. c. p. 69.

"Weil aber 1) schon in verschiedenen Fürstl. Häusern, besonders, die Standesmäßigkeit der Ehen betreffende Verträge existiren, "die das Interesse der Stände an einer gesetzlichen Vorsicht hier- "über nicht so gemeinschaftlich machten, als dasjenige war, das sie "bewog, dem bey dem Sachsen-Meinungischen Fall vom Kaiser "geschehenen Eingriff in ihre Ständische Würde und Successions- "Rechte ins künftige vorzubeugen, so konnte man 2) wegen dieser "Verträge und deren Verschiedenheit vermuthen, dafs nicht alle "Glieder des teutschen Reichs in Ansehung eines allgemeinen Bege- "hens von Mifsheurathen gleiche Gesinnungen hegen, und daher "sich hierinn nicht so leicht, als in dem Begriff einer *ohnstreitig* "*notorischen Mifsheurath* vereinigen werden."

(i) (*Bats*) Entwickelung u. s. w. l. c. p. 65.:

"Schon 1742 verlangten die Alt-Fürstliche Gesandten zu Offenbach, "dem Kaiserlichen Wahl-Vertrag einzuverleiben:

"Der regierende Kayser solle nicht gestatten, dafs die aus *Für-* "*stlichen Mifsheurathen* erzeugte Kinder zur Succession an Land "und Leuten kommen, und deren fähig erkannt werden. Auch "solle derselbe zu Behuf einer solchen Mifsheurath und daher prä- "tendirenden Succession keine Standes-Erhöhung ertheilen."

Dem in der Folge noch angehängt wurde:

"Noch jene durch diese zum Präjudiz derer Agnaten oder Erb- "verbrüderten verübet werden können. Besonders aber solle "derselbe nicht geschehen lassen, dafs des Herrn Herzogs zu "Sachsen-Meinungen Anton Ulrichs Descendenz aus jetziger "Ehe sich des Sachsischen Titels anmasse, noch zur Succession "komme."

une remontrance à l'empereur nouvellement élu (4) le soin de déterminer avec plus de précision le sens du terme: alliance inégale. Mais, comme il n'arrive que trop souvent dans ce collège, cette matière n'a pas été même mise jusqu'à présent en délibération à la diète de l'empire.

---

(4) v. (*Butz*) Entwickelung, u. s. w. l. c. p. 71, 72:

" Daher erhielten die Churfursten den 14ten Febr. 1742 an den Kai-
" ser dieses Collegial-Schreiben:

" Euer Kayserl. Majestät hat allerpreißlichst gefallen, bereits in
" Dero Wahl-Capitulation Artic. XXII. §. 4. die denen Standen
" des Reichs billig zuhörende Erhalt- und Beybehaltung deren
" wohl hergebrachten Abstammung gegen ungebührliche neue-
" rliche *Mißbräuche* in gewissen Sicherheit zu setzen, dergestalt
" zu geben, daß denen darzu erspriesslichen zu Verbesserung des
" Hauses die virtuelle Titul, Ehren und Würden nicht beygelegt,
" weniger dieselbe zum Nachtheil Jener wahren Erbfolger und
" ohne deren besondere Einwilligung zu ebenmäßig und success-
" sivlich ertheilet, auch, wo dergleichen vorhin geschehen, solches für nichts geachtet werden solle. So hochlich nun hierob
" die Stande des Reichs sich consoliret erfreuen, und derenselben
" vorzüglichen Geburt und Stand, sowie des gesammten Reichs
" Ehre und Dienst dadurch die Gebühr allerdings wiederfahren, so
" nöthig will beynebens in weiterem seyn, wegen eigentlicher
" *Regulirung derer dafür zu haltenden etwa noch zweifelhaft* scheinenden *Mißbräuchen* die nähere Abmaafs grundlichst ver-
" möglichst zu Stand zu bringen.

" Wannenhero Ew. Kayserl. Majestät wir hierdurch in Unter-
" thänigkeit anheim zu stellen nicht umhin können, ob Ihro Ka-
" yserl. Majestät belieben wolle, dieserhalber eine Conferentz Zu-
" sammen zu erfordern, und diese Nothwendigkeit zu unserm
" allgemeinen Reichs-Schluß zu befördern."

" Dem ohngeachtet aber ist dies Regulativ noch immer von frommen
" Wunsch geblieben."

2. On le trouve de même dans Schmauß l. c. Tom. I. p. [illegible]

Remarque.

Au reste l'affaire de Saxe-Meinungen se termina ainsi: La cour aulique ayant donné son avis sur la manière dont on pourroit effectuer le plus promptement le contenu de la capitulation, l'empereur Charles VI ordonna par un décret impérial:

"dafs das in voriger kaiserlichen Regierung
"von dem Herrn Herzog Anton Ulrich er-
"worbene Diploma, so viel die Herzoglich-
"Sächsische Würde und Successionsfähigkeit
"anbelangt, nicht Statt haben könne (*l*)."

(Die Entwicklung des Begriffs verfassungsmäfsiger Ehen, hauptsächlich des teutschen Rechtsstands, aus teutschen Gewohnheiten und Gesetzen, 1781, 4. S. 83.)

(*l*) Man vergleiche darüber

a. des gesammten fürstlichen Hauses Sachsen gründlicher Bericht, was wegen des H. H. Anton Ulrichs vor Seine mit Philippinen Elis. Zeverin erzeugte Kinder angebrachte Legitimations- und Stamles-Erhebungs-Diplomatis vorgegangen, 1745. fol. in Moseri Beilagen zu der Wahlkap. K. Franc. I. p. 181. 277.

b. Akturn. Eigne Vorstellung, welche an die Reichsversammlung nebst einer Actum Eigne Representation und Deduction des mit-regierenden Herzogen Anton Ulrich zu Sachsen-Coburg-Meinungen, betreffend die ihm fürstlichen Descendens strittig gemacht werden wollende Successionsfähigkeit und dabey gebrauchten illegalen modum procedendi et cognoscendi, zum Petito überreichen lassen, 1746. Frankf. am Mayn, Fol. Diesem ist angehängt

c. Summaria Representatio et Deductio derer bey dem modo procedendi et cognoscendi sich überall hervorgethanen Nullitäten und Illegalitäten, da per Decretum et Resolutionem der hohen kaiserlichen Ministerial-Conferenz, d. d. et publ. d. 20ster July et 31sten Sept. 1745. Herrn Herzog Anton Ulrichs, zu Sachsen-Coburg-Meinungen fürstlichen Descendens die herzogliche Wür-

§. 4.

Ce que nous venons d'alléguer prouve suffisamment, que par le terme *unstreitig notorische Mifsheurath*, la loi impériale, loin de déterminer plus exactement l'idée d'une mésalliance, ne l'a rendue que plus vague et plus équivoque. Il ne s'agissoit donc pas tant, d'expliquer en général ce qu'on entend par une mésalliance, que de fixer le sens propre de ce qu'on nomme *unstreitig notorische Mifsheurath*.

Un mariage inégal n'est en général qu'une alliance entre deux personnes d'un rang différent. Les anciens jurisconsultes le divisent en

1) *disparage* (disparagium) qui suivant eux ne donne pas aux enfans le droit de succession et n'a lieu qu'entre libres et serfs.

2) *Mesalliance proprement ainsi dite* (a) qui a

---

de und Fähigkeit, in die Sachsen-Coburg-Meiningischen Erblanden, Lande und Leute zu succediren, abgesprochen werden wollen, und die daraus resultirende allgemeine schädliche Folgerungen betreffend; iuncto Penito, ut intus Mit Beylagen, a Lit. A. usque D. d. incl.

4. Aktenstücke, die als eine offenbare Mifsheurath declarirte und verworfene Verbindung Herzog Anton Ulrichs zu Sachsen-Meinungen, und die dadurch ausser allen Widerspruch gesetzte Entstehung des An. 1727. errichteten Successions-Diplomatis etc. betreffend; in der neusten Staatskanzlei 2. Th. S. 159

a) (*Pütz*) Entwicklung u. s. w. l. c. p. 74.

"Ein anderer ist eine den politischen und Privat-Verhältnissen

lieu entre des personnes d'une condition inégale, mais n'ôte pas aux enfans le droit de succession.

§. 5.

Dans les alliances de la haute noblesse avec la roture (*a*) il est décidé, que les enfans ne succèdent pas, mais qu'ils sont obligés de suivre l'état de la mère ou de prendre un nom particulier. L'expérience journalière prouve au contraire, que l'on ne dispute jamais le droit de succession aux enfans nés d'un mariage contracté entre la petite noblesse et la roture (*b*).

"nicht ganz gemäße, ein andere eine *unstandesmäßige* Ehe. Jene ist vielleicht wider den Glanz und das Ansehen eines Hauses, und also *unanständig*, aber doch nicht gegen die Gesetze, "und diese *standesmäßig* und *unstandesmäßig* zugleich, weil "sie nicht nur wider das Familien-Lastre, sondern auch nach "teutschen Gesetzen und Herkommen unerlaubt ist."

(*a*) de Selchow, de iuribus ingenuor. p. 149.
Wolfg. Lazii Vienna Austriae. Lib. II. p. 74.
Jo. Thom. Klumpe, de privilegio ab Henrico 7. civibus francofurtanis de bladibus libere eiecandis olim dato. Giess. 1720.
Steyermark. Landhandf. fol. 4. b.

(*b*) La Parémie: *Ritters Weib hat Ritters Recht*, nous prouve ceci. Hertius de pactum II. §. 7. Pistorius cons. I. par. 76. Eisenhart, p. 117. 199. ensuite: Sachsisches Landrecht Lib. 1. art. 45 nous dit: *Der Mann ist seines Weibes Vormund, ob er gleich ihr nicht ebenbürtig ist, und sie ist seine Genossin, und tritt in sein Recht, wenn sie in sein Bette tritt.* 1) Noldenius de Stat. nobil. civili c. 17. n. 199. 2) Tiraquell. T. 1. de Nobilit. c. 18. n. 18. p. 60. 3) Muller Semestr. L. II. c. 8. 4) Lynker P. III. Dec. 100. 5) Gundling Disp. an nobilit. veniat? C. III. §. 48. et 51. et aussi: Sachsisches Landrecht: 1) Lib. 3. Art. 45: *Das Weib ist auch ihres Mannes Genossin aller Ehren und Würdig-*

§. 6.

Mais il est clair et évident, que dans la capitulation impériale un mariage, qu'on nomme *unstreitig notorische Misheurathen*, est regardé comme *disparage* (a). Il s'agit donc de savoir,

---

keit, die der Mann hat zu Hand als sie in sein Bett tritt. — Lib. 3. Art. 42: *Das ehelich und freygeborne Kind behält seines Vaters Heerschild, und nimmt auch sein Erbe und der Mutter also wohl, ob es ihr ebenbürtig ist, oder lass gebohren, d. i. ob es gleichen Standes und Adels, oder eines bessern Standes ist.* Die mineer Sächsischen Lehnrecht c. 312: *Der Sohn behält des Vaters Schild und Adel nach seinem Tode zu Lehnrecht, wenn er ehelich gebohren ist. Doch muss die Mutter eine Freygeborne, das ist, weder aus Knechtischem noch der Tage-Werker-Stande unterschieden,* Spec. Sax. L. 1. Art. 31. *und in einer rechtmässigen Ehe mit dem Vater gesessen seyn.* Sachs. L. 3. Art. 72.

(a) (Batz) Entwicklung u. s. w. l. c. p. 68. 1

"Niemand wird wohl an der Entstehung der s. g. der Wahl-"kapitulation aus dem einzelnen Fall der Sachsen-Meiningischen "Verbindung zweifeln. Durch denselben wurden alle künftige "Fälle eben der Art deutlich bestimmt, und alle Ehen des hö-"hen Adels mit einer Person von bürgerlicher Herkunft als no-"torische Misheurathen erklärt.

2. *Schaubert* l. c. p. 353. 1

"Die Wahlkapitulation spricht zwar nicht ausdrücklich und be-"stimmt von der Ehe eines Reichsstandes mit einer bürgerlichen "Person, sondern redet nur von notorischen Misheurathen ei-"nes solchen Herrn. Allein damals war diese Ehe schon eine "notorische und ungezweifelte Misheurath, und denn ist auch "aus der Veranlassung und Absicht dieser Verordnung unleug-"bar, dass eine solche Ehe unter den notorischen Misheurathen "eines Reichsstandes in derselben verstanden worden. Aus der "Geschichte derselben sieht man, dass die Ehe des Herzogs An-"ton Ulrichs von Sachsen-Meinungen mit der Philippine Elisabethe "Zeserin, eines Hessischen Hauptmanns aus Kassel Tochter, die "*Veranlassung* dazu gewesen ist."

ce qu'il faut proprement entendre ici par une mésalliance ainsi nommée *unstreitig notorische Miſsheurath.* Ainsi le point litigeux, sur lequel doit rouler cette recherche, sera la question:

Si l'on est en droit, de qualifier de mésalliances des mariages contractés entre la haute et la petite noblesse?? —

Nous ferons tous nos efforts pour montrer dans ces feuilles par des preuves incontestables, qu'il faut répondre *négativement* à cette question.

Pour y réussir, nous croyons devoir profiter de toutes les recherches qu'on a déjà faites sur ce sujet, et même des objections de nos adversaires (*b*). Ainsi nos lecteurs seront mieux en

(*b*) Un de plus célèbres *qui s'acharne contre notre opinion*, c'est *D. G. Struve*, qui dans son ouvrage: Nebenstunden etc. déclame ce qui suit:

"Den Unterschied des Standes, welcher aus dem Wesen eines "Staats fliesset, und der besonders in den Monarchien und Aris"tocratien gros ist, veranlasset fast überall, dafs beym Heu"rathen, so viel möglich, auf die Gleichheit des Herkommens "gesehen wird, und sich niemand leichs mit geringern Personen "ehelich verbindet. Einem König verdenket man es, wenn er "die Tochter eines Grafen heurathet, dem es zur Ehre gereich"te, sein Bedienter zu seyn, und nimmer werden alte Edelleute "der neuen, noch vornehme Bediente der geringen, oder schlech"ten Burger Schwieger-Sohne und Schwager, wenn nicht mit "einer solchen Ehe grofse Vortheile verknopft sind, und sie "solcherwegen eine Leidenschaft der andern aufopfern. Sogar "eines Hofmeyers oder Vollmeyers Tochter meinet, dafs sie durch "die Ehe mit einen Kothsassen ihrer Ehre etwas vergiebet. Der

état de péser notre assertion et d'en reconnoître la solidité avec la plus intime conviction.

§. 7.

Dans les temps les plus reculés il n'y avoit *point* de nobles, comme on le voit par l'histoire. C'est donc improprement qu'on applique le mot latin *nobilis* et *nobilitas* à la noblesse d'aujourd'hui.

En général le terme de *nobilis* peut et doit être pris en divers sens.

"den mehresten Menschen angebohrne Stolz ist die Ursache "dieser Gesinnung. Man will sich nemlich mit denen nicht ge- "mein machen, die uns bisher einen gewissen Vorzug einzu- "men wussen. Konigen und Fursten wiederrathen aber auch "wohl politische Ursachen ungleiche Ehen, weil sie die zur Be- "ferstigung ihrer Herrschaft so nothige Verehrung der Unterthe- "nen gemeiniglich mindern. Wie wurden auch die Grafen "der Teutschen aufbringen, wenn man auf die Herkunft der Ehe- "frau nicht sehen durfte? Alsdann suchte mancher vornehme "Mann in Absicht auf Schonheit, Tugend oder Reichthum ei- "nes geringern Tochter heyrathen; dahingegen der Vornehmen "Tochter sich *fur Manner geringern* Standes nicht schicken, weil "diese ihnen selten den Unterhalt schaffen konnen, worin sie "gewohnet sind, noch dergleichen Dames dem burgerlichen "Hauswesen vorzustehen vermogen. Derowegen haben inmasen- "den Leute vom ersten Rang Ursach, die Romische Rechts- "Regul nicht zur Uebung kommen zu lassen, vermoge deren "*die Frau, wenn sie auch noch von so geringer Abkunft ist,* "*der Ehre ihres Mannes theilhaftig wird.* Man meidet daher "vielfaltig, wenn es die Umstande erlauben, die Gesellschaft "derjenigen, welche vor der Heyrath, ihres geringen Standes "halber, deren nicht gewurdiget wurden, und schrecket derge- "stalt manchen von ungleichen Ehen ab." — — (Mais — quel ridicule!!! —)

1. Il a d'abord un *sens moral*. On désigne par *noblesse* toutes les qualités supérieures de l'ame. Ainsi nous avons raison de dire: *Socrate fut un homme noble*, sans vouloir pour cela en faire un gentil-homme. Ce sens moral du mot *nobilis* n'a pas été ignoré des anciens historiens allemands. V. Anselm. Leod. de rebus gestis Pontificum Traiectensium et Leodiensium c. 68. p. 248.* Vid. Scheidt vom Adel. §. 3.
2. Dans un *sens politique* on appelle hommes nobles (homines nobiles) ceux qui, nés dans une condition obscure, furent élevés par la fortune ou par leur mérite aux charges les plus honorables de l'état (a). C'est ainsi que chez les Turcs, où il n'y a pas de noblesse, on pourroit qualifier d'hommes nobles (homines nobiles) les Vizirs ou les Paschas.
3. Dans *un sens juridique* (que les écrivains modernes distinguent rarement du sens politique) noblesse (nobilitas) désigne un état particulier, c'est-à-dire, *une classe de citoyens qui jouis-*

(a) (Eine) Entwickelung, u. s. w. l. c. p. 17.1

"(In einer Nation, wie die Teutsche, die so sehr auf persönliche "Verdienste hielt, und gegen das Alter besondere Ehrfurcht hatte, "ließ sich vermuthen, daß sie zu den Würden des Staats, "die sie mit Edeln besetzte, diejenigen wählte, welche reif an "Jahren und durch Thaten berühmt waren."

sent de certaines prérogatives personnelles et héréditaires.

§. 8.

Dans le sens où les Allemands prennent aujourd'hui le mot noblesse (nobilitas) relativement aux droits des nobles, il n'y avoit point encore de noblesse en Allemagne du temps de Tacite. Plusieurs prétendent à la vérité prouver par un passage de cet auteur, que l'on y distinguoit déjà alors quatre états; savoir les nobles (*nobiles*), les libres (*ingenui*), les affranchis (*liberti*), et les serfs (*servi*): d'où ils inférent, que le terme de *nobiles* désignoit ce que nous appellons aujourd'hui la *haute noblesse*, et celui d'*ingenui*, la *petite noblesse*. — Selon moi cette supposition est entièrement fausse, et Tacite, toutes les fois qu'il parle d'hommes nobles (*homines nobiles*), employe certainement le terme de *nobiles* dans le sens politique, et non dans le sens juridique. Si cet auteur avoit voulu désigner par *nobiles* un état civil, il me semble qu'il auroit dû employer au lieu du mot *nobilitas* celui de *patriciatus*. Du moins quiconque voudroit soutenir, que du temps de Tacite l'état de notre noblesse actuelle existoit déjà à côté des libres et des serfs, auroit certainement à prouver, *qu'il y avoit alors une*

classe d'hommes libres distingués des autres par des prérogatives personnelles et héréditaires. Ce qui seroit bien difficile à établir sur des preuves sans réplique. Car où les puiser? Les anciennes loix établies long-temps avant Charlemagne parmi les Francs, les Ripuaires, les Saliens, les Allemands, les Boyens et d'autres peuples encore, loin de favoriser cette opinion, prouvent au contraire que dès les premiers temps il n'y avoit chez les Allemands et depuis l'origine des sociétés dans toutes les tribus de la Germanie que deux états distincts: savoir les libres (*homines liberi*) et les serfs (*servi*) ou mieux *homines propii.*

§. 9.

Dans la plus haute antiquité il n'y avoit point de villes en Allemagne (*). Ses habitans vivoient comme les sauvages sous des tentes ou dans des cavernes souterraines. Quand plus cultivés ils eurent appris à construire des maisons, le possesseur libre fit bâtir les demeures de ses serfs autour de la sienne. Ainsi se formèrent peu à peu des villages. Dans l'intérieur de l'Allemagne il

(*) Tacitus de Mor. Germ. C. 16. — Caesar de bello gallico. Lib. 6. c. 23. — Chytraeus Germaniae antiq. Lib. I. c. 13. — Corringii Dissert. de urbibus germaniae. — Mylor Archaeol. c. 13. 22.

n'y avoit point encore de villes à l'exception de celles que les Romains avoient construites, quoi qu'en petit nombre, sur les bords du Rhin et du Danube. On ne commença à les multiplier qu'au dixième siècle. On prétend que Henri l'oiseleur les fit fortifier pour les garantir contre les incursions des Madschares et y fit entrer un dixième des habitans de la campagne. Quoique l'édit qui le leur ordonnoit, n'ait pas été restraint à ce seul temps, je crois cependant trouver la raison du plus grand nombre de villes construites alors et multipliées insensiblement depuis, dans les progrès des arts qui adoucissant les moeurs sauvages des Allemands les rapprochèrent d'avantage les uns des autres et formèrent entre eux les liens plus délicats de l'humanité. Mais les sciences, en même temps qu'elles cultivent merveilleusement notre esprit, amollissent étrangement notre corps et font naître en nous des désirs nouveaux. De là l'invention des arts méchaniques, l'établissement des fabriques, et des manufactures et l'étendue du commerce. Les arts de tout genre s'étant donc répandus parmi les Allemands, les serfs se lassèrent de vivre dans les hameaux sous la domination de leurs seigneurs; mais en trop petit nombre dans les villages pour y subsister par eux-mêmes, ils

se transportèrent souvent dans les villes, où ils purent mieux se rendre des services mutuels. Là s'établissoit l'étranger pour changer de séjour; là se rendoit l'affranchi pour oublier l'agriculture et devenir artisan; là l'homme libre étoit plus d'une fois obligé d'aller se consoler de la rigueur du sort qui lui avoit refusé ou enlevé ses possessions; là enfin plus d'un serf cherchoit un asyle contre la tyrannie.

§. 10.

Mais depuis la construction des villes il se forma une double classe ou plutôt une double race d'hommes libres. Les uns qui possédoient des terres et des serfs; les autres qui se nourrissoient dans les villes du commerce, de la brasserie, ou du produit de leurs métiers. Les propriétaires de terres acquirent bientôt une supériorité sur les habitans des villes, puisqu' étant les seuls à qui la terre appartint, ils formoient seuls la tige de la nation, tandisque les habitans des villes, reçus en quelque sorte comme des étrangers, étoient entretenus par ceux qui tiroient immédiatement les fruits de leurs champs. D'autres raisons contribuèrent encore à élever les fonciers. Tous les possesseurs d'allodiaux et de fiefs étoient obligés au service mili-

taire (a): et les citadins ayant négligé l'exercice des armes comme inutile, les premiers décorés des titres de *milites*, *equites*, *homines generis militaris*, jouissoient, par un effet de l'esprit militaire de la nation, des distinctions les plus flatteuses (b). Eux seuls étoient capables de féodalité, et dès les temps les plus reculés l'usage de ne choisir pour vassaux que des hommes exercés au métier des armes, étoit général sans que des privilèges leur eussent assuré cette préférence. Ce qui ne servit pas moins à affermir la supériorité des *terriens* sur les citadins, surtout chez une

(a) V. le Capitulaire de Charlemagne de 807. dans Baluz. T. I P. 458. Lisez le Capitulaire 3. 22. où il y a:

Quicunque liber homo admonitus a Comite suo vel ministris ejus ad patriam defendendam ire neglexerit, et exitus supervenerit ad istius regni devastationem, capitali poena subjaceat.

Une bonne explication de ces loix se trouve chez Ge. Ludw. Boehmer de juribus ex statu milit. germ. pendentibus c. 1. §. 4 p. 7.

(b) Struben de orig. ordin. equestr. in observ. jur. et hist. obs. 1. §. 2. und 141

"Majores hodiernorum nobilium sub plebe ingenua fuisse cum "prolemaeo, et ante sec. X. nulla praerogativa hereditaria gavi"sos esse aliis liberis hominibus; deinde illos ingenuos, qui la"tifundia possidebant, munera civilia, bellica et aulica gerebant, "saepius comitatos esse principes, atque eleganti militari dona"tos cinctu in medio aevo effecisse, ut nomini militum praege"nitor honorum militarium feudorumque haeret particeps, eoque "ipso militares gentes imperatrix eminentium civium, qua re"qui cives destituebantur, et sic statum honoratiorem, qui eos "ab aliis liberis hominibus distinguebat."

nation où la naissance étoit d'autant plus glorieuse qu'elle faisoit elle-même remonter son origine à la plus haute antiquité, c'est que les seigneurs libres des terres s'abstenoient de tout mariage avec des serfs; au lieu que les citadins s'unissoient souvent à des personnes de la classe des affranchis ou même des serfs fugitifs, et souilloient ainsi la pureté de leur état par des alliances ignobles.

§. 11.

De ces hommes libres, appellés alors *chevaliers*, résultèrent les *Illustres* ou la *haute noblesse* de nos jours. Car dès les premiers temps, et avant que les rois francs eussent réduit l'Allemagne en monarchie, plusieurs réussirent à étendre les limites de leurs terres, soit par des conquêtes, faites dans leurs guerres privées, soit par leur industrie en défrichant des landes. Beaucoup d'hommes libres se réunirent sous leur protection et prirent d'eux des terres à titre de sief sous des conditions différentes. Ce sont eux qu'on appella dans la suite *Dynastes* et que les Romains, à ce que je pense, désignoient par leur *Reguli*. On sait que, dès l'invasion de l'Allemagne par les Francs, ils jouissoient d'une prééminence sur les ducs et les comtes, ainsi que le prouve le-

xemple de *Henri au char d'or* (a). Une autre partie de la haute noblesse se forma des personnes chargées d'emplois publics et des gouverneurs de provinces, dont les services militaires étoient récompensés par des bénéfices de l'empereur, qu'ils faisoient ensuite passer à leurs descendans par droit de succession toutes les fois que les conjonctures ou la situation de l'Allemagne le permettoient. Mais d'autres ont déjà fourni là-dessus tous les détails à desirer; ainsi nous ne nous y arrêterons pas d'avantage.

§. 12.

De tout ce que nous venons de dire (et nous nous flattons que personne n'en contestera la vérité) il s'ensuit évidemment, que la haute aussi bien que la petite noblesse ou la noblesse de chevalerie, rémontent à une seule et même origine (b). L'une et l'autre issues des plus anciens

(a) Vid. Obig. Gesch. T. 2. p. 19.

(b) (*Forts.*) Entwickelung u. s. w. I. c. p. 51.

»Wenn man die Rechte, die der *hohe Adel* in dem mittlern »Zeitalter hatte, aufsucht, und sie mit denen, welche der *nie-*»*dere* allmählig erwarb, vergleicht; so sollte man zu besonde-»ren Vorzügen jenes vor diesem beynahe zweifeln. Weder bey »Turnieren, noch in Erlangung der Ritter-Würde, noch im »Lehnrecht, ja nicht einmal in Ansehung der Einkünfte und »deren Ursachen, welche auch sehr oft aus dem niedern Adel »genommen wurden, nimmt man eine merkliche Verschiedenheit

indigènes libres de l'Allemagne, formoient une même classe de citoyens. Ce n'est que par une suite d'heureux hazards, par un accroissement de puissance ou de fortune, que ceux qui composent ce qu'on appelle aujourd'hui la haute noblesse, s'élevèrent au-dessus de la petite noblesse ou de la noblesse de chevalerie. Il est aisé de voir par là, que les rapports non-seulement de la haute à la petite noblesse et des hommes libres aux serfs, mais même des chevaliers à la bourgeoisie étoient très-différens.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner, pourquoi les anciens apprécioient *l'homme* non suivant son mérite personnel, mais selon la gloire et le rang de ses pères et de ses ayeux. Mais cet usage étant une fois établi (qu'on l'appelle absurde, si l'on veut, ou qu'on le justifie par des raisons au fonds assez admisibles), il ne nous reste plus maintenant qu'à approfondir les opinions des an-

---

»wahr. Ferner sieht man aus Diplomen, daß der niedere Adel »zu den wichtigern Berathschlagungen gezogen und um seine »Meinung gefragt ward, daß er mit dem hohen Adel zu Ge»richte saß. (Der Herr von Hontheim sagt Hist. Trevir. T. II »p. 7. bey Gelegenheit, da er die Redensart **nach** *ihrer Mey*»*nung Urtheil*, et Lett. Neque quod addidit, **nu** *ihrer Manne* »*Urtheil*, ad feodales tantum causas **referendum** venit. Patium »enim earum judicio etiam civiles **controversiae** illustrium mi»nuebantur.)

ciens sur cet usage et qu'à déduire des conséquences qu'ils tiroient de leurs opinions, les droits de chaque état.

Une naissance honteuse fut de tout temps odieuse (*e*) à nos ancêtres; mais ils ne dédaignoient pas toujours les alliances avec des personnes d'une condition inférieure. Ainsi les empereurs, qui épousoient rarement des princesses d'une cour étrangère, choisirent plus d'une fois

---

(*e*) (*Rotz*) Entwicklung, u. s. w. l. c. p. 10.1

Leg. Visigoth. lit. 2. c. 3. in Lindenbrogii Cod. leg. antiq. p. [illegible], ibid. lib. V. lit. 7. c. 18. p. 116. — Ut ergo naturæ splendor (ingenita libertas) ortus sui dignitate non careat, et servitus sibimet reminiscens indebita et incongrua non appetat; bene placuit, ut si quemcumque quilibet liberti, sive ex eorum stirpe quandoque progenuit, ex genere manumissorum, vel ex eis descendente longa progenie conjugium præsumserint attentare, . . . in eorum evidentem servitutem nos redeant. Edictum Theoderici Regis c. 65 ap. Lindenbr. p. 251. Quoties se ancillæ ingenuus aut originarius aut servus forte miscuerit, necesse est, ut omnis matrem sequatur agnatio, id est, filii omnes ad dominum ancillæ pertineant. Id. Edict. c. 59. Lex Burgund. tit. XXXV. c. 1 et 2. ap. Lind. p. 281. Si ingenua puella voluntate se servo conjunxerit, utrumque jubemus occidi. Dafs diese Stelle, so wie ich sie erkläre, zu verstehen sey, zeigt das nunmehrige vorhergehende Gesetz. Lex Bojoariorum tit. VI. c. 9. ibid. p. 311. Lex Alemannorum tit. XVIII. c. 1. p. 468. Si ancilla libera dimissa fuerit per chartam, aut in ecclesia, et posthæc servo nupserit, ecclesiæ ancilla permanet. Ibid. tit. LVII. p. [illegible]. Si duæ sorores absque fratre relictæ post mortem patris fuerint, et ad ipsas hereditas paterna pertingat, et una nupserit cuicumque libero, alia autem nupserit aut colono regis aut colono ecclesiæ; ita, quæ illi Libero nupsit sibi consequi, tenet terram patris eorum; res enim alias æqualiter dividant. Ita enim,

leurs épouses parmi les filles des Ducs ou Comtes allemands malgré l'infériorité de leur rang. Les Ducs épousoient des Comtesses et ne craignoient pas de porter atteinte à leur dignité en s'unissant à des personnes d'une naissance moins distinguée que la leur (*g*).

Or sur quel fondement pourroit-on qualifier de mésalliance le mariage d'un prince (c'est à dire

---

quae illi colono nupsit, non intret in portionem terrae, quia sibi coaequali non nupsit. Lex Salic. Tit. XXI. XIV. c. 6. p. 321. Lex Ripuar. tit. LVIII. c. 15. et 16. p. 462. Si Ripuarius ancillam Ripuarii in matrimonium acceperit, ipse cum ea in servitio perseveret. Similiter et si Ripuaria hoc fecerit, ipsa et generatio ejus in servitio perseveret. Siehe auch das 18 Kap. Lex Longobard. Tit. IX. c. alt. p. 498. Jubemus, ut si cujuscumque servus liberam feminam sibi ex consentiente in conjugio sociaverit, — — concedimus, ut in potestate et servitio domini illius, cujus servus fuerit, revertantur. Der König Rotharis wollte einen Knecht, der sich hierinn vergieng, mit dem Tode bestraft wissen. p. 497.

s. Schaubert's Commentar I. c. p. 345.

(*g*) s. Eichhorn d. Deut. Reichs- u. Rechtsgesch. §. 8. et 78.

Kopp. d. inaeq. differ. inter Comit. S. R. I. et nobil. immed. S. III. §. 5.

v. C. L. Bildebarb teutscher Reichsstaat oder Grund-Verfassung des heil. Röm. Reichs. Frankf. und Leips. 1738. §. 329.

"Wenn teutsche Personen sich an ihres Gleichen oder an "eine Person Reichsgräflichen oder Herrnstandes (denn "in Teutschland *gar nicht ungewöhnlich*, *daß auch* "*Printzessinnen aus altem fürstlichen Geblüte sich an* "*Reichsgrafen* und Herrn vermählen, oder *die Reichs-* "*Fürsten Reichsgrafinnen zur Ehe nehmen*) verheyrathen, "so wird solches vor eine *gleichgetroffene* "*Ehe gerechnet.*"

d'un souverain règnant) avec une personne de la petite noblesse? Si l'opinion et l'usage empêchoient dans les anciens temps les hommes libres, d'épouser des filles de condition serve, on leur faisoient même éviter comme une mésalliance tout mariage avec une personne de l'état bourgeois, parce que dans cet état, où l'on n'étoit pas fort difficile sur la naissance, on épousoit souvent des personnes d'une extraction honteuse: les princes devoient-ils pour cela regarder l'union qu'ils contractoient avec une personne noble (dont l'état équivaloit quant à l'origine à celui des princes) comme aussi ignominieuse que le mariage d'un homme libre avec une fille serve?

§. 13.

Voici comment Pierre d'Andlo s'exprime dans son ouvrage de Imperio romano, L. 2. c. 13.

"Est autem Alemannis inveteratus usus et "longo retro observata consuetudo, *non magis* "*nos*, quantum conjicere possum, *ratione suf-* "*fulta*, ut *liceat* equitandis sibi militaris et "inferioris generis conjugem prolem suam "inde creatam degeneret atque debarmizet, "filique de cetero barones minime vocitentur. Comes vero per concubitum cum sim-

"plicis militaris generis foeminis natus filios
"non decomitant etc."

De tous les auteurs qui font mention de ce passage, je n'en ai point lu, qui ne le croyent trop absurde, pour qu'on puisse en tirer la moindre conclusion (*). Mais, quoiqu'il faille avouer que cet auteur est souvent très-inepte dans ce qu'il raconte de l'histoire ancienne, je n'entrevois pas néanmoins, pourquoi il auroit commis les mêmes erreurs dans les matières où il s'agit plus de droit public que de l'histoire. Un examen attentif m'a fait découvrir un con-

---

ent v. Pufen Literatur des Teutschen Staatsrechts. Gottingen 1776. 8. Th. 1. p. 56.)

"Heutiges Tages darf man nur eine mittelmäßige Kenntnis "von der Geschichte haben, um gleich zu übersehen, wie fast "alles, was *Andlo aus der Geschichte zum Grunde legt, hi-*"*storisch unrichtig sey.* Man muß aber auch dem Herrn "von Andlo die Gerechtigkeit widerfahren lassen, daß es nicht "blos seine oder von ihm aufgebrachte Irrthümer, sondern "Irrthümer seines ganzen Zeitalters sind, und die noch lange "nach ihm fortgedauret und beynahe unglaubliche Folgen nach "sich gezogen haben."

* Schmaltzriedt l. c. p. 136.)

"Inzwischen dessen Erzählung schon beim ersten Anblick sehr "paradox und widersprechend. Ein Baron soll durch die Ehe "mit einer unedelmäßigen Person seine mit derselben erzeugte "Kinder dekommiren, ein Graf aber seine Kinder dadurch "nicht decomitiren? Doch vielleicht liegt selbst in dem Vor-"trage des Peter von Andlo eine befriedigende Antwort. Nimmt "man die Worte: militaris et inferioris generis coniugem, in

traire dans les passages en question un sens très-clair, et fort éloigné de l'absurdité. On sait que nos historiens modernes appellent *Dynastes* ceux qui se nomment *Barons* dans les auteurs du moyen âge; et nous avons déjà fait mention ci-devant du rang distingué dont ils jouissoient. Voici donc le sens du passage de Pierre d'Andlo. *Le mariage d'un Dynaste avec une personne d'un rang inférieur est une mésalliance.* (Nous n'avons pas de peine à convenir de l'erreur que notre auteur commet ici; nous soutenons même que sa proposition est de toute fausseté.) *Mais le mariage d'un Comte* (Graf) (c'est-à-dire, gouver-

---

"Beziehung auf die nachfolgenden: simplicis militis generis,
"enthält daher den ersten Satz vom Falle, wenn der Reichs-
"baron eine Ehe mit einer Person, die zugleich niedrigern
"Standes, z. B. die ministerial ist, oder deren Aeltern erst in
"Adelstand erhoben worden, eingegangen, den zweiten Satz
"aber von der Ehe eines Grafen mit einer ritterbürtigen Per-
"son schlechtweg d. i. die von alter edler und ministerialer
"Herkunft ist: so ist zwar das Auffallende ziemlich gehoben,
"jedoch ist diese Erzählung, so viel die übrigen darinn aufge-
"führten Umstände anbetrift, noch einer weitern Erläuterung
"bedürftig."

3. Mosers Teutsches Staatsrecht. Th. 19. S. 415.:
"Petrus ab Andlo ist ein Priest-Scribent, der noch sonst viele
"Fehler hat; seine Erzehlung ist Ihrem verdächtig vorgekom-
"men, und da er schreibt, daß die Ehe einer Herren-Standes-
"Person mit einer von Adel eine Mits-Heyrath seye, eines
"Grafens aber nicht, etc. etc. so sicher man wohl, daß er von
"der Sache keinen genugsamen Bericht gehabt."

neur de province) *avec une Dame de la classe des chevaliers est un mariage entr'égaux et légitime.* On pourroit ajouter ici la remarque suivante: Il est connu que les dynastes déchurent tellement de leur ancienne splendeur, que la plûpart d'entr'eux brignèrent le titre et le rang de comtes (quoqu'auparavant fort inférieur au leur) et que presque toutes les familles de dynastes, qui existent encore de nos jours, ne portent plus que le titre de comtes. Que conclure de là, si ce n'est que les mariages des dynastes avec des nobles ne sont *pas* des mésalliances, puisqu'on regardoit autrefois comme un mariage entr'égaux et légitime celui des nobles et des comtes, (*b*) supérieurs maintenant en rang aux dynastes.

(*b*) v. Bürgermeisters, Grafen- und Ritter-Saal, u. s. w. S. 341.:

a) "Dannenhero auch vor Alters Grafen und Herren mit dem "andern Adel sich in Vermählungen und Heyrathen einge-"lassen, ohne daß solche vor Mißheyrathen "gehalten worden wären, wie von vielen Reichs-"Adelichen Familien dargethan werden könnte, von welchen "jedoch nur folgende Exempel anzuführen beliebt:

β) "Als Agnes Gräfin von Helffenstein war mit Heinrich von "Rechberg zu Hohenrechberg, und Heinrich Graf zu Hel-"fenstein mit Barbara Filia Georgii von Rechberg von Rell-"mantz, item Conrad Graf von Helffenstein mit Ursula von "Seckendorff vermählt, welche Grafen von Helffenstein doch "von den ältesten und mächtigsten Grafen im Reich gewe-"sen, so von dem Fürstl. Stamm der Agilolphinger abge-

§. 14.

Enfin nos adversaires en appellent encore à Adam de Brême, qui cite les paroles suivantes tirées de Meginhard, auteur du neuvième siècle:

" stament, und aus Dero Famle v. Burcardi das Hertzogthum " Schwaben, teste Fuchsio Imp. 1. Stemmatograph. voc. " Helffenstein etc. gehabt haben sollen.

3) " Eine Grafin von Limburg mit Ulrich von Rechberg, und " Elisabetha ihre Schwester mit Heinrich Kuchenmeister ver- " mahlt, idem voc. Limburg. Amalia Rheingrafin mit Michael " von Freyberg vermählt, idem voc. Rhein Comites.

4) " Heinrich Graf von Schwartzenburg mit Margaretha von " Schenberg, idem voc. Schwartzenburg.

5) " So haben die von Freyberg vor ihrem erlangten Baronat " sich in die Grafliche Familien von Kirchberg, von Sargans, " von Eberstein, und von Ortenburg etc. verheurathet, idem " voc. Freyberg.

" Die Grafe von Gufenberg in die Grafliche Familie von " Montfort, item von Pfirt, idem voc. Grafe a G.

6) " Die von Rechberg in die Grafliche Familien von Kirch- " berg, Aylheim, Tübingen, Veringen, Zollern, Helffenstein, " Schwartzenberg, Arch, Lieftenecck, Werdenberg, Montfort, " Appermont, Ortenburg etc. ehe eine Linj derselben in Gra- " fen-Stand erhoben war. id. voc. Rechberg etc.

7) " Die von Bodmann in die Grafliche Familie von Kesselberg, " item von Thengen. id. voc. Bodmann.

8) " Die von Hohenech in die Grafliche Familie von Thengen. " id. voc. Hohenech.

9) " Die Thumben von Neuburg in die Grafliche Familien von " Montfort, item von Aichelberg etc. id. voc. Thumb à Neu- " burg.

10) " Die von Hirschhorn in die Grafliche Familie von Catzen- " elenbogen, item von Bitsch, idem voc. Hirschhorn.

11) " Die von Liechtenfels in die Grafliche Familie von Hohen " zollern. idem voc. Liechtenfels.

"Generis quoque et nobilitatis suae, provi-
"dissimam curam habentes (Saxones) nec fa-
"cile ullis aliarum gentium, vel inferiorum
"connubiis infecti, propriam et sinceram tan-

---

13) "Die von Schellenberg in die Gräfliche Familie von *Zollern*,
"Messenhausen, etc. id. voc. Schellenberg.

14) "Die von Schwendy in die Gräfliche Familie von *Zimmern*,
"item von Fürstenberg etc. id. voc. Schwendy.

15) "Die von Stozingen in die Gräfliche Familie von Aych-
"heim, item Althan, id. voc. Stozingen.

16) "Die Keller von Schleitheim in die Gräfliche Familie von
"Ortenburg id. voc. Freyberg.

9. Schmidt vom Adel a. s. w. S. 115. f.
"— Vermählte sich auch mit dem hohen Adel, und kann man
"in des Herrn Geheimten Justitz-Raths Struben Comment. de
"Orig. et progressu Ordinis Equestris in Germania p. 21. den
"Beweis finden, daß Aschwin von Steinberg, Ritter, des Gra-
"fen Heinrichs von Schwalenberg Tochter, Elisabeth, zur Ge-
"mahlin gehabt hat; und Engelbert von Hardenberg, Ritter,
"war an die Gräfin Sophie von Spiegelberg, so wie Dietrich
"Bock von Northolt Knape an ihre Schwester, die Gräfin Jut-
"ta — — — —. Des Liberts von Amelungen Knapen, der
"die Gräfin Gerburg von Woldenberg zur Ehe hatte, nicht zu
"gedenken; — — — —. Es ist auch gar kein Zweifel,
"daß sich viele andere dergleichen Beyspiele finden werden,
"wann der Adel erst recht anfangen wird, besser seine Fami-
"lien-Urkunden bekannt zu machen."

3 Struben Nebenstunden. Hannover 1766. 3. Th. S. 248. sqq.
"— Mit welchen sich durch Heurathen zu verbinden, es ein
"Graf *nicht* für schimpflich halten konnte, *und wodurch er*
"*seine Umstände öfters verbesserte.* Seit 2. 300 Jahren zie-
"het also niemand die Successionsfähigkeit der Söhne eines
"Grafen, die ihm in der Ehe von einer adelichen Dame ge-
"bohren sind, in Zweifel, und hat der Herr von Manbach in
"Tr. de Matrimonio Principis, Comitis liberique Domini cum

"tumque sibi similem gentem facere conati
"sunt. Et id legibus firmatum, ut nulla
"pars in copulandis conjugiis propriae sortis
"terminos transferat, sed *nobilis nobilem du-*

"cis jure nobili inito p. 3ᵉˢ, seqq. erwiesen, daſs solche Heyrathen getha
"ten, die Grafen von Solms, von Isenburg, von Moers,
"von Cichingen, von Pappenheim, von Rechberg, von Helfen-
"stein, von Montfort, Truchsefs von Waldburg, von Upach,
"von Zweybrucken, von Eppenstein, die Wildgrafen zu Dhun,
"und Grafen zu Manderscheid. Denen man hinzuthun kann,
"die Grafen von Gleichen, von Schaumburg, von Schwartzburg,
"von Sayn, von Limburg, von Schonburg, von Stollberg, von
"Hohenems, von Machselrein und von Oettingen."

4. (*Forts.* Entwicklung, u. s. w. l. c. S. 38.)
"Im Italien wir auch bey *Hübner* (Tabul. Genealog. T. II. Tab. 42.)
"Hugo den I. *einen Grafen zu Montfort*, der 1423. eine Anna
"von Venhuis, einen *Grafen Johann von Solms*, der 1437 Eli-
"sabetha Catharina, eine Tochter Franzens von Cronberg (im
"angef. Ort Tab. 39.), und einen Grafen von *Helfenstein*, der
"Emma von Seckendorf") zur Gemahlin hatte. Ferner zeugen
"von solchen Verbindungen viele Gräfliche Familien, die in
"ihren Ahnen-Tafeln adeliche Wappen führen, als die Gräf-
"liche Häuser von Sayn, *Limburg*, Leiningen, *Isenburg*, *Wied*,
"*Leck*, *Hohenembs*, *Machselrein*, *Schaumburg*, *Oettingen*, *Pe-*
"*lenz*, *Dhun*, *Manderscheid* etc.

5. Moors Teutsches Staatsrecht. Th. 19. S. 138.
"Was nun ferner die Grafen anbelangt, so wollen zwar einige
"Neuern, aus vielen alten angeführten Gründen, die Ehe eines
"Grafen mit einer alten von Adel nicht für gleich, noch die
"Kinder für successionsfähig passiren lassen, *sie haben aber*
"*ihre Waffen meistentheils aus denen alten Rüstkammern*

6) ... Eben dasselbe Tab. 42ᵘˢ. Mehrere Beyspiele kann man finden bey Lu-
... de Manerbach in tract. de Matrimonio principis, semitis libertatis
... Dissert. cum origine nobili, Sect. III. De nimia cum Caspar Ens[illegible]
... Politic. Cap. 2. numer. 18. fol. 118. S. et passim. —

"*cat uxorem*, liber liberam, libertus conjunga-
"tur libertae, et servus ancillae. Si vero
"quispiam horum sibi non congruentem et
"genere praestantiorem duxerit uxorem, cum
"vitae suae damno componat."

"*entlehnt* und kann ich mich diesfalls lediglich auf das be-
"ziehen, was schon in praecedentibus angeführet worden ist.
"Die auch aus neuern Zeiten angeführte Exempel, dafs doch
"einige adeliche Damen, welche Reichsgrafen geheurathet,
"sich des Gräflichen Standes haben enthalten müssen, *bedeu-*
"*ten lediglich nichts:* denn es gienge ex Pacto, und es ge-
"schahe denen Damen nicht mehr als recht, dafs, da sie
"die Ehre ihres Standes der Ambition ihres Gemahls aufge-
"opfert haben, sie eben damit selbst gestrafet worden sind.

"Indessen können doch auch die, welche denen extra-
"par seyn wollenden Hauern Mesalliancen daraus machen
"wollen, nicht läugnen, dafs sich nicht eine grofse Menge
"Exempel, ich will nur sagen aus dem 15ten, 16ten, 17ten
"und 18ten Seculo finden, dafs sich gräflich- und adeliche
"Personen promiscue unter einander verheurathet haben, und
"es wäre, bey so notorischer Bewandnifs der Sache, über-
"flüssig, die Exempel, so der Herr von Mannsbach und Bur-
"germeister gesammelt haben, hieher zu setzen, zu vindici-
"ren und mit noch anderen zu vermehren.

"Die Einwendungen, so dagegen gemacht werden, be-
"stehen darinn: 1) man gebe einigen Familien, woraus die
"Ersten sich Gemahlinnen gewählt hatten, für adelich- oder
"ritterliche Familien an, da sie doch Herren- oder Freyherren-
"Standes gewesen seyen, 2) die übrige aber seyen in der
"That Matrimonia inaequalia gewesen.

"Allein ad 1. dienet zur Antwort: Verstehet man also
"Herren- Standes-Familien darunter? sit ita, so ist es ein
"Irrthum, der darin begangen worden ist; aber diese Excep-
"tion gilt doch gegen die wenigste angeführte Exempel. Ist
"aber die Frage von solchen, die noch jetzo Membra Co-

Nous ne hazardons pas (comme la plûpart de ceux qui soutiennent notre opinion) de refuser à Meginhard toute authenicité; (*) c'est combattre

"pois equestris sind und nur den personellen Freyherrn-"titul haben, so weiß sich Herr Canzl. Dr. Kopp selber "nicht zu helfen; dann eines Theils ist offenbar, daß, wenn "es nach der alten teutschen von ihm zu Grund gelegten "observanz gehen sollte, es keine Brief-Freyherrn, sondern "Herrn und Freyherrn, die Stande des Reichs seyn und "proportionirte Lande haben, seyn müsten; und doch kann "er nicht laugnen, daß eben auch die Comites diplomatici "unmittelbar (zunächst zu dem kayserlichen Hof,) nicht zum "hohen Adel gerechnet werden, dahero bleibt ihm nichts "übrig, als zu sagen: weil so viele neue Grafen gemacht "worden, so pflegten die Herren Grafen nicht gerne in sol-"che freyherrliche Familien zu heurathen; aber davon ist "die Frage nicht, sondern davon: *wann ein Graf es doch "that, ob seine Gemahlin nicht eine Gräfin werde und sei-"ne Kinder nicht successions-fähig seyen?* da dann der "gleichheitsgrade statt findet, ob zwar nemlich ist dieses zwar "bald gesagt, aber nicht so bald, zu demonstriren, zu exami-"niren. Die Verfechter dieser Meinung führen in den Jahren "auch nur Einen Casum an, da ein Graf oder Herr eine Per-"son von altem Adel absque Pacto ad Morganaticam geheu-"rathet habe, der der Grafen-Stand, oder ihren Kindern die "Succession, zum offtern wäre disputirlich gemacht, geschweige "gänzlichen abgesprochen worden; dann was von Demjenigen be-"gehret werden will, bedarf noch viel besseren Beweises "und widerlegt sich ipso facto. Ich wollte es auch keinem "um des Lustre seines Hauses besorgten Grafen rathen, ei-"nes Agnaten mit einer Alten von Adel erzeugten Kindern "Quasi-ingenuum status zu meriren, dann er (zumal am Kay-"serlichen Hof,) übel damit anlaufen und sich wohl gar ei-"nen Injurien-Proceß auf den Hals laden würde.

(*) Schumacher l. c. p. 147.

"Allein *Meginhard* beruft sich 1) auf Gesetze, worin die

par des assertions sans preuves. Mais nous ne trouvons rien dans ce passage de Meginhard qui porte contre nous. Car premièrement, il ne nous y apprend que ce qu'on trouve partout; savoir: que les mariages n'avoient d'ordinaire lieu, qu'entre des personnes de la même condition, ce qu'il confirme en citant les loix saxonnes. Sécondement

---

"jetzt noch besser bekannt geworden, und wollte man auch "sagen, dafs mehrere Gesetze bei den Sachsen vorhanden "gewesen, die nicht schriftlich abgefafst worden, oder auf "uns nicht gekommen sind; so ist 1) nach der Geschichte "des alten deutschen Rechts überhaupt, unter der Ehe mit "einer *neque sibi non congruente et genere prestantiori*, "welche bey den Sachsen unter der Todesstrafe verboten ge "wesen, keine andere zu verstehen, als die Ehe zwischen "freien und nicht freien Personen, welche, wie vorhin be- "merkt worden, bei den Deutschen überhaupt sehr scharf ver- "boten gewesen ist. Man nimmt bei Meginharden gar oft "wahr, dafs er für sächsische Sitte insbesondere ausgiebt, "was allgemeine deutsche Sitte gewesen ist; zum wenigsten "ist 2) in der sächsischen Geschichte nicht die geringste Spur "und Beweis befindlich, dafs die Ehe eines Herrn von Adel "mit einer freien Person bey Todesstrafe verboten gewesen; "dahin ist 3) hiesiges Meginharden um so weniger Glauben "beizumessen, als er zu jung ist, um von den alten sächsi- "schen Sitten ein ganz zuverlässiger Zeuge zu seyn. Zudem "war 4) damals noch kein niederer Adel in Sachsen; mithin "kann daraus nicht bewiesen werden, dafs man schon da- "mals in Sachsen die Ehe eines Fürsten oder Grafen mit "einer unterthanigen Person für eine verbotene Ehe und "solche Mifsheurath gehalten habe, obgleich allenfalls daraus "gefolgert werden konnte, dafs der hohe Adel sich schon "in solchen Zeiten mit freien Leuten nicht verschwaget "habe."

rien n'empêche de croire, que les usages saxons diffèrent à cet égard de ceux des autres tribus allemandes, et c'est probablement pour cela que Meginhard en fait mention. Enfin, il n'est question en cet endroit que du mariage d'un homme du commun avec une Dame de distinction, et il n'y est pas dit un mot de ce qui caractérise proprement le *disparage* (*disparagium*), savoir de l'exclusion des enfans de la succession.

Il est donc évident que ce passage ne prouve rien contre notre thése (*b*).

§. 13.

Au reste on peut déduire par induction du droit allemand plus d'un argument analogique en faveur de notre thése.

En premier lieu, jamais le marige entre des personnes libres n'a passé pour un disparage (*disparagium*) (*a*) et lorsqu'un gentilhomme de la pe-

(*b*) (*Rotz*) Entwicklung, u. s. w. l. c. p. 51:

"Bleibt das Verbot der Zusammenheirathung der Personen
"verschiedener Stande, nicht aber die Ungleich- oder Un-
"standesmäßigkeit der Ehen zwischen den hohen und nie-
"deren Adel läßt sich also aus diesen Worten erweisen.
"Uebrigens leidet die historische Gewißheit der Erzählung
"des Meginhardus auch vieles dadurch, daß er sich auf
"Gesetze beruft, wovon noch bis jetzt keines gefunden wor-
"den, was eine dergleichen Verordnung enthielte."

tite noblesse avoit choisi une épouse dans l'état bourgeois, personne ne contestoit à leurs enfans le droit de succession, comme perdu nécessairement pour eux; un tel mariage pour être inégal n'etoit pas un disparage (disparagium) selon le proverbe: *Ritters Weib hat Ritters Recht.* (b). Comment donc contester à l'épouse d'un prince

---

(a) (*Batz*) Entwicklung u. s. w. l. c. p. 10:

"Es herrschte bey allen die nehmliche Gewohnheit, sich nur zu "seines Gleichen oder zu seinem Stande zu halten, und also auch "nicht ausser denselben zu heurathen. Doch waren nicht auf "alle eheliche Verbindungen ausserhalb dem Stande, wenn man "geboate, rechtliche Folgen oder Strafen gesetzt, sondern nur die "Ehen der *Freygebohrnen* mit *Minderen*, und umgekehrt, wie "auch bey ein und dem andern teutschen Volk, diejenigen, wel- "che *Freygebohrne* mit *Freygelassenen* eingiengen, durch Straf- "Gesetze verboten."

(b) Nos plus grande adversaires ne peuvent pas le nier, p. e. on trouve dans *Struvii* Jurisprud. Heroic. seu juris quo illustres utuntur prin. P. 2. p. 53. — ce qui suit:

" — argumenta sunt sequentia. Primo, quod nobilitas a "patre recipiat formam, a matre autem naturam, qua de "causa ratione nobilitatis nullam haberi rationem matris "sed patris. Secundo, ius provinciale saxonicum, quo de- "finitum *): Wo ein Kind frey und ehelich gebohren ist, das "behalt auch seines Vatern Recht. Et in iure feudali Saxo- "nico **): Der Sohn behalt des Vatern Schild und Adel nach "seinem Tode, sintemal er ehelich gebohren ist, und dieweilen "er sich mit seinem Ritterstand und seinem Sohn nach dem "Dienst nicht selbst ernehren mag. Tertio, quod filii, ex ignobili "matre, patre tamen nobili nati, ad feuda in Comera et Electo-

*) Lib. I. Art. XVI

**) Cap. XLI.

les droits du prince, tandisque les chevaliers ne contractoient un disparage (disparagium) que lorsqu'ils passèrent par dessus de l'état bourgeois qui suivoit immédiatement le leur pour se marier avec une personne serve! Ne pourroit — on pas plutôt en conclure, que les princes mêmes ne contractoient pas un *disparage* (dispa-

---

"rem saxonico admittantur"***). Quarto, quod ipsos filii nou-"nisi pacto speciali intercedente a successione excludantur"****), "ad quemcunque vero partum nemo cogi possit"). Quinto, — "ad exemplum Ernesti, hodiernae lineae Darlacensis fundato-"ris, qui binos duxit virgines nobiles, Ursulam a Rosenfeld, "et Annam Bombast a Holenheim, ex altera etiam reliquit Ce-"lebrem stemmatis propagatorem"**). Sexto, — — exemplum "Leandri Fortunati Eadensis Marchionis, cujus liberi ex inae-"quali matrimonio cum Maria, Jodoci ab Hichen, Baronis de "Barbee, qui Saxoni principi erat antae Marschallus et Bredae "gubernator, filia nobili progeniti ad successionem omnium per-"venerunt. Provocant ad exemplum Ottonis IV.***) qui ex

***) Corpus. Const. I. vous. I. n. 27. Schubert de Auctorit. c. III. n. 114. seqq. Jac. Thomas Princip. tract. III. §. XXVII. n. 49. Berger Oecon. jur. lib. II. tit. IV.

****) H. Frid. XXI.

*) Conf. Struk de curiosa sexual. connub. in Germania, cap. II. §. 19 et 29.

**) Reinld. vous. LXXXVIII. n. 23. Spener. Genealog. p. 841. Wagner. Genealog. I. 210.

***) De que Wickelmann Braunschweigischer Stammbaum p. 138. Herzog Heinrichen des Jüngern ältester Sohn ist gebohren im Jahr 1463. d. 19. Aug. fuhrte zwar eine Zeitlang die Regierung mit, überließ er aber von Natur mehr Lust zur Ruhe hatte, trate er im Jahr 1527. die Regierung seinem Bruder Herzog Ernsten gegen eine gewisse jährliche Geld-Summe wieder ab, begab sich auf das Fürstliche Schloß Harburg, welches er zu Gebauden verbessern, vermählte sich

ragium) en se mariant dans la petite noblesse, puisque cet état jouit de la même origine que le leur et par conséquent du même degré de noblesse?

§. 16.

Pour un mariage à la morganatique (o) entre des personnes de la haute et de la petite no-

---

"Mathilda de Campen filium reliquerat Ottonem iuniorem, "quem Imperator non solum dignitatis participem paternae, sed "etiam in ipsius terrarum portionem declaravit successorem. "Porro exemplum adducunt Jo. Georgii, principis Brunsvicensis, "cuius liberi ex inaequali matrimonio prognati, ex coniuge ra- "tem ad majorem dignitatem evecta, non solum principali gau- "dent dignitate, sed etiam successores sunt legitimi. Demum "ad exemplum Jo. Caroli Palatini comitis Kirchenfeldensis libe- "rorum ex Maria Esthere de Wrzlehen, qui protestantibus li- "cet serenissimis agnatis, per sententiam iudicii aulici principa- "lis dignitatis participes, et successores legitimi fuere declarati.

(o) Wilh. Phil. Seyfried, de incongrua matrimonii ad morganaticam ad statum nostrum Germanicum adplicatione. Giessae 1719. Dan. Nettelbladt, an et quatenus matrimonium ad morganaticam pacto tale licitum sit? Hal. 1749.

mit Mechtild, einer Marcese von Campen, einer Lüneburgischen von Adel, ordnete seinen die Anna Gräfin von Gleichen aus Italien. Die ersten dritt Hannoverische Braunschweigische Chronik, P. III. c. XXX. p. 1127. Peter der herzogen Herzog Otto der IV. in der Lüneburgischen Linie, anno 1549. nach Absterben seines Herrn Vaters zu Harburg regierender Herr und hielt deshalber sein Fürstlich Hof Lager. Inzwischen enge machten ihm die übrigen Herzoge zu Braunschweig und Lüneburg seinen Antheil Landes streitig, weil er keine gebohrne Fürstin zur Mutter gehabt. Jedennoch wurde er hierbey geschützet, als ihn die Reichsfürstliche Kammer durch rechtlichen Ausspruch von seinen rechtmäßigen Posten erklärte.

blesse *on exige toujours une convention matrimoniale* (*b*). Or si de telles alliances étoient par elles-mêmes des mésalliances (disparagia), à quoi bon des conventions? Ce qui est déterminé en soi, n'a pas besoin de l'être par un accord. Ainsi le mariage à la morganatique entre des personnes de la haute et de la petite noblesse est nécessairement une convention (comme on le voit par Lex II. F. 26. et par les Définitions

---

J. Henr. Wolfart, de matrimonio ad morganaticam ejusque speciebus. Hann. 1735.

Jo. Reeb, de concubinatus et matrimonii ad morganaticam convenientia, disconvenientia. Arg. 1735.

Petr. Marc. Riccius, de matrimonio ad morganaticam donationem contracto. Arg. 1703.

Jo. Bernh. Friese, de conventionae morganaticae. Jen. 1697.

Henr. Coccejus, de lege morganatica. Frft. 1695.

J. C. Nervius, de matrimonio ad morganaticam. Vit. 1683.

Gabr. Schweder, de matrimonio ad morganaticam. Tub. 1683.

H. Linck, de matrimonio lege salica s. ad morganaticam contracto, ad II. F. 29. Alt. 1676.

Jo. Phil. Prior, de matrimonio ad morganaticam. Arg. 1676.

(*b*) Putter Historische Entwickelung der heutigen Staatsverfassung des Teutschen Reichs. Göttingen 1788. 8. Thl. I. p. 94. not. b.:

"Die Benennung morganatischer Ehen hat man bisher gemeiniglich davon hergeleitet, weil solche Frauen sich mit der Morgengabe begnügen mußten. Treffender scheint die Ableitung zu seyn, die *Moser* (in des Berlinischen Monatsbuch vom May 1784.) angegeben hat, weil die Kinder aus solchen Ehen nur der Mutter folgen; das heißt nach der Niederteutschen Mundart: *na der Moder gan*, oder zusammengezogen: *na der Mor gan*."

mêmes des Jurisconsultes); l'union conjugale que la haute noblesse contracte avec la petite, ne sauroit être regardée comme mésalliance, mais elle doit passer pour un mariage légitime.

§. 17.

Quant à la dignité des Chevaliers, la haute et la petite noblesse jouissoient l'une et l'autre des mêmes droits et distinctions. Car il existoit déjà dans le moyen âge un certain rang affecté à la noblesse* (comme il en existoit un pour les Comtes et les plus distingués d'entr'eux du tems de Tacite). En effet ceux qui s'étoient illustrés, soit à la guerre ou bien dans les tournois alors très-usités, par leurs forces corporelles ou par leur adresse à manier les armes, obtenoient d'ordinaire comme une marque de distinction à laquelle on pouvoit les discerner des autres, la dignité de Chevaliers (qui étoit estimée alors parmi la noblesse *autant à peu près que le grade de Docteur l'est parmi les savants de nos jours*). Avant que de l'obtenir, chacun d'eux, qu'il fût Prince ou noble, ne portoit que le titre *d'Armiger*, *Famulus*, *Knappe*; personne ne pouvant naître chevalier (a). Scheidt montre avec beau-

(a) Scheidt l. c. p. 121

*"Niemand, er mogte von noch so hoher Geburth seyn, als er

coup de précision, que le titre d'Armiger ou *Famulus* étoit porté non-seulement par les nobles mais même par des princes (*b*). Les uns et les autres aspiroient avec la même ardeur à la dignité de Chevaliers (*c*) et comme personne ne

---

"wollte, war sofort Ritter, sondern er mußte anfänglich als Knape "dienen. Und der alte Ausspruch, daß niemand als Ritter gebohren werde, ist so bekannt, daß ich ihn nicht erst zu erweisen "brauche. Schon bey den alten Teutschen sahe es in Ansehung "des Kriegswesens also aus, und Tacitus de Morib. Germanor. "sagt c. XIII.: Tum in ipso concilio vel principum aliquis, vel "pater, vel propinquus, scuto frameaque juvenem ornant. Hoc "apud illos toga, hic primus juventae honos, ante hoc domus "pars videtur, mox reipublicae. Selbsten Könige und Fürsten, "wann sie sich vorhero im Kriege etwas versucht gehabt, wurden "zu Rittern gemacht.

" "Es war dieses Wehrhaftmachen so nöthig, daß, ehe dieses " "geschehen, bey einigen Völkern vermählte Printzen mit " "ihren Vätern nicht zu Tische sitzen durften. Paul. Diacon. " "hist. de gest. Longobard. l. I. c. 15. inf. erzählet, daß, " "als einige Longobarden dem Printzen Alboino nach einer " "glücklich erfochtenen Victorie zu der Königl. Tafel eine " "Stelle ausgebethen, der König geantwortet: Scitis, non " "esse apud nos consuetudinem, ut regia filius cum patre " "prandeat, nisi prius a Rege gentis externae arma susce- " "perit. " "

(*b*) Schelhorn l. c. p. 34 — 51.

(*c*) v. (*Pütter*) Entwicklung, u. s. w. I. c. p. 29. sqq.

"Das Ritter- oder Wehrhaftmachen selbst ist eine alte Sitte der "Teutschen, die sich bis in das XVI. Jahrhundert erstreckt, und "stets mit gewissen Feyerlichkeiten ausgeübt wurde *). Könige

*) " "Joh. de Beka in Chron. Ultraject. p. 99. beschreibt sie " "von dem Ritterschlag Königs Wilhelm von Holland 1247. " "vor seiner Krönung zu Aachen auf diese Art: Quoniam

l'obtenoit par droit de naissance, les princes eux-

"und Fürsten rechneten sichs zur Ehr, Ritter zu seyn; und "Franz I., König in Frankreich, nahm nach der Schlacht bey "Marignan aus der Hand eines Bayard seinen Degen **).

" "idem [illegible]-adolescentulus (Wilhelm war damals ohngefähr " "20 Jahr alt) electionis suae tempore fuit armiger: ideo " "cum repentina festinatione praeparata sunt omnia, quae- " "cunque sibi fuerint necessaria, ut secundum ritum Chri- " "stianorum Imperatorum miles fieret, antequam Aquis- " "grani diadema regni susciperet . . . Itaque praeparatis " "in Ecclesia Colonienſi omnibus, post Evangelium solen- " "nis missae, praefatus Wilhelmus armiger coram Cardi- " "nali productus est per Regem Bohemiae, dicentem in " "hunc modum: Vestrae reverentiae, pater almifluc, prae- " "sentamus hunc electum armigerum, devotissime supplie- " "cantes, quatenus vestra paternitas votivam ejus profes- " "sionem accipiat, ut militari nostro collegio dignetur " "adscribi valeat. Dominus autem Cardinalis in pontifi- " "calibus assistens monumentis eidem dixit armigero, se- " "cundum etymologiam ejusdem nominis, quod est mi- " "les: Oportet unumquemque militare volentem esse " "magnanimum, ingenuum, largiflucum et strenuum . . . " "ac irreprehensibiliter apud Deum et homines in hoc " "mundo vivere. Haec statuta militaris regulae . . . His " "autem expletis Dominus Cardinalis conjunctas manus " "ejus tyronis clausit in missali super lectum Evangelium, " "dicens: Vis ergo militarem ordinem in nomine Domi- " "ni suscipere devote, et regulam tibi verbotenus scrip- " "tam pro tua possibilitate perficere? Cui respondit ar- " "miger: volo. Dominus autem Cardinalis subsequentem " "eundi professionem eidem armigero dedit, quam et " "idem armiger palam hunc in modum legit: Ego Wil- " "helmus Hollandensis militiae princeps, coram Imperii " "Vexillae libes, juramento professus regulae subditis obser- " "vantiam. . . . His itaque dictis Rex Bohemiae gratiam " "suam dedit in cujus tyronis, ita dicens: Ad honorem " "omnipotentis Dei te militem ordino, ac in nostro col- " "legio te gratulanter accipio. "

**) " "Dieses alles und tapfere Thaten erhielten auch dem Her-

mêmes se faisoient un honneur d'être élevés à ce

« « ring von Luxbringen und seinem Bruder, dem Prinzen « « von Guise, dieses Wortes. S. die Abhandlung des de la « « Curne de St. Palaye sur l'ancienne Chevalerie p. 45. « « Sie ist auch den Memoires de l'Académie des Inscrip- « « tions et des belles lettres Tom. XX. eingerückt. «

a. Nachricht von dem Pommerschen Geschlechte der von Stein oder Schlieffen. 1780. 4. p. 33. not. (1.): "Quoniam idem adolescentulus (Wilhelmus) electionis suae tempore fuit armiger, "ideo cum repentina festinatione praeparata sunt omnia, quae- "cunque sibi fuerint necessaria, ut secundum ritum Christiano- "rum imperatorum miles fieret, antequam Aquisgrani diadema "regni susciperet. . . . . Itaque praeparatis in civitate Colonensi "omnibus post evangelium solemnis missae peractae Wilhelmus "armiger coram Cardinali (Petro Capuano) praelatus est per ma- "gnum Bohemiae, dicentem in hunc modum: Vestra reverentia, "pater clarissime, praesentamus hunc electum armigerum, devotis- "sime supplicantes, quatenus vestra paternitas notitiam ejus pro- "fectionem scripsit, ut militari nostro collegio dignantes adscribi "valeat. Dominus autem Cardinalis in praedictibus assistentes re- "muneratis, eidem dixit armigero secundum etymologiam ejusdem "nominis, quod est miles. Oportet unumquemque militare volen- "tem esse magnanimum, ingenuum, largiflum et mansuetum; . . . . "cum devota recordatione dominicae passionis missam diurnam "audire; pro fide catholica corpus audacter exponere; sanctam "ecclesiam cum ministris ejus, a quibuscunque gravatoribus libe- "rare; viduas, pupillos, et orphanos in eorum necessitate protes- "gere; injusta bella vitare, injustas stipendia removere, pro libera- "tione cujuslibet innocentis duellum inire; tyrannis nonnisi "contra militaris exercitii frequentare; imperium romanorum ejus- "que patriam reverenter in temporalibus obedire; respublicam "illibatam in vigore suo permittere; feudalia bona regni vel im- "perii nequaquam alienare; se irreprehensibiliter apud Deum et "homines in hoc mundo vivere. Haec statuta militaris regulae, "(inquit Cardinalis ad Wilhelmum) si devote custodieris, et pro "posse sive nosse diligenter adimpleveris, scias te meruisse tem-

grade par un noble chevalier (*). Ils ne rougissoient pas de céder en qualité de *Famulus* le pas à un noble decoré déjà du titre de Chevalier. Une foule de documens le prouve, et il faut nécessairement en conclure l'égalité d'origine des

---

"pendum honorem in terris et post hanc vitam requiem aeternam "in coelo. His verbis explevit dominus cardinalis conjunctas ma- "nus cum tympanis elevato in utrumque latere lectum evangelium, ita "dicens. Vis ergo militarem ordinem in nomine domini suscipere devote, et regulam sibi verbotenus explicatam pro tua possibilitate perficere? Cui respondit armiger: volo! Dominus autem Cardinalis vicissim recepta a dicto armigero fide, quam et idem armiger palam omnibus in hunc modum legit: Ego Wilhelmus Hollandiensis militiae princeps assumpsi imperii sacrilegi libet, jurando profiteor regulae militaris ordinem in presentia Domini mei Petri St. Georgii ad velum aureum Diaconi Cardinalis et apostolicae sedis Legati, per hoc sacrosanctum evangelium, quod manu tango. Cui Cardinalis: Haec dextra profectio peccatorum tuorum sit vera remissio. Amen? His itaque dictis Rex Bohemiae grandem ictum dedit in dicto tympano, ita dicens: Ad honorem omnipotentis dei te militem ordino et in nostro collegio te gratulanter accipio, et numero, quod salvator mundi cecum Anna pontifice pro te colaphizatus et illusus coram Herode rege chamide vestitus et derisus, et coram omni populo nudus et vulneratus in cruce suspensus est, cujus opprobria te meminisse suadeo, cujus crucem acceptare te consulo, cujus etiam mortem ulcisci te moneo. Quibus ita solemniter adimpletis, novus tyro, post pictam missam cum orchestribus buccinis, perantepositibus tympanis, et tinnientibus cymbalis contra filium regis Bohemiae tribus vicibus commisit hastiludium et eximie cum gladio dimicando tyrocinium "explevit ita." — Joannes de Beka chron. Episcop. Ultraject. pag. 75.

(*) Voyez la note (a) dans ce paragraphe.

deux grades de noblesse. Les prérogatives de chaque condition servoient seules de base pour déterminer une mésalliance véritable. *Un Empereur, qui épouvoit une Comtesse, ne contractoit pas une mésalliance;* cela est évident, puisque son épouse, quoique son inférieure par convention, lui étoit égale par le rang. Je me crois autorisé maintenant à soutenir, que, *lorsque des Princes épousent des Dames nobles, leurs épouses leur sont, pour ainsi dire, inférieures, quant au dehors de l'étiquette, mais non par rapport au rang.* Par conséquent les mariages entre la haute et la petite noblesse *ne sauroient être* qualifiées de mésalliances (e).

§. 18.

Moser et quelques autres prétendent, qu'en vertu d'une observance qui s'est soutenu depuis 300 ans dans l'Empire Romain, de tels mariages ne sauroient être regardés que comme égaux et légitimes. Qu'il nous soit permis de rapporter

(e) Schaubert l. c. p. 324.

" — kann bey der Ehe eines Fürsten oder Grafen mit einer adelichen Gemahlinn, in Ansehung der rechtlichen Wirkungen auf "derselben Unmittelbarkeit oder Mittelbarkeit nichts ankommen, "indem der unmittelbare Adel hier keinen besondern und höhern "Stand ausmacht. Auch ist dieser Unterschied weder in einem "Reichsgesetze noch dem Herkommen gegründet."

en peu de mots les exemples qui appuyent cette observance.

§. 19.

Guillaume III. Duc de Weimar ayant épousé la Demoiselle *Catherine de Brandtenstein* non-seulement il annonça son mariage à ses parens et à l'Empereur (a), mais sa jeune épouse fut aussi traitée par tout le monde comme Duchesse, en présence des parens les plus proches après la bénédiction du mariage donnée par Frédéric, Archevêque de Magdebourg. L'Empereur même la qualifia

Die Hochgelobene Catharina zu Sachsen, Landgräfin zu Thüringen und Markgrafin zu Meissen.

Elle obtint même, des parens du Duc et de l'Electeur de Saxe, un titre plus distingué que celui de son époux le Duc Guillaume; comme on le voit dans le 19me Tome du Droit public allemand de Moser, où il dit:

"diese Frau Catharina, so hoch und über Chur- und Fürsten "reichlich, ja überflussig geehrt worden, dafs nicht nur Her- "zog Wilhelm, sondern auch Churfurst Ernst und dessen

(a) Mosers Familien Staats-Recht derer Teutschen Reichsstände. Zweyter Theil, Frankfurt und Leipzig 1775. 4. pag. 12. "Uebrigens werden die von Chur- und allen Fürsten getroffenen standesmäßige Eheverlobnisse oder Vermählungen, dem "Kaiser Respects und (wenigstens weitläuftiger) Anverwandtschaft halber, in geziemenden Termino notificirt."

"Bruder, Herzog Albrecht, sie des Prädicats *Erlauchten* "(Durchlauchtigen) und *Hochgebornen Fürsten*, und sonst in "solchen Briefen gewöhnlich, wenn die andern Fürsten, insonderheit ihr Gemahl, Herzog Wilhelm, nicht höher als *Hochgebornen* tractirt wird."

Outre cela elle est appellée dans un recès de partage entre l'Electeur Ernest et le Duc Albert: la *Duchesse de Thuringe*, et dans un Rescript de l'Electeur Ernest à l'Abbé de Saalfeldt: *Die Hochgebohrne Fürstin Catharina, Herzogin zu Sachsen, Wittib, unsere liebe Muhme* (b). Et l'on ne doit pas s'imaginer qu'elle jouissoit de ces honneurs qu'à la complaisance de ses parens qui voulussent bien la reconnoitre Duchesse. Non. Le droit et l'équité l'autorisoient à réclamer ce titre *en vertu de son mariage* (c). Aussi son frère Henri de Brandenstein, Seigneur de Rhanis, fut-il nommé *mon cher beau-frere* par le Duc Edouard et par tous les agnats.

D'ailleurs tout concourt à prouver que ce mariage fut regardé *généralement* comme légitime et parfaitement semblable dans tous ses effets sans exception, aux alliances contractées entre des personnes de la haute noblesse.

(*b*) Sturm Hist. und Polit. Arch. Th. 2, S. 87.

(*c*) (Botz) Entwicklung u. s. w. l. c. S. 81.

"—, und dieser Dame, so viel aus den Akten zu ersehen, der "Fürstenstand einzig und allein *Kraft der Ehe* zu Theil."

§. 20.

Ceux qui qualifient de *disparage* (disparagium) les alliances des princes avec des personnes de la petite noblesse, en appellent d'ordinaire à l'exemple d'*Otton*, Duc de Lunebourg et Seigneur de Harbourg. Il avoit épousé une Demoiselle *Mechtilde* (Mette) de Campen d'une très-ancienne famille noble. Ses agnats mirent tout en oeuvre pour disputer aux enfans provenus de ce mariage leurs droits au rang et à la succession de leur père. Mais pour mettre une prompte fin à ces discussions, *Otton* se contenta de Harbourg, céda ses autres pays à ses agnats (o), mais legua Harbourg à ses enfans par droit de succession. Or je ne vois pas, comment nos adversaires peuvent s'autoriser de cet exemple. Prouve-t-il que le mariage d'*Otton* et de *Mechtilde* ait été un *disparage* (disparagium) propre-

(o) (Rotz) Entwicklung u. s. w. l. c. p. 81.

"Herzog *Otto VI* von Braunschweig war zwar der älteste Sohn "des Herzogs *Heinrich* des *mittleren* von Lüneburg; allein, "weil er mit den damals durch die Reformation verursachten Re-"gierungsunruhen nichts zu thun haben wollte, so überliess er "das ganze Land seinem Bruder *Ernst*, und behielt sich blos "Harburg, jedes Jahr 1000 Fl. und die Erbfolge vor. (*Rudolfi's* "Versuch einer pragmat. Einleitung in die Geschichte der "Teutschen Kur- und fürstlichen Hauser, 1. Th. S. 104.)

ment ainsi dit (*b*)? Leurs enfans ne succédèrent-ils pas effectivement? Tout ce qu'on pourroit conclure de ce cas, c'est qu'il est douteux si un pareil mariage est légitime; ce que j'accorde volontiers, puisqu'il n'auroit pas été nécessaire que je traitasse cette question, si elle étoit déjà décidée indubitablement! —

§. 21.

Ernest, Marggrave de Baaden-Durlach, épousa une Demoiselle *Ursel de Rosenfeld*, et non-seulement les enfans issus (*a*) de ce mariage obtinrent le titre de Ducs dont jouissoit également leur mère (*b*), mais *Charles Ernest* succéda même à son père dans toutes ses possessions, honneurs

---

(*b*) Struben, a. a. O. S. 284.

"Es wurde die Mutter von Caspen *Herzogin*, und von ihres "Gemahls Bruder in Briefen, *seine geliebte Schwester* genannt."

(*a*) On frappa, je ne sais à quelle occasion, en l'honneur de *Marguerite*, fille de cette Ursel, une médaille, où sont gravés ces mots: *Marguerite Marggrave de Baade*. On la trouve dans le fameux ouvrage de Schoepflin admiré de tous les connoisseurs. — Or comment ce mariage peut-il être qualifié de mésalliance, tandis que la fille est reconnue publiquement pour *Marggrave*?

(*b*) On lit distinctement sur la pierre sépulcrale à Pforzheim ces paroles bien exprimées:

Anno M. D. XXX. (V) III. mensis Febru. XXVI. Ob. Ill. Dna. Ursula Marchionissa in Baden et Hochb. Illustr. Princ. Dni. Ernesti March. in Baden et Hochb. Conjux, cujus anima requiescat in Pace, Amen.

et dignités (c). Je n'ignore pas à la vérité, ce que nos adversaires soutiennent: savoir que Charles Ernest n'a succédé (d) qu'en vertu du consentement des agnats (e). Mais je ne vois pas

---

(c) 1. (Batz) Entwickelung, u. s. w. l. c. p. 88.

"Er pflanzte die Ernestinische Linie fort, und folgte ohne irgend einen Widerspruch seinem Vater in der Regierung "*Überhaupt ist diese Ehe niemals unter einigem Vorwand,* "*wegen des Standes der Mutter angefochten worden.*

2. Schmauhert, l. c. p. 362.

"Er pflanzte die Ernestinische Linie fort, und succedirte ohne "allen Widerspruch seinem Vater in der Regierung, und die "von Rosenfeld wurde nachher die Stammmutter der Baden-"Durlachischen Linie.

(d) Moser Teutsch-Staats-Recht l. c. T. 2, p. 61.

"Struve 1) und aus ihm Herr G. J. B. Potter 2) sagen zwar: "Markgraf Ernstens Verehlichung mit der von Rosenfeld sey mit "Bewilligung der Agnaten geschehen: *die neuesten und besten* "*Badischen Geschichtschreiber* 3) *aber wissen nichts davon.*

"1) in Jurisp. heroic. Part. 2, Cap. 2, §. 32.

"2) in Jurisp. pub. Princip. p. m. 48.

"3) v. Rüchner. Siehe in der Badisch. Geschichte. 4. Th. S. 61.

(e) Schmauhert, l. c. p. 362.

"Mit Consens der Agnaten ist dieses geschehen, sagt *Struve* in "dem Teutsch. 2. Th. Abh. 16, §. 8. *Potter* a. a. O. und beide "berufen sich auf *Struvii Jurisp. heroic.* der eben dieses sagt, "*aber nicht beweiset.* Und wenn auch die Agnatische Einwilli-"gung bewiesen werden könnte; so würde daraus, wo "kein solchergestalten Fall schon gesagt worden, noch *nicht* "*folgen*, daß im Falle eines Widerspruchs der Agnaten, *Karl* "von Baden von der Folge in der Regierung ausgeschlos-"sen gewesen. *Am allerwenigsten kann daher ein Beweis für* "*ein Herkommen wider dergleichen Ehen genommen werden.* "Nach allen Grundsätzen von der Observanz und der Natur der "Sache ist solcher Beweis nichtig."

de quel droit on admet cette supposition. Il n'en est fait mention nulle part, et néanmoins le consentement exprès (consensus expressus) auroit été le seul valable dans ce cas. Si le silence doit être pris pour un consentement, on pourroit également soutenir que les Electeurs ne procédoient à l'élection de l'Empereur qu' après le consentement donné par les Princes, les Comtes et les villes de l'Empire. En général on a tort d'en appeller au consentement de personnes, auxquelles plusieurs contestent le droit de le donner (f). D'ailleurs qui ne sait, avec quelle chaleur et quelle sollicitude les Princes de l'Empire veillèrent de tout tems au maintien de leurs

(f) Schmidt, l. c, p. 165.

"Es sind mehrere Beispiele vorhanden, dass dergleichen Ehen "für gleiche, und die daraus erzeugten Kinder für successions- "fähig gehalten, sogar nach eingeholtem Ueberspruch der "Agnaten im Wege Rechtens dafür erkannt worden sind. "Selbst Struve a. a. O. §. 28, Not. (b) rechnen hieher die "Ehen des Markgrafen von Baden-Baden, *Edwards Fortu-* "*natus* mit Maria von *Fries*, des Pfalzgrafen *Johann Karls* zu "Birkenfeld-Gelnhausen, mit Maria Esther von *Hirschhorn* und "*Christian Karls* zu Holstein-Neuburg mit Dorothea von *Es-* "*chenberg*. *Potter* setzt noch a. a. O. Note (e) einen neueren "Fall, die Ehe nemlich des Grafen *Friedrich Ernsts* von Lippe- "Alverdissen mit Philippine von *Freesenhausen* zu. Noch einige "sind bei *Moser* im St. R. und daraus von Strahlen in dem "Nebenst. 5. Th. §. 11, genannt worden. Selbst Struve gesteht, "dass bei einigen kein Streit entstanden."

droits de succession, les défendoient, cherchoient à les étendre, à en acquérir de nouveaux, ou à se les assurer pour l'avenir en recherchant d'anciennes renonciations. Ou bien les possessions d'Ernest étoient-elles si peu importantes qu'elles ne fussent pas même capables d'exciter la cupidité de ses agnats? N'est-il pas plus naturel de croire que s'ils avoient eu le moindre droit à la contradiction (g), ils se seroient opposés formellement aux arrangemens de Charles Ernest, ou l'auroient du moins contraint à leur accorder

---

(g) Pütter Entwicklung, u. s. w. I. c. p. 60.

"Gesetzt also, mein Leser, wenn ich doch zweifle, von solchen "wirklich gelungenen Versuchen Exempel aufländen, so würden "diese doch nicht schlechterdings jemanden verleiten, blos aus dem, "wenn schon durchgesetztem Widerspruch der Agnaten, auf die "Unstandesmäßigkeit der Ehen des haben mit dem niedern Adel "zu schließen. Diese wird durch Gesetze und Observanz bestimmt; jener ist bloß ein Faktum, und jedes Faktum macht, "um rechtliche Wirkungen zu haben, auf einem Rechte beruhen. Diese Rechte des Widerspruchs der Agnaten oder auch anderer Mitglieder ist auf die Unstandesmäßigkeit der Ehen eingeschränkt; es hat folglich auch mit derselben einerley Grenzen, und daher sind alle Widersprüche gegen die Succession der Descendenten aus Ehen, die nicht unstandesmäßig sind, unrechtliche Fakta, die um so leichter bey manchen Gelegenheiten wiederholt werden konnten, als es an ausdrücklichen Gesetzen fehlte, welche die standes- und unstandesmäßigen Heirathen genau bestimmt, und dadurch jedem diesen scheinbaren Widerspruche begegnet hätten."

quelques *réserves*. Mais l'histoire ne fait mention ni de l'un ni de l'autre cas et observe un silence religieux sur tout consentement exprimé des agnats.

§. 22.

Edouard le Fortuné, Margrave de Baade (de la ligne de Baade) avoit épousé secrettement (*a*) la Demoiselle *Marie d'Eiken*, ne publiant son mariage que deux ans après sa conclusion. Encouragé par quelques prétentions qu'il avoit à former, *George Frédéric*, Margrave de Durlach, osa l'exclure lui et après sa mort les enfans qu'il avoit eu de *Marie d'Eiken*, de la succession du grand-père. Mais les tuteurs portèrent une plainte de spoliation devant la Cour aulique, dont la sentence prononcée en 1622. rétablit l'aîné des fils, *Guillaume*, dans le Margraviat de son père. (*b*) Les deux lignes convinrent alors de l'ac-

(*a*) Göttingisches Historisches Magazin von C. T. Spittler, IVten Bandes 1tes Stück. Hannover 1789. pag. 180. not. l.

"Quod tamen matrimonium Illustrissimus Marchio ad certum "tempus, et donec a parentibus consensum obtineret, uti arce- "pimus, noluit publicari. So heißt es in dem Attestate der "Amts-Nachfolger desjen, der die Trauung verrichtete, l. c.

(*b*) Struvii Jurisprud. heroic. seu juris quo illustres utuntur prin. Pars II, pag. 91 et 92.

"— — *Iuit* pronuntiata, illeque Marchionatum superiorem, una

quit des fruits perçus et à percevoir (*fructus perceptos et percipiendos*). Dans la paix de Westphalie on restitua aux descendans d'Edouard

---

"cum fructibus perceptis et percipiendis nec non sumptibus in li-
"tem impensis, Eduardi filiis restituere fuit iussus. Negotium hoc-
"ce Carolus Caesar optime exposuit, dum ita scribit: *)

"Prius autem Caesar sententiam in Marchionem Durlacensem
"tulit, ut Marchionatum Badensem Eduardi filiis, ut haere-
"dibus legitimis, restitueret. Lis etenim ista sub tribus Im-
"peratoribus dudum ab Eduardi Marchionis Badensis filiis
"agitata fuerat contra Georgium Fridericum Marchionem,
"qui, nepotum suorum tutor, haereditatem pupillorum sibi
"appropriaverit, occasione capta, quod parens ad imperas
"nuptias transiisset, catholicam religionem invehere tentas-
"set, quod quamvis in imperio abnormum foret: tamen causa
"nondum satis inspecta, et ne ob rem singularem integra
"Germania bello afflageretur, in Marchione Badense hacte-
"nus toleratum fuerat. Cum vero praefatus Marchio, Geor-
"gius Fridericus, arma contra Caesarem sumsisset: ac prius
"filio ditionem suam magna fraude cessisset, fuisset que para
"aliqua ditionum pupillorum Principum a Marchione Spinola
"inter alia loca occupata; voluit Caesar ad intercessionem
"Electoris Moguntini, ac nostram (maxime ut catholica re-
"ligio debito promoveretur) veris haeredibus, Eduardi filiis
"catholicis, in aula Bruxellae educatis, ditionem restituere,
"quae ex sententia summorum consiliariorum aulicorum una-
"nimiter suffragantium secundum iura scripta, et Germaniae
"consuetudines, Georgium Fridericum uti reum condemna-
"vit ad restituendum eisdem superiorem Marchionatum Ba-

*) Germaniae sacra restaurata p. 127. Khevenhüller Tom. IX. p. 1264. Corpus Hist. Germ. Pgg. X. Sect. IX. . XVII. Adde Knipschildium de Edelcommissis c. VIII. n. 430. Ittorum de feudis imperii XIV. §. IX. Imhof notitia procerum lib. IV. c. VIII. XII. XIII.

l'héritage de leur grand-père, (c) quoique la transaction entre les deux lignes eût déja été rompue alors.

Il en est qui soutiennent, que cette affaire n'a pas été réglée par le droit et l'équité, mais décidée par la violence et les armes, et que ce cas ne prouve rien, puisque *inter arma leges silent.* Mais l'Empereur ne se servit des armes que pour exécuter légitimement une sentence portée par la Cour aulique dans une affaire qui avoit été discutée douze ans auparavant, devant le tribunal dont elle ressortissoit.

Tout ce qui arrive en tems de guerre est-il donc injuste? — Bien loin de là, les actes mêmes de la paix de Westphalie prouvent au contraire, que l'affaire en question a été plutôt terminée selon le droit que par un accommodement. (d)

"denuem, nec non functos perceptos se percipiendos, rem "mobilem clenodia, tabulas, nobilibus ex relictione mortuorum "se dominorum."

(c) (Estr) Entwicklung, u. s. w. l. c. p. 79.

"Wenn also gleich die Agnaten dem Kaiserl. Erbeil sich ziemlich "widersetzt haben; so ist doch die Strodemäßigkeit dieser Ehe "und des Successions-Rechts der Kinder von Kaiser und Standen "niemals bestritten worden."

(d) de Meyern. A. F. W.

§. 23.

Jean Charles, Comte Palatin de Birkenfeld, épousa la Demoiselle *Marie Esther de Witzleben* et en eut trois fils, savoir *Frédéric Bernard*, *Jean* et *Guillaume*. Le Comte Palatin étant mort en 1704, son frère Chrétien II. refusa de reconnoître les droits de succession de ses neveux. La Veuve porta ses plaintes à la Cour aulique, qui rendit en 1715 cette sentence définitive:

"dass die zwischen weyland Herrn Pfalzgrafen Johann Carl und "seiner hinterlassenen Fürstlichen Frauen Wittib Esther Maria "gebohrner von Witzleben getroffene *Ehe vor ein ordentliches, "gut gis und vollständiges Fürstliches Matrimonium*, des vom "Herrn Beklagten Pfalzgrafen Christian, aus dem heutlichen "Vergleich vom 16ten April 1671 darwider angezogenen Passus "und gethanen andern Einwendens ungehindert, allerdings zu "achten und um deßwillen die darinn erzeugte Kinder vor des "Pfalzgrafthums Stamens, Standes und Wurden, und der Succes- "sion in alle ihres Herrn Vater zustandig gewesste Stamm- und "Lehenmittel-Guter, Fürstliche Gerechtsame und Praerogati- "ven ohne Einrahm — — fähig zu erklären — — — seyen."

Ainsi malgré toutes les contradictions et toutes les protestations, les fils de Jean Charles furent reconnus pour de vrais Comtes Palatins.

§. 24.

Je n'ignore pas que parmi les cas, sur lesquels on fonde les observations dont il s'agit, on compte également le mariage de *Chrétien Charles* Duc de Nouhourg avec la Demoiselle *Doro-*

thée d'Eichelberg. **Mais comme cette affaire a été terminée par des transactions et décidée selon des intérêts politiques plutôt que sur des raisons de droit, elle restera toujours équivoque et ne peut, à mon avis, fournir des preuves, ni en ma faveur (a) ni contre moi.**

(a) Je hazarderois la demonstration du contraire — v. Moseri Teutsches Staats-Recht. 19ter Th. p. 533.

"Fridericus IV. — — — comitatu volumus: Quod dilecti "Nostri Agnati jam pie defuncti, Dominus Joachimus Frideri"cus et Dominus Christianus Carolus, ambo Fratres et Duces "Slesvici, Holsatiæ, Stormariæ atque Dithmarsiæ, Comites "in Oldenburg et Delmenhorst etc. ex Nostro, tanquam su"premi Domini Feudi, consensu, certum aliquod pactum, a "nobis etiam gratiose confirmatum ad 24 Nov. Anni 1703. "inierunt, et denique Conventionem sive Recessum literis "consignaverunt, ut constaret, quid de liberis foret, quos ex "conjuge sua, Domina Dorothea Catharina de Eichelberg, "Dux Christianus Carolus reliqueret. Et inter alios articu"los præfatus Dux Christianus Carolus, ut nimirum Ducalis "Domus Norburgicæ imprimis rationem haberet, et maxime "caveret, ne modica, quæ ad se pertineret, terræ portiuncula vel serius inter liberos Ducali dignitate gaudentes "divideretur, eoque modo Ducalis Familia infortunata red"deretur, liberos suos, licet ex christiano et legitimo matri"monio cum nobilis sanguinis persona procreatos, non pro "Ducibus, sed tantum pro Nobilibus habendos et censendos "esse, renovæ dictæ conventionis, spopondit et declaravit; "qua tamen expressis verbis cautum est, ne ista, ad tempus "solummodo facta renunciatio, ultra Domini Ducis Joachimi "Friderici Ejusque hæredum seu talium vitam extenderetur, "ita quidem, ut successionis Jus, quod masculis Domini Ducis "Christiani Caroli hæredibus aliquando competere pos-

§. 25.

Tous les exemples que je viens d'alléguer, servent à ma thèse de preuves irréistibles. Et cependant on trouve des Jurisconsultes qui cherchent à tirer de quelques cas particuliers des argumens pour *combattre* mon opinion.

"set, ea usque interium relinqueretur, donec post breve "vel longius temporis intervallum contingeret, ut omnes "praedicti Ducis Joachimi Friderici haeredes feudi capaces "deficerent. Et vero iste casus jam exstitit, dum memoratus "Dux Joachimus Fridericus vita functus nullos haeredes "masculos reliquit. Quo permoti Domini Ducis Christiani "Caroli Liberi, filius nimirum, Fridericus Carolus, et filia, "Wilhelmina Augusta, ad solium nostrum accedentes, qua "par est veneratione, petierunt, ut Nos, tanquam supremus "feudi Dominus totiusque Familiae caput, ipsos in eo, quod "Deus et Naturae Jus ipsis dederat, gratiose tueri dignare"mur. Nos ergo hisce circumstantiis rite et mature perpen"sis validisque rationibus moti, ipsorum petitioni annuere "aequum et justum esse censuimus. Quemadmodum et per "praesentes non tantum publice testamur, ambos praedictos "Domini Ducis Christiani Caroli Liberos, Fridericum Caro"lum semper, et Wilhelminam Augustam, pro legitimis et "ex christiano et legali, non vero ad Morganaticam con"tracto matrimonio susceptis liberis reputandos, praecipue "cum istud matrimoniam Nobis praesciis, consentientibus "et approbantibus contractum sit et consummatum, verum "etiam memoratum Domini Ducis Christiani Caroli Filium, "illustrissimum Ducem Schlesvici, Holsatiae, Stormariae "atque Dithmarsiae, Comitem in Oldenburg et Delmenhorst, "ejusque sororem, Illustrissimam Principem, Wilhelminam "Augustam, tanquam aequatam Nostram et natam Principem "Slesvici, Holsatiae, Stormariae atque Dithmarsiae, Comi-

Eclairons ces faits avec soin ! Quand nous les aurons analysés exactement, je pense que personne n'attaquera plus notre proposition.

§. 26.

Albert, surnommé *Degener*, Landgrave de Thuringe, fils de Henri l'Illustre, épousa en secondes nôces la Demoiselle *Cunigonde d'Eisenberg*. Il eut d'elle un fils nommé *Albert* ou *Apitz*. Il fit les plus grands efforts pour lui assurer la succession; les Etats et les autres fils du Landgrave s'y opposoient vigoureusement. (*) Il pria donc l'Empereur d'élever son fils Apitz au rang de Prince de l'Empire. Mais il essuya un refus de sa part et tout ce différend dura jusqu'à la mort *d'Apitz*, qui le termina. — Cette opposition des Etats et des autres fils d'Albert ne

---

"tem in Oldenburg et Delmenhorst, agnoscimus et declara-
"mus, concedentes simul, et omnibus et singulis Juribus,
"Privilegiis, Praerogativis et Dignitatibus, quae ipsis, tam
"quam legitimis Liberis Domini Ducis Christiani Caroli, quo-
"cunque demum modo, competere possunt aut debent, uti
"atque libere gaudeant et fruantur, promittentes insuper,
"utrumque eorum omni ope et subsidiis Nostris tueri et
"defendere. Qua de causa praecipimus atque mandamus
"omnibus et singulis, eos pro veris et legitimis Ducibus Slesv-
"vico-Holsatiae habere, eoque nomine compellare, quin et
"omnibus honorum titulis, qui Ducibus Slesvico-Holsatiae
"competere possunt, exornare etc."

(*) Hist. Landgr. Thur. c. 113.

prouve-t-elle pas clairement (du moins selon l'opinion commune) que ce mariage a été regardé comme inégal, illégitime et nul? Pour réfuter solidement cette objection, remarquons d'abord *que la noblesse de Cunégonde n'est nullement prouvée*, (b) et que les plus grands Politiques la révoquent en doute. (c) *Il est connu d'ailleurs qu'Apitz est né d'un adultère*, (d) Cunégonde ayant vécu long-temps avant son mariage dans une *liaison très-intime* — — (e) avec *Albert*. Or

---

(b) Joh. Gerson lib. I. rerum Saxon. p. 26. — — Fabricius in orig. Saxon. lib. 6. p. 296.

(c) Moser Staatsrecht. T. 19. p. 30. — »euhane Apitium oder Ludovicum, wie ihn andre nennen, zu dem Ende mit einem Fürstenbett versehen, so haben sich doch die Landstände damit »nicht zufrieden gestellt, sondern vermeint, dafs solches ehender »geschehen, *wenn bey seiner Mutter Cunigunde von Eisenberg der »Anfang gemacht worden wäre*. *Mithin weil diese in dem »bürgerlichen Stande verblieben, ihr Sohn dadurch »vermöglich und unfähig wäre, an der Landes- und Lehens»folge Theil zu nehmen.«

(d) Schmidt l. c. p. 200.

»Albrecht zeugte noch bei Lebzeiten seiner ersten Gemahlin, mit »seiner Fräulein am Hof, Kunigunde von Eisenberg, einen Sohn »Albrecht oder Apitz.«

(e) v. Uffen Kern der sächsischen Geschichte:

»Sobald Markgraf Albrecht den Tod seiner Gemahlin vernom»men, liefs er sich mit seiner Cunne von Isenberg trauen, »welche in währendem Acta ihr mit Albrechten erzeugtes »Kind, den jungen Ludovicum Apitium, unter dem Rock ver»schobe, und ihn durch dieses in Teutschland ablachen Ge»brauch der Legitimation per subsequens matrimonium ehe-

ce qui me surprend c'est, que le fameux *Patter* met ce mariage *d'Albert* et *de Cunigunde* au nombre de ceux où l'on a refusé selon lui le droit de

---

»*Ich und vollständig zu machen gedrachte.*« Er selbst, »der Vater, wurde auch gegen die ersten zwey Söhne immer »mehr verbittert, daſs er ihnen sein Erb-Land gänzlich zu »entziehen trachtete, so ihm aber die Stände gewiesen, wel»che keinen *solchen über sich herrschen* lassen wollten, so »lange noch *rechtmäſsige* Erb-Prinzen vorhanden wä»ren. Hieraus entstand auf beyden Theilen ein unendlicher »Zank etc.«

2. Moser (Familien-Staats-Recht, u. s. w. Thl. 2. p. 51.):

»Albertus Degener, Henrici illustris alterius Sohn, hatte Key»serr Friderici II. Tochter zur Ehe gehabt, aber übel mit ihr »gelebt, daher er schon bey ihren Lebzeiten eine ihrer Bedien»ten, Cunigunde aber Gräfin von Orlamünde, zur Concubine »gebraucht, die ihm einen Sohn, Albertum gebohren. Nach »der Gemahlin Tod hatte er sich dieselbe zur Gemahlin zu »nehmen und den Sohn per hoc subsequens matrimonium legi»timiren lassen.«

3. (Datt) Entwickelung, u. s. w. I. 2. p. 58.:

»Albrecht des Unwürdige — — — — einen so *unpflichtigen* Um»gang, daſs er mit ihr einen Sohn Albert oder Apitz erzeugte. »Nach Margarethens Tode heurathete er Kunigunde, und »suchte zum Nachtheil *der Söhne erster Ehe* seinen natürli»chen Söhne die Erbfolge zu verschaffen. Es kam darüber »zum Streit etc.«

*) D. Carl Ferdinand Hommels Akademische Reden über Herrn Joh. Jacob Mascows Buch, De iure tendorum in imperio romano-germanico. Frankfurt 1758. p. 307.:

»Bey der Legitimation, die durch nachfolgte Heyrath ge»schieht, geht eine starke Fiction vor. Man soll sich »einbilden, als wenn die Kinder bey der Trauung zu»erst gebohren wurden.«

succession aux enfans nés d'une mésalliance. Ce cas prouve au contraire, que des enfans légitimés par un mariage postérieur à leur naissance ne succèdent *point* (*f*), ce que Mr. *Pütter* soutient

---

(*f*) D. Joh. Jac. Moseri de Jure Feudorum in Imperio romano-germanico libri. Lips. 1755. 8. p. 262.

»Itaque excludentur naturales: nec non legitimati, (H. F. »vid. v. naturales. Naturales filii, *licet postea fiant legitimi*, »ad successionem feudi nec soli nec cum aliis, *admittuntur*. »De successione naturalium, et legitimatorum, in feuda, con»sentur *Duarenus* in Praejud. Juris Feudalis. 23.) etiamsi per »subsequens matrimonium facta sit legitimatio; quia *dispositio* »Juris feudalis strictissime est *interpretanda*, propter jus Agna»tis, aut dominis, *ex lege quaesitum*. *Legitimatos* per subse»quens matrimonium admittendos *censent*, *Guidus* Observat. »Lib. II. 141. *Interea cap.* XIV. §. 6. qui etiam legitimationi »per Rescriptum eum affectum tribuit: et *Titius* cap. XXI. »§. 12. Negativam defendunt Dn. *Bauerus* in Diss. de Succes»sione Legitimatorum per nuptias, exule in feudis: *Moserus* »P. III. cap. 3. §. 13.«

a. Un de ceux qui contredisent en quelque manière à cette opinion, est C. G. *Buderus* dans son ouvrage intitulé: Zuverlässiger Entwurff von dem Landsassen Adel in Teutschland, u. s. w. Nürnberg 1715. 4. p. 189.:

»Die Adelichen beziehen ihren Adel-Stand auf ihre rechtmäßig »erzeugte Kinder. Dieweil nun die per sequens matrimonium »legitimirte Kinder, Kraft des Päbstlichen Rechts, auch recht»mäßig gebohren werden; so lieget am Tage, daß, wenn einer »von Adel eine adeliche Person heyrathet, ein Kind mit ihr zeuget, »und solche beyde Personen hernach einander ehelichen, das »von solchem zuvor der Ehe erzielte Kind, vermöge des er»folgten Ehe-Verbündnisses legitimirt, und quoad jura nobi»litatis vor echt adelich gehalten werden müsse: es wäre dann,

également et en quoi nous sommes entièrement de son avis. (g) D'ailleurs ce procès ne prouve rien ni *en notre faveur* ni *contre nous*, puisqu'il fut terminé par la mort *d'Apitz*.

§. 27.

Le Comte *Reinhard de Hanau* épousa la Demoiselle *Adelaide de Münzenberg*; mais ce mariage ne passa pour légitime que depuis la décla-

---

» dals gemeine Reichs-Gesetze, Stiffts- oder Ordens-Statuta, » oder auch einige denen im Lande sitzenden Adelichen verlie- » hene Vorrechte dergleichen durch die erfolgte Ehe legitimirte » Kinder von ihren Prädenden, Ordens-Würden und Adels- » Rechten *) ausdrücklich ausschlössen. Der angemassten » Lehne nach werden die in *Chur-Sachsen* per subsequens ma- » trimonium legitimirte Kinder zur Lehnfolge gelassen. Harpr. » Pistor. L. II. qu. 31. n. 37. *Carpzov.* P. II. c. 6. d. fin. n. 22. » Struv. c. 5. Synt. 20. Jur. Feud. th. 3. n. 19. Aber in Brandenb. » und Lauenburgischen werden die Matrimonial-Kinder vermöge » Henrici Julii Verordnung d. an. 1589. sowohl in Magdeburg. » Lehen durch die Policey-Ordn. C. 41. n. 13. in Ansehung der » alten Stamm-Lehne, wie auch in der Mark-Brandenburg, » Kraft des Churf. Edicts d. an. 1685. von der Lehns- » Folge ausgeschlossen. Struv. ad Lauterb. L. I. T. VI. p. m. 11. (g) Patteri primae lineae juris privati principum speciatim germanici. Edit. 3. Gottingae 1789. 8. pag. 60. (§. 27.)

*) » Dergleichen Gesetze finden sich z. B. in der Kays. und Reichs- » Cammer-Gerichts-Ordnung T. 3. §. 2. vermöge derer Kin- » der als von rechter natürlicher ehelicher Geburth zu einer » Succession-Stelle admittirt wird; nicht minder die Legi- » timati durch. Und im Königreich Böhmen, siehe unter » C. 35. §. 2. wie auch C. 42. §. 2. »

ration de l'Empereur Rodolphe, (a) portant que les enfans nés de ce mariage devoient être nobles et en droit de succéder. Voici ses propres paroles:

»Quum igitur, sicut oblata nobis nobilis viri »Reinhardi de Hagenove, mariti tui, petitio »continebat, ipse te olim ea intentione duxe »rit in uxorem, quia te nobilem fore crede »bat, et parem sibi in originis libertate, et »quidam pòstmodum asseruerunt, te nobilem »non fuisse, supplicavit nobis, ut providere »sibi super hoc de benignitate Regia dignare»mur. Hinc est, qui personam tuam, ob gra»ta obsequia, quae idem maritus tuus nobis »et imperio exhibuit et poterit exhibere, vo»lentes prosequi benevolentia gratiae specialis, »ecce ad tollendum huiusmodi dubium, quae »*a patre ministeriali genita* dicebaris, a te »notam originis, si qua extitit super eo, *ad»imimus*, et, de consensu principum nostro»rum, qui coronationi nostrae felici interesse »poterunt, te puerosque tuos, si quos habes, »vel in posterum te habere contigerit, redde»mus et donamus nobiles et ingenuos de utro»que parente, *ac ab omni servitute mi-*

(a) C. G. Buelau, l. c. p. 291.

»*nisterialium liberamus*, praesentium »testimonio litterarum, supplentes de plenitu »dine potestatis, si quis defectus aut vitium »exstitit in praemissis.«

Néanmoins l'on voit par ce même diplôme, que le Comte Reinhard n'étoit pas en peine de la noblesse *d'Adelaïde* (car elle descendoit proprement d'une ancienne famille de Dynastes) mais qu'il craignoit, que son épouse étant liée par les obligations des Vassaux, auxquelles sa naissance l'assujettissoit (*b*), l'on n'appliquât aux enfans qu'il

(*b*) (Batt) Entwicklung, u. s. w. l. c. p. 41. not. a.:

»Diese Adelheid von Minzenberg war die Tochter des *Reichs-*»*dienst-mannen Ulrichs* von Minzenberg, der von dem Kaiserlichen Hof das Schenken-Amt zu Lehen trug, aber seiner »Dienstpflicht schon 1257. von dem König *Richard* entladiget »worden, wie wir aus dem Diplom sehen, bey *Honselmann* »*im diplomatischen Beweis von der Reines Rheinische Lande-*»*Hoheit*, in app. Doc. n. XLVI. p. 316. »Philippo de Fal»kenstein et suis legitimis heredibus eidem in rebus feudalibus »de jure et consuetudine imperii successoris, officium Camerae, »et omnia feuda, quae socer ejusdem Philippi, Ulricus de Min»zenberg senior et Ulricus junior de jure ab Imperio tenue»runt, in feudum concedimus feudali modo possidenda, ve»lentes ut eo jure praedictus Philippus officium et feuda prae»dicta teneat et possideat de nostra gratia liberali, quo prae»dictus socer suus et Ulricus junior de Minzenberg tenuisse et »habuisse noscuntur.« Wenn nun gleich 1254. Ulrich von »Minzenberg nicht mehr Dienstmann war, so konnte doch sei»ne Tochter *Adelheid*, die lange vor 1257. und also noch zu

avoit eus d'elle, l'ancienne règle: *das Kind folgt der ärgern Hand:* et qui auroit fait retomber la famille entière *de Hanau* dans l'état de Vassaux. Ainsi le Comte fit des démarches auprès de l'Empereur, non pour obtenir, en faveur de son épouse, un plus haut degré de noblesse, (elle en jouissoit déja,) mais pour dégager ses enfans de la condition de Vassaux. (*) D'ailleurs il ne faut pas croire

---

»einer *Zeit*, wo die Vater in neun ministeriali gestanden, ge»halten worden. Um nun diesen Zweifel zu heben, befreyte »Kaiser Rudolf mit besonderer Einwilligung *Werenhers*, Erz»bischofs von Mainz, *Heinrichs* von Trier, *Engelberts* von »Cölln, *Johannes* Herzogs von Sachsen, und *Johannis* Mark»grafen von Brandenburg, die *Adelheid* nebst ihren Kindern »[illegible] von aller servitute ministerialitatis.«

(*) (Bate) Entwicklung, u. s. w. l. c. p. 39. not. e.

»— — und da es nun vor Alters in Teutschland blos: partus »sequitur ventrem, *oder das Kind folgt der ärgern Hand*; »so waren sogar die Kinder, welche ein Forst mit einer Dienst»mann Tochter erzeugte, dienstpflichtet; und wenn sich ein »großer Herr zu einer solchen Heurath entschlos, bewarkte »er erst die Ingenuitets-Rechte seiner Gemahlin. Hingegen »waren die Söhne eines Ministeriali, mit einer ingenua er»zeugt, nicht ministeriell; daher kam es, daß die Ministeria»les gesetzliche Weise versprechen musten, keine andere »Frauen zu heurathen, als die, welche ebenfalls gegen ihren »Herrn in neun ministeriali standen, wie hievon das Privile»gium zeuget, welches *Kaiser Friedrich II.* 1237. den Standen »in Steyermark ertheilte: Inisitque quoque justitie consue»tudinem, que memoratos Styrienses indelebi per Principes »eorum in eo premere videbatur, quod filii ex filiâ eorum

que le mot *nobiles*, employé dans le diplôme impérial, désigne la *noblesse*, comme si l'Empereur eut *affecté* de se servir de ce terme en parlant de l'Epouse et des enfans du Comte. Car de même que dans les anciens tems les nobles (*nobiles*) étoient aussi appellés *ingenui* (hommes nés libres) et *liberi* (hommes libres), on voit aussi que dans le moyen âge on se servoit des expressions *ingenui* et *liberi* pour désigner les nobles. (d) Une

---

»exercitum quodammodo matrimonio copulabantur. Nec ut *Ministeriales* equitatis penitus renuerent, hunc eisdem denique ab »imperiali justitia eruitur inter liberatem, ut libere filios »filias eorum cui voluerint, copulare debeant in futurum. S. »*Ludwigs Reichs-Archiv*, Part. Spec. von Oesterreich p. 125. »In Hontheim hist. Trev. Dipl. T. I. p. 548. heißt es: Si quis »ministerialium ecclesiæ extraneam uxorem duxerit, E ii ejus »praedium servitium, quod patet eorum, quia Ministeriales »ecclesiæ erat, habeatur (debetur, non habebunt) hominis »ministerialis ecclesiæ, si viro extraneo nupserit, filii ejus »propter conditionem matris praedicto servitio non privabun»tur.«

(d) Nachricht von dem pommerschen Geschlechte der von Schlieben oder Schlieffen. 1760. 4. p. 14. not. 3.)

"Als zum Beyspiel im eilften Jahrhunderte die Markgrafin *Ri*»*xa* von Italien sich mit dem Herzog Gottfried ohne Vorwissen »gung Kayser Heinrichs IV. vermählt hatte, behauptete sie »nichts widerrechtliches gethan zu haben, weil »ingenua »ingenuo (nicht nobilis nobili) nupsisset.« — Lambertus Schaff»naburgensis.

"Daß auch in der deutschen Sprache *edel* und *frey* vor Al»ters eins für das andere genommen wurde, lehrt das ego

multitude d'exemples le prouvent incontestablement; je me contenterai d'en citer un seul, rapporté par *Erpoldus Lindenbrogius* dans son ouvrage intitulé: *Scriptores rerum germanicarum septentrionalium vicinorumque populorum veteres diversi etc. Hamb.* 1706. *pag.* 175. C'est celui de la famille noble *de Barmstede*, qui pour prendre des services de Vassaux renonça à la noblesse (*e*) (nobilitati) et à la naissance libre (*f*) (libertati).

"Capitel des Schwabenspiegels bey dem Schiller "get sich ein
"wip ze swygen da bi ist und treit elleheut Kint . . . . dem
"Kinde sol der Mutter unedelen nicht schaden" — ohne Zweifel nimt Ulrich von Turlin, Thorheim, oder Türkheim, ein Dichter des XIIIten Jahrhunderts, wovon die Casselsche Bibliothek eine prachtige Handschrift besitzt, frey in dem nämlichen Verstande, wenn er sagt:

Ouch sitzen bi di wol grozzen
mochten Mannes lip mit Minne
und si nicht weren Kunigine
Si waren doch von Vrier art . . . .

An einem andern Ort:

nu hat ihr in veneniss pris irrungen
in Rätzen i en wol gelungen
in ouse ei des weis ich nicht
ne wenne das in nimmer me geschicht
Kunigen, Vorsten, Grafen, Vrien. etc.

(*e*) (Batz) Entwicklung u. s. w. s. a. O. S. 97.

"So war z. B. eine der allgemeinsten: daß der Dienstmann
"mit seinen Kindern gegen die Natur anderer Leben, sich
"einer *groben Art von Leibeigenschaft* unterwarf."

(*f*) "Nos *Heinricus* et *Otto* milites fratres dicti *de Barmstede* . . .

Or quiconque sait que parmi ceux qu'on nommoit *Ministeriales* il se trouvoit des nobles de la plus haute dignité, (*s*) ne voit-il pas qu'ici le mot *nobilitas* n'est qu'un synonime de *libertas* mis par pléonasme? Ainsi l'exemple *d'Adelaide*, auquel nos adversaires en appellent d'ordinaire, *ne prouve rien contre nous.*

§. 28.

Henri l'Illustre, Margrave de Meissen, épousa une certaine *Elisabeth de Maltitz*, que l'Empereur Ferdinand doit avoir élevée, lorsqu'on examina ses titres de noblesse, au rang de Duchesse, conférant à son fils le droit de partager la succession du

---

"nunciantes *nobilitati et libertati* nostrae spontanea
"voluntate tarti sumus ministeriales Ecclesiae Bremensis beatae
"virgini Mariae, Sancto Petro Apostolo in Brema, et venerabili
"Domino nostro G. secundo Archiepiscopo Bremensi et ecclesiae
"suae Bremensi, facientes corporaliter iuramentum sicut bremen-
"sis ecclesiae ministeriales facere consueverunt, iurantes nos ipsi
"ac ecclesiae antedictae, sicut ministeriales fideliter perpetuo ser-
"vaturos. Uxores nostrae, liberi nostri iam nati, et adhuc nascen-
"turi idem facient, quando praedictus Dominus noster Archiepis-
"copus, vel suus nuncius ipsos duxerit requirendos. In cuius
"rei testimonium praesentem schedulam conscribi fecimus, et si-
"gillis nostris communiri in perpetuum roboris nominemus.
"Actum Bremae v. Juny. Anno Domini 1180. Pontificatus Domi-
"ni nostri Archiepiscopi ix. secundi nostri, anno ix.

(*s*) C. L. Scheidt Historische und Diplomatische Nachrichten u. s. w. S. 101. not. k. — S. 247. not. t

Margrave avec ses autres enfans. (o) Cependant *Frédéric* n'obtint que la seule ville de Dresde. Nos adversaires s'attachent surtout à cet exemple

---

(o) Moseri Familien-Staats-Recht u. s. w.

1. S. 291

»— — alleine, wenn man das Kayserliche Diploma recht »einsehe, seye es mehr ad superfluam cautelam, als necessi»tate, erbeten, weil der Vater Henricus nach seinem Abgan»ge nicht gern zwischen seinen Söhnen beeder Ehen eine »Mißhelligkeit haben wollen.«

2. S. 20.:

»— — — Ich in meinem Theil kann in dem ganzen Diplo»mate Rudolphi nicht nur keine Spur finden, weder daß »Markgraf Heinrich gebeten oder erhalten habe, seine Ehe»genossin sollte des Successionsfalles fähig seye; noch kann »mich auch finden, daß dieses Diploma die Kinder zur Lan»des-Succession habe habilitiren wollen, sondern sie werden »vielmehr nur fähig erkläret, dem Markgrafen in soweit zu »succediren, als ingenui oder ex venere liberi nati succedi»ren können; welches, meines Erachtens, nichts anders sa»gen will, als er solle ihnen einzele Güter, gleich adelichen »freyen Landsassen, hinterlassen können, wie auch nachhero »geschehen ist; dahero ich auch zwischen dem Diplomate »und dem Erfolg keinen Unterschied ausfinde, dergleichen »auch in dubio nicht zu statuiren ist, zumalen hier, da sich »aus der Historie keine Spuren ergeben, daß es über sol»chem Diplomate Streit gewesen seye, oder daß Markgraf »Heinrich seine Söhne aus dieser Ehe seinen übrigen habe »gleich halten wollen, aber nicht damit habe durchdringen »können; Und so sehe ich auch nicht, daß und was dieses »Exempel zur oder wider die Heurath eines Fürsten mit ei»ner vom Adel thun solle, da die Gelehrte über dessen ver»schiedenen Verfassungen dieser alten Ministerialium und deren »Vergleichung mit denen jetzigen Sorten des Adels wohl nie-

pour prouver que le Rescript Impérial même n'a pas eu le pouvoir de procurer le droit de succession à un fils de Prince né d'une mère noble. Mais, sans parler des doutes que plusieurs forment au sujet de la noblesse d'*Elisabeth*, il est pourtant certain et notoire, que c'est par un pacte héréditaire que *Frédéric* fut exclu de la succession paternelle. (*z*) Il n'est donc presque pas d'exemple

---

»mals werden eins werden, und wenigstens denen jetzigen »von Adel keine servilis vel ministerialis conditio, (um welche »es damals allein zu thun ware,) vorgeworffen werden kann.

(*z*) 1. Schmaubert a. a. O. S. 149:

»... — dafs wenn der gedachte *Friedrich* nicht durch einen »besondern Successionsvergleich, welchen der Vater selbst »mit seinem jungern Sohn *Dietrich*, und seines ältesten *Al-»brechts des unartigen* Söhnen errichtet hat, und wodurch »die Markgrafschaft Meifsen an die ersigenannten Prinzen »überlassen worden, von derselben ausgeschlossen worden »wäre, er unstreitig in der Landesfolge Antheil genommen »hätte. Dergleichen Verträge können aber kein Herkommen »begründen.«

2. (Batz) Entwicklung, u. s. w. l. c. p. 46 not d:

»Dafs der junge Friedrich doch nicht mit denen aus der er»sten Ehe gezeugten Söhnen zur Landestheilung zugelassen »worden, sondern nur die Stadt Dresden und andere einzel»ne Castra erhielt, und sich auch nie anderst als Dominus »de Dresden schrieb, kann wegen der Standesmäfsigkeit die»ser Ehe gar keinen Zweifel erregen, sondern gibt vielmehr »zu erkennen, dafs wenn dieser Friedrich nicht durch einen »besondern Successions-Vergleich, den der Vater selbst mit »seinem jungerem Sohn *Dietrich*, und seines ältesten *Al»brecht des unartigen* Söhnen errichtete, von dem Erbe

plus ancien qui prouve mieux que celui-ci notre thèse, *savoir, que les mariages entre des Princes et des Nobles ne furent jamais des mésalliances.* Car 1) l'Empereur n'éleva pas *Elisabeth* à un rang plus distingué pour assurer à ses enfans le droit de succession, (c) mais il le fit pour les délivrer des obligations de Vassaux. (d) 2) Si *Frédéric* n'a

---

oder Markgrafschaft Meifsen, die an ernannte Prinzen »ertheilet wurde, ohne grofsen von seiner Seite gemachten »Widerspruch wäre ausgeschlossen worden, er unstreitig mit »an der Landesfolge Antheil genommen hätte. Kann dann »nicht auch der aus einer notorisch standesmäfsigen Ehe ge»zeugte Prinz durch besondere Familien-Verträge, in die er »mit einwilligt, in Ansehung seiner Succession abgefunden »werden?«

(c) Schmaltert a. a. O. S. 35n.:

»Merkwürdig ist dabei noch, dafs die von Maltitz vom Kaiser »nicht in höhern Stand erhoben, sondern nur von der Dienst»pflicht losgesprochen worden. Wurde aber Heinrich der Er»leuchte sie nicht sowohl auch in höhern, in gräflichen oder »fürstlichen Stand vom Kaiser haben erheben lassen, als er die »Betreuung von der Ministerialität bewirkt hat, wenn er ge»glaubt hätte, dafs ohne die Standeserhöhung die Ehe eine un»gleiche und den daraus erzeugten Kindern an der Succession »nachtheilig wäre; da er diese nicht ministerial wollte werden »lassen, wird ihm wohl gleichgültig gewesen seyn, dafs sie der »Succession nutzbig gewesen? So sehr viel beweis't die Ehe »Heinrichs mit der von Maltitz, dafs auch Fürsten die Ehen »mit ritterbürtigen Personen nicht verabscheuet haben.«

(d) »Noverint universi tam posteri quam praesentes, quod nos pu»rae fidei ac sinceræ devotionis insignia, quibus illustris Heinri-

obtenu qu'une partie de la succession paternelle, savoir la seule ville de Dresde, il céda le reste volontairement. Par conséquent cet exemple ne prouve pas non plus *contre* nous.

»eus Marchio Misnicusis, Princeps noster dilectus, nos et Roma»num veneratur Imperium, claro nostrae Majestatis intuitu gra»tiosus intuentes, ac proinde suis desideriis, quae rationi conve»niunt, voto promptitudini dignum ducentes occurrere, devotis »suis supplicationibus inclinati, Elisabeth, legitimum thori sui »consortem, Fridericum natum legitimum utriusque et universos »liberos, si quos ab eisdem parentibus procreari contigerit, *in »futurum ab omni servitis seu ministerialis conditionis respectu* de plenitudine Regiae potestatis *eximi»mus*, et ipsos ingenuitatis ac liberi partus honore et Titulo »perpetuo insignimus, volentes eos sic semper in antea ingenuo»rum et nobilium sorte et numero recenseri, ac si de ventre li»bero nati essent, ita quod ad successionem bonorum feudalium »et aliorum quorumlibet pari forma sicut ingenui et nobiles ad»mittantur, et universaliter omnibus juribus, libertatibus, di»gnitatibus, honoribus, conditionibus, quibus ingenui a sacris sunt »legibus, et approbatis consuetudinibus insigniti, in perpetuum »ex donatione Regia, gaudeant pleno iure. Et praemissis itaque »praefato Friderico ac caeteris liberis Marchionis praedicti, si »quos ipsum antea ex praedicta Elisabeth procreare contigerit, »favorabiliter indulgemus, concedimus et donamus, ut bonis Mar»chionis, ipsius possessionibus, terris, dignitatibus et caeteris juri»bus quibuscumque aequo possint et debeant iure succedere, *ac »si de patre, et ventre libero nati essent.*«

Vid. Wekii Dresdner Chronik. p. 59.

Schlegel cella vet. §. 41.

Lunig Part. Spec. cont. 2. n. 4. p. 178.

Horn. vita Henr. illustris in codice dipl. n. 52.

§. 29.

Frédéric le Victorieux, Electeur du Palatinat, épousa une certaine *Claire de Dettingen*, qui lui donna deux fils, dont l'un mourut bientôt après avoir embrassé l'état ecclésiastique et dont l'autre fit les plus fortes tentatives pour obtenir la dignité de son père, mais fut obligé de céder à ses agnats et à ses successeurs. (a) Elevé ensuite au rang de Comte par l'Empereur Maximilien I. (b) il de-

---

(a) Schaubert a. a. O. S. 360. f

»*Friedrich der sieghafte*, Kurfürst von der Pfalz, zeugte mit »Klara von Dettingen, wie man glaubt, einer Adlichen aus »Schwaben, zwei Söhne, Friedrich und Ludwig. Der erste war »ein Geistlicher, und starb bald. Der andere Sohn maßte sich »zwar das Recht eines Pfalzgrafen an, mußte jedoch den Wider»sprüchen der Agnaten und des Kurfursten Ludwigs IV, Sohns »Philipp, nachgeben. Gut, also ward diese Ehe für eine Miß»heyrath gehalten! Keinesweges kann dieses hieraus gefolgert »werden, denn davon war ein Vertrag die Ursache, den sein »Vater, welcher die Vormundschaft über Philippen nach dem »Tode des Kurfursten Ludwigs IV. übernommen hatte, mit sei»nem Neven einging, worinn er Philippen an Kindesstatt an»nahm, ihn zum einzigen Erbfolger erklärte, und sich die Kur »nur so lange er lebte, vorbehielte. Da dieser Vertrag zum Grun»de lag, ist dieses Beispiel zum Beweis einer Observanz, daß eine »mit einer Person von niederm alten Adel eingegangene Ehe eine »wahre Mißheurath sey, gar nicht tuchtig.«

(b) (Rota) Entwicklung, u. s. w. l. c. p. 80. not. 1.f

"Wir Maximilian, - - bekennen : - - Nachdeme, als Wir be"richtet worden, der Adel, Unser und des Reichs lieber Ge"treuer, Ludwig von Bayern, von weyland Pfalzgrafen Friederi-

vint la souche des *Comtes de Loewenstein* (c) où la maison est encore florissante aujourd'hui. Mais il est démontré que Clai e n'étoit *point* d'extraction noble mais *roturière*. J'en appelle de ce que j'avance à l'excellente Dissertation que deux Savants estimables encore vivants ont insérée dans le Magazin historique de Goettingue. Voici ce qu'ils y disent :

1. Pag. 390. :

« Schon waren's acht Jahre seit seinem (dem Churfursten Frie-
« drich von der Pfalz) feierlich beschwornen Versprechen, dafs
« er nie heirathen wolle, da er zufälliger zu Munchen (Januar
« 1450.) eine Sängerin sah, die ihm alle Vertrage und alle Ver-
« sprechungen mit einemmal hatte vergessen machen mogen. Die
« Liebe schlofs augenblicklich einen Bund, der nach allen ersten
« Anzeigen nicht heiliger zu werden schien, als die Fursten-Al-
« lianzen dieser Art zu seyn pflegen. *Clara Dettina, der*
« zwar der Name des schon verjährten Madchens, Clara
« Dettin, so schnell sie sich ergab, erschien schuldiger
« in den ersten Augenblicken, als ihr nachheriges ganzes Leben

---

"eben - - - **ehelichen gebohren ist**, und aber kein Furstenthum
"und Land hat, davon er Furstlichen Stand und Leben gehalten
"möge, derhalben ihme - - Philipp, Pfalzgraf - - und Kur-
"furst, die Grafschaft Lowenstein übergeben, und zu seinen Hau-
"den gestellt: Haben wir, angesehen solche desselben Ludwi-
"gen adeliche Geburt - - und darum - - dem bemeldten Lud-
"wig die Gnad gethan und ihne zum Grafen daselbsten zu Lowen-
"stein geschopfet, genahmet und genannt."

(c) (Ustori) (von dem Ursprung dieser Herren, Fursten und Grafen von Lowenstein und Wertheim) dans son ouvrage intitulé: Anserlesene kleine teutsche Schriften. 3 Thl.

»hiedurch zeigte. Sie hatte nicht den hohen Preis auf ihre Tu»gend gesetzt, den zwey und zwanzig Jahre vorher die schöne »unglückliche *Agnes Bernauerin* darauf setzte. Ach! wenn sie »auch nur nie in jenem Preise den letzten Beweis einer auch ohne »priesterlichen Segen langehin erprobten Liebe gesucht hätte! »Wie oft sie daran gedacht haben mag — — —«

2. Pag. 391.:

»Sie war durch den Churfursten Mutter eines Sohnes, (noch im »Jahre 1479. oder gleich zu Anfang des folgenden Jahres,) und »blieb doch noch die Sängerin *Clara Dettinn*.

s. die Urkunde von 1466. in Buttingshausens Beyträgen, 2 Th. S. 4. — — vergl. hiemit *Kremers* Leben Friedrich **des Siegreichen,** S. 527, wo sich documentirende Beyspiele zu den nachfolgenden Behauptungen finden.

»Sie war von München nach Heidelberg gezogen, wahrscheinlich gleich nach erster Bekanntschaft mit Friedrich, mit ihm »nach Heidelberg gezogen, und blieb in Heidelberg *die schöne* »*Sängerin von Augsburg, die schöne Clara Dettinn*. Sie ward »mit dem zweyten Sohne Mutter, und hiefs doch noch — nicht »einmal *Frau Dettinn*. Sie war und blieb die Clara von Augsburg, die Sängerinn, die von München gekommen war. Ihr »höchster Titel, den sie je erhielt, und den sie doch in Urkunden »erhielt, welche der Churfurst unter seinem eigiten Namen aus»stellen liefs, *ihr höchster vollständiger Titel war: die ehrsa»me Clara Dettinn von Augsburg*. Dafs man sie vergafs hin»zuzusetzen *von Augsburg*, dafs man *von Augsburg* immer »noch hinzusetzte, selbst nachdem sie schon vierzehn Jahre lang »in Heidelberg war, dieis war ein lebhaft erhaltenes Andenken »ihrer Vater-Stadt, dessen so fortdauernde Erneurung schwerlich irgend ein Deutsches oder Welsches Hof-Frauenzimmer »dieser Art gerne Ehrenhalber suchen wird. Vielleicht war's bei »*Clara Dettinn* gar schon ein Vorzug, der ihr aber erst nach »*siebenzehnjähriger* Verbindung mit Friedrich zu Theil gewor»den zu seyn scheint, dafs sie nicht seine Sängerin, sondern sei»ne Dienerin genannt wurde.«

s. die von Kremer a. a. O. angeführte Urkunde vom 9ten August 1479.

On prétend d'ailleurs et avec assez de vraisemblance que l'Electeur ne l'a pas épousée légalement, (*d*) mais qu'il a entretenu avec elle une liaison assez familière — —, mais non matrimoniale —: aussi regarde-t-on ses enfans comme bâtards. (*e*) Cette opinion est contredite à la vérité

(*d*) On peut le prouver par le passage suivant tiré de l'opuscule dont nous venons de parler:

"— — noch hatte auch *Clara Dettin* keinen Schein von "Hoffnung, je durch leichtfertere Bande, als ihre Bande der "Liebe waren, mit Churfurst Friedrich sich verbunden zu se- "hen — — — etc."

Ce que confirment ces paroles de *Trithemius* dans son ouvrage: Chron. Hirs. Bav. et Com. Palat. Opp. Histor. P. I. p. 118.

"Fridericus, Comes Palatinus Rheni et Dux Bavariae tertius "Ludovici cum barba filius, frater Ludovici supra dicti Princi- "pis, *non habuit uxorem*, nec heredes legitimos reliquit. "— — — — Sunt qui dicunt, eum cum praefata muliere "matrimonium in facie ecclesiae *clandestinum* contraxisse."

et les suivantes du même auteur (Chron. Spanheimens. ad a. 1437.):

"*non duxit uxorem* — — — —."

et les expressions du même dans son ouvrage: *De rebus gestis Frid. Palat.*:

"Fridericus *non duxit uxorem*, ne Principatus iteraretur di- "visio, genuit tamen ex nobili quadam foemina filium, no- "mine — — — — — cujus matrem (ut ferunt) priusquam "moveretur, in facie ecclesiae duxit uxorem."

(*e*) Plusieurs le soutiennent et l'on trouve encore dans l'ouvrage mentionné plus haut le passage qui suit:

"Sie war die heusche, zuchtige Clara Dettin, *ob sie schon* "*mit dem Churfürsten zween natürliche Sohne gezeugt* "*hatte* — — —."

par d'autres qui admettent entre *Frédéric* et *Claire* un mariage à la morganatique. (*f*)

§. 30.

Ferdinand Archiduc d'Autriche, fils du roi Ferdinand I. qui fut ensuite Empereur, avoit fait bénir en secret, l'an 1550, son mariage avec *Philippine Welser*, fille d'un Patricien d'Augsbourg. Le Roi en fut si irrité qu'il voulut déclarer bâtards tous les enfans qui pourroient naître de ce

---

et à la page 195.:

"Es ist unverkennbar, wie sich in den letzten sechs Lebens-"Jahren Friedrichs, wie sich also mit jedem Jahre immer "mehr wandte zum Vortheil *der natürlichen Söhne* — —."

(*f*) Comparez: *Textor*, *Mylar*, *Cocceji* et *Pfeffinger*.
Annotat.

1. L'auteur de l'ouvrage latin *Stemma Lotaringiæ* etc. s'en réfère à des pactes matrimoniaux, dont il passe néanmoins les formalités sous silence, peut-être parceque'elles traîtroient un *mariage à la morganatique*.

2. *Mr. de Pufendorf* montre la plus grande évidence que ce mariage a été inégal mais légitime, et qu'il a été célébré en 1462. comme mariage à la morganatique en présence de Philippe Evêque de Worms, de son Oncle le Palatin du Rhin, de George Evêque de Spire, et de beaucoup d'autres Chevaliers, Gentilshommes et Conseillers.

3. Imhoff ne reconnoit pas moins cette union pour un *mariage à la morganatique* — — — — etc.

Quoiqu'il en soit, il suffit de cette seule proposition que *Claire* n'a *pas été* noble, pour faire tomber à la fois tous les argumens qui combattent notre thèse.

mariage. Dans la suite il se réconcilia bien avec son fils et reconnut ses enfans pour légitimes; ils furent néanmoins obligés de renoncer au titre et aux honneurs d'Archiducs et de se contenter de la dignité de Margraves de Bourgau. (a)

Il semble que ce soit là un puissant argument contre notre thèse, puisque l'Empereur lui-même regardoit le mariage de son fils comme illégal et vouloit déclarer bâtards les enfans qui en proviendroient et que du moins il leur refusoit dans tous les cas le titre d'Archiducs. Les apparences les plus fortes annoncent ici une mésalliance, car si les mariages entre la haute et la petite noblesse étoient légitimes, toutes ces oppositions n'auroient pas eu lieu. Malgré la force de cette objection, je crois et soutiens même très-positivement, que l'on peut y faire des répliques très-fondées. D'abord *plusieurs doutent de la noblesse de Philippine* bienque son père soit compté parmi les Patriciens. Car il est notoire, que plus d'une fa-

(a) (Butz) Entwicklung, u. s. w. a. a. O. S. 81:

"Der dritte derselben, *Carl*, bekam die Markgrafschaft Bur-
"gau, die Grafschaft Nellenburg, nebst andern Herrschaften,
"und der jüngere, *Andreas*, ward Bischof zu Costanz, und
"bald darauf zur Kardinals-Würde erhoben."

mille de Patriciens est d'origine bourgeoise. (*b*) Du moins n'a-t-on jamais prouvé solidement la noblesse de sa famille (Welser). De plus, le mariage de Ferdinand avec Philippine fut célébré (avant la 24me session du Concile de Trente) *secrettement et sans le consentement du père*, (*c*) cette union étoit donc chargée de circonstances défavorables (*d*) et il y avoit de l'impossibilité

(*b*) Moser: erste Grundlehren des deutschen Staatsrechts. Ulm, Frankfurt und Leipzig, 1774. 8.

(*c*) Thuanus Lib. CXII. p. 512. —:

"Paulo ante Ferdinandus Caesaris Ipsiusque Erhesti patruus fere "sexagenarius virum cum morte commutavit Oeniponte, bellicae laudis famam bello Pannonico olim adeptus, qui ex Philippina (Francisci Welseri Burgravii a Kirchberg filia) Velser absque patris consensu in uxorem ducta, Carolum, Burgovii Marchionem et Andreae Episcopatûs Constantiensem, postea in collegium Cardinalium assumtum, sustulit, ab Imperio ac Provinciarum earum ordinibus successione ipsius indigno habitus, quippe ubi clandestina matrimonia pro contubernüs habentur, nullaque coniugiorum, licet in ecclesia celebratorum religio reputatur, quibus pietatis paternae aut eorum, qui parentis loco sunt, auctoritas non accesserit, quod decretum ac superstite factum tam ingre tulit, ut Philippina forte mortua, Annam Catharinam, Vincentii Mantuae ducis sororem, ac Hellenorae sororis filiam in domum traduxerit. Verum ex eo tantum duas filias suscepit, nec proinde successorem Caesari fratribusque ejus, qui jam haereditatem ipsius destinatione inter se distribuerant, de ea facere potuit."

(*d*) C. ult. § ult. v. 6. X. de sponsibus. c. 1. 6. 4. C. In. 9. 1. c. 1. X.

qu'elle eût les effets légaux. (*e*) *Il étoit naturel que le père s'y opposa* et qu'il prît la résolution de déclarer bâtards les enfans qui en naîtroient, ne les reconnoissant ensuite pour légitimes que sous les conditions indiquées. Par conséquent le mariage de *Ferdinand* et la destinée de ses enfans ne fournissent pas une objection valable contre nous. En vertu d'un accord avec le Roi, *Philippine* et son époux renoncèrent enfin au droit de succession dans la maison d'Autriche (*f*) qu'ils re-

---

(*e*) Mosers Familien - Staats - Recht, u. s. w. Thl. 2. S. 121

"— — dahero in der Herzoglich Würtembergischen auch in "Comitiis übergebenen Deduction wegen Nullität der Ehe zwi- "schen Herzog Leopold Eberhard zu W. Mompelgart und der "nachmaligen Gräfin von Sponeck: *A examiner le mariage en "question suivant les loix, qui sont communes à toutes les na- "tions Chrétiennes, Catholiques et Protestantes de la Confes- "sion d'Augsbourg, on trouvera d'abord, qu'il est illégitime "de nul, — — a. par le défaut du consentement de "Père:* Und in denen beygefügten Gutachten derer Theo- "logisch - und Juridischen Facultaten zu Jena, Altorff, Leip- "zig und Halle, wird eben dieser Umstand als ein Grund mit "angeführet, warum sie diese angebliche Ehe für null achten; "zumalen da der Prinz zur Zeit seiner pratendirten Vermäh- "lung noch in Familia paterna gewesen seye: Es erkannte "auch der Kayser und das gesammte Reich diese Ehe für null."

(*f*) Khevenhiller Annal. Ferd. p. 1057. — — —: "*Philippina Wel- "serin*, eine Geschlechterin von Augsburg, deren Kinder weder "Land noch Leut' erben, noch sich Erzherzogen *vermög aus- "drücklichen Contracts* nennen können."

clamoient en faveur de leurs enfans. Ainsi nous sommes fondés à prendre cette union pour un *mariage à la morganatique* d'où l'on ne sauroit tirer d'argument contre nous.

§. 31.

George Aribert Duc de Dessau, épousa la Demoiselle *Elisabeth de Krosighk*. Mais la succession fut refusée à leurs enfans qui n'obtinrent que le titre de Comte de Beeringen. (a) Cepen-

(a) Beckmann Anhaltische Historie P. V. L. III. c. VI. 17.
"Georgius Aribert gebohren 1606. dem Radegast, Elsnich,
"Worlitz, zu Theil worden. Nahm 1637. Christoph von Kro-
"sig's Fürstl. Cammerraths, Marschalls und Hauptmanns Toch-
"ter Johannam Elisabetham zur Ehe. Darauf zwischen ihme,
"den Vettern und Landständen viele beschwerliche Handlun-
"gen vorgegangen. Endlich hat man sich beyderseits 1637.
"also verglichen, I.) solte die von Krosigk seine rechte Ge-
"mahlin bleiben, aber sich des Fürstl. Nahmens, Titels und
"Würde enthalten, II.) mit ihrer adelichen Würde sich ver-
"gnügen, III.) sich vom Kaiser nicht in Fürsten- Graven- oder
"Herren-Stand auch IV.) die Kinder verlangen, V) die Für-
"sten von Anhalt vor ihre Lehens- und Landes-Herren er-
"kennen, VI.) aller Landes-Folge sich enthalten, VII.) an
"dem Kreuzischen Gut zu Worlitz, samt Radegast und Riesich,
"sich vergnügen, VIII.) jedoch das erste gegen Geld abtre-
"ten, IX.) alles nur auf die männliche Erben gehen, X.) die
"Weibliche mit Geld abgefunden werden und bedingten Rück-
"falls. Auch haben die Land-Stände sich erkläret, keinen
"aus solcher Ehe in der Landes-Folge zu erkennen. Wie aber
"1643 Georg Aribert verstorben, und dessen Sohn Christian
"Aribert erwachsen, hat er sich wider den Väterlichen Ver-

dant la suite fera voir que cet exemple ne peut pas servir d'argument en faveur de nos adversaires.

D'abord, un pacte a servi de base à cet arrangement et les pactes modifient les usages. On convint en effet:

1. Furst Georg Aribert will zwar mit dem Fraulein von Kr... sicht in eine wirkliche wahre Ehe treten, weil aber bisher dergleichen Fall im Hause Anhalt noch nicht vorgekommen,

---

"gleich geleget, und sich des Furstlichen Nahmens, Titels und "Wapens von Anhalt gebraucht. Auch vorgeben, dafs sein "Vater seine Rechte nicht verstanden und bereuet, Kayserli- "che Maj. sollten dieses wieder aufheben u. s. w. Und ob nge- "achtet ihme deshalben von dem Haus Anhalt, sich eines bes- "sern zu besinnen; scharff zugesetzet worden, man denselben "von Wien in die Anhaltische Lehens-Cammer, als einen Va- "sallen citiret, auch bey Verlust des Lebens ihme in allem dem "Verbott gethan: ist derselbe doch von seinem Anspruch und "Proceſs am Kayserlichen Hof nicht abzubringen gewesen. "Endlich hat die Sache Herzog *Ernest* zu Sachsen-Gotha a. "1671. **vergliechen.** "Dafs I. es bey dem Vaterlichen Vergleich "verbleiben, er doch II. sich die männ- und weibliche De- "scendenten, Graven zu Rabeningen, Herrn zu Walder-See "und Radegast schreiben möchte, III. Christian Aribert auch "vor seine Person, Furstens zu Anhalt ehelicher und einiger "Sohn, IV. den gekrönten Rahren auf den Wappen zugebrau- "chen, V. gebe ihm und seinen Nachkommen frey, die ex- "pectanz und Anwartung auf das Furstenthum Anhalt zu su- "chen, VI. solle der Proceſs gehoben und getilget seyn. Ge- "schehen 1681. und hernach a. 1692. d. 18. Julii ist Christian "Aribert zu Cothen unverehligt gestorben, und mithin alle "weitere Fragen ein erwünschtes Ende genommen."

soll dieselbe zwar alle ihr zustehende Rechte einer ehelichen Gemahlin haben, jedoch aber des Fürstlichen Titels, Wapens, Ehren und Würden, sowohl gegen das Fürstliche Haus, als Unterthanen und andere, nicht anmaßen, sondern in ihrem alten adelichen Stande verbleiben, nicht aber dadurch im Fürsten - Grafen - oder Freyherrn - Stand erhoben seyn, ingleichen weder er der Fürst etwas tentiren, noch seiner Ehegenossin oder andern gestatten, daß sie vom Kaiser in den Fürsten- Grafen - oder Freyherrn -Stand über lang oder kurz aus Kaiserlicher Machtvollkommenheit oder durch Wiedereinsetzung in den vorigen Zustand gesetzt werden.

2. Die aus dieser Ehe kommenden Kinder beyderlei Geschlechts und Kindeskinder in infinitum sollen bey dem Adelstand verbleiben, und sämtlich heißen, seyn und bleiben *die von Arnhorst*, und sich des Fürstlichen Standes, Namens, Titels und Wapens, und davon abhängenden Rechten gänzlich und ewig äußern, mit Bitte an den Kaiser, dasselbe weder auf Ansuchen, noch aus eigner Bewegnis, jemals zu verhängen.

3. Diese Kinder sollen samt und sonders den regierenden Fürsten zu Anhalt, darunter sie gesessen, wie andere Anhaltische Vasallen, jederzeit unterworfen, treu, hold und gewärtig seyn, und alle Unterthanen - und Vasallen - Pflichten erfüllen etc.

4. Auch von der Succession der Fürsten und Fürstinnen zu Anhalt, sie seyen ausgesetzter oder unausgesetzter, durchaus und gänzlich ausgeschlossen seyn, und weder an derselben Lehnschaften und Stammgütern, noch Erbe, was es auch sey, etwas zu gewarten haben etc. (vergl. M. Joh. Christoph Krausens Fortsetzung der Bertramschen Geschichte des Hauses und Fürstenthums Anhalt, 2ter Th. Halle 1782. S. 516. u. s. w.)

La Demoiselle *Jeanne Elisabeth de Krosighk* confirma cette convention par un serment solemnel, (*b*)

(*b*) Die *Fraulein von Krosighk* stellte den 11ten Februar hierüber einen besondern Revers aus, *beschwor den Vergleich mit einem körperlichen Eide* etc. (vergl. Krause a. a. O. S. 518.)

et ne se réservant que les prérogatives de la noblesse et le titre de *Madame*, elle renonça au titre et aux honneurs attachés à la Dignité ducale et promit par serment de ne jamais solliciter auprès de l'Empereur d'élévation de rang. D'ailleurs il est notoire, qu'on ajouta encore à cette convention une clause plus précise, savoir que:

> »Daß Georg Ariberts zu Anhalt hinterlassener Herr Sohn und »dessen Descendenten mannlichen und weiblichen Geschlechts »hinfuhro sich nennen und schreiben mochten: Grafen und »Grafinnen von Bahringen, und stunde demselben frey, ob er »für seine Person hinzusetzen wollen: Furst Georg Ariberts zu »Anhalt ehelicher und einiger Sohn, mit dem Beding, daß »mit seiner Person solcher Zusatz expirire. Und daß der »Herr Graf von Bahringen um die Expectanz an das Fur»stenthum Anhalt etc. im Fall der ganze Furstliche Manns»Stamm in allen Linien ausgehen sollte, für sich und seine »Nachkommen, oder nach seinem Tode seine mannlichen »Leibes- Lehens- Erben sich bewerben können; wenn auch »er oder sie sonsten durch Meriten und Wohlverhalten »oder Ihrer Römisch - Kayserlichen Majestat Gnade zu hö»herer und Furstlicher Dignität (ausser der Furstlich An»haltischen und Ascanischen) ascendiren könnten, so will »hochgedachtes Furstliches Haus Ihnen darin nicht hinder»lich, sondern vielmehr beförderlicher seyn.« (S. Mosers Staatsrecht des Hochfurstlichen Hauses Anhalt.)

C'est là un exemple de prérogatives accordées à la petite noblesse; la haute noblesse n'est pas refusée aux enfans issus d'un mariage même à la morganatique entre un Prince et une Dame noble.

§. 32.

Lebrecht, Duc d'Anhalt, doit avoir épousé (après la mort de sa première épouse, d'une Demoiselle *de Weed*, avec laquelle il avoit contracté *un mariage à la morganatique*) (a) une Demoiselle *Sophie d'Ingersleben* qui avoit vécu auparavant avec lui dans une liaison assez étrange — —. Il s'éleva bientôt entre *Lébrecht* et le Duc regnant de Bernbourg des dissensions de famille terminées ensuite par un Rescript Impérial qui interdisoit à *Sophie* le droit de porter le titre de Duchesse. (b) Cependant il ne fut point décidé par

(a) (Butt) Entwicklung, u. s. w. a. a. O. S. 96.:

»Nach dem Tode der von Weede, einer Tochter des Gouverneurs in Grave, welche die zweite ihm, nach pleno morganatico genommene Gemahlin Fürst *Lebrechts* zu *Anhalt-Hoym* war, — «

(b) (Butt) Entwicklung, u. s. w. a. a. O. S. 97.:

» — — worauf der Kaiser an Fürst Lebrecht 1726. rescribirte:

»Es hätte derselbe sowohl bey Vermeidung Kaiserlicher Ahndung sich gänzlich zu enthalten, seiner geheyratheten der »von Ingersleben, das Ehrenwort *Fürstlich* oder *Durchlaucht*, »weder selbst beyzulegen, noch durch andere geben zu lassen, als auch durch gebührende und zukommende Inscription und Versetzung des Landes-Fürsten und Episcopi, »desgleichen dessen Gemahlin in Dero Kirchen-Vorbitte auf »seinem Fürstl. Hause zu Hoym, wie nicht weniger mit Praefatirung im Gebet seiner Fürstl. Kinder und Familie vor dieser seiner Ehe Connexion seiner Seits selbst zu veranlassen,

là, si ce mariage étoit un mariage à la morganatique. Ce qui me le feroit croire, c'est que le second mariage de *Lebrecht* ayant été notoirement de cette nature, il est vraisemblable que le second l'a été également, puisque la Demoiselle *Sophie d'Ingersleben* a été de naissance noble comme la Demoiselle *de Weed*. Ainsi je pense que la Demoiselle *Sophie* auroit été obligée de se désister du titre de Duchesse, quand-même le Rescript Impérial ne lui en auroit pas interdit l'usage. D'ailleurs en examinant cette affaire de plus près, on trouve, que dans la maison d'Anhalt les mariages des Ducs avec des Nobles qui n'auroient pas été élevées auparavant au rang de la haute noblesse, sont entièrement interdits, tant par d'anciens pactes, (r) que par le testament, du Duc

---

»dafs im Fürstlichen Hause Einigkeit und gutes Verständnifs »beybehalten, und also von der regierenden Fürstlichen Pri»mogenitur-Linie, in denen Bernburgischen Kirchen des »Fürstenthums und Landen, das vorige Formular der öffent»lichen Verlöbte, freywillig wieder angeordnet werde.«

(r) (Batz) Entwicklung, u. s. w. a. a. O. S. 120.

"— — wollen dieselbe samt und sonders in Zukunft in Ihren "Testamenten und Pactis Domus aufs nachdrücklichste verbie"then, dafs ihre Prinzen mit nicht geringern als Reichsgräfli"chen Standes-Personen, sich vermählen; 2) Da aber dem"noch dergleichen Mesalliancen geschehen sollten, oder zuge"hen ohne Erhebung in Fürsten-Stand geschehen wären,

Victor Amédée reconnu par son fils mentionné ci-dessus. (*d*) Outre cela une affaire terminée par un *Rescript* ne peut jamais passer pour une sentence definitive (*res judicata*). La mort de l'épouse de *Lebrecht* survenue avant la fin de ces dissensions, empêcha de décider quelle tournure elles auroient prises. Un cas pareil a encore lieu dans la maison de Hollstein-Ploene; mais cependant il est question dans le *pactoire* qui le concerne, d'une affaire bien différente de celle dont parle le Rescript Impérial.

§. 33.

De tous ces argumens je crois avoir raison de conclure, *qu'entre des personnes de la haute et de la petite noblesse il ne peut jamais y avoir de mésalliance.* L'allemagne attend maintenant une loi dont il a déjà été fait mention dans

---

"dieselbe anders nichts, als Matrimonia ad Morganaticam "considerirten; 3) Die eingeheurathete Damen erwehnten ge- "ringen Standes keinesweges vor Fürstinnen tractiren und "halten, noch ihnen unter sich solchen Rang verstatten; 4) "Die zur solchen Ehen entspringende Kinder aber gar nicht "als Fürsten considerirten, noch denenselben eher die Landes- "Succession eingestehen, als wenn keine Prinzen mehr vor- "handen, so von beyderseits Fürstlichen Standesmäßigen Ei- "ren gebohren."

(*d*) Mevers Staatsrecht. Tom. 19 p. 114.

la dernière capitulation, loi qui probablement terminera les dissensions les plus récentes que nous avons à dessein passées sous silence.

§. 34.

Au moment où ces feuilles eurent quitté la presse, la dernière Capitulation de l'Empereur Léopold II. nous est tombée entre les mains. Mais nous n'y avons pas trouvé de décision sur le point en question, ni rien qui y ait rapport, à l'exception de ce qui suit :

"Weder — — — — — —
"— — — — Misheirath, *oder*
"*einer gleich Anfangs eingegangenen morganatischen Heu-*
"*rath*, erzeugten — — — —
"— — — — — —
"— — — — — —
"— — — — — —
"— — — — — —
"— — — — achten. *Sowol*
"*aber die noch erforderliche nähere Bestimmung anbe-*
"*trift, was eigentlich morganatische Misheirathen seyn, wol-*
"*len Wir den zu einem darüber zu fassenden Regulativ*
"*erforderlichen Reichsschluß baldmöglichst zu befördern*
"*Uns angelegen seyn lassen.*"

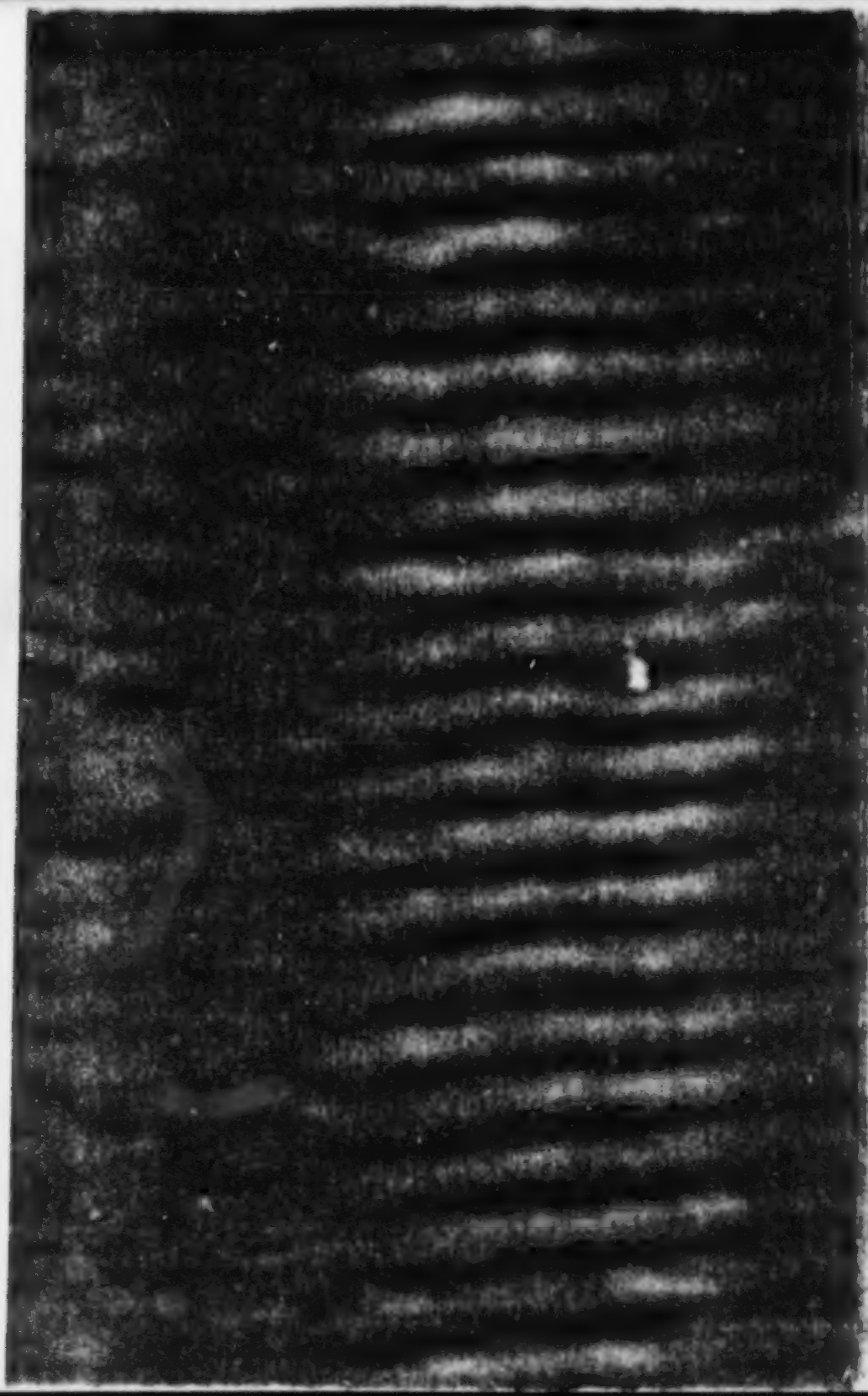
Waldkapitulation des Römischen Kaisers Leopolds des Zweiten, nach dem Churmainzischen Originale, zum Druck befördert von Johann Richard Roth. Mainz und Frankfurt, 1790. 4. S. 74. u. 75.

(S. §. 2. S. 2. et 3.)

FIN.

Errarum.

Pag. 2. lin. 12. et 13. lege: imperfectiones nostras.



Maassen 1520

Einige

Worte an das Publicum

über

das Schauspiel

die Weyhe der Kraft.

---

vom

Verfasser desselben.

Berlin, 1806.

Ex Libris
C. G. v. Maassen

UNIVERSITAETS-BIBLIOTHEK
MUENCHEN

Bey meinen Wanderungen besuche ich am liebsten die ehrwürdigen Ruinen der starken deutschen Vorwelt. Ein Bild ist es dann, was mir hauptsächlich immer in einer schöneren Gestalt erscheint; das Bild des Herrlichsten unter denen, die das Panier deutscher Freyheit geführt und bis jetzt gerettet haben, des edelsten, vielwürkendsten, frömmsten und kräftigsten *) Deutschen — Martin Luther.

Auf einer solcher Wanderungen dachte ich mit Beklommenheit an die Noth und das Elend unserer Zeiten, und wie hoch Noth es thue, sich durch den Anblick vergangener Schönheit zu trösten über die Ge-

*) Die weisen Alten nannten nur solche Menschen Helden (Heroen).

brechen der Gegenwart, wie also ein Volks-Schauspiel über einen Gegenstand, der vom Volke allgemein gekannt und geachtet wäre, jetzt besonders geeignet seyn müsse, das Gemüth zu erfreuen und zu erheben. Selbst in seinen Erholungsstunden, dachte ich, liebt es der Deutsche, sich würdig zu beschäftigen; seine Aufmerksamkeit auf die Dauer fesseln, kann nur ein würdiger Gegenstand. Als Deutscher — es war bis jetzt mein Stolz, es zu seyn — wollte ich zeigen, daß wir bey fremden Nationen nicht betteln dürfen um Stoff zu einer geistigen Erhebung. Einen deutschen Helden wollte ich den Deutschen darstellen, in einer Zeit, wo selbst Heldenseelen dem Drucke der Verhältnisse, wo nicht erliegen, doch weichen müssen. Alles das wollte ich, und blickte wieder auf die

Ruinen, und wieder ſtand er mit Flammenzügen vor meiner Seele — Martin Luther! — Ich wählte ihn — nein — bey einer Wahl iſt Freiheit, und mich zog es unwiderſtehlich; — der Held meiner Seele, er mußte — ich konnte nicht anders — der Held meines Schauſpiels werden.

„Wie? — Martin Luther auf der Bühne?!“ — Dieſe Frage, nur euch will ich ſie beantworten, ihr frommen, reinen Seelen, die ihr euch nicht ſchämt, fromm und rein zu ſeyn, und vielleicht einen Anſtoß daran nehmt, euch vielleicht gekränkt findet, den Reiniger eures Glaubens, den Wohlthäter eurer Väter und eurer Kinder auf der Bühne dargeſtellt zu ſehen; ihn, den ihr im Innern eures Herzens tragt. Ich kenne dieſes Gefühl, und verehre es; es iſt der Troſt meines Lebens, was

Heiliges im Herzen zu tragen und es nicht zu enthüllen vor den Augen der Welt. Wer wenn ich nun, durch das glorreiche Beyspiel unsers Glaubens-Vaters, indem ich es lebendig darstelle, die Gemüther aufrichten, erquicken, wenn ich Glauben, Kraft, Freyheit (die ächte sittliche) in einer Zeit, wo alle drey gesunken, wiederbeleben will, welchen Ort kann ich wählen, als die Bühne? Und dann, ist die Bühne nicht das, wozu ihr sie machen wollt, der Nachhall eurer eigenen Wünsche? Glaubt ihr sie nicht edel genug, so veredelt sie dadurch, daß ihr es ihr, die euch so manche sittlich frohe Erholung, so manche Erhebung des Gemüths schenkte, erlaubt, sich auch zu dem Heiligen empor zu schwingen. Haltet die Kunst in strenger Zucht, aber beschneidet ihr die geistigen Flügel nicht, sonst

tödtet ihr sie und vereitelt dadurch den Willen unsers großen Luther, der jede sittliche Geistesfreyheit, indem er sie ehrte, liebte und übte, begründete. Wenn er noch lebte, er würde mein Herz nicht verkennen, und mein, wenn gleich schwaches, doch redliches Streben nicht verdammen. Denn das betheure ich euch bey dem Heiligsten: meine Absicht ist rein, wie meine Ehrfurcht vor dem frommen Helden, dem Vater unsers Glaubens, unsrer moralischen Freyheit, unsrer Selbstständigkeit, kurz alles, was uns als vernünftigen Menschen heilig seyn und unter jedem Verhältnisse bleiben muß. Was mich mit so tiefer Achtung für Luthern erfüllt, es ist die göttlich reine Gediegenheit seines glorreichen Lebens, es ist die in Gott festbegründete Kraft sei-

nes Daseyns und Wirkens. Der Anblick seiner Kraft entzückte mich, seit dem Augenblicke, da ich heilige Kraft zu fassen begann, seit dem Eintritte ins Jünglings-Alter, in die, dauernder Genüsse bedürftige, Periode des Mannes. So kam es, daß mich der Gedanke, zur Verherrlichung des großen Mannes, Namens der dramatischen Kunst auch mein Scherflein beyzutragen, ergriff. Ueberdem scheint es höchst nöthig, daß die Tragödie wieder auf den Stand zurückkomme, auf dem sie bei den alten Griechen war. Diese Griechen, die sich auf Kunstsachen ungleich besser verstanden, als wir, hatten es in der Art, auf der Bühne fromme, kräftige, gerechte Menschen, die als Wohlthäter des Vaterlandes von jedem gekannt und in Ehren gehalten wurden, dar-

zuſtellen. Solche Menſchen nannten ſie, wie ich hier zum zweytenmale bemerken muß, Heroen, und ein Schauſpiel, worin die merkwürdigſte That eines ſolchen Helden auf der Bühne ſo dargeſtellt war, daß man ihn mit dem Schickſal kämpfen und es beſiegen oder ihn würdig unterliegen ſehen konnte — ein Anblick, der unſere eigene Affekten reinigt und unſer Gemüth über das Gemeine erhebt — ein ſolches Schauſpiel, ſage ich, nannten ſie eine Tragödie. Durch mein gegenwärtiges Schauſpiel wollte ich — um es nur ehrlich zu geſtehen — Veranlaſſung geben, daß die Tragödie (die lebendige Darſtellung frommer Helden des Vaterlandes) ihren alten Thron auf der Volksbühne wieder eingeräumt erhalte. Das Unternehmen war vielleicht für meine Kräf-

re zu kühn) aber was ich wollte, war gut. Mißlingt es, so wird mich das sehr betrüben, ich werde mich indessen mit der Güte meiner Absicht trösten müssen. Auf jeden Fall aber und selbst wenn es mir gelingen sollte, Beyfall, wenn auch zum Theil nur — denn Allen und in Allem zu gefallen, ist unmöglich — zu erndten, würde es mir doch sehr viel Freude machen, wenn mein Schauspiel, Schriftstellern von bessern Talenten, als mein beschränktes ist, Aufmunterung geben sollte, meinen geringen Versuch durch würdigere Darstellung christlicher Helden zu verdunkeln. —

Und nun kein Wort mehr von mir! Man verzeihe es mir nur, daß ich so lange von diesem kleinen Gegenstande sprechen mußte; auf den großen hefte sich unser Blick,

auf das Urbild deutscher Kraft und Wilde — auf Luthern! O daß ich ihn so hätte mahlen können, den frommen Helden, wie er vor meiner Seele schwebt; daß ich ihn nicht darstellen konnte, von seinem ersten Blick in die kümmerliche Welt, die er neugestalten, bis zu seinem letzten Hinüberblick in eine seelige, wo er neugestaltet werden sollte. O daß die Kunst, wenn auch unendlich reicher und freyer, als das, was wir Leben nennen, doch immer noch so dürftig und beschränkt ist, gegen das, was wir ahnden und möchten! — Da liegt er vor den Augen meines Gemüths zu Eisleben in der Wiege, wo er, wie das meiste Gute in der Welt, so gleichsam im Vorbeygehen, ganz im Stillen gebohren wurde. *) Seine Mut-

*) 1483, den 10ten Nov.

Margarethe, eine gebohrne Lindemannin, die fromme Ehefrau eines frommen und wackern Bergmanns, genannt Hans Luther, hatte unsern Luther zu Eisleben gebohren, wo sie unvermuthet niederkam, als sie dorthin von Möra *); ihrem Wohnorte, auf den Markt gezogen war. Der alte Hans verlegte seinen Wohnsitz bald darauf von Möra nach Mannsfeld. Dort trägt er den jungen, kaum 6jährigen Martin auf seinen Armen in die Schule, um ihn, der nachher die Hälfte der Christenheit belehrte, den Lehren eines kläglichen Schulmeisters angelegentlichst zu empfehlen? — Gott, was ist doch Lehren und Lernen! Wer kann sagen, daß er was gelehrt oder gelernt hätte! — Folgen wir nun unserm Glaubens-

*) Ein Dorf zwischen Eisenach und Salzungen.

Vater nach Eisenach. Ein vierzehnjähriger blühender Jüngling, aber dürftig und kummervoll, geht er mit den Chorknaben Currende singen auf den Straßen. Er fühlt wohl die Demüthigung zu betteln, aber seine arme Eltern können ihm kaum Brod geben, geschweige denn die Lateinische Stunde für ihn bezahlen. Um Sprachen lernen zu können, bettelt er, und er erreicht seinen Zweck; noch ist seine Bibelübersetzung, das Resultat der tiefsten Sprachkunde, unübertroffen. Als er so vor den Thüren singt, bemerkt die edle Ehefrau des Bürgers Cotta seine reine Andacht. Ihr Herz wird dadurch gerühret. Gewohnt mit Sinn und Gemüthe wohl zu thun, winkt sie ihm. Dieser Wink! — ihm sind wir den Schöpfer unsres Glücks schuldig! Ohne dies edle

Wäre unsere Luther vielleicht in der Dürftigkeit versunken und sein göttliches Werk mit ihm selbst in der Blüthe erstickt seyn. Sie nimmt ihn mit Bewilligung ihres Mannes ins Haus, sie nährt und erzieht ihn, sie bezahlt seine Lehrstunden und den Unterricht auf der Flöte, die sie ihm geschenkt hat. Diese Flöte erheitert seine Jugend, hält seinen oft ermattenden Muth aufrecht und bleibt seine treue Begleiterin bis ans Ende des Lebens.

Von Erfurt zieht er mit Kenntnissen ausgerüstet nach Eisenach; Rechtsgelehrsamkeit soll er studieren! Er, in dem die Seele des Rechts wohnt, soll den entseelten Leichnahm des Rechts sezieren! zwanzig Jahr ist er alt, Magister der Philosophie ist er schon geworden, jetzt soll sein zartes Gemüth noch

erdrückt werden vom Corpus juris. Es wi-
dert ihm, aber er kann sich nicht retten.
Seinen Eltern will er nicht das erste Mahl in
seinem Leben ungehorsam seyn, aber er wählt
sein gewöhnliches Mittel, er betet zu Gott,
wie damals, als er zu Eisenach betete ging,
und der liebe Gott erhört ihn auch wieder.

Vor dem Erfurter Thore geht es
mit seinem Busenfreunde Alexius, Arm in
Arm. Erschreckt euch nicht über den Blitz-
strahl, der jetzt herabfährt, er belebt beide,
den Alexius, indem er ihn tödtet, zum ewi-
gen Leben, den Luther, indem er ihm Got-
tes Ruf verkündet, zum Leben für die Ewig-
keit. Ein solcher Ruf — dessen Möglichkeit
aus seiner Wirklichkeit folgt — ist nicht im-
mer von einem Donnerschlage begleitet, in
der Regel ist er sehr leise, und verkündigt

sich im Säuseln der Ahndung, oder in den Aeols-Harfenklängen der Liebe, welche die Kunst nur schwach nachhallen kann. Auch setzt er ein geübtes Gehör voraus; wer ihn aber versteht, befolgt ihn um so mehr, je seltener er wiederzukommen pflegt. So auch unser fromme Luther. Das Augustiner Kloster zu Erfurt wird sein Asyl, wo er seinem, vom Andrange der Gottheit gepreßten, Herzen Luft macht. Seine Eltern und Freunde widerrathen ihm zwar dringend das Gelübde, aber wo er Gottes Stimme hört, oder auch nur zu hören glaubt, da hält ihn nichts in der Welt ab, ihr zu folgen, das ist schon seine Art so. Ach, nun kann er auch nicht mehr, wie sonst, die Bibel lesen, er muß die niedrigsten Novizenarbeiten verrichten, wieder, wie sonst, den Bettelsack

tragen,

tragen, zwar nicht für sich, sondern für Andere, und das ist sein Trost, aber doch auch immer nur — den Bettelsack! Auch davon wird er endlich erlöst. Dort — eben ist er 24 Jahr alt — kniet er am Altar; er wird zum Priester geweyht, was in vergangenen Zeiten fast noch mehr bedeutete, als Magister. Jezt sizt er wieder bey der Bibel, aber Gott, in wie ängstlichem, tiefem Schmerze versunken. Gewissensskrupel foltern ihn, diese heilsamen Zuchtruthen des Frommen. Lassen wir ihn dabey vor der Hand; es kann ihm und uns nichts schaden! — Doch wie? — er liegt tödtlich krank! — Ein alter Priester tritt zu ihm, er hört ihm die Beichte der Sterbenden, er giebt ihm die Absolution mit den Worten: Deine Sünden sind dir verge-

ben! Diese Worte, die Luther selbst tausendmahl schon sonst Andern gesagt hatte, treffen ihn jetzt stärker, als der Blitz seinen Freund Alexius, aber statt ihn, wie diesen, zu tödten, heilen sie ihm den Körper und die Seele. Das Wort: Sündenvergebung, er erkennt es; es ist das zeitlebens gesuchte Thema seines Daseyns. Jezt ist er mit dem, was er will und soll, im Klaren, er versteht den Zweck seiner göttlichen Sendung.

Folgt mir zu jenem Gebäude, der es erbauete, es war Churfürst Friedrich der Weise zu Sachsen. Er heißt nicht bloß deshalb weise, weil er eine ihm überflüssige Krone — nehmlich die römische Kayserkrone — wiewohl sie ihm mit Recht zukam, aus dem simpeln Grunde ausschlug, um seinem Lande den Frieden zu erhalten; sondern auch deshalb; weil er der

reinſte und rechtlichſte Menſch ſeiner Zeit, und alſo zwar kein erwählter Kaiſer und allzeit Mehrer des Reichs, aber doch ein gebohrner Fürſt iſt. Das ſchöne Gebäude, dem er eben den Kranz aufſetzen will, iſt das Univerſitätsgebäude zu Wittenberg; der Churfürſt hat es zwar gemauert, aber nach Gottes Leitung, und fertig iſt es nur eben jetzt geworden, wo Luther, der daraus Europa erleuchten ſollte, über ſich ſelbſt Licht erhalten hat; wie ſich das immer ſo zu fügen pflegt. Schon ſitzt er darin als wohlbeſtallter Profeſſor und lieſt Collegia; die wilden Burſche von Studenten, die ihm zuhören, ſind alle um ihn herum mäuschenſtill; ſie möchten ſich gern für ihn todtſchlagen laſſen, wiewohl er erſt 25 Jahre alt, und jünger als die Senioren der Lands-

mannschaftern ist. — Die Universitätskirche dort, sie ist von innen auch recht hübsch dekorirt, aber das schönste darin ist die Gemeinde, welche vor stiller Andacht glüht und Luther flammend auf der Kanzel. Er predigt nicht lange, aber laut; gebieterisch blickt er auf einen Fleck im Boden, als ob er durch ihn in's Unendliche dringen wollte; es ist der nehmliche Fleck, unter dem er einst begraben liegen wird, um leise, aber ewig zu predigen. Aber was predigt er? Eine gänzliche Befreyung und Reinigung des Innern von allem nicht göttlichen, durch Buße und Bekehrung, das predigt er, nicht jene Jämmerlichkeiten von guten Werken oder edeln Handlungen, die Sittlichkeit und Gesetzlichkeit ersetzen sollen, ohne es zu können. Daß nur der sittlich freye Mensch zu der freyen

Gabe der Gottheit, der freiwürkenden göttlichen Gnade, den gläubig hoffenden Blick erheben könne, das ist der Satz, den er nicht sowohl durchführt, als durchlebt.

Doch mit wem sitzt er denn da und grübelt bey der einsamen Nachtlampe? Es ist sein und der Menschheit Freund, der edle, sanfte Philipp Melanchthon. Worüber sie wohl so tief nachdenken mögen? Es ist das Gute und Schöne, oder vielmehr das schöne Gute, nehmlich das Heilige. Beide lieben die herrliche Antike; aber jeder auf seine Art. Melanchthon wie der Kunstfreund; er hat ihre Verhältnisse sehr verständig nachgemessen, und würde sie sich um keinen Preis nehmen lassen. Luther wie der Künstler selbst; über dem Einsaugen des herrlichen Ganzen verschwindet ihm der Blick für die

einzelnes Züge, auch in seinem Himmelstraume ließ er sich nicht träumen, daß es etwas bedeute, aus Liebe für sein Werk zu sterben. Gerettet muß die Herrliche werden, um jeden Preis, darüber sind sie einig beide; beide sind sie unsere Freunde, und werden der Menschheit, so wie Gott ihnen, Wort halten!

Jetzt folgt mir nach Rom! Luther ist in Geschäften seines Ordens dorthin gesendet. — Theile Luthers Gefühl, an der durch die Wunder der Vorwelt verherrlichten Stätte, in dem durch die Wunder des Christenthums verklärten Tempel, in eben der Stelle, wo er Engel zu erblicken träumte, das Heiligthum geschändet, bis zur Unkenntlichkeit entstellt zu sehen, durch Frevler und Thoren. „Wie,“ ruft der Held der Freiheit aus, „dieses entartete Volk soll mir die Welt

Univ.-Bibl. München

„unterjochen und mein Vaterland?!“ — So ruft Luther ergrimmt, ruft es laut in alle Welt, und dieser Ruf ist das Signal eines Kampfes auf Tod und Leben, zwischen der erwachenden Menschheit und der entarteten Clerisey! —

Gottlob! wir sind wieder auf deutschem Boden, in Wittenberg. Ein Dominikaner, er heißt Tetzel, verkauft dort Zettelchen, die er den Ablaß, Recepte für alle Sünden, nennt. Doktor Luther tritt gegen den dummen Frevler auf, und bekämpft ihn. In den Religionsgesprächen zu Augsburg und Leipzig beweißt er dem Cardinal Cajetan (Thomas de Vio, Bischoff von Cajeta) und der wüthenden Clerisey, daß die Kirche sich reinigen müsse. Diese, anstatt das zu thun, was ohnehin ihre Pflicht gewesen wäre,

schleudert den Bannstrahl. Ruhig fängt Luther, der den ächten Blitz vom unächten zu unterscheiden gelernt hat, ihn auf; der Strahl selbst entzündet nur einen Scheiterhaufen, auf dem der Pabst Luthers Schriften verbrennt. Luther bezahlt den Pabst mit gleicher Münze. Vor dem Elsterthore zu Wittenberg wirft er, der hülflose Mönch, die Bulle des damals noch allmächtigen Pabstes, und die päbstlichen Dekretalen in die Flammen.

Auf die religiöse Tendenz dieser Schritte lassen wir uns nicht ein; aber tief verehren müssen wir sie, die heilige Kraft unsers grossen Landsmannes, der, ein andrer David, nur auf Gott und sein Gewissen trauend, den Riesen zu Boden schlägt. Wollt ihr diese Kraft in ihrer schönsten

Verklärung, wollt ihr den Silberblick in Luthers glorreichem Leben anschauen, seht hier den Reichstag zu Worms, im Jahre 1521. Der ein und zwanzigjährige Jüngling dort, mit der kaum erhaltenen Kaiserkrone; es ist Kaiser Karl V; er ahndet es wohl nicht, daß dieser Reichstag dem Reiche Tag schaffen werde! Der neben ihm im Churmantel ist Churfürst Friedrich der Weise. Er hat so eben den übrigen löblichen und ehrenvesten Ständen heiligen römischen Reichs, die dorten ruhig herumsitzen, anheimgestellt, das, was Recht ist, jedoch unbeschadet ihrer wohlhergebrachten Gerechtsame, auch was nicht Recht ist, zu thun. Im Vorgrunde steht Luther; was er spricht, wie mannhaft er kämpft, wie glühend er betet für unser Heil werden wir bald mit seinen e-

gende Worten hören. Daß er dem fast gewissen Tode muthig entgegen geht, ist g[illegible] aber, was göttlich ist, und ihn als Gottgesendeten vor der Welt und Nachwelt legitimirt, ist die Erhabenheit, seine nur noch in der Idee existirende Gemeinde als wirklich anzuschauen, und an diese Idee sein Alles zu setzen. Das that er für uns und was sind wir ihm schuldig? — Nicht Anbetung im Staube, die verschmäht er; — Erhebung aus dem Staube zum Glauben an Gott und uns, zur Kraft und sittlichen Freiheit, das übte, das fordert er.

Hier sitzt er in Ritterkleidung auf der Wartburg, voll Unmuth. Um ihn vor den Nachstellungen seiner Feinde zu verbergen, hat sein Freund, der Churfürst Friedrich von Sachsen, ihn gewaltsam auf die Wart-

burg entführen lassen, ihn für einen Ritter Georg ausgegeben, und alle auf der Wartburg halten ihn dafür. Gerettet ist er jetzt, aber, nur sein Leben ist außer Gefahr, seinem Werke, ihm unendlich theurer, als das Leben, droht Vernichtung. Noch ist die statt des Todesurtheils über ihn ausgesprochene Reichs- und Oberacht nicht aufgehoben; aber vogelfrei, von neuen Todesgefahren umringt, wagt er sich durch Feinde, eilt nach Wittenberg und bespricht, — seht, wie sein Auge von gerechtem Zorne glüht, — die Wogen des aus seinem Ufer gerissenen Strohms, welcher alle Dämme zu durchbrechen droht.

Dieß ist der letzte feyerliche Akt seines öffentlichen Lebens; was er nachher thut, ist stille Ausbildung seines Werks,

dem er bis zum letzten Hauche getreu bleibt. Und eben dieser Gigante, der in seinem öffentlichen Leben so kühn und mächtig über die kleinlichen Grossen dieser Erde emporragte, wie liebenswürdig erscheint der Furchtbare in seinen Privatverhältnissen als Mensch. Seht ihn an der Hand seiner treflichen Ehefrau, Catharina von Bora, den göttlichen Satz:

Ein Bischof soll unsträflich seyn, eines Weibes Mann!

und mit ihm die Urkunde besiegelt, die dem Priester der Menschheit wiederschenkt. *) Erblickt Luther dort im frohen Kreise seiner Lieben und Freunde, wie er bei Wein und Gesang sich so rein menschlich ergötzt, und

*) Ich muste dieses zarten Verhältnisses jetzt um so mehr erwähnen, als ich es in meinem Schauspiele nur leise berühren, und darauf nur als auf einen entfernten Gegenstand hindeuten durfte!

sein Geist doch auch im munterſten Scherze, im gewöhnlichſten Leben, ſtets Funken ſprüht, eines höheren. Bewundert den Großen in ſeiner einſamen Zelle, wenn er drey Tage und Nächte beym Pſalmen-Ueberſetzen in tiefe Geiſtes-Anſtrengung verſunken, alles um ſich herum vergißt, er, der immer ſich ſelbſt vergaß.

Selbſt den Dintenfleck an der Wand, ehrt ihn als eine Ruine von Luthers heiligem Feuereifer. Es iſt die nemliche hohe Gluth, die in ſeinen Kunſtwerken lodert. Seht auf ſeinen Schreibtiſch, jene Noten, er hat ſie componirt; es ſind Meiſterſtücke; die dem Himmel am nächſten ſtehende heilige Tonkunſt ſelbſt hat ſie ihm dictirt. — Freudig ſchlägt er ſein Flammenauge empor; es muß ihm was gelungen ſeyn von Heben-

sung. Ist er triumphirend zurückgekehrt von einem zweyten Reichstage, hat er noch einmal den Tod besiegt und der Menschheit ihr Palladium gerettet? Nein — gelungen ist ihm aber was eben so herrliches! Das Lied: „Eine feste Burg ist unser Gott" er hat es vollendet! Welcher Dichter kann es ihm nachsingen, das göttliche Lied, das selbst eine feste Burg, eine sichere Freystatt ist für das geängstete Herz des zagenden Frommen.

Sehet ihn, wie sein beständiger Begleiter der frohe Humor — er war stets der Geführte der Kraft und des guten Gewissens — ihn noch wenige Tage vor seinem Tode *) nicht verläßt; wie er im zärtlichsten scherzhaften Tone an seine Gattin, die er selbst

*) Er starb den 18ten Februar 1546 in Eisleben, wohin er gereist war, um Erbschafts-Streitigkeiten der Grafen von Mannsfeld zu schlichten.

in seinen wichtigsten Angelegenheiten zu Rathe zog, und so innig liebte und ehrte, schreibt, wie sorgsam er ihrer und seiner Kinder gedenkt, und ihnen seine körperliche Leiden verbirgt. Folgt mir endlich zu des Gerechten Sterbebette; seht ihn bis zum letzten Augenblicke seines Lebens an seine Freunde, an Alles denken, aber immer nur an sich nicht. Hört ihn dann dreimal rufen: „Vater! in deine Hände befehl ich meinen Geist, du hast mich erlöst, Herr, du getreuer Gott!" Und wenn dann der Geist des heiligen Helden sich zu seinem Ursprunge aufschwingt, so lasset uns beten, nicht für ihn, den Verklärten, sondern für uns, daß wenigstens eine Ahndung in unsern Gemüthern entstehen möge, von dem, was der kräftige Mensch, im Glauben an die Gottheit und

sich, durch Consequenz, Ausdauer und klares Bewußtseyn über seine Bestimmung vermag.

Friede deinem ehrwürdigen Schatten, Unsterblicher! Du warst groß genung, deinen Kindern nur Armuth zu hinterlassen; uns hast du reich gemacht. Unsern Fürsten schenktest du Selbstständigkeit, unsern Bürgern Kraft, unsern Priestern die Weihe der Menschheit. Allen schenktest du uns das Prinzip des sittlichen Lebens, die Freiheit! Zürne nicht, daß ich Schwächling es wagte, die Weihe deiner Kraft, den glorreichen Zeitpunkt zu mahlen, in der deine Riesenkraft durch Zartheit gereiniget, geregelt, und mit sich selbst in Einklang gesetzt wurde! —

Ein' veste Burg ist unser Gott!

Martin Luther,
oder
Die Weihe der Kraft.

Eine Tragödie,

vom

Verfasser der Söhne des Thales.

Es soll aber ein Bischoff unsträflich seyn, Eines Weibes Mann.
1 Ep. Pauli an den Timotheus. Kap. 3, V. 2.

Berlin,
bei Johann Daniel Sander.
1807.

6207530-1

Martin Luther,

oder

die Weihe der Kraft.

Nachricht.

Der Abdruck iſt nach der Urſchrift des Verfaſſers gemacht, nicht nach dem für die Rückſichten der Bühne bei der Aufführung des Schauſpiels in Berlin abgekürzten Exemplare.

Die mit vielem Beifall aufgenommene Compoſition des Herrn Kapellmeiſters Weber, zu den Chören und Geſängen, iſt in Berlin bei Rudolf Werkmeiſter, im Klavierauszuge für 16 Gr. zu haben.

Personen.

Karl der Fünfte, Römischer Kaiser und König von Spanien.

Albert von Brandenburg, Churfürst, Erzbischoff von Mainz und Magdeburg, und Kardinal.

Friedrich der Weise, Churfürst von Sachsen.

Joachim, Churfürst von Brandenburg.

Herzog Erich von Braunschweig.

Herzog Georg von Sachsen.

Markgraf Albrecht von Brandenburg, Hochmeister des Deutschen Ordens.

Kardinal Alexander, päbstlicher Legat.

Ritter Franz von Wildenek.

Du Bossu, des Kaisers lustiger Rath, Mitglied des Klevischen Bekenordens.

Spalatinus, Churfürstlich Sächsischer Kanzler.

Graf von Stollberg-Wernigerode.

Ritter Karl von Dalberg.

Hans Fugger, ein Augsburgischer Handelsmann.

Doktor Martin Luther, Professor in Wittenberg.

Hans Luther, ein Bergmann, sein Vater.

Ursula, dessen Frau.

Magister Philipp Melanchthon, Professor in Wittenberg.

Theobald, Luthers Famulus, ein funfzehnjähriger Knabe.

Hubert, ein Bergknappe, ehmals Melanchthon's Famulus.

Ein Churfürstlich Sächsischer Rath.

Ein Schreiber.

Beichtvater der Augustiner-Nonnen.

Klara, Aebtissin des Augustiner-Nonnenklosters.

Katharina von Bora, eine Nonne.

Therese, deren Pflegetochter, ein neunjähriges Mädchen.

Ein Priester.

Der Geist der Elisabeth, Cotta's Weib und Luther's Erzieherin.

Reichstagsmarschall, ein kaiserlicher Herold, Deutsche Fürsten, Deutsche und Spanische Ritter, Reisige und Edelknaben, Geistliche von mehreren Orden, Bürger, Studenten, Bergleute, Nonnen, Volk, Knaben und Mädchen.

Prolog.

Wen sich der Herr zum Streiter auserſehen,
Den läßet Er, den Willen ihm zu reinen,
Im herben Schmerz zum Leben auferſtehen;
Und daß der Held nicht ſinke, ſo erſcheinen
Die Engel ihm, als holde Freudenblüthen,
Auf daß er kann den Streit im Frieden einen. —

So hat, die Kraft Luthern zu behüten,
Der Herr durch Lernen ihn und Luſt geführet,
Durch Trübſal und der Feinde wildes Wüthen;
Bis, von des Glaubens ſtarker Hand berühret,
Er Gott geſchaut im Flammenbuſch der Liebe,
Und in der Kunſt des Herren Wehn geſpühret. —
Auf daß Euch dieſes nicht verborgen bliebe,
Will ich die Kunde deſſen offenbaren,
In Andacht folgend meinem reinen Triebe. —

Wir alle haben ſelber es erfahren,
Wie tief der Menſch und immer tiefer ſinket,
Wenn er den Sinn verliert des Ewig-Wahren.

Ob ewge Liebe freundlich auch ihm winket, —
Er ſieht ſie nicht, vom frechen Wahn geblendet,
Die Sternenflur, die ihm entgegenblinket.
Ihm wird die Kunſt, ein ſchöner Mond, geſendet,
Der, ob er kleiner auch als jene Sterne,
Doch groß erſcheint, der Erde zugewendet;
Allein es folgt der Menſch dem Dunkel gerne;
Er will ſie nicht, die Rettungslichter, ſchauen,
Und trauernd ziehen die in düſtre Ferne.
So wird es Nacht, — ihn überfällt ein Grauen:
Es iſt zu ſpät, — die feindlichen Gewalten
Verſchließen ihm die ſchönen Himmelsauen.
An welchem Stabe ſoll er nun ſich halten,
Auf welchem Pfade ſoll er Rettung finden,
Vor Schlangen, Tigern, die im Finſtern ſchalten? —

Dann trauert er und wünscht sich durchzuwinden
Zum Vaterhaus, in welchem er gebohren,
Und dann erbarmet sich der Herr des Blinden,
Was in der Nacht des Wahnes er verlohren,
Nach langen Aengsten zeigt es ihm der Meister,
Das Licht, zu dessen Anschaun er erkohren! —

Entwürdigt waren auch der Menschen Geister,
Als Luther ausgesandt, sie zu besiegen,
Und Eigennutz erhob den Schädel dreister.
Die Menschheit in ein schändlich Joch zu schmiegen,
Mißbrauchte man des Glaubens Gold zu Ketten,
Den Sphärenklang der Kunst, sie einzuwiegen;

Die Kraft entschlief auf schnöden Schwanenbetten,
Der Lieb' entrang die Selbstsucht ihre Krone:
Es war, — schon damahls! — Noth, die Welt zu retten! —
Das sah der Herr von seinem Strahlenthrone,
Erbarmend ob des armen Volkes Quaalen,
Und so sprach er zu Luthern, Seinem Sohne:
„Aus Meinem ewgen Borne füll' zwo Schaalen:
„Die Schaale Zweifel und die Schaal' Erkennen,
„Und wärme sie an Meiner Liebe Strahlen;
„Und, wenn der Menschen Herzen dann entbrennen
„Vom Worte, das aus deinem Munde tönet,
„Geuß' aus die Strahlen, Tag von Nacht zu trennen.

„Bis daß der Friede dann den Streit versöhnet,
„Sollt du das Schwerdt und nicht die
„Palme bringen,
„Durch blutge Dornen wird die Welt ge-
„krönet;
„Und wenn in Zweifelsfluth die Geister ringen,
„Und der Erkenntniß Feuer sie verzehret,
„Dann wird Mein Knecht, das Schicksal,
„es vollbringen.
„Wie von der Tennen wird die Spreu gekehret,
„Will Ich die Ameishaufen schnell ver-
„nichten,
„Die, Bergen gleich, vom Menschenvolk
„verehret;
„Zu Mir allein soll sich die Liebe flüchten,
„Wenn jede fremde Stütze nun ihr schwindet;
„Drum will Ich die durch dich zu Grunde
„richten.

„Allein das Licht, das Ich durch dich entzünder,
„Wird ob dem Dunkel herrlich triumphiren,
„Wenn als Gesellin ihm die Gluth ver-
„bündet;
„Und daß du nimmer kannst den Pfad verlieren,
„Will Ich dir Drey von Meinen Engeln
„geben,
„Durch Engel kann der Mensch die Welt
„regieren! —"
So sprach der Herr! — Und es durchdrang sein
Leben
Die Thronen, Cherubim und Seraphinen,
Die freudig um den Bronn des Lichtes
schweben! —
Der strahlende von allen Cherubinen,
Der Glaube, der — ein leuchtender Kar-
funkel! —
Oft dem zertretnen Volk zum Heil erschienen.

(Er leuchtet nur im mitternächtgen Dunkel,
Er zeiget sich den Sehern und den Kindern,
Er glüht in Bildern, flammt im Stern gefunkel;)
Der Engel Kunst, der, unsre Noth zu lindern,
(Wiewohl ein Fürst der Helden und der Thronen,
Denn nichts kann seinen kühnen Aufflug hindern!)
Herab sich läßt, um unter uns zu wohnen,
Klar, duftend — eine Hyacinthenblüthe! —
Den Himmel wiederstrahlt in Blumenkronen;
Der Seraph Reinheit dann, ein Bild der Güte,
Der vor dem Chaos noch aus Gott geboren,
Auf daß er priesterlich die Gluth behüte;

(Er hat ſich zum Symbol das Weib erkoren,
Dieweil die Reinheit ſich zum Zarten neiget,
Seitdem die Kraft ſie, durch die Schuld,
verloren!)
Durch dieſe drey: Kunſt, Glauben, Rein
heit, zeiget
Sich das Myſterium dreyein'ger Liebe,
Von dem mein Mund, mit Scheu und
Demuth, ſchweiget;
Die drey, vereint in ewgem Liebestriebe,
Sie wurden Luthern zum Geleit gegeben,
Daß ſonder Weihe nicht die Kraft ver
bliebe! —

Wie in der Körperwelt organ'ſchem Leben
Die Elemente jeden Stoff durchdringen,
Und ihn in Aether aufzulöſen ſtreben:

So im Gemüthe jedes Menschen ringen
Dämonen, Engel — bis sie ihn verkläret,
Und er sich sehnt, zum Licht sich aufzuschwingen.
Und wie ein jeder Körper wird verzehret
Vom Element, das ihn zunächst berühret,
Und dem Planeten, dem er zugekehret:
So auch ein jeder Mensch in sich verspühret
Den Dämon, der ihn an das Dunkel bindet,
Den Engel, der ihn zu der Klarheit führet.
Doch giebt es Körper, welche gluthentzündet —
(Ist der Planet nicht auch ein Körperwesen,
Und doch von Anbeginn dem Licht verbündet?)
So giebt es Menschen auch, die, gotterlesen,
Wiewohl in Körpersbanden noch gebunden
Schon Engel sind von Anbeginn gewesen

Und wie, von Sturm und Blitz unüber-
wunden,
Ein Weltplanet, mag er auch klein erscheinen,
Den Raum verziert, regiert des Jahres
Stunden:
So scheinen Kinder auch die starken, reinen
Colossengeister, welche Gott gesendet
In's Fleisch, um Welt und Schicksal zu
verneuen! —

Drum hab' ich vielen treuen Fleiß verwendet,
Um Euch in Bildern sinnlich darzustellen,
Wie Luther's Kraft von oben ward voll-
endet.
Er sollte durch die Gluth die Nacht erhellen,
Dazu ward er von Engeln auferzogen,
Bis seine Gluth gereint in Liebeswellen,

Elisabeth *), die ihn zuerst geflogen
Lutheri Keim, die, als er noch ein Knabe,
Ihn zu sich nahm, ihm mütterlich gewogen;
Auf daß ich Euch im Zeitendrangsal labe,
Wahl ich als Engel sie der reinen Güte —:
Im Weibe wohnt die schönste Gottesgabe! —
Mit reinem Blick und sinnendem Gemüthe
Schaut an den Knaben, Theobald benennet,
Weil bald in ihm erwacht der Gottheit Blüthe;
Es spielt der Seraph Kunst, daß, wenn entbrennet
Lutheri Kraft aus ihren Gränzen stürmet,
Im Flötenton sie Gottes Wehn erkennet. —

---

*) Die Ehefrau des Bürgers Cotta zu Eisenach, Luthers Erzieherin.

Doch wenn der Schmerz sich Euch entgegen-
thürmet,
So steh' er Cherub Glauben Euch zur
Seiten,
Wie er Lutherum und sein Weib beschirmet,
Therese nenn' ich ihn, um anzudeuten,
Daß diese Gotteerose sich entfaltet,
Der Liebe Thron im Kelche zu bereiten;
Und als ein Kindlein hab' ich ihn gestaltet,
Denn kindlich naht er sich dem Kindessinne,
Der noch vom Frost der Erde nicht erkaltet.
So pflegt Therese denn die heil'ge Minne
In Katharinen's jungfräulichem Herzen,
Daß Luther's Kraft durch sie das Heil
gewinne;
Und wenn die zwei gereint durch bittre Schmerzen,
(Denn goldne Dornen sind der Liebe Kronen!)
So flammen sie vereint als Himmelskerzen. —

Noch könnt' ich nennen Euch die Nachtdämonen,
Die, um Luthers Prüfung zu vollführen,
In ihm gewohnt, so wie in Euch sie wohnen.
Doch wird in eigner Brust sie Jeder spühren,
Und wessen Kraft die Klarheit sich errungen,
Den kann die Macht des Bösen nicht berühren. —

Das ist die Weihe, die mein Lied gesungen,
Die feste Burg, der Luther sich vertrauet,
Die zu erklimmen herrlich ihm gelungen! —
Noch ist es Tag nicht, doch der Morgen grauet;
Das sucht' ich Euch zu schildern in Gestalten,
Wie mein Gemüth im Glauben sie geschauet. —
Es ist der Kunst geheimnisvolles Walten
Ein Farbenhauch, mit Händen nicht zu fassen;
Denn er zerfließt, wenn Ihr ihn fest wollt halten.

So mögt ihr darum auch mein Werk nicht
hassen,
Weil Katharinen, Theobald, Theresen
Ich, wie in mir sie lebten, leben lassen.
Sey in der Chronik nichts davon zu lesen,
Nicht ihr, dem Ruf des Innern muß ich
dienen;
Was im Gemüth gelebt, ist dagewesen!
Sind diese zwei als Engel mir erschienen,
Doch laß' ich gern und willig mir's gefallen,
Erblickt Ihr reine Kinder nur in ihnen;
Sie selber, möchten sie auf Erden wallen,
Sie hielten Kinder sich zu seyn bedünken,
Und hörten sterbend nur die Sphären schallen.
Sinnbilder, die im Aether glühn, versinken,
Sind sie zu duftig für die Weltgeschichte,
Die Sehnsucht nur vernimmt ihr leises
Winken.

Doch — wenn wir uns besehn beim rechten
Lichte —
Ist jeder Mensch nicht eines Gottgedanken
Metapher in dem schönen Weltgedichte —?!
Es überspringt die Kunst die engen Schranken
Durch welche Wesen und Gestalt Ihr
trennet,
Sie kann nicht zwischen Seyn und Nicht-
seyn schwanken.

Symbol ist Alles, was Ihr irrdisch nennet,
Ein Bild des Lichts, das Ihr doch selbst
verehret,
Und Licht ist da, wo Ihr nur Gluth er-
kennet.
Durch's Fleisch ist Liebe bei uns eingekehret;
Nur ihre Flamme kann den Helden stählen,
Ob sie der Mücke Flügel auch versehret.

Ein Sakrament muß Geist und Leib vermählen;
Ward jämmerlich, was göttlich ist, geschändet,
Soll Kunst den Jammer denn zum Führer wählen? —
Genug! — O bleibt nur Ihr mir zugewendet,
Ihr, welche Kunst mit Mutterhänden leitet
Zum Lichte, das die Kraft im Schmerze sendet,
Und in dem Blüthenkeim den Stern bereitet.

Erſter Akt.

Erſte Scene.

Zu Freiberg

(Die Gegend ſtellt eines Bergwerks, in welcher gear-
beitet wird)

Bergleute, unter ihnen der Steiger und Hubert.

Bergleute (ſingend)

Glück auf! Glück auf!
Wir fördern es herauf
Das blinkende Erz, wir fördern's herauf!

Eine Stimme.

Im Schoße der Erde, da haben
Es gütige Engel begraben.

Es ſehnt ſich, im Lichte zu glühen,
Und dehnt ſich mit freudiger Macht!

Chor.

Glück auf! Glück auf!
Wir fördern es herauf
Das blinkende Erz, wir fördern's herauf.

Eine Stimme.

Die Waſſer, ſie wollten's umringen. —
Wir wußten die Waſſer zu zwingen.
Dem Muthe muß Segen entblühen,
Und Leben dem ſtarrenden Schacht!

Chor.

Glück auf! Glück auf!
Wir fördern es herauf
Das blinkende Erz, wir fördern's herauf!

Eine Stimme.

Zwar lauert unten im ewigen Graus
Der blaue Berggeiſt, und lodert heraus;
Doch uns zu tödten hat er nicht Macht!
Das Licht, das tief in der Erden erwacht,

Gebähren nur darf es, nicht tödten die Nacht.
Was still im Innern angefacht,
Nach Aussen glorreich wird's gebracht,
Denn Gottes Engel hüten den Schacht.

Chor.

Sie hüten den Schacht,
Sie geben uns Macht,
Zu Tage zu fördern die freudige Pracht.

Der Steiger.

Ja, so ein Lied, es klingt wohl wie ein Schelmstück,
Und doch ermahnt mich's fast wie ein Gebetlein!
Auch geht dabei die Arbeit rascher fort.

Erster Bergmann.

Ei das Geleier da, es stört mich nur!

Steiger.

Sag's nicht, Gevatter Klaus! Das Liederwesen
Ich meine, so der Ton, die Melodei, —
Das thut uns, mein' ich, Noth, wie Brodt und
Wasser.
Denn schau' — wenn ich recht viel zu Tag gefördert

Und ſitze Abends ſo bei meiner Gertraut,
Und meine Buben ſpielen um mich her,
Und's jüngſte Mädel ſchlummert mir im Arme, —
Dann ſchau, Gevatter! — wenn ich auch nicht ſing',
So iſt mir's doch, als ſäng' mir was im Herzen,
Als ob mir, Gott verzeih's, der liebe Herrgott
Ein Liedlein ſelber ſpiel' in meiner Bruſt.

Hubert.

Recht, Vater! wenn es hier nur rein geſtimmt,
So hört man's wohl auch bei dem Lärm von auſſen!

Zweiter Bergmann.

Sagt doch der wackre Doktor Luther ſelber:
„Wer nicht liebt Wein, Weiber und Geſang,
Der bleibt ein Narr ſein Lebenlang."

Erſter Bergmann.

Der Doktor Luther? — Geht mir doch mit dem!

Mehrere Bergleute.

Er ſchimpft auf Doktor Luther!

Andre (auf den Erſten eindringend)

Unterſteh' dich's!

Erſter Bergmann.

Wer Händel ſucht, ich bin dabei!

Der Steiger.

Zum Gukuk

Mit Eurem Zank! ſeid ſtill!

Mehrere Bergleute.

Reſpekt dem Steiger!

Steiger.

Iſt's nicht genug, daß ſo viel Chriſtenblut
Um Wort und Satzung jetzt auf Erden fleußt;
Wollt ihr den Zwiſt, den landverderblichen,
Auch noch in unſre ſtillen Gruben ziehn?
Der arme Friede' nirgends kann er hauſen.
Vergönnt ihm dieſes Grab doch!

Mehrere.

Er hat Recht!

Dritter Bergmann.

Wahr! — Trinkt man in der Schenk 'n Schoppen Wein,
Gleich zanken ſie ſich um die neue Lehr

Die alten Köpfe wund. — Gott ſey's geklagt!
Laßt doch die Schriftgelehrten drum ſich balgen!
Was kümmert's uns!

Hubert.

Du ſprichſt, wie du's verſtehſt.
Zur Lehre hat uns Gott den Kopf gegeben;
Und was ein Mann ſich in den Kopf geſetzt,
Da ſetzt er fröhlich auch den Kopf daran.

Erſter Bergmann.

Ja, blieb's bei Männern nur! Die Buben ſelber,
Die Mägde zanken um die neue Lehr.
Drei Töchter hab' ich — eine geht zur Meſſe,
Die zweit' nach Wittenberg zum neuen Pfarr,
Die dritte iſt mir gar jetzt fortgelaufen
Zu den Huſiten nach dem Böhmerland.
Im Hauſe giebt es täglich Zank und Aerger,
Die Wirthſchaft geht zu Grund. — Das kommt heraus!

Zweiter Bergmann.

Geht's in ganz Deutſchland doch daß Gott erbarm'
Nur neulich hört' ich, daß hiſpaniſch Volk,
Wie Bienenſchwärm' ſich an den Grenzen ſammle.

Die neue Lehr aus Deutſchland zu verdrängen.
Auf unſern Luther iſt es auch gemünzt.

Stelzer.

Gott tröſt' ihn und den gnäd'gen Herrn, den Churfürſt!

Dritter Bergmann.

Gebt acht! dem geht es ſchlimm!

Erſter Bergmann.

Warum ergriff er
Die neue Lehre auch zuerſt!

Hubert.

Warum?
Weil er die Kaiſerkrone nicht ergriff.
Die ihm geboten ward nach Maxens Tode;
Weil heil'ge Sehnſucht ihm die Bruſt ergriff:
Weil er, ein freigebohrner deutſcher Mann,
Die Feſſel nicht ertrug, von ſchnöden Kutten
Und fremden Mantelträgern uns geſchmiedet!
Wer iſt im Lande rechtlicher als er,
Wer adelicher und von beſſ'rer Sitte?
Der Erſte wär' er, ohne Fürſtenhut.

Gesindel sind wir gegen ihn. — Und dennoch
Könnt ihr es tragen, daß der fremde Söldner
Auf deutschem Boden wüthet, daß der Meßpfaff
Das Wort des Herren schnöd' euch vorenthält,
Den Ablaß euch verschachert, — Aberwitz
Für Wahrheit euch verkauft, — für eure Sünden
Bezahlung nimmt, um selber frech zu sünd'gen; —
Ertragt ihr's?

Dritter Bergmann.

Den laßt gehn, — er ist studiert! —
Er lief bei Herrn Melanchthon durch die Schule!

Hubert.

Ja, wenn ich wacker bin, verdank' ich's ihm!
Ein Jahr war ich bei ihm als Famulus; —
Der Churfürst hatt' ihn eben hin berufen
Gen Wittenberg, da dient' ich treulich ihm,
Und treulich lehrt' er mich mein Innres kennen.
Doch immer zog es mich zur stillen Heimath,
Zu meiner Väter fröhlichen Handthierung,
Zum edlen Hüttenwerk! — An einem Abend
Saß Doktor Luther neben Herrn Melanchthon,
Den er fast täglich heimzusuchen pflegte.

Sie disputirten viel und mancherlei
Was Noth der Christenheit, und daß ein Mann
Uns fehlen thu' in so bedrängten Zeiten,
Der, viele Guten Einem Zweck vereinend,
Das Leben selber fröhlich wagen möge,
Den Glauben neu zu reinen und die Kraft. —
„Was meinst du, Philipp, wenn — —" rief Martin Luther —
„Ach, wir allein?" so seufzte Meister Philipp;
Und Luther: „Gott mit uns! Gott zwingt den Teufel!
„Mit Menschen nehmen wir es auf." — „Und wir,
Und Tausend, sprach Melanchthon, gehn zu Grunde!" —
„Wir? — das bedeutet nichts! — doch Tausende
„Und aber Tausend — O! muß ich es seyn! —"
So rief Herr Luther, rief — noch seh' ich es —
Die Stirne mit geballter Faust sich wund,
Das Haupt gestemmt auf seinen Ellenbogen,
So starrt' er wild und traurig vor sich hin.
In dicken Tropfen rann ihm Schweiß herunter. —
Mein sanfter Meister weinte, nahm ein Buch,
Ich glaub', es war der heilge Augustinus,
Las zwei Minuten, küßt' es, weinte wieder.

So saßen sie wohl eine ganze Stunde,
Bedrückt und stumm. — Ich stand und weinte auch!
Da fuhr Herr Luther auf, als wie vom Traume,
Und schrie — sein Blick und Ton, wie Blitz und Donner —
„Ich," schrie er, — zündend traf der Schlag! — „Ich will's!"
Sein Auge fiel, — zu brennen schien's — auf mich:
„Wer ist dein Vater?" — frug er halb verwirrt mich.
Ein Bergmann, würd'ger Herr! — „Der meine auch,"
Sprach Luther, — „O, daß ich's nicht auch geworden! —
Du willst studieren?" — Ja, hochwürd'ger Herr! —
„Höre, Bruder Philipp," rief Herr Luther schnell.
„Der Jung' ist wacker — laß den Buben ziehn,
„Zum ehrlichen Gewerbe. — Warum soll er
„Das Leben sich und Tausenden verbittern,
„Un — Schaum! — Zieh' hin mein Sohn! Gott sei mit dir!
„In deinen Gruben diene friedlich ihm!
„Dort spricht er auch! Uns darfst du nicht beneiden! —"

Da schrieb Melanchthon mir, mein sanfter Meister,
Den Abschied, küßte weinend mich; am Morgen
Da zog'n gen Augsburg sie zum Kardinal,
Das Wort des Herren mündig zu verfechten:
Und flugs und fröhlich fuhr ich in den Schacht,
Thu' was ich soll, entsage, was ich muß,
Mach bessr, was ich schlecht gethan, — so hoff' ich
Auf Seligkeit auch ohne Buß und Ablaß! —

Erster Bergmann.

Auch ohne Ablaß selig! — Das wär' fein! —

Zweiter Bergmann.

Hat Görge nicht die letzte Kuh verkauft?
Das Geld trug er zu den Dominikanern; —
Zwar selig wird er nun, doch muß er dafür
Mit Weib und sieben Kindern auch verhungern!

Dritter Bergmann.

Thu' Ablaß selig? — Sollt es möglich sein! —
So brauch't man's nicht am Markte abzukaufen,
Und hätt' umsonst den Himmel ebendrein? —

Hubert.

Das ist's, bei Gott! und wer es anders redet, —

Bethören will er uns — der Lügenbold! —
Wie sagt der theure Herr Magister Philipp?
„Für Gold erschließt sich dir der Himmel nicht.
Errungen kann er nur, erkauft nicht werden.
Dein Himmel ist schon hier auf dieser Erden
Wenn rein dein Wille, und dein Auge licht!"

(Ein vierter Bergmann, der die Grubenleiter herunter klettert)

Vierter Bergmann.

Glück zu!

Alle (durch einander schreiend)

Bist du von Sinnen? willst du uns
Die Gruben überm Kopf zusammen stürzen?
Glück auf ist Bergmannslosung!

Vierter Bergmann.

Nein, Glück zu!
Zu schließt sich neue Hoffnung, neues Glück.
Der Doktor Luther ist im Bann!

Mehrere.

Wie? — Was? —

Vierter Bergmann.

Ich komm' aus Wittenberg, so eben war

Ein Schreiben unſers gnäd'gen Herrn an Luther
Aus Dresden angelangt, er ſendet ihm
Des Pabſtes Bannbull.

Dritter Bergmann.

Unſer Churfürſt ſelber?

Vierter Bergmann.

Der wackre Herr ſoll ganz erbittert ſeyn,
Und hat Befehl ertheilt, das Nonnenſtift
Zu Wittenberg noch heute aufzuheben.

Zweiter Bergmann.

Dem Pabſt zum Trotz gewiß!

Erſter Bergmann.

Er wird's beremn! —

Mehrere.

In Bann? — Den Treuen!

Vierter Bergmann.

Dort in Wittenberg
Da läuft — ein Jammer iſt es anzuſchaun —

Jetzt alles durcheinander, Bürger, Bauern,
Studenten, Handwerksleute — alles klagt, —
Die Läden sind gesperrt, die Straßen voll,
Als sei's nun schon mit Allem Feierabend.

Hubert.

Ja wohl! ein Feierabend unsers Glücks!

Vierter Bergmann.

Sie sagen gar, der Kardinal Legat
Soll unsern Herren zwingen, ihm den Luther
Als einen Ketzer hin nach Rom zu liefern,
Um denen ihn zu braten, wie den Huß.

Der Steiger.

Und wir — wir hocken hier und hämmern? — Fort!
Nach Wittenberg! nun laßt die Gruben ruhn!
Dort oben in der Welt giebt's mehr zu thun!

(alle Bergleute, außer dem Steiger und Hubert, klettern die Leiter hinauf und verschwinden)

Hubert.

Zieht Luther aus dem Land, so will auch ich
Sein Elend in der fremden Heimath theilen.

(er klettert hinauf)

Erster Bergmann (allein)

Die tollen Narren! sie genahmen mich
Fast wie die Mücken, die zum Lichte eilen,
Gewiß verbrennen sie die Flügel sich! —
Nein, lieber will ich hier im Zwielicht weilen,
Man grübt, man nähret sich, und man ist geborgen, —
Die Liebe Sonn' wird selbst schon Licht besorgen! —

(er verliert sich in der Gegendstrecke)

Zweite Scene.

Zu Wittenberg.

(Arbeitszimmer im Kloster der Augustiner-Nonnen. Im Hintergrunde ein Gitter mit einer Thüre. Durch das Gitter erblickt man in weiter Entfernung einen Altar, vor welchem knieende Nonnen, unter ihnen Katharina von Bora. Man hört ein schwaches Glockengeläute)

Chor der Nonnen (singend)

Höre deiner Töchter Chöre,
Unser heißes Flehn erhöre!
Miserere, miserere,
Miserere, Kyrie!

Kanzler Spalatinus, ein Rath, ein Schreiber und der Beichtvater der Nonnen, treten im Vorgrunde auf.

Kanzler (zum Beichtvater.)

Habt Ihr die Kloſterfrauen vorbereitet?

Beichtvater.

Sie weichen der Gewalt und flehn zu dem,
Der ſtärken kann, ob auch der Satan tobt!

Kanzler.

Herr Vater, hütet Euch! Der Churfürſt iſt
Ein gnäd'ger Herr, doch ein gerechter auch,
Der, was er reif beſchloſſen, ſtreng vollführt,
Und nie ein Spiel mit ſeinem Entſchluß duldet.

Beichtvater.

Behüte Gott! Des Herren Churfürſten
Geſtrenge Gnaden ſind gerecht und gut.
Nur daß der Auguſtiner uns, der Ketzer,
Mit Füßen tritt! —

Kanzler.

Kein Wort mehr! — Ruft die Nonnen!

(Der Beichtvater geht durch die Mittelthür in die Kapelle.)

Chor der Nonnen (ſingend)

Schütze deines Häufleins Ehre,
Daß die Welt uns nicht verſehre!
Miserere, miserere,
Miserere, Kyrie!

Schreiber.

Hört! ihr Gebet iſt Fluch auf uns.

Der Rath.

Wir handeln
Nur auf Geheiß des Herrn, als treue Diener,
Wir haben Rückhalt, doch der gnäd'ge Churfürſt, —
Das Kloſter aufzuheben, ohne Vollmacht
Des heil'gen Stuhl's — es überläuft mich kalt!

Schreiber.

Viel Aufſehn wird er machen, dieſer Schritt!

Kanzler.

Ein Schritt, bei dem man aufſehn kann nach oben,
Das iſt er — andre thut der Churfürſt nicht!
Wehl uns, wenn ſolche Schritte Aufſehn machen!
Es thut uns Noth in einer Zeit, wie dieſe,
Wo alles in der Welt nur kriecht und ſchleicht,

Daß doch ein deutſcher Fürſt noch kräftig ſchreite.

(Die Nonnen ſtehn im Hintergrunde auf, ausgenommen Katharina, welche kni'n bleibt, und kommen unter Vortragung des Kreuzes, welches Thereſe vorträgt, Paarweiſe, die Aebtißin, vom Beichtvater geleitet, zuletzt, alle langſam und ſingend durch die Gitterthür in den Vorgrund)

Ein Theil des Nonnenchors (ſingend)

Wir verlaſſen die Altäre,
Fließe, fromme Duldenzähre!

Der andre Theil des Nonnenchores.

Nur dein Licht uns, Herr, gewähre,
Das den dunkeln Pfad verklare.

Das volle Chor der Nonnen.

Miserere, miserere,
Miserere, Kyrie!

(die Nonnen ſtellen ſich, in ihrer Mitte die Aebtißin, in einem Halbzirkel um den Kanzler. Thereſe nimmt den auf dem Kreuz hängenden Hyacinthenkranz ab und ſetzt ſich ihn auf)

Kanzler.

Still mit dem Klaggeſang und Glockenlärm!

(das Glockengeläute hört auf)

Frau Abbatißin, es iſt Euch bewußt,
Wasmaßen unſer gnäd'ger Herr, der Churfürſt,
Den Gott erhalten möge! — lange ſchon
Dies Frauenſtift beſchloßen aufzuheben,
Weil's dem gemeinen Weſen nicht mehr frommt.

Aebtißin.

Der heil'ge Vater —

Kanzler.

Wird ein Einſehn haben;
Der Unterthanin liegt Gehorſam ob.

Aebtißin.

Ich bin ein altes Mütterlein, Herr Kanzler!
Ich, und die ältern Schweſtern — in der Welt
Zu wirken, haben in den ſtillen Mauern
Wir längſt verlernet, — todt ſind unſre Freunde,
Nur Gott blieb uns und dieſe Zellen! — Wollt Ihr
Uns wieder in die kalte Welt verſtoßen?

Kanzler.

Auch dafür iſt geſorgt, hochwürd'ge Frau;
Euch und den ältern Schweſtern iſt das Spittel

St. Blaſii zur Wohnung angeleſen.
Dort habt ihr Nahrung bis an Euren Tod,
Doch ohne Ordenskleid und ohne Regel!

Eine alte Nonne.

Ach! nicht einmal das Kleid!

Eine junge Nonne (halb leiſe zur Aebtiſſin)

Frau Domina!

Kanzler.

Was will die Jungfrau?

Die junge Nonne (wie vorhin)

Darf ich? —

Aebtiſſin (zu ihr)

Frag' dich ſelbſt!
Ich habe hier nichts weiter zu erlauben!

Junge Nonne (zum Kanzler, ſehr verſchämt)

Geſtrenger Herr — wenn — ach! — wenn's denn
ſchon ſeyn muß' —
Wenn — ach! — wenn wir denn wirklich wandern
müßen —

Ich — als ich in der Welt noch war — ich hatte —
Schon sind es sieben Monath — zürnt Ihr auch? —
Ich hatte einen — Domina! — ach Gott!

Kanzler.

Nun?

Junge Nonne (sehr schnell)

Ach! — 'nen hübschen, lieben, wackern
Jungen! —
Gottlob, nun ists heraus! —

Eine andre junge Nonne (heftig)

Auch ich!

Eine Dritte.

Auch ich!

Eine Vierte.

Ach! sieben Jahre wein' ich schon um ihn!

Erste junge Nonne.

Er ist noch treu! — Gewiß noch ist er treu!
Ich könnt' ich ihn wohl —? Ihn? — ich darfs
nicht nennen!

Aebtißin.

Treuloſe! —

Kanzler.

Aufgelöſt iſt Euer Schwur,
Kehrt in die Welt zu Euren erſten Pflichten.
Die Männin gab dem Manne die Natur;
Was ſie gebeut, das kann kein Eid vernichten!
Frau Abbatißin! —

Aebtißin

(indem ſie ſich den ſchwarzen Schleier abnimmt, mit tiefer Rührung zum Kanzler)

Nun wohlan, ſo leg' ich
Den treuen Schleier dann in Eure Hände.

(ſie will dem Kanzler den Schleier reichen, beſinnt ſich aber in dem Augenblick, hält den Schleier zurück und ſpricht ſehr feierlich:)

Erlaubt! — Dich trug ich funfzig ſchöne Jahre,
Gebetet hab' ich und geweint in dir.
Der Brautkranz deckte mir die braune Locke,
Er welkte früh mit meinem Ullrich hin.
Die braune Locke ſank, — nur du allein,
Du fühlteſt mir, der jungen Himmelsbraut,
Mit Lebenshauch vom Kreuz die glühend heißen
Wangen,

Mein Alter wärmteſt du mit ſehnendem Verlangen,
Zu ihm, den ich im Glauben angeſchaut.
Im Leichentuch, dem langen Kampf zum Lohne,
Da, dacht ich, ſchmückt dich einſt die Myrthenkrone —!
Ach! zweimal Wittwe werd' ich Dulderin, —
Fahr wohl! — da nehmt ihn hin! —

(ſie reicht dem Kanzler den Schleier)

Kanzler.

Begraben ſoll man euch in Kranz und Schleier,
Als Kloſterjungfrau — das gelob' ich Euch!

Aebtiſſin.

So tröſte Gott Euch, wie Ihr mich getröſtet!

Eine alte Nonne

(indem ſie dem Kanzler ihren Schleier reicht)

Nehmet hin!

Eine andere (eben ſo)

Nehmt hin!

Erſte junge Nonne (eben ſo)

Ha! freudig tauſch' ich dich
Um einen Brautkranz von der Treuen Hand!

(die Nonnen treten nacheinander zum Kanzler und reichen ihm ihre ſchwarzen Schleier)

Kanzler (zum Beichtvater)

Herr Pater! Eures Amts, als Beichtiger,
Des Jungfraunstiftes, seyd Ihr jetzt entlaßen.
Die Schleier

(indem er sie ihm überreicht)

bringt dem Herren Kardinal.
Sagt Seiner Eminenz, der Churfürst selbst
Wird das, was heut durch mich geschehn, vertreten.

Beichtvater (die Schleier nehmend)

Ich nehm' die Schleier, weil ich muß!

Kanzler.

Sehr weislich!

Beichtvater (mit steigender Stimme)

Doch protestir' ich feierlich!

Kanzler.

Ihr geht!

Beichtvater (laut aufschreiend)

Und Zeter ruf ich übern Ketzer Luther!

(geht ab)

Kanzler (sehr stark nachrufend)

Den Meuter schützt die Kutte nicht! das merkt! —

(man hört von draußen Geschrei und Getümmel)

Rath.

Welch ein Geschrei?!

Schreiber.

(der dem Reichsvater nachgegangen war, eilig hereintretend)

Die jungen Bursche stürmen

Das Klosterthor.

Kanzler.

Laßt sie herein!

(einige Jünglinge dringen ein)

Erster Jüngling

(der ersten jungen Nonne in die Arme fliegend)

O Agnes!

Erste junge Nonne (ihn umschlingend)

Mein treuer Niklas!

Ein andrer Jüngling

(die andre junge Nonne umarmend)

Kunigunde!

Die andre junge Nonne (ihn umſchlingend)

Oh!

Sonſt Hölle — Himmel jetzt!

Kanzler.

Verdient ihn Euch!

Dankt Gott und unſerm gnäd'gen Herrn.

Jünglinge und junge Nonnen.

Er lebe!

(die Jünglinge und einige junge Nonnen ſtürzen Arm in Arm ab)

Kanzler.

So ſind wir fertig?

Schreiber.

(durch das Gitter auf die noch am Altar knieende Katharina zeigend)

Dort kniet ja noch eine

Im Schleier.

Kanzler.

Führt ſie her!

(Schreiber geht durch die Gitterthüre zu Katharinen)

Rath.

Dies Kloſter war
Für manches arme Herz ein Labſal doch!

Kanzler.

Für Viele Gift! — Das Einzelne dem Vielen
Harmoniſch einen kann nur Gott. — Der Menſch
Muß ſtets das Einzelne dem Vielen opfern.

(zu der, während dessen mit dem Schreiber aus der Gitterthür herausgetretenen Katharina)

Wie heißt Ihr?

Katharina.

Katharina.

Kanzler.

Von Geſchlecht?

Katharina.

Von Bora.

Kanzler.

Sehr erfreut mich's, edles Fräulein!
Den Schleier Euch zu löſen. — Nicht geſchaffen
Ward ſolch ein trefflich Weib für dumpfe Stille.
Begleiten ſoll der Einklang ihres Innern

Den wackern Mann in's Mißgetön der Welt;
D'rum darf im öden Raum er nicht verhallen.

Katharina (sehr stolz und streng)

Ihr kennt mich nicht! —

Kanzler.

Gesehn hab ich Euch nie.
Allein der edle Franz von Wildeneck,
Mein und des großen Luthers Freund — schon lange
Hat er den edlen Geist mir hoch gerühmt,
Den selbst der Schleier nicht entadeln konnte.

Katharina.

Kennt ihr den Schleier? —

Kanzler.

Imer edle Jüngling.
Er liebet Euch so treu, so innig noch,
Als da — verzeiht! ein übereilt Gelübde
Euch seinen schönsten Hoffnungen entriß

Katharina (sehr ernst)

Ihr sprecht zu einer Himmelsbraut, Herr Kanzler!

Kanzler (betroffen)

Mein Fräulein!

Katharina.

Nie dies Kloſter zu verlaßen
Iſt mein Entſchluß — das meldet meinem Herrn.

Kanzler.

Der Churfürſt folgt nur Gründen der Vernunft,
Streng heiſcht er ſie von ſich, und auch von andern;
Drum — wenn ihr ſolche habt — und andre würdet
Ihr mir nicht ſagen, ich nicht hören können —
So meldet mir die Urſach Eures Weigerns.

Katharina.

Weil — laßt mich beten gehn!

(ſie geht durch die Gitterthüre zum Altar zurück)

Rath.

Ein eiſern Weib!

Schreiber (zur Aebtißin)

Iſt ſie ſo immer?

Aebtißin.

Immer thut ſie nur
Das, was ſie will — doch will ſie nur das Gute.

Kanzler.

Frau Äbtissin — Strenge ziemt für diesmal
Mir nicht — doch Ihr, als Mutter, müßet wissen
Die Tochter eines Bessern zu belehren.

Äbtissin.

Ihr kennt sie nicht. Auf diese reine Seele
Wirkt nur der Gottheit Ruf, sie hört nur ihn,
Und überhört ihn nie, das seid versichert!

Kanzler (bedeutend)

Ich bitte, wo ich fordern kann!

Äbtissin.

Wohlan! —

(durchs Gitter rufend)

Komm zu uns, Tochter!

Katharina.

(durchs Gitter wieder heraustretend, zur Äbtissin)

Wollt auch Ihr mich quälen?

Äbtissin.

Leg' diesen Schleier ab!

(auf die noch anwesenden Nonnen zeigend)

Wir thaten's auch.
Wer es befahl, der mag es dort vertreten;
Wir weichen nur dem strengen Zwangsgesetz.

Katharina.

Was Ihr thut, richte Gott! — Doch mir ins Herz
Hat er ein Licht gesenkt, dem muß ich folgen.

Aebtissin.

Gehorche!

Katharina.

Habt Ihr selbst mich nicht gelehrt,
Man muß Gott mehr gehorchen, als den Menschen?

Kanzler.

Durch weiser Fürsten Mund spricht Gott.

Katharina.

Und Gott —
Gebietet er den Meineid?

Kanzler.

Ein Gelübde

Iſt heilig, nur das frevelhafte nicht!
Im Keime trägt's den Tod.

Katharina.

Das frevelhafte? —
O Mutter! hörſt Du's? —

Kanzler.

Das iſt frevelhaft.
Was widerſtrebt den ewigen Gewalten!
Vergöttlicht wird das Zarte durch die Kraft.
Und jenes ſoll die rauhe Kraft gehalten.
Die Blüthe welkt, verdorret ſinkt der Schaft.
Kann Liebe nicht ſie einander halten.

Katharina.

Und muß die Blüthe dann nicht darum auf ſich ſchließen,
Um ihren ſüßen Duft im Aether zu ergießen? —

Kanzler.

Genug, mein Fräulein! glatte Worte wechſeln
Iſt meines Amts nicht; — ſchon that ich zu viel —
Aus Achtung nur für Euch und Euren Stamm.

Das Stift wird aufgehoben, mein Kind
Besteht es — Euch und mir gebührt kein Urtheil.
Wollt ihr allein nicht weichen, sagt mir Gründe,
Die nicht ein leeres Phantasiespiel;
Wo nicht, so folgt mir!

Katharina.

Gründe nur, und Gründe! —
Herausziehn soll ich aus des Herzens Schoos
Mein Heiligthum; in kalte Worte soll ich
Es pressen! — O daß ihr es nie erfuhrt! —
Was ihr mit eitlem Dünkel Gründe nennt,
Die Worte sind es, diese todten Schalen,
In denen jeder Lebenskeim verhallt.

Manzker.

Aussprechen läßt der Wille sich!

Katharina.

Auch er,
Der Klitenton, der leise in uns lispelt,
Und magisch doch, mit Sturmgewalt uns zieht?
O kann ich euch, was in mir lebt, enthüllen?
Sobald ich frech es auszusprechen wage,

So tödt' ich es —! der heil'ge Leichnam ruht
Gekreuziget, — ihr könnt nur todt ihn sehen,
Wenn nicht, erweckt durch kühnen Glaubensmuth,
Der Geist in Euch ihn neu läßt auferstehen.

Kanzler.

Wohlan! — ich meld' es unserm gnäd'gen Herrn.
Ob er es duldet, daß man ohne Grund
Ihm ungehorsam sey, wird sich entscheiden.

Katharina.

Ich schein' euch strafbar?

Kanzler.

Als Vasallin — Ja!

Katharina.

Verachtet Ihr mich?

Kanzler.

Nein! — ich acht' in Euch
Das Weib von starker, allzustarker Seele.

Katharina.

Verachtet, straft mich — Ward mein Heiland doch

Gestraft, verhöhnt! — O daß ich bluten könnte,
Für seines Namens Ehre!

Kanzler.

Habt Ihr sonst —?

Katharina.

Sagt unserm gnäd'gen Herren — meine Ahnen,
Sie stifteten durch ihre frommen Gaben
Dies Kloster — der gerechte Churfürst wird
Ein Sterbeplätzchen mir an diesem Orte,
Den meiner Väter Milde fromm verklärt,
Jetzt, wo es in der Welt nur wühlt und tobt,
Wird er die kleine Zelle wohl mir gönnen.

Kanzler.

Ich werd' es melden, ob ich gleich befürchte,
Daß der Herr Churfürst —

Katharina.

Er wird menschlich seyn?

Kanzler.

So lebt dann wohl!

Katharina.

Lebt wohl! — (zur Aebtißin)

O meine Mutter!

Aebtißin.

Gott segne dich! Bleib' ihm getreu!

Katharina.

Ihr geht?

Aebtißin.

Die Stätte dir bereiten, wenn ich einſt
Den Kranz errungen.

Katharina (ſehr ſchmerzhaft)

Und auch du, Thereſe?

Thereſe.

Ich? — Nein, ich kann nicht.

Katharina (zum Kanzler)

Laßt, Herr Kanzler! mir
Dies treue Kind — ich hab' ſie auferzogen,
Sie folgte mir als Kind in meine Zelle,
Sie kennt nur Gott und mich — zu unbehülflich

Ist sie für diese Welt — nur etwas beten,
Sonst hat sie nichts gelernet, kann nichts lernen;
Die Blüthe ist zu zart zum Küchenkraut,
Zu farbenlos für Eure bunten Kränze.
Was kann sie Euch wohl sein? — O laßt sie mir! —
So fest mit meinem Innersten verwachsen,
Kann sie nur welken, trennt Ihr sie von mir.

Kanzler.

Sie ist nicht Nonne?

Katharina.

Nein.

Kanzler.

Kesigänzerin?

Katharina.

Auch das nicht.

Kanzler.

Eure Unterthanin wohl?

Katharina (zu Theresen)

Bist du mir unterthan?

Therese.

Wie kann ich anders?

Kanzler.

So bleibe sie!

Aebtissin (zu Theresen, innig bewegt)

Mein heilig Töchterchen —!

Auch du? —

Therese.

Ich muß! —

(die Aebtissin umarmt sie innig, und verläßt dann mit den Nonnen die Bühne)

Franz von Wildeneck (schnell hereintretend)

Ist hier das Fräulein?

Katharina (erschrocken zusammenfahrend, vor sich)

Franz!

Kanzler (Wildeneck bei Seite ziehend)

Mein Amt ist aus, vollführt das Eurige,
Und daß Ihr glücklicher es enden mögt!

(er spricht noch einige Worte mit ihm leise, dann geht er mit dem Rathe und dem Schreiber ab, Franz bleibt im Hintergrunde stehen)

Katharina (mit auf ihn geheftetem Blick, vor sich)

Treibt Liebe dich? —

Thereſe.

Iſt Lieben denn nicht Beten?

Katharina.

Bei uns wohl, gutes Kind, bei allen nicht.

Thereſe.

Sie quälen dich, die rauhen Männer!

Katharina.

Nein!

Sie wiſſen's nur nicht beſſer. — Selbſt im Lieben
Zerſtören ſie — ſie können anders nicht.

Franz (hervortretend zu Katharinen)

Im Kloſter alſo bleibt Ihr — raubet mir
Die letzte Frucht von jahrelangem Harren

Katharina (ſich faſſend, ſehr ſanft)

Wie geht's Euch, Wildeneck?

Franz

Wie dem Verbannten.

Geächtet bin ich von der Liebe Thron!

Katharina.

Schon sieben Jahre, seit zum letztenmal
Ich euch gesehn — Am heil'gen Abend war es
Vor Himmelfahrt. — Am Tage drauf empfing
Ich von des Bischofs Hand den heilgen Schleier. —
Wie lebt Ihr? — Habt Ihr schon ein würdig Weib
Euch zur Gehülfin ausersehn?

Franz.

Ha, spottet
Des Armen, den ihr langsam foltert, noch!

Katharina.

Und immer diese Sprache, armer Freund! —
Therese, sieh', das nennen in der Welt
Die Leute Liebe! —

Therese.

Traurig! O da lebt sich's
Doch fröhlicher in unsern stillen Zellen!

Katharina (zu Franz sehr innig)

Mein Jugendfreund! Du Armer! sprich, was hast du
So lange denn getrieben?

Franz.

Und noch: Du?
O göttlich bist du, aber fehlerhaft!

Katharina.

Nun quält mich nicht, — erzähle!

Franz.

In's Gewühl
Des Lebens stürzt' ich, um dich zu vergessen.
Aus Sachsen floh' ich, um nur dich zu sehen,
Ich floh aus Deutschland, wo der ewige Friede,
Mit dem der altersschwache Kaiser
Ein kaltes Geschenk uns hinterlassen,
Des deutschen Mannes Kampfbegier abkühlt;
Der Heldenzug mich an den jungen Karl.
In Spanien, so dacht' ich, wo das Leben
In allen seinen Keimen üppig wuchert,
Im warmen Spanien, wird neue Gluth
Die ältere verzehren, die mich tödtet!
Der junge König wird die alte Zeit,
Die ritterliche, kühne Fabelwahrheit,
Erneuen, wird wie eine Morgensonne
Entsteigen aus dem Ocean der Nacht.

Und junges Leben, frische Gluthen spenden: —
So dacht' ich, und ich zog nach Spanien!

Therese (zu Katharinen)

Die Männer ziehn wohl immer?

Katharina.

Ja, die Armen!

Therese.

Wohin?

Katharina.

Zum Himmel!

Therese (fast erschrocken)

Haben sie den nicht?

Franz (zu Katharina)

Du könntest mir ihn schenken und verhältst ihn!

Katharina.

Erzähle, lieber Wildeneck! Mich freut's,
Die Thaten wackrer Männer anzuhören.

Franz.

Die Himmelsauen von Valencia

Durchſeh ich traurend — ach! ein Spiegel nur
Iſt die Natur von unſerm eignen Innern!
Iſt hier es klar, ſo wird der Fels ein Pallaſt,
Iſts trübe hier, die Luft ein Grabgewölb.

Katharina.

Gott ſchuf uns klar.

Franz.

Mich hat dein Bild verküſſert! —
Die Blumenflur, der reine, warme Aether,
Das Meer, das Lebenskraft enthält und ſpendet —
Ach, alle zeigten ſie Dein Bild mir nur.
Sie mahnten mich an das, was ich verlehren!

Katharina.

Der junge Held, der Schützer unſers Glaubens, —
Du eilteſt hin zu ihm, zum Kaiſer Karl?

Franz.

Ich ſah' ihn, als er ſechszehn Jahre kaum
Vollendet — eben war er König worden —
Ein Gott an Kraft, ein Teufel an Begier.
Schon jeder ſah in ihm den jungen Adler,

Der ſtark und frech genug, den ganzen Erdball
Zu faſſen und zum Futter zu verſchlingen.

Katharina.

Wenn er zur Sonne nur den Blick erhebt!

Franz.

Das kann er nicht; — nur dieſes Eine hat
Sein allzugütig Schickſal ihm verwehret.
Drum kann er auch die Beſſern nicht bethören.
In dieſem Rieſenbuſen wohnt kein Herz.
Nicht tönt in ihm der Gottheit Anklang wieder; —
Den Donnerton der Kraft vernimmt er nur,
Doch kann er nicht durch Liebe ihn vergöttern.
Der Mißton ſeiner eigenen Natur
Muß ihn und ſeine Schöpfung einſt zerſchmettern.

Thereſe.

Er hat ſich ſelber nicht, und doch den Glauben?

Katharina.

Er hat vielleicht den Glauben an ſich ſelbſt.

Franz.

Ja, doch von ſeinem Urquell losgeriſſen.

Stürzt er ins Thal herab, ein wilder Bergstrom,
Verheerend alles, und sich selbst vergeudend.

Katharina.

Auch dieser Strom wird in sein stilles Bette
Zurücke kehren, wenn es Zeit wird seyn.
Was er verheeret, war wohl dürres Land,
Und Überschwemmung soll es erst befruchten.

Franz.

Vor deinem Zauberblick gestaltet sich
Das Chaos selber in ein Wunderbild.
Nicht gleiche Kraft ward mir, nicht gleiche Ruhe.
Ich floh des Kaisers Hof, wo man den Glauben
Zum Blendwerk eines feigen Pöbels nur,
Das Leben selbst zu einer ernsten Fratze
Entadelte, — ich floh die feigen Grauen,
Die sich den ersten Stamm Europens nähnen,
Und vor dem Kaiser nicht das Haupt allein,
Nein, die sich ganz mit schnöder Schmach bedecken,
Um, mit Verläugnung ihres eignen Werths,
Als seiner Sklaven Erste sich zu brüsten.
Den Kaiser floh ich, der allein verehrend
Die Gottheit seines Ichs, es nicht erkennt,

Daß er ein Strahl nur iſt des ew'gen Lichts,
Das ſich in Myriaden Weſen ſpiegelt.
In ſeine Schlachten zog ich mit, doch nicht
Um ſeinen Sündenſold mit ihm zu theilen:
Den Tod nur ſucht' ich, ihn wollt' ich verhöhnen,
Daß für den frevelhaften Sohn des Glücks
Mein eigen Haupt er ſich zum Opfer wähle. —
Allein auch er ſtieß meinen Wunſch zurück.

Katharina.

Und blieb, du Guter! denn des Guten nichts
Zu thun Dir übrig, daß Du ſterben mußteſt?

Franz.

Kann Gutes thun, den eine böſe — Gottheit
In's Joch gezwungen?

Katharina.

Soll ich Dich verkennen,
Dich, den ich ſtets geehrt, den Heldenſohn?
Wie — oder ſoll ich Dir die Lüge glauben,
Des edlen Mannes Buſen ſey ſo klein? —
Bleibt, wenn er liebend auch die Welt umfaßt,
Ihm nicht noch Raum genug für neue Liebe?

Das dürftige Gefühl für Eine — kann es
Ihn ganz erfüllen? — Freund, Du täuschest dich,
Du täuschest mich — und dennoch — dank' ichs
Dir!
Wärst du so klein, als Du dich selber mahlst. —
Dem Schwächling würd' ich kaum mein Mitleid
schenken,
Dem Freund' entfliehn, den ich nicht achten kann.

Franz.

Wohlan, so darf ich, hohes Wesen, Dir
Es frei gestehn, was ich mir selber kaum
Bis jetzo zu bekennen wagte. — Ja,
Du machst mein Leben klar mir und die Liebe. —
Vor dir, der Hohen, darf ich klein nicht stehn!

Katharina.

So sprich!

Franz.

Ein neues Leben hat in mir
Das alte, nicht verdrängt, nur neu gestaltet.
In Spanien war nicht die Meroe'the, —
Was ich für Sonne hielt, — ein Irrlicht war es,
Die Geister lockend in die Finsterniß.

Hier über'm vaterländschen Eichenhain,
Tief aus des Harzes tausendjähr'gen Stämmen
Steigt auf der Sonne neuverjüngter Schein,
Ob sich Kolosse auch entgegendämmen; —
In dunkle Schachte schimmert sie herein,
Und nichts vermag den kühnen Strahl zu hemmen,
Der, von dem großen Luther angezündet,
Die Kette schmilzt, die alle Geister bindet.

Katharina.

Auch du? — o meine Ahnung! —

Franz.

Ja, es drang
Bis wo die Pyrenäen sich erheben,
Stark, wie des Weltgerichts Posaunenklang,
Des kühnen Mönchen That, der ohne Beben
Den Dreigekrönten faßte, mit ihm rang,
Ihn zwingen wird, es uns zurück zu geben,
Was Roma schlau gedacht der Welt zu rauben:
Des freien Geistes Recht, an sich zu glauben.

Katharina.

Elementen verführt dich — —

Franz.

Mich entzückte
Der Wahrheit Ruf — wie so viel Tausende,
Die ihres frommen Glaubens Erstlinge
Dem Moloch Rom's bis jetzt umsonst geopfert.
In Spanien war meines Bleibens nicht.
Ich hätte nur, als Märtyrer der Wahrheit,
Den Holzstoß zieren können, dazu fühlen ich
Mir noch nicht würdig genug, so sehr ich's wünschte.
Es blieb mir keine Wahl, ich mußt' es meiden,
Das Zeenland, das mir mit falschem Zauber
Die schönste meiner Hoffnungen umstrickt. —
Ich kam nach Deutschland, sah den großen Luther,
Und — O geliebter Engel, zürne nicht! —
Sein Bild thront neben dir in meinem Herzen.

Katharina.

Ein Engel bin ich nicht, doch wähntest du's,
So dunkest du im Herzen, wo ich wohne,
Dem Teufel keinen Altar baun.

Franz.

Ist's möglich?
Auch dich verblendet Pöbelwahn?

Katharina.

Auch ich

Verwerfe, wie der Treuen fromme Schaar
Den Räuber, der mit frevelhafter Hand
Das Licht entwendet, das im Heiligthum
Der Kirche hell und unversehrbar leuchtet.

Franz.

O, hast du Luthern je gesehn?

Katharina.

Noch niemals.

Auch will ich's nicht! — Doch — o, verhüt' es
Gott! —
Erblickt' ich je des Kirchenschänders Antlitz,
So will ich frei und mahr ihm selber sagen,
Wie sehr ich ihn ver —

Franz (heftig einfallend)

Nur verachten nicht!
Das kann Gott selber nicht!

Katharina.

Wie ich ihn hasse!

Franz.

O küßt du ihn und kenntest ihn, wie ich,
Auf deinen Knieen würdest du bereun
Den Haß, den nicht dein engherziges Herz,
Den deine irrende Vernunft gebahr.

Katharina (mit steigendem Affekt)

Ein Apostat ist er, — ein Wüthender —
Der eines Priesters hohe Würde schändet —
Ein Frevler, der —

Thereſe (sich an sie anschmiegend)

O meine sanfte Schwester!

Katharina.

Ja du hast Recht — in deinem blauen Auge
Kehrt mir der Friede wieder! — Wildeneck,
Du hast zur Sünde mich gereizt, zur Sünde,
Nicht gegen ihn, den Sünder, — gegen mich.
Verlaß mich jetzt, ich bitte dich!

Franz.

O nein!
Die Sünde, die dich beseelt, belebt auch ihn,

Zwei Schwesterflammen sind sie eines Altars;
Wenn alle auch ihn hassen, du allein,
Du wirst nicht anders können, als ihn lieben!

Katharina.

Den Wahn verzeih' ich dir, den Wahnsinn nicht.

Franz.

O stünd' er hier, der Große, der Gewaltge,
Und stände neben ihm der stolze Kaiser,
Er, welchen unsre Kleinheit groß gemacht,
Wie kleinlich würde nicht dir Karl erscheinen! —
Der große Luther lodert mächtig auf,
Doch in der Brust wohnt ihm ein stiller Friede;
Versöhnt ist er mit sich und seinem Gott —:
Der kleine Kaiser ist von außen still,
Doch ihm im Herzen wühlt es, tobt's und stürmet's,
Entzweit ist er mit sich und der Natur.

Katharina.

Leb wohl!

Franz.

An meines Luthers starker Hand —
Er ist mein Freund, kühn darf ich mein ihn nennen —

Da wollt' ich dich verdienen, ihm vereint
Wollt' ich des Wahnes Kerker kühn zersprengen,
In dem Europa noch gefesselt liegt;
Dann wollt' ich zu dir eilen, und von dir
Des schönen Kampfes Preis empfangen.

Katharina.

Franz!
Du selber liegst in Ketten tief verstrickt,
Des Höllengeistes — Laß mich für dich beten!

Franz.

O bete nicht, denn dein Gebet wär' Sünde!
Mein Himmel ruht in dir, verschließ' ihn nicht!
Dein Kerker ist gesprengt, du darfst nur wollen,
So bist du mein, und ich — Verachte mich,
Wenn du's vermagst! — Ich kann nichts ohne dich!
Zum Helden kannst du mich erhöhn und tief
Herab mich stürzen — Willst du nicht mich retten?

Katharina.

(sehr bewegt ihn bei der Hand fassend)

Mein Jugendfreund! das Leben brächt' ich freudig
Zum Opfer dir, könnt' ich um diesen Preis

Vom Wahn der neuen Lehre dich befreien,
Doch meine Liebe fordre nicht von mir,
Sie iſt mein Eigenthum nicht mehr — verſchenkt
Iſt an den Einen ſie, den Göttlichen —!
Dies ſtolze Herz kann Erdenluſt nicht hegen,
Dem Helden Zions ſchlägt es nur entgegen,
Der, als den Tod und Sünd' er überwunden,
Die Geiſter all' in einen Kranz verbunden.

Franz.

(ſie anſtarrend, indem er ſich von ihr losreißt)

Unwiderruflich? —

Katharina.

Kann ichs' widerrufen,
Was laut in mir die Gottheit ruft?

Franz.

Leb' wohl!

(eilt ab)

Katharina.

Hin eilt er — tief verwundet mich ſein Schmerz;
Und doch iſt dieſer Schmerz, dies Eingeſtändniß,
Er ſey nur alles, was er ſey, durch mich —
Er machts mir ſelbſt unmöglich, ihn zu lieben!

Thereſe.

Du bleibſt dem guten Heiland treu?

Katharina.

Ich bleib's!

Ich muß es bleiben, denn wo fänd' ich ihn
In dieſem Alltagsleben, deſſen Bild
Mit Flammenzügen mir im Herzen glüht —

Thereſe (erſchrocken)

Haſt du denn außer dem gekreuzigten
Noch einen Heiland?

Katharina

Engelreines Kind!
Ja, dir will ich die ſündige Schwäche beichten.
Ja, mir im Buſen glühts — ich weiß es ſelbſt
nicht, —
Es iſt nicht Männerliebe, nicht der Wunſch,
Der mir verbotene, ein Erdenglück
Mit einem ſündigen Geſchöpf zu theilen.
Wenn mir Entſagung auch kein Eid geböte,
Ich könnte doch nicht lieben, nicht mein Herz
Dem Herzen ſchenken, welches klein genug

Für mich allein zu ſchlagen, — und doch könnt' ich
Auch fremde Flammen wieder auf dem Altar,
Der mir allein geweiht, nicht dulden — Siehſt du,
Ich kann nicht lieben!

Thereſe.

Ich verſteh' dich nicht!

Katharina.

Du Glückliche!

Thereſe.

Mach' einmal mit der Frieden!

Katharina.

Auch das vermag ich nicht — dem Ritter log ich —
Ich log mir ſelbſt — o tief empfind' ich es,
Erröthend muß ich, Mädchen, dir's bekennen:
Der Heiland iſt — er iſt es nicht allein,
Der mir die Seele füllt, es iſt der Drang,
Der ungeſtüme, nie befriedigte,
Der Drang, — o Gott! ich bebe vor mir ſelber! —

Thereſe.

Doch nicht vor mir?

Katharina.

Nein, gutes Kind, vergieb mir,
Ich will dir alles — könntest du's nur fassen!

Therese (innig)

Du hast so viel mich doch gelehrt —

Katharina.

Wohlan! —
Hast du gesehn, wenn vor dem Ungewitter
Die Windsbraut wirbt hierhin, dorthin flattert, —
Zu Wolken sammelt sie den Staub: die Wolken
Des Himmels sind ihr nicht genug, ihn essen
Will sie, die Thörichte, in eignen Wolken,
In selbstgemachten sich zusammenraffen, —
Doch was sie schuf, zerstört ihr eigner Hauch. —
So drängt's auch mich, des Heilands hehres Bild
Mir selbst, wie es am Himmel thront, zu schaffen;
Verkörpern möcht' ich's, nicht nur gläubig, — glühend
Möcht' ich's umfassen, mir den eignen Heiland
Der mir gehört, und doch im Geisterreich
Versöhnend herrsche, Aller und doch mein auch,
Den möcht' ich fassen, mir ihn selbst gestalten,

In ihn mich ganz verſenken, und mit ihm
Aus freier Willkühr liebend untergehn.

Stimmen des Volks
(außerhalb der Bühne laut rufend)

Es lebe Martin Luther!

Katharina.

Was iſt das?

Thereſe (zum Fenſter eilend)

Das Volk! — in Strömen ſtürzt es aus dem Thore.
Ein Holzſtoß iſt errichtet — die Studenten —
Umringen ihn, die Menge jubelt fröhlich.
Sie — Gott ſei bei uns! was iſt das? ſie zünden
Den Holzſtoß an —!

Franz (eilig wieder hereintretend)

Ha! freudevoller Jubel!
Da ſchau' hinaus — bald nahet Luther ſelbſt,
Die Bannbull — die erlognen Dekretalen —
Verbrennen wird er ſie! — in dieſer Flamme
Wird ſich der neue Glaube ſchön verklären.

(eilt ab)

Katharina.

(nach einiger Besinnung schnell zu Theresen)

Komm auf den Platz! —

Therese.

Um Gotteswillen!

Katharina.

Komm!

Therese.

Wir sind ja Jungfrauen!

Katharina.

Christen auch! der Feind
Darf unbestraft das Heil'ge nicht zertreten.

(eilt von der Bühne, Therese ihr nach)

Dritte Scene.

Freier Platz vor dem Wittenberger Thore.

(Auf der einen Seite das Studentenkorps, auf der andern das Nonnenkloster. Bürger, Volk und Studenten, diese um einen angezündeten Scheiterhaufen gruppirt, jene aus dem Thore herauskommend)

Studenten (ſingend)

Gaudeamus igitur!
Und Pereat geſungen
Dem alten Fuchſen, glaubt es nur,
Wir haben ihn bezwungen.
Er ſchicke ſeine Bullen aus,
Wir treiben ſie zum Tempel naus,
Den Burſchen iſt's gelungen!

Ein Bürger (zum andern halb leiſe)

Was wird das werden, Nachbar Klaus?

Der Andre.

Gott weiß es!

Ein Dritter.

Wenn's nur was Neues wird — mir iſt's gleichviel!

Studenten (ſingend)

Der heil'ge Vater treibt's zu bunt,
Er will uns ſchier kuranzen,
Vernunft ſoll, wie ein Pudelhund,
Nach ſeiner Pfeife tanzen.
Doch brave Burſchen preßt man nicht,
Wir lachen ihm ins Angeſicht
Und ſeinen Pfaffenſchranzen.

(Katharina und Therese treten aus dem Kloſterpförtchen heraus, und bleiben vor demſelben ſtehen)

Erſter Bürger

(auf die beiden Mädchen zeigend)

Seht die zwei Jungfern dort vom Nonnenkloſter.

Der Andre.

Sie wollen ſich ergeben —

Dritter Bürger.

Junges Blut!

Sie wollen auch einmal was Neues ſehn.

Studenten (ſingend)

Die Muſenkunſt ſey veneriet,
Der Churfürſt auch daneben,
Wenn Land und Leut er wohl regiert,
Uns Freiheit läßt und Reben.
Doch Doktor Luther lobeſan
Dem ſind wir alle unterthan;
Hoch ſoll Herr Luther leben!

Volk (durcheinander ſchreiend)

Er lebe hoch! er lebe!

Katharina.

(entschlossen zwischen das Volk tretend)

Er verderbe!

Therese (sich an sie anklammernd)

O komm, ich fürcht' mich!

Ein Student.

Sieh da, junge Nonnen!

Katharina (sich von Thereſen losreißend)

Laß mich hinan —

(indem sie zum Holzstoß tritt, gebieterisch zu den Studenten)

Wozu brennt dieſes Feuer?

Ein Student (zu dem andern)

Sie will zur Red' uns stellen!

Mehrere Studenten.

Treibt sie fort!

Andre Studenten.

Nein! — sie sind schön! — Kommt her, laßt euch umarmen!

Katharina (unerschüttert dastehend)

Steht Rede mir! —

(die Studenten nähern sich ihr, jedoch schüchtern)

Ein Student.

Ein herrlich Weib!

Ein Anderer.

Nu, greif sie!

Ein Dritter.

Ich kann's nicht —

Ein Vierter (zu einem andern)

Du!

Ein Fünfter.

Ich nicht!

Ein Sechster.

Ich auch, bei Gott! nicht!

Ein Siebenter (zum ersten)

Nun, Senior!

Erster Student.

Ich fürchte keinen Hieber,

Doch dieſer Blick verſetzt Quart einwärts mir!
Ich kann den Arm nicht rühren!

Katharina.

Memmen ihr'
Ihr wagt, Gott zu läſtern, und ein Mädchen
Setzt euch in Furcht?

Erſter Student (ſich ihr ſchüchtern nähernd)

Was wollt ihr, fromme Jungfrau?

Katharina (feierlich)

Gebt Antwort mir, der Gottheit und der Kirche!
Was ſoll das Feuer da?

Erſter Student
(ſeine Verwirrung unterdrückend)

Hochwürdig Fräulein!
Der Papſt hat Luthern in den Bann gethan,
Und weil wir das nicht leiden können — ſeht! —
An unſerm Freund und Meiſter — ſeht! — ſo haben,
Als brave Burſche wir uns drauf geſetzt,
Dem Pabſt zu trotzen, — ſeht! — Gleich kommt Herr Luther,
Und wird des Pabſtes Bannbull hier verbrennen.

Katharina.

(ſich von den Studenten zum Volk wendend)

Und ihr — vernünft'ge Bürger! — ſeid ihr Chriſten?
Laßt ihr den Jünglingen die Thorheit zu?

Erſter Bürger.

Als ob ſie ſelbſt nicht jung wär'!

Zweiter Bürger.

Ja, wir laſſen's!
Wir geben Gut und Blut für unſern Luther!
Wir wollten's euch ſchon weiſen; — doch ihr ſcheint
So klug und ſittig, ſeid ſo zart und ſchön,
Drum ziehet heim, und laſſet uns gewähren!

Katharina (mit ſteigendem Affekt)

Verblendet Volk! was lauft ihr wild umher!
Was rennt ihr aus den Häuſern, füllt die Straßen!
Laßt Nahrung und Gewerbe, Weib und Kinder,
Treibt Kümmerei, wie Gaukler in der Faſtnacht,
Mit abentheuerlichem Hirngeſpinſt?

Mehrere Bürger.

Wir ſuchen neuen Glauben!

Katharina.

Thoren ihr!
Sucht ihr auf Dächern ihn? hängt er in Wolken?
Iſt's ein papierner Drache, den ihr ziehn könnt
An dünnen Fädchen, wo und wie ihr wollt? —
Iſt Glaube nicht der Gottheit freie Gabe,
Die ihr nicht ſtehlen, nur erbeten könnt? —
Treibt euer Handwerk, und wenn's Noth euch thut
Im frommen Herzen, kniet vor den Altären
Der alten Mutter-Kirche, ſegnend wird ſie
Vom Himmelsdom euch reiche Güter ſenden.

Mehrere Bürger.

Wir wollen Altes nicht! — Weg mit dem Alten! —

Katharina.

Ihr ſprecht im Traume! — Iſt der Glaube denn
Nicht ewig jung, wie Freiheit, Kunſt und Liebe? —
Noch Knaben wart ihr, und die Mutter Gottes,
Die ſchöne Himmelsbraut, hat euch gelächelt;
Am Krückenſtabe wankt ihr einſt, und ſie,
Sie lächelt noch ſo ſchön euch an und heiter;
Sie lächelt euren Enkeln noch, wenn ihr,
Ein Häufchen Staub, in Gräbern ſchon zerſtiebt.

Und trocknet ihre Zähren, wie sie einst
Die Zähren euer Väter trocknete.

Erster Bürger.

Drum sind wir klüger auch, als unsre Väter,
Und wollen nicht den angeerbten Wahn —
Den Heil'gen-Plunder — weg mit ihm! —

Katharina.

Gerdt
Habt ihr von Gott das Heilige — bewahrt's!
Verschleudert nicht das schöne Erbtheil, schaut
Um euch herum — seht eure eignen Kinder, —
Der Bube hier —
(Sie ergreift einen kleinen Knaben)
Da seht ihm ins Gesicht,
Ist nicht der heilige Sebastian
Der Domkapell' in jedem seiner Züge?

Mehrere Bürger.

Wahrhaftig! sprechend ähnlich!

Katharina.

(indem sie ein kleines Mädchen aus der Menge ergreift und herzuholt)
Dieses Mädchen,

Dies Engelsangesicht mit Veilchenaugen,
Kann sie ein Maler treuer konterfeyn,
Die Tonkünstlerin Cäcilia,
Wie in der Kirche aller Heiligen
Am Hochaltar, sie mit erhabnem Blicke
Die Harmonie der Himmel in sich saugt? —
Und wenn die körperlichen Bilder schon
Die Formen euch so herrlich umgestalten,
Erwartet euch nicht überreicher Lohn,
Wenn jenen hohen, geistigen Gewalten,
Die, ausgesendet von der Liebe Thron,
Geschöpf und Schöpfer an einander halten, —
Wenn jenem Heiligen-Chor mit Freudebeben
Dann eure Geister kühn entgegenstreben?

Erster Bürger.

Sie muß besessen seyn, denn was sie spricht —
Der Teufel nur versteht's und doch ergreift mich's!

Zweiter Bürger.

Fort! geht in eure Zellen, närrsche Mädchen!
Wie ziemt sich das für Klosterjungfern, hier
Auf offnem Platz zu plärren? — Ist das Scham?

Katharina (erhaben)

Die Scham geziemt, wenn er zur Gottheit blickt,
Dem Endlichen, doch nicht die jämmerliche,
Mit der der Staub sich brüstet gegen Staub.
Dem Weibe ziemt die Scham, doch jene nur,
Die sich verhüllt vor ihres Innern Gottheit. —
Ich bitt' ihr heute kühn ins Flammenauge! —
Für jeden, den der Geist gewürdiget,
In ihm zu wohnen, ziemt's, ihn zu verkünden;
Er kann nicht anders, als sie lodern lassen,
Die hohe Gluth, die ihn erfüllt!

Volk (von draußen)

Macht Platz!
Dem Doktor Luther. Heisa! Luther lebe!

Katharina (in ernstem Affekt)

Verderben ihm, der feindlich es gewahrt,
Das Göttliche, das nur dem Glauben strahlt,
Mit rauhen Händen forschend zu betasten!
Er wird herab es ziehn zu dem Gemeinen,
Entadeln wird er euch, bis zum Vergessen
Des alten Stammes, welchem ihr entsproßt:

Den Firniß wird er euch vom schönen Bilde
Der himmlischen Natur herunter wischen,
Daß nur die ersten kahlen Linien
Euch übrig bleiben, euer Auge nimmer
Am warmen Farbenschmelz sich laben kann.
Ersterben wird euch jedes Hochgefühl;
Und eh' es dahin kommt — so — ew'ge Güte!
Verzeih den Fluch! — so sterbe Luther selbst!

Luther (der während der letzten Worte Katharinens zum Thore herausgetreten ist) Franz von Wildeneck (der ihm einige Bücherrollen nachträgt) Hereindringendes Volk.

Luther.

(fest und schnell zu Katharinen tretend und sie anstarrend)

Was willst du, Weib?

Katharina.

(bei seinem Anblick entsetzt auffahrend und sich das Gesicht mit den Händen bedeckend)

Mein Urbild!

(eilt durch die Klosterpforte ab, Therese ihr nach)

Mein Urbile!
Akt 1 S. 70 u. 71.

Univ. B...
München

Volk.

Sie entflieht!

Luther.

(rasch zum Scheiterhaufen tretend, von welchem Cardenien und Volk einen Halbkreis bilden, indem er dem Zündstock die Kohlen abstreift)

Wohlan! in Gottes Namen dann!
Die Flamme brennt, sie darf uns nicht erkalten!
Der Lügengeist werd' abgethan!
Gewappnet muß er, und geschmückt sich nahn,
Des Herren Wort, das muß er lassen walten,
Die Wahrheit und das Licht muß Platz behalten!

(er wirft die Rollen ins Feuer. Der Vorhang fällt)

Zweiter Akt.

Erste Scene.

Zu Wittenberg.

(Luthers Zelle. Eine kleine Thür im Hintergrunde und eine an der Seite.)

Theobald, Luthers Famulus, am Tische sitzend und zeichnend. Philipp Melanchthon hereintretend.

Melanchthon.

Gott grüß' dich!

Theobald (aufspringend — freudig)

Ha! seid Ihr's ehrwürd'ger Herr?

Melanchthon.

Ist Luther da?

Theobald.

Wie freut mich's, Euch zu sehn!
Ihr blickt recht lange aus! — sechs Wochen bald! —
Nun, seid Ihr wohl, gesund?

Melanchthon.

O Gott! mein Sohn!
's ist eine ungesunde Zeit! O daß ich
Die Reise nie gemacht! — Vielleicht hätt' ich
Ihn hindern können, jenen übereilten,
Verwegnen Schritt, der uns vernichten muß! —

Theobald.

Was meint Ihr denn —? ich zittre!

Melanchthon.

Was so eben
Das ganze Land mit Schrecken füllt — die That,
Die ungeheure, unsers alzuraschen,
Tollkühnen Freundes! — Nie hätt' ich's geträumt —
Des heil'gen Vaters Bulle zu verbrennen!

Theobald.

Und das beängstigt Euch? — Ihr scherzt, Ehrwürdiger!

Melanchthon.

Ach! es iſt keine Zeit zum Scherzen!

Theobald.

Meint Ihr,

Der liebe Gott ſollt' unſern wackern Luther,
Den's doch ſo ehrlich mit ihm meint — er ſollt' ihn
Im Stiche laſſen? — Nein, Ihr ſcherzt gewiß!

Melanchthon.

Du Guter, ahneſt nicht' — Doch, wo iſt Luther?

Theobald.

(geheimnißvoll, halb leiſe, auf die Mittelthüre zeigend)

Still! — ſtört ihn nicht! — er ſchreibt!

Melanchthon.

So will ich warten.

(ſetzt ſich in einen Seſſel)

Theobald.

Ja — wißt Ihr's? Mit dem Pſalmenüberſetzen —
Da geht es raſch vom Fleck — der Doktor hat
Den ein und zwanzigſten ſchon fertig.

Melanchthon.

Wirklich?

Theobald (auf den Tisch zeigend)

Da seht nur her — das Titelblatt — so seht doch —
Zum neuen Psalmenbuch — ich mahl' es eben!

Melanchthon.

(aufstehend und die auf dem Tische liegende Zeichnung in die Hand nehmend)

Recht fein!

Theobald.

Ein Altar — drauf ein brennend Herz —
Die Davidsharfe oben —

Melanchthon.

Ja — recht zierlich
Hast du dir's ausgedacht, mein lieber Sohn!
Du mahlst recht sauber! —

Theobald.

Ach' könnt' ich schon pred'gen,
Ich mahlte nicht! — Doch Etwas muß man thun,
Und Etwas ganz, sagt unser guter Luther. —
Die bunten Farben da gemahnen mich

Faſt wie das Aeffchen unſers Herrn Erasmus
Von Rotterdamm — das ſpielt mit dem Barck,
Als wär's der Doktor ſelber, — ſo auch die,
Die kleinen Farbenäffchen — wollen Strahlen,
Geſtalten ſeyn — und ſind doch Staub nur!

Melanchthon (tief bewegt)

Ja,
Der Staub — er möcht' ein Strahl ſeyn! — kann
er's aber?

Theobald.

Nun ſeht, — die Dinger können doch nicht anders,
Als bunt ſeyn, und der Regenbogen — ſeht mal!,
(zeigt mit dem Finger nach dem Fenſter)
Der iſt doch auch bunt, und der kommt von Gott!

Melanchthon (nach dem Fenſter ſehend)

Ein Regenbogen! — wann wird unſrer ſcheinen?

Theobald.

Gefällt mein Bild Euch?

Melanchthon
(das noch in Händen haltende Blatt betrachtend)

Wirklich! — doch die Harfe
Hängt an der Luft — das iſt ja nicht natürlich!

Theobald (mit dem Finger darauf zeigend)

Ei ſeht Ihr denn den Hoffnungsanker nicht,
Im Himmel oben? — dran iſt ſie befeſtigt!
Denn ſeht, die Harfe, denk' ich, klingt im Zimmer
So dumpf, in freier Luft nur klingt ſie rein;
Und freier, reiner iſt die Luft, je höher!
Nun kann die arme Harfe aber oben
Nicht hängen bleiben, kann an nichts ſich halten, —
Die Wolken ſind ja Thau, ſie fällt herunter: —
Da reicht der liebe Gott den goldnen Anker
Der Hoffnung ihr, ſie ſchwebt empor und klingt!

Melanchthon.

Du machſt mich ſchamroth, Burſche! — Wo iſt Luther?
Ich kann nicht länger warten!

(man hört an der Seitenthüre klopfen)

Theobald.

Horch, da klopft's!

Hans Luther, Grete, ſeine Ehefrau, treten, als Theobald öffnet, zur Seitenthüre herein.

Grete (zu Theobald)

Ihr junges Herrlein, mit Vergunſt, hier wohnt doch,
Der Bruder Martin aus dem Dorfe Möra?

Theobald.

Der Doktor Martin Luther?

Hans.

Ja, den eben,
Den ſuchen wir! — Die Alte ſchnackt 'mal wieder,
Als ob in Wittenberg, der großen Stadt,
Sie unſer Dörflein Möra kennten!

Grete.

Nun,
Du wirſt dich unſers Dörfleins doch nicht ſchämen?
Mein Martin thut das nicht, das weiß ich wohl.

Theobald (freudig erſtaunt)

Ihr ſeyd wohl gar —?

Hans.

Des Luthers Vater.

Theobald.

Was?

Grete.

Ich die Frau Grete, ſeine Mutter.

Theobald (vor Freude aufjauchzend)

Seid Ihr's?
O Freude über Freud'! — Was wird der Doktor
Sich freun! — Wie hat er Euch zu sehn gewunscht!

Grete.

Ach Gott! ich auch! schon mehr als zwanzig Jahre,
Daß ich ihn nicht sah — ist er wohl, gesund? —
Wie männlich mag er seyn!

Theobald.

(der unterdeß, ohne darauf zu hören, vor Freude herumgesprungen ist)

O Freude! Freude!
(eilt an die Mittelthüre, an die er klopft — laut rufend)
Macht auf, Ehrwürden! Euer Vater, Mutter,
Sind alle da! Macht auf, macht auf geschwind!

Melanchthon.

Er hat sich eingeschlossen?

Theobald.

Ja!

Melanchthon.

Klopf' stärker!

Theobald.

Ich klopfte gestern wohl schon hundert mal,
Vorgestern Abend auch, er hört's nicht!

(klopft wieder)

Melanchthon.

Was?

Um Gotteswillen, seit vorgestern schon
Hat er sich eingeschlossen?

Theobald (unbefangen)

Ja, Ehrwürden!
Vorgestern Mittag, als er vor dem Thor
Die Bull verbrannt, da kam er bald nach Hause.
„Nun, Bube," sprach er, „heut hab' ich 'mal wie-
„der
„Den Lügenteufel wacker scharmuziert;
„Doch auch in mir regt sich der alte Unhold.
„Ein Stückchen Teufel auch — der Hochmuths-
„geist —
„Da muß ich dran thun! — Frisch die Psalmen
„her!
„Heut hab' ich nichts gethan — muß 'mal mich
„wieder

„Zusammenraffen! — daß mich keiner höre!“
Husch fuhr er

(auf die Mittelthüre zeigend)

dort hinein und schloß die Thüre.
Ich harre bis zum Abend, klopfe, rufe, —
Doch keine Antwort; nach dem Abendsegen
Leg' ich mich schlafen — kleide morgen früh —
Mein Doktor hört nicht' — gestern Mittags —
Abends —
Die Finger thun mir weh vom Klopfen — er,
Er hört es nicht, er macht nicht auf' — heut wieder
Hab' ich geschrien, gelockt — wie Straßenbuben,
Sie können mehr nicht lärmen — doch umsonst!
Er übersetzt, und kehrt sich nichts darum!

Melanchthon.

Ist's möglich!

Hans.

Er mag ausgegangen seyn.

Theobald.

Nein, nein! er ist darin, ihr könnt mir's glauben!

Grete.

Er hat doch Essen bei sich?

Theobald.

Ei den Henker!
Wenn er in's Bibelübersetzen kommt,
Da denkt er nicht an Essen, nicht an Trinken.

Grete.

Mein armer Sohn! er ist verhungert!

Hans.

Thorin!
Ihr Weiber denkt an nichts, als an das Essen.
Und wenn ihr einen abgefüttert habt,
Dann meint ihr, habt ihr 'mal was rechts gethan,
Und könnt ihn wieder bis zum Imbiß placken.

Grete.

Drei Tag' ohn' Speis' und Trank!

Hans.

's ist etwas lange!
Doch hab' ich selber manchmal wohl das Frühstück
Und 's Gratias versäumt, wenn eine Ader
Mir Erz nicht geben wollte, und ich sah
Es doch dahinter stecken in der Gruben.

Da muß's heraus, halt's ihn es oder früh —
Es kommt auch richtig, wenn man nur sich dran hält.

Melanchthon.

Vielleicht ist ihm ein Schwindel zugeflossen —
Ein Schlagfluß —!

Grete (aufschreiend)

Gott erbarm' sich!

Theobald (geheimnißvoll und sicher)

Glaubt das nicht!
Ist er allein? Ist Gott nicht bei ihm? — treibt er
Nicht Gottes Werk? — Wird Gott ihn sterben lassen,
Eh' er's vollbracht?

Melanchthon.

Du bist kein Paragey!

Theobald.

Das freut mich!

Hans.

's Herrlein da spricht ganz gescheut.

Doch wozu Scherz und plaudern, wo man thun kann?
Rasch zugegriffen, hochgelahrter Herr!
Und Ihr da, Kleiner! — Mutter! rührt' dich! frisch!

(es treibt sie alle nach der Mittelthüre)

Jetzt angeklommt!

(sie stemmen sich gegen die Thüre)

Geht's noch nicht auf? — Wohlan!
Laßt mich einmal! —

(es drängt sie von der Thüre fort)

Ein Nürnberger Arbeit,
Mit Eurem zarten Händlein — Da, die Hacke,
Die hilft — Gewalt auf, mag biegen oder brechen!

(er sprengt mit seiner Hacke die Thüre auf. Man erblickt durch sie an einem Tische, auf welchem eine ausgebrannte Lampe steht, Luthern mit offenen starren Augen, wie todten, da sitzend)

Theobald (freudig erstaunt)

Da sitzt er!

(alle eilen in die Kammer)

Grete.

Martin! Martin! (ihn schüttelnd)

Hans.

Gott verzeih's!
Er schläft mit offnen Augen. — Sitzt er nicht
So starr, so angenagelt, wie der Kaiser
Herr Sigismund an seiner goldnen Bulle,
Im alten Conterfei zu Dublin? — Martin!
Mag dich der Henker? — Martin!

Melanchthon (zu Luthern)

Lieber Freund!
Komm zu dir!

Theobald (geheimnißvoll)

Nein! der Geist ist noch nicht von ihm!

Melanchthon (Luthern aufhebend)

Komm zu dir! — Sieh! dein Freund, die Eltern
harren!

Grete.

Wie er die Faust zusammen kneift!

Hans.

Er rührt sich!

Melanchthon.

Er lebt! — Gelobt sei Gott! —

Theobald.

Wenn er ſo da ſitzt,

Dann leſt er juſt am beſten!

Luther kommt langſam, doch immer noch mit ſtarren Augen, wie halb im Traume, aus der Kammer in den Vordergrund. Die andern folgen ihm, bleiben aber im Hintergrunde gruppirt ſtehen.

Luther.

(ſehr feierlich, mit etwas dumpfer Stimme, ohne jemand zu bemerken)

Gott ſei Dank!

Der zwei und zwanzigſte iſt auch vollendet!

(er hält ein Blatt empor und lieſt — ſehr langſam)

„Ich will, o Herr! ihn pred'gen deinen Namen
Den Brüdern, rühmen dich in der Gemeinde,
Sie werden kommen, und Gerechtigkeit
Dem Volke künden, das geboren wird."

(er läßt die Hand mit dem Blatte ſinken und verfällt in Nachdenken)

Grete (halb leiſe)

Wie iſt er ſtark und männlich worden! (lauter) Martin!
Kennſt du die Mutter nicht?

(ſie will hervor zu ihm — Hans hält ſie zurück)

Hans.

Laß ihn gewähren!
Er hat 'ne Stufe Gold zu Tag gefördert,
Die kann er doch um uns nicht fahren laſſen!

Luther.

(der ſich unterdeß erſchöpft in einen Seſſel geſetzt hat, zu dem zu ihm getretenen Melanchthon ſehr matt:)

Biſt du es, Philipp? — Nun, das iſt mir lieb!
Ich bin ein wenig matt vom Ueberſetzen;
Doch hab' ich's auch erreicht. Der Pſalm iſt fertig,
Und gut gerathen — ſieh 'mal an! —

(er reicht dem Melanchthon das Blatt, der es lieſt. Dann zu Theobald, der liebkoſend bei ihm ſteht)

Auch du da?
Du Armer! — Mußteſt wohl auf's Abendbrodt
Lang warten?

Theobald.

Hm! Ihr ſitzt ja ſchon drei Tage!

Luther.

So? — Nun Gottlob, ich hab' doch nichts verſäumt! —

(zu Melanchthon, der ihm das Blatt zurückgiebt)

Nicht wahr — 's iſt gut?

Melanchthon.

Als ob's Gott ſelbſt dictirt.

Luther.

Still, läſtre nicht! — Wer ſind die Leute?

Theobald.

(vor Freuden außer ſich aufſchreiend und immer herumſpringend)

Jeſus!
Kennt Ihr — ſo ſeht doch! — 's iſt 'n rechter Spaß!
Ich weiß mich gar vor Freuden nicht zu laſſen,
Wenn ich mir denk', wie er ſich freu'n wird! —
Kennt Ihr
Denn Eure eignen Eltern nicht?

Luther.

Du lügſt!

Grete (hervortretend)

Ja, deine Mutter!

Hans (eben ſo)

Haſt dich brav gehalten!

Luther

(freudig aufſpringend und ſie wechſelſeitig umarmend)

O Gott! mein Vater, Gott! mein Mütterlein!

Theobald (zu Melanchthon)

Ich muß Euch küſſen, würd'ger Herr!

(er kriegt Melanchthon beim Kopf und küßt ihn)

Melanchthon (ihn umarmend)

Komm her! —

Die Zeit iſt doch noch gut! —

Theobald.

Sagt' ich's nicht auch?

Luther.

Ha Mutter, jetzt! jetzt halt' ich dich im Arm,
In meinem Arm, wie du mich einſt in deinem!
O Gott! du haſt doch Wort gehalten, ſchenkſt mir,
Dem faulen Knechte, mehr, als ich verdiene!

Hans.

Faul biſt du nicht, du biſt mein Sohn!

Luther (freudig)

O Mutter!

Freund! Junge! — Wein her! — Laſſt die Pſal-
men liegen,
Ich ſelber bin jetzt ein lebend'ger Pſalm,
Denn in mir jauchzet Gottes Herrlichkeit! —
Wein her!

Melanchthon.

Mein armer, guter, glüh'nder Bruder!

Luther.

Nur nicht die Leichenbitter-Miene, Freund!
Nur jetzt nicht! — Nun, wie lebt Ihr, theurer Vater!
Wie lebſt du, Mütterlein?

Hans.

Wie ſoll man leben!
So ſchlecht und recht — ein Schrittchen täglich
weiter!
Der Tod, der hämmert friſch; am Ende wird er
Zu Tag' uns fördern, eh' wir's uns verſehn.

Luther.

Und blos, um mich zu ſehn — noch iſt's ein Traum
mir! —

Seid Ihr, Ihr guten Eltern, so weit her
Gekommen — doch zu Fuß nicht?

Hans.

Wie denn sonst?
Ich ging voran, die Alte kroch mir nach:
Und ward sie müde, nun, so half ich nach!

Luther.

Du arme Mutter du!

Hans.

Beklag' sie nicht!
Hast du einmal ein Weib — Gott schenk' sie dir! —
Geh du nur immer vorwärts — sie kommt nach!
Sie rühren gern sich, machen zwanzig Schritte
Wo wir nur fünf, doch immer so im Zikzak —
Wir sind doch eh'r an Stell' und Ort!

Luther (gerührt)

Um mich
Zu sehn! —

Hans.

Nun ja, wir hörten dorten

So seltsam kauderwelsches Zeug von dir,
Daß du 'ne neue Lehr', und weiß der Kukuk —!
So dacht' ich — muß doch einmal selber hin,
Den Martin fragen! — Nun, so sag' einmal,
Was ist denn dran, kannst mir's erklären? —

Luther.

Vater!
Ein Kind begreift's!

Hans.

Hast einen neuen Gang
Entdeckt? — Wie, oder ist es ein verfall'ner Schacht,
Den du nur aufgräbst?

Luther.

Recht! — getroffen, Vater!
's ist ein verfall'ner Schacht, die Bergleut' haben
Ihn selber zugestürzt, aus Faulheit, seht Ihr,
Und Mißgunst, lieber darben wollen sie,
Als graben, und das Erz zu Tage fördern.
Verkommen lassen sie's! —

Hans.

Gottloses Volk!

Das sind nicht Achte Knappen! — Schad' um's
Erz! —
Wär' ich der Churfürst, sieh, ich gäb's Gewerke
Für jeden frei, da sollten sie schon dran!

Luther.

Das sag' ich auch, und weil ich just die Hacke
Von ungefähr zuerst ergreif', und grabe,
Und allen Leuten zuruf': Grabt doch auch!
Warum verlieh der Herr Gott denn euch Hände?
Da liegt der Schacht, dicht vor euch, grabt doch
nur!
Weil ich das thue, seht! — so machen jene,
Die von der falschen Knappschaft, groß Geschrei,
Und nennen einen Pfuscher mich, und bilden
Den armen Leuten ein, das schöne Erz
Das sei nur für den alten Berggeist unten;
Sie sollten nur im Sande drunter kratzen,
Da würden sie schon manches Stückchen finden,
Das er heraufspeit — Ist das nicht zu toll?

Hans.

Ja, hör' nur aber — Scherz apart! — Der Berggeist,
Mit dem läßt sich nicht spaßen!

Luther.

Hm, ich denke
S' iſt blauer Dunſt! — Ein feſter Arm, Geſundheit
Und Gottes Segen, ſeht! das iſt der Berggeiſt,
Der ſprengt euch Berg und Fels —!

Hans.

So ſagt' ich auch.
Als ich noch jung war, doch der alte Kobold
Läßt einmal ſich ſein Deputat nicht nehmen!

Luther (zu Theobald)

Nun — rühr' dich! — Tiſch gedeckt!

(Theobald beſorgt den Tiſch)

Hans (zu Luthern)

Ja hör', ich
merk's wohl
Wo du hinauswillſt, aber ſag' mir 'mal,
Das Erz, von dem du ſo viel Weſens machſt,
Iſt's auch der Rede werth?

Theobald.

Gewiß vom ächten!

Hans.

Dich frag' ich, Martin! — Sieh, man gräbt und gräbt,
Und gräbt am Ende Kies, — es lohnt der Müh nicht,
Dein Erz — hat es Gehalt?

Luther (sehr betroffen)

Hört, Vater Hans,
Wahrhaftig, ja! — es hielt mir oft schon Probe.
Kommt manchmal etwas Kies auch — hätt' ich's nur
Zum Schmelzwerk erst gebracht!

Hans.

Da wird sichs zeigen!

Grete.

Doch sag' mir nur, was hast Du mit dem Pabste?
Bei uns der Pfarrer hat sich seine Brille
Darüber schier zerbrochen —

Hans.

Frau, du fängst
Von hinten alles an! — (zu Luther)
Der Pfarrer, der

Bekam 'nen Brief, darinnen ſtand geſchrieben,
Was an der Schloßkirch' du zu Wittenberg
Vor Zeug's da angeſchlagen — von der Meſſe,
Vom Ablaß, guten Werken — was weiß ich's!
Und wie du drob mit dem Dominikaner
Dem — Tetzel, glaub' ich, hieß er — diſputirt,
Und mit dem Kardinal in Augsburg ſelber.
Nun, mir gefiel es auch nicht, ob ich gleich
Es ſonſt wohl leide, wenn man auf ſein Stück hält.
Doch unſer Pfarrer, der — faſt mußt' ich lachen,
Ob dem ehrwürd'gen Herrn — als er's geleſen,
Ward er ſo kraus, als wie ein Puter, riß ſich
Die Brill' herab von ſeiner rothen Naſen
Und warf in Stücken ſie.

Luther.

Das thu' auch ich;
Und darum machen ſie ſolch groß Spektakel! —
Ich reiß' den Leuten ihre Brillen ab,
Womit der Pabſt dem armen Volk die Naſen
Gar künſtlich eingeklemmt, weil ich die Brillen
Und dann das Klemmen auch nicht leiden kann.
Und ſeht, da greif' ich — nun, Ihr kennt mich ja! —
Das Säuberliche iſt juſt meine Art nicht —!

Da greif' ich manchem wacker an die Nase,
Der schreit! —

Grete.

Natürlich!

Hans.

Reiß ihm nur nicht gar
Zusammt der Brill' die Augen aus!

Melanchthon (seufzend)

Ja wohl! —

Luther.

Ihr kommt mir querfeld ein, — der Pabst macht's
auch so,
Doch ihm gebt's um den Beutelsbacher nur,
Und ich thu das, was meines Amts ist. — Vater!
Ihr seid ein Bergmann —

Hans.

Freilich!

Luther.

Seid Ihr's darum,
Daß Ihr den Berg begaffen sollt? —

Hans.

Den Henker!

Luther.

Bearbeiten, das sollt Ihr ihn!

Hans.

Versteht sich!
Er ist ein Berg nur, ich bin Mann des Bergs,
Und dazu da, um was aus ihm zu machen!

Luther.

Nun seht — ich bin einmal ein Doktor doch,
Ein Doktor der Theologie, die krank ist, —
Muß ich sie nicht kurieren?

Hans.

Ja, du äßest
Dein Brodt mit Sünden sonst.

Luther.

Wenn ich nun seh',
Daß Hirngespinste ihr den Kopf benebeln,
Da brauch' ich kalten Umschlag — nicht? —

Grete.

Ja wohl!
Recht derbes Roggenmehl, mit kaltem Waſſer,
Das hilft vor Kopfſchmerz.

Luther.

Und wenn ſie den Magen
Sich überladen hat mit Schulgeſchwätz,
Und ich verſchreib' ihr reinen Kräuterſaft
Des Evangeliums, damit ſie wieder
So rein und ſtark wird, wie ſie Gott erſchaffen,
Iſt das nicht gut?

Grete.

Für gute Magen freilich!

Luther.

Wenn nun der Pabſt, wie 'n altes Weib — mit Gunſt
Frau Mutter! — kommt, und meiner Kranken
Mit Bilſenkraut den Kopf beräuchert, ihr
Den Kräuterſaft entzieht, mit Hexenſegen
Kuriren will — kurz, ſie zu Schanden doktert,
Daß ſie an Leib und Seele ſterben muß:
Bin ich ein Doktor, wenn ich dazu ſtillſchweig'?

Hans.

Ich schlag' mit Fäusten drein!

Luther.

Das thu' ich auch' —
Wenn nun der Pabst gar zu Gesunden tritt —
Ihr wißt es ja, auf Bergen ist's gesund,
Und Christenvolk, das ist ein Bergvolk, athmet
Die reine Luft, kann frei sich umschaun, nur
Mit Milch und Kräutern muß es sich bequemen —
Wenn nun der Pabst auch diese krank mir macht,
Durch Wein und Speisen, die sie nicht verdau'n,
Und dann zu ihnen sagt: Eßt immer zu!
Und sollt auch den Magen ihr verderben,
Kauft diese weiße Salbe nur, den Ablaß,
Zwar theuer ist sie, doch wenn ihr sie braucht,
Dann thut ihr die Diät nur fahren lassen! —
Wenn er so lügt, kann ich's als Doktor wohl
Gut heißen?

Grete.

Hm! „'s ist, wie die weiße Salbe,"
Pflag' ich zu sagen.

Hans.

Martin' hast nicht unrecht.

Ich selber schlüg' den Salbtopf ihm entzwei! —
Doch Milch und Kräuter bloß — 's ist auch nicht gut!
Ein wenig Wein, das stärkt! —

Luther.

Mit Maßen freilich!

Hans.

Nur sich Bewegung machen muß ein Mensch,
Dann kann er auch wohl trinken!

Luther.

Sehr, da hatt's! —
Da zeigt der Pabst dem armen Bergvolk eben
Nun Hüttchen, winzig klein — ein Mann, wie wir,
Kann aufrecht nicht drinn stehn — und da hinein
Soll jeder kriechen, soll mit Ablaßgeld sie
Verkleistern — seht! das nennt er gute Werke!

Hans.

Da schlag' der Kobold drein! ich kuk ja lieber
In Gottes weiter, freier Welt mich um,
Da kann ich ja aus jedem Baum mir selber
Ne Hütte bauen, in der ich aufrecht stehn kann.

Nicht eingeklemmt, so wie ein Fiedelbogen —
Zur Arbeit muß man Hand und Fuß doch rühren! —

Luther.

Ihr laßt Euch also auch die Aussicht nicht
Verbauen? —

Hans.

Possen! wozu gibt's denn Berge,
Als um sich frei und frank drauf um zu sehn?

Grete.

Wer einmal eben ist! — Ein Ehrsamenmensch
Sitzt unten gern doch auch im warmen Hüttchen,
Wenn's klein auch ist — man putzt sich's sauber auf —

Hans.

Ein Ehrsamweib! — ein Mann, der gräbt und
klettert!

Luther.

Recht, Vater! — seht, das sag' ich alles auch!
Ein jeder soll sich frei bewegen können.
Kommt's kunterbunt heraus, hat doch der Herr Gott
Die Blümelein und Wolken bunt erschaffen;
Frei duften, ziehn sie, brauchen keinen Führer!

So soll mit eignen Augen jeder sehn,
Die eignen Hände soll ein jeder rühren,
Sein Stückchen Arbeit soll ein jeder thun,
Doch nicht stolziren. — faule Knechte sind wir! —
Auch glauben nicht an eigne gute Werke —;
Es giebt nur ein gut Werk, des Herrgott's Uhr-
werk,
In dem wir alle nur die Räder sind.
Dreht jeder gleich sich um die eigne Axe!

Hans.

Das ist ja klar!

Luther.

Begreift's nicht jeder?

Hans.

Freilich!

Luther.

Und das — das nennen sie die neue Lehr! —
Wär' euer Thurm zu Babel doch so alt nur!

Hans.

Und weiter willst du nichts?

Luther.

Was sollt' ich wollen?

Grete.

Sie sagten ja, du wolltest selber Pabst seyn!

Luther.

Ich? — Gott verzeih' mir's! lieber Schaafe hüten,
Als Luthammel zu seyn von Menschenvieh! —
Der wahre Pabst, das ist der reine Wille,
Und der sitzt nicht in Rom, der wohnt in uns!

Theobald

(der ab und zu gegangen ist und den Tisch gedeckt hat)

Ich möchte Pabst seyn!

Luther (bedeutend)

Ja, du könntest's auch! —
Und dann wär' ich nicht nöthig.

Hans.

Hast du gewagt, dem Kardinal zu sagen?

Luther.

Ich ſag's der Welt, ich ſchrei ihr's in die Ohren,
Denn ziſcheln kann ich einmal nicht, — und da-
rum — —
Nun, laſſen wir das Zeug, ich muß mich doch
Genug mit placken!

Grete.

Doch warum juſt du?

Luther.

Thut's denn ein andrer? — ſeht, ich ſchwiege gern,
Doch die da reden ſollten, ſehn ja zu,
Und laſſ' Blindekuh mit Menſchen ſpielen.
Das ſchnürt die Gurgel mir, ich muß wohl ſchrein!

Grete.

Du Armer!

Luther.

Laß mich heute nur zufrieden!
Heut gilt es Freude, die kutſchirt zum Himmel,
Wenn Weisheit kriecht. — Die Becher eingefüllt!

(Theobald ſchenkt Wein in die Becher)

Wie gehts zu Haus? — Eisleben, steht es noch?
Mein friedlicher Geburtsort! o ihr glaubts nicht,
Wie mir's am Herzen liegt — da möcht' ich aus-
ruhn!
Nun — trinkt!

(er ergreift einen Becher)

Der wackre Graf, die fromme Gräfin
Von Mansfeld!

(alle trinken)

Grete.

Gott sei Dank, die gnädge Herrschaft
Thut uns viel Gutes!

Hans.

Sie sind auch noch so
Auf altem deutschen Schlag; hispanisch Wesen,
Es mundet ihnen nicht.

Grete.

Die gnäd'ge Gräfin,
Sie ist recht stolz auf dich! — Noch neulich sprach
sie:
„Frau Grete, euren Martin acht' ich höher,
Als zehn von unsern edlen Lehensträgern."

Luther.

Ha, meine gnäd'ge Herrschaft!

Grete.

„Gebt nur acht,
Ein Rüstzeug Gottes wird er werden," sprach sie.

Luther (verlegen)

O Mutter!

Hans.

Sei doch still, ich kenn' den Martin,
Er ist wie ich, er leid't's Loben nicht!
Schlägt man mir ins Gesicht, ich schlage wieder,
Doch wurmt es so mich nicht, als wenn man alfanzt
Und sagt: Herr Hans, ja — Ihr seyd doch ein Mann!
Und so und so — Zum Kukuk kann ein Mann denn
Was anders seyn, als just ein Mann?

Luther.

Ja wohl!

(auf den Tisch zeigend)

Nun, da ist aufgetischt! Kommt, setzt Euch her!
Mich hungert auch ein wenig.

(alle, bis auf Theobald, setzen sich um den Tisch)

Grete.

Armer Martin!

Drei Tag' gefastet! —

Luther.

Nehmt mit mir vorlieb,

Es ist alles, was ich hab'.

(indem er Wein einschenkt und ihnen zutrinkt)

Johannisberger!

Vom Ächten! — Unser gnäd'ge Herr, der Churfürst

Verehrt' ihn mir; ich trink' allein ihn nie,

Als wenn der Schwermuthsteufel baß mir zusetzt,

Dann bann' ich ihn durch Wein und Musika!

Grete (trinkend)

Dein Wohlsein!

Luther (ebenso)

Eures! — Allen Gnad' uns Gott

Und mach' den Lügengeist zum Spott!

Theobald.

(sich schüchtern dem Tische nähernd und einen Becher ergreifend)

Ehrwürden, darf ich? —

Luther.

Freilich, guter Junge!
's iſt heute Feiertag, mir iſt ſo wohl!
Ich könnte, Gott verzeih's! — ja heute könnt' ich
Den Teufel ſelber küſſen!

Melanchthon.

Guter Menſch!

Luther.

Sei nicht ſo traurig, Bruder! trink' mit uns! —
Vergieb! — vor Freuden hatt' ich es vergeſſen,
Wir ſah'n uns lange nicht, — wie geht's in Leipzig?
Die Unſern — halten ſie am Glauben?

Melanchthon.

Ach!

Luther.

Sag's nur heraus — ich weiß, wenn wir nicht da
ſind,
Geht alles gleich bunt über Eck — das Volk
Will ſtets geführt ſeyn, nie es ſelbſt angreifen;
Will immer, will auch nicht — das macht mich toll!
Kommt Vater! Gott geſegne uns den Willen!
(er ſtößt mit ihnen an)

Hans.

Den reinen!

Luther (zu Melanchthon)

Warst du zu Sanct Thomas?

Melanchthon.

Ja!

Sie spendeten das Nachtmahl sub utraque.

Luther.

S' ist etwas! — Nun, es wird mit Gott schon gehen.

Nur nicht den Muth verloren!

Grete.

Hör 'mal Du! —

Was ist denn das utraque?

Luther.

Gute Mutter!

Das ist wie Weib und Mann, wie Gluth und Flamme!

Melanchthon.

Das Nachtmahl unter beiderlei Gestalt.

Theobald.

Nicht blos den Prieſtern, auch uns Laien wird
Des Herren glühend Blut, der Wein geſpendet!

Grete.

Und das haſt du gemacht? — Drum nennen auch
Die Leute dich 'nen Ketzer.

Luther.

Mütterchen,
Der Bruder Fink nennt Bruder Falk 'nen Ketzer,
Das iſt nun ſchon nicht anders!

Hans.

Aber Martin
Der Kelch gebührt ja doch nur Prieſtern —

Grete.

Freilich!
Kann doch ein Prieſter auch nur Bibel leſen.

Luther (auffahrend, mit ſteigendem Affekt)
Ha! wieder 'mal 'ne Brille! — Jeder Menſch
Iſt Prieſter! jeder Menſch, er kann und ſoll

Zum Himmel kindlich kühn den Blick erheben.
Die Gnade Gottes — meint ihr, daß man auch sie
So destilliren kann und tropfenweise
Sie reichen? — Ha, sie duldet's nicht? — denn herrlich,
Unmittelbar und ganz durchströmt sie uns;
Auffangen nur soll sie der Priester — rein
Soll er sie wiedergeben — keinen Vorzug,
Nur Bürden hat er, und nicht trüben darf,
Nicht hemmen er der Gottheit Quell, ihr Labsal
Darf keinem er verweigern — hört ihrs? — Keinem!
Seht, das bezeug', drauf leb' und sterb' ich!
(er schlägt dabei mit geballter Faust auf den Tisch)

Hans.

Martin!

Grete.

Der alte Hitzkopf noch!

Luther (sanft)

O zürnet nicht,
Setz' ich mein eigen Leben, meinen Frieden,

Der mehr als Leben gilt, nicht auch daran? —

(ergreift einen Becher)

Kommt, stoßet an! — Es sterbe Streit und Hader!
Doch — nicht zu früh. Denn wie aus Contra-
punkten
Der Musika, so muß aus Kampf und Streit
Des Geistes Einklang mit sich selbst entstehen.

Melanchthon.

Ach! warum sind nicht alle gleich gestimmt!
Daß Harmonie es gebe ohne Mißton!

Luther.

Warum? — Das wirst du dorten erst erfahren! —
Der Herrgott ist ein Drucker, seine Lettern
Die setzt er rückwärts — sehn wir auch den Satz,
Wir können ihn nicht lesen — denn den Abdruck
Erhält ein jeder mit dem Leichentuchen
Im Sarge nur.

Hans.

Gott tröste Cotta's Weib!
Die kann das nun schon ohne Brille lesen!

Luther.

Um Gotteswillen! — sie kennt ich vergessen! —

Was macht sie, die mich auferzogen — sie,
Die ihn zuerst in meiner Brust entzündet
Den Strahl der Gottheit — meine zweite Mutter —?
Ihr dieses volle Glas! (er trinkt)

Hans.

Sie ist bei Gott!

Luther (erwacht)

Was sagt Ihr? — Ha so soll dann nichts mir bleiben!

Grete.

Auf ihrem Todbett ließ sie noch dich grüßen.
Wir dankten ihr, was sie an dir gethan
„Ach." — sprach sie — schon saß ihr der Tod im Auge —
Mir grauf'te, als sie sprach — (zu Hans) Gedenkst du's noch?

Hans.

Gleich als prophetisch sprach sie: „Einen Baum
„Hab' ich gepflanzt, ach! in ein sumpfigt Land.
„Die Wurzel, kühn und kräftig, wird den Maulwurf
„Aus seinem Hügel scheuchen, doch ersticken
„Wird sie das Veilchen und das Immergrün.

„Schnell wächst der Baum, und weit verbreitet
„sind
„Die Äste, aber schwach, — kein Blitzstrahl schadet
„Wohl aber Wind und Regen ihm, doch herrlich
„Wird einst auf ihn gepfropfet" — da verschied sie.

Melanchthon.

Ein sonderbarer Spruch!

Theobald.

Mir wird recht bange!

Luther.

O dieses Weib! — nichts wär' ich ohne sie!
Und was ich bin, verdank' ich ihrer Pflege!
Nun, sie hat ausgekämpft — ich werd' es auch!

Grete.

Erzählt' mir doch, wie lerntest du sie kennen?

Luther.

Ihr wißt, wie Ihr mich gen Eisenach
Zur Schule schicktet —

Hans.

Ja, ein munter Bübchen,
Kaum vierzehnjährig warst du.

Grete.

Ach, es war
Seitdem das letzte mal, daß wir dich sahn!

Luther.

Ihr hieltet mich zu Haus ein wenig strenge!

Hans.

Gedenkst du's noch?

Grete (auf Hansen zeigend)

Der Alte!

Luther.

Mütterchen,
Gott macht's mit seinen Kindern auch nicht besser;
Mit Ruthen zieht er sie — auch that's mir Noth,
Ich war ein wilder Bube!

Hans.

Wild — doch wacker!

Luther.

So kam ich hin nach Eisenach, ich sollte
Nur lesen, schreiben lernen — das verdroß mich.
Ich wollt' doch auch was bessers wissen, wollte
Gelehrt sein, wie der heilge Augustinus,
Wär's auch nur, um der Donna enge Schranken
Zu überspringen —

Grete.

Enges litt du nie.
Als Kind noch war kein Mannus dir weit genug.

Luther.

Die alten bärtigen Preimaner. — Mutter,
Sie höhnten mich, daß ich den Cicero
Nicht übersetzen konnte — das that weh!
Oft aß ich Frühstück nicht und Mittagsbrodt,
Um nur lateinische Stunde zu bezahlen.
Umsonst! die wenigen Groschen reichten kaum,
Der Hunger mich zu hüten!

Grete.

Armer Martin!

Hans.

Die knorpten's uns am Munde ab —

Luther.

Ich weiß es!

Auch war ich kummervoll, doch muthlos nicht.
Ich dachte manchmal, was Ihr mich gelehrt,
Gott iſt dein Vater ja, er wird ſchon helfen!
Gelagt, gethan! — Einſt geh' ich mit den Schülern
Currende ſingen; — ein verdammt Geſchäft!
Ich will mich lieber mit dem Teufel balgen,
Als ſo mit einem Gott bezahl' es Euch
Vor allen Thüren kriechen! — Nun, da ſing ich
So recht getroſt: Mach End' o Herr' mach Ende!
Der liebe Gott erhört's. Des Cotta Weib —
Gott geb' ihr frohe Urſtänd! — eben ſah ſie
Zum Fenſter raus, ſie rief mich an — im Hui
War ich in Cotta's Haus der Hahn im Korbe.

Theobald (mit ihm aufſtehend)

Herr! alle wackern Weiber!

Luther (eben ſo)

Ja, ſie machen
Das Leben uns zur ſchönen Melodei —
Und dieſe vollends — ha! das war ein Weib!
Sie konnte, wie der Engel Michael,

Den Drachen zähmen, in den Sternen lesen,
Und Gottes Segen spenden und Gedeihn:
Und wieder sah sie doch so menschlich drein,
Als sei nun eben alles nichts gewesen.

Grete.

Sie nahm in's Haus dich'

Luther.

Ja —

Theobald.

Das war dieselbe,

Die Euch die Flöte schenkte?

Luther.

Zahl ihr's Gott'
Ich war so unstät immer, licht und düster,
Bald hätt' ich in den Himmel springen, und
Die Sternelein herab mir reißen, bald
Mich in das tiefste Loch verkriechen mögen,
Um mich vor Gott verstecken und vor selber.
Da sprach sie: „Martin, sey gescheut! das taugt
nichts!

Da nimm die Flöte, unser Kantor wird sie
Dich spielen lehren, ich bezahl's — Probir 'mal!
Wenn's dir im Herzen vorgezogen ist
So wie ein schwarzer Vorhang — wenig Töne —
So reißt er, und du siehst die Engelein,
Die mit dem Vorhang nur Versteckens spielten!" —
So sprach sie, und — Gott ehr' mir meine Flöte!
Sie hat mich baß erquickt! Nach Gottes Wort
Ist nichts so köstlich, als die Musika.

Hans.

Auch Griechisch ließ sie und Latein dich lehren?

Luther.

Ja, alles! alles! — ha da lernt' ich wacker!
In der Rhetorik und Poeterei
Da war ich — (halblaut) Rührst dich wieder, Hochmuthsteufel?

Grete.

Der Rector schrieb uns ja — du warst der Erste
Von allen seinen Schülern.

Luther (aufstehend, halblaut zu Theobald)
Junge, hör 'mal.

Bleib bei den Eltern, 's Plappern wird zu viel. —
Muß Pſalmen überſetzen.

(er geht zur Kammerthür und öffnet ſie)

Grete (ihm nacheilend)

Martin, Martin!

Du wirſt doch heut nicht? —

(faßt ihn mit der linken Hand und greift mit der Rechten an die innere Seite der Thüre)

Was iſt das? —

(ſie zieht die Hand ſchnell zurück und beſieht ſie)

voll Tinte?

Die ganze Thür' iſt naß!

Luther (etwas verlegen)

So?

Grete.

Schöne Wirthſchaft!

Bei mir zu Haus iſt alles ſauber.

Theobald (die Thüre beſehend)

Wirklich!

Die Thür iſt ganz voll Tinte!

Luther (halb bittend)

Mütterchen!

Ich —

Hans.

Nun?

Luther (mit steigender Intonung)

Ich saß und schrieb da eben;
Da dacht' ich so des Herren wahrhaft Wort,
Und wie der Lügenteufel immer Unkraut
Zum Weizen sät, und da — Ihr könnt mir's glauben!
Da sah ich ihn leibhaftig vor mir stehn,
Mit glüh'nden Augen, unstät um sich blickend —
Die Zung' ein schneidend Schwerdt, die Haare Schlangen,
Die Füß' und Hände Klauen, blutbefleckt;
Er lachte grinsend mir ins Psalmenbuch.
Da dacht' ich: so ein schändlich Ungethüm
Soll dir den Herrgott lästern? — und da warf ich —
Hatt' ich kein Schwerdt doch bei mir, ihn zu würgen! —
Ich warf das Tintenfaß ihm an den Kopf!

Univ.-Bibl. München

Hans.

Er trotzt dem Teufel selber!

Luther (gelassen zu Theobald)

Wisch' es ab!

Theobald.

Das laß' ich bleiben! — Mancher Lügengeist
Soll Schand' und Spott noch dran sich kucken!

Melanchthon (zu Luther)

Freund'
Du zähmest wie die wilde Phantasei!
Dein eigner Eifer tödtet dich. —

Luther.

Mit nichten!
Die Phantasei, der Eifer kommt von Gott.
Wie kann das Leben tödten?

Melanchthon.

(halb leise, indem er ihn an die Seite zieht)

So ein Streich

Wie das Verbrennen von der Bulle — Warlich!
Du gehſt, wir alle gehn zu Grunde!

Luther (auch leiſer)

Bruder!
Wurſt wieder Wurſt! — Hat nicht, was ich geſchrieben,
Der Pabſt verbrannt? Ich zahl' mit gleicher Münze!
Ich bin kein Tanzbär, — werf' den Maulkorb ab —
Und wurmt's dem Alten, gut, ich will ihm ſtehn,
Wie tauſend Teufeln! — Trotz ſey ihm geboten!

Hans.

Ihr Herren, laßt das Ziſcheln! — (zu Luther) Komm zu uns,
Wir ha'n uns ja ſo lange nicht geſehn!
Erzähl' mir lieber, wie das kam — es ärgert
Mich immer noch, daß du in Erfurt dich
So Knall und Fall zum Pfaffen machteſt — Du
Ein Pfaffe! — Du, mit deinem Ungeſtüm! —
Ein wackrer Lanzknecht wärſt du worden!

Luther

Nun,
Gottlob, ich bin kein Mönch mehr!

Hans.

Recht: Gottlob!
Doch ſag' mir nur den Grund. In deinen Briefen
Da wollteſt immer du ſo mit der Sache
Nicht recht heraus —

Grete.

Ja Martin, komm', erzähle!

Luther.

Ihr wollt es — nun, ſo mag das Pſalmbuch ruhn!
Vergieb mir's, lieber Herr Gott! Kommt ein Vater
Doch auch nicht alle Tage!

Grete.

Nun geſchwind!

(Sie ſetzen ſich wieder.)

Luther.

Ihr wißt ja doch, als ich von Eiſenach
Nach Erfurt zog, zur hohen Schul' — Ihr wolltet
Mich lernen laſſen auf 'nen Advokaten —

Hans.

Ja — Gott verzeih mir's!

Luther.

Nun — ich that es auch!
Zwar war mir gleich das Recht nicht recht, ich dachte:
Wozu so viele krumme Hexenschnörkel
Um einen graden Strich? — Doch wolltet Ihr's;
Drum, dacht' ich, wills auch Gott! — Es wollt' nicht schmecken;
Doch zuckert' ich mir's mit Philosophei.
Sie machten endlich gar mich zum Magister!

Hans.

Das war gescheut!

Luther.

Nein, Vater! das war's nicht! —
Gescheut ist, was dem lieben Gott gefällt.
Und das gefiel ihm nicht — er zeigt' mir's selber;
Er stieß mich mit der Nase drauf — Nun hört nur!
Einstmals, so in den Hundstagsferien,
Geh' ich mit einem wackern Junggesellen,
Alexius — er war mein Busenfreund —
Zum Thor hinaus — die Luft war klar und heiter —

Wir wollten, müd' und matt vom Stubenhocken,
Auch einmal an des Herrgotts ſchöner Welt
Uns erluſtiren, da —

(er ſpringt vom Seſſel auf — mit ſteigendem Affekt — nach dem Vorgrunde ſchreitend)

noch ſeh' ich ihn! —
Da fährt ein Blitz herab vom heitern Himmel,
Wie eine Feuerkugel auf mich zu! —
Geblendet ſtürz' ich — Als ich mich erhole,
Da — groſſer Gott! — da — o da liegt mein Freund,
Vom Blitz getödtet — leblos mir zur Seiten —
Ich ruf' Alexius! —

Franz von Wildeneck (ſchnell hereintretend)

Nein — Wildeneck!

(alle ſtehen auf)

Luther (ſich entſetzt von ihm abwendend)

Du? — Eben jetzt? — Noch ein Alexius?

Theobald (auf Franz zweifelnd)

Da ſind des Doktors Eltern, Herr!

Franz (sehr zerstreut)

Gott grüß' Euch! —

Es thut mir leid — Melanchthon! —

(er zieht Vielen auf die Seite und spricht leise aber hastig und angelegentlich mit ihm)

Hans.

Martin! nun?

Luther.

(sehr verwirrt, wie aus einem Traume erwachend)

Ja! — sprach ich nicht von Cotta's Weib?

Theobald (auf ihn zueilend)

Was ist Euch?

(Luther preßt ihn an sich)

Ihr preßt mich! — halt! —

Luther.

Auch du Alexius?

(ihn loslassend)

Ich hab' kein Glück mit meinen Freunden, Kinder!

Grete.

Wie ganz verwirrt auf einmal!

Hans.

Nun, da gingst du

Ins Kloster also?

Luther (sich fassend)

Ja! — der Gottheit Ruf —

Er donnerte zu stark — ich mußt ihm folgen! —

Wie jetzo! —

Franz.

(von Melanchthon auf Luther zu eilend)

Ahnet dir's, prophetische Seele?

Melanchthon.

Wir sind verlohren!

Franz.

Luther! waffne dich! —

Der Kardinal Legat — er wüthet —

Luther.

Possen!

Melanchthon.

Der Brand der Bannbull' — ach!

Franz (ſehr verwirrt)

Der Churfürſt hat —
Ein kaiſerlich Mandat — du ſollſt nach Worms —
Zum Reichstag —

Hans.

Du?

Franz.

Der Churfürſt ſendet mich,
Er iſt ſchon hin nach Worms — ich ſoll dich war-
nen —
Um Gotteswillen bitten — dich beſchwören —
Das ſoll ich dich — nicht hinzugehn, zu fliehn —
Dein Leben gilt's, der Churfürſt bebt — dich ret-
ten —
Das will er — o verzeuch nicht! —

Grete.

Jeſus!

Hans.

Martin!

Franz.

Du ſollſt nicht hin nach Worms, du ſollſt nach Wart-
burg. —

Verborgen bleiben — ſonſt — ſie tödten dich,
Wie einſt den Huß den Unglückſeligen!

Luther.

Und das iſt's alles? — Nein, Alexius! —
Franz, wollt' ich ſagen — Nein, das iſt kein Blitz,
Ein Regenſchauer nur — dann kommt gut Wetter! —
Ich geh' nach Worms!

Franz.

Was?

Melanchthon.

Luther! du biſt blind?
Ein Schwerdt am Haarſeil über deinem Haupt!
Nur du allein, du ſiehſt es nicht? —

Luther.

Das meinſt du?
Und wenn ich's denn nun ſäh', ſiehſt du den Finger
Nicht eben, der es lenkt? — Und läßt er's fallen —
's iſt eine kleine Sach' um meinen Kopf, —
Wenn nur ſein Werk beſteht

Melanchthon.

Du ſtirbſt umſonſt!
Mit dir ſtirbt deine Schöpfung auch!

Franz.

Dein Tod iſt's!
Du biſt unrettbar, weißt du noch! —

Luther (im tiefen Nachdenken)

Umſonſt?

Grete.

Maria Joſeph!

Hans.

Martin, laß das bleiben!
Auch ich bin keine Memme, wenn es gilt;
Doch was zu toll iſt — treib's nicht gar zu bunt!
Ich — bitte dich — ſieh' bitten thu' ich ſelbſt
Den Kaiſer nicht — ich kann's einmal nicht leiden!
Doch dich, dich bitt' ich — folge gutem Rath!
Flieh', armer Junge, flieh!

Luther.

Das rathet Ihr mir! —

Und ſterb' ich — nun ſo wollt' es Gott nicht an-
ders —
Mit Freuden ſterb' ich —

Franz.

Ich muß dich bewundern,
Doch — o! auf meinen Knieen fleh ich dich
(er wirft ſich vor ihm nieder)
Zerſtör' dein eigen Werk nicht — flieh! Minuten
Nur ſind dir übrig — flieh'!

Luther.

Mein eigen Werk —!
Mein eigen Werk? Du kennſt das A B C nur
Wenn du von eignen Werken ſprichſt!
(Franz ſteht auf)

Luther.

(zu Theobald — ihn bei der Hand ergreifend)
Komm her
Du Bube! — ſag' wie alt biſt?

Theobald.

Funfzehn Jahre.

Luther.

Iſt, was ich treib', mein eigen Werk?

Theobald.

Ihr ſcherzt!

Luther.

Wenn's Gottes Werk iſt — ſag' 'mal ehrlich, Junge!
Kann's untergehn? —

Theobald (faſt ärgerlich)

Ehrwürden, ſpart mich nicht!

Luther.

Soll ich — du biſt mein Pabſt! — dir will ich folgen! —
Komm, gieb den Ton an, reine Flöte du! —
Soll ich nach Worms? — Sie tödten dort mich! —
Soll ich? —

(ſich von ihm ab zu den Uebrigen wendend und auf Theobald zeigend)

Er lächelt!

Melanchthon.

Weinend!

Er lächelt durch die Thränen und sagt nicht Nein! –
Akt 2 S. 134 u. 135

Luther.

Lächelt durch die Thränen
Und sagt nicht Nein! — Der funfzehnjähr'ge Bube
Beschämt euch Alte! — fort nach Worms! — Und
sitzen
Auch so viel Teufel dort, als Ziegelstein'
Auf allen Dächern — trotz sei ihm geboten,
Dem Teufel — lachen soll er nicht! — nach
Worms! —

(eilt ab — die andern folgen ihm)

Zweite Scene.

Zu Wittenberg.

(Garten beim Augustiner-Nonnenkloster.)

Therese.

(allein, einen Kranz flechtend und singend)

Die Blüthe, sie schläft so leise, so lind,
Weht in der Wiege voll Schnee;
Einlullt sie der Winter: Schlaf ein geschwind,
Du blühendes Kind! —
Das Kindlein weinet, verschläft sein Weh,
Im Traume da lächelt's, es ziehn

Herab zu ihm aus duftiger Höh
Die Schwestern und lieben und blühn.

Und kommt der Mai dann wieder so lind,
Dann bricht er die Wiege vom Schnee;
Er schüttelt die Blüthe: Wach' auf geschwind,
Du welkendes Kind! —
Sie hebt die Aeuglein, es thut ihr weh.
Sie duftet, sie rührt sich, hinzieht
Muß sie zu ihm in leuchtende Höh,
Wo strahlend die Brüderlein blühn. —

Katharina (tritt auf mit erkünstelter Heiterkeit)
So fleißig noch? du nährst dich wacker, Kind!
Es thut uns Noth, wir müssen selbst den Garten
Bestellen, wenn wir essen wollen — Sieh nur,
Die Schweizer Gärtnerin ist fort, wie alle!

Therese.
Ihr' Liebe! an die armen Pflanzenkinder,
An die — da dacht' ich jetzt nicht; — sieh ich dachte:
Die Kirche betet eben noch die Hora,
Da wirst du schnell herab zum Garten, willst
Ihr just so einen Kranz von Immergrün —

Du weißt wohl, wie wir ihn der seligen Schwester
Beate — als im Sarg' sie schlief, ihn flochten —
Der Kirche, dacht' ich, mußt du so 'nen Kranz
Heut winden, denn sie ist fast verwaisern
So traurig, dacht' ich — da wird sie sich freun! —
Da nahm ich nun die kleinen Blumenengel
Und flocht' und sang ein Liedchen mir dazu.
Da — er ist fertig! —

(sie reicht ihr den Kranz)

Katharina (ihr küssend)

Gute Seele!

Therese.

Hast du —
Die Sonne acht schon unter — hast du denn
Die Hühner schon gefüttert? —

Katharina.

Nein?

Therese.

Soll ich's thun?

Katharina.

Noch nicht!

Thereſe.

Du haſt auch wohl ſeit vorgeſtern
Am neuen Scapulier noch nichts genäht?

Katharina.

Noch nichts!

Thereſe.

Und zu Lätare iſt's beſtellt.
Wir müſſen ſticken — komm! —

Katharina.

Ich kann nicht ſticken!

Thereſe.

So kann denn ſchlafen — ſieh, die Sonne ſchläft ſchon.

Katharina.

Ach, ſie kann ſchlafen, denn ſie ſtrahlte — ich,
Ich kann nicht ſchlafen!

Thereſe.

Wie kommſt du mir vor?
Seit vorgeſtern — ſeit jener Stunde, da

Du den — heißt er der Luther nicht? — gehn,
Dem's so im Auge brennt — es blendet mich,
Als ich ihn anſah — ſeitdem bin du ganz,
So ganz verändert — ſprichſt mit mir kein Wort,
Auch mit den Blumen nicht — du ſprichſt am Ende
(mit beigendem Ernſt)
Mit Gott wohl auch nicht? Käthe, ſag' mir mal —
Haſt heute gebetet?

Katharina.

Nein.

Thereſe (entſetzt)

Maria hilf'!
Die Mutter Gottes wird recht böſe ſeyn! —
Wie kannſt du aber —?

Katharina (ſehr ſanft)

Nein, ſie iſt nicht böſe.

Thereſe (beſorgt)

Mach' mir nichts weiß! —

Katharina.

Sie hat mir's heute Nacht
Im Traume ſelbſt erzählt — ſie zürnet nicht. —

Sieh' — gutes Kind! — ich will's dir nicht verhehlen —
Ich muß ein Herz mir faſſen — muß ich's doch
Dem Heiland ſelbſt geſtehn! — ich liebe Luther —
Er iſt das Urbild, das ich mir erſehnt.

Thereſe (erſchrocken)

Du betest zu ihm?

Katharina.

Ja, ich bete zu ihm!

Thereſe (faſt zornig)

Geh' weg! — die Blumen da, ſie ſind mir lieber,
Sie ſind dem Heiland doch geweih'n — ſie ſchauen
Zur Sonne, bis ſie ſchlafen gehn!

Katharina.

Du zürnſt?
Thereſe, ſieh' — Maria zürnte nicht —

Thereſe.

Du kränkeſt ſie — auch mich — ſo hab' es denn! —
(faſt trotzig)

Ich brauch' dich nicht — mir graut nicht — kann allein
Auch wohl bei meinen kleinen Schwestern schlummern!

Katharina.

Therese! — willst du nicht einmal es hören,
Was die Gebenedeite sprach? —

Therese.

So sag's!
Ich weiß es doch, du deutest's falsch — Mir hat sie
Gelächelt — hat mich „liebes Kind" genannt;
Ich kenn' sie besser! —

Katharina.

Sieh, vergessern Nacht,
Als Mittags wir am Thore — Ihn gesehn —

Therese (ärgerlich)

Ja — beten solltest du — du hast gepredigt!

Katharina.

Da kam sie — eben war ich eingeschlafen,
Sie kam — nicht strahlend, nicht die Königin

Der Engel, nicht das Jesuskind im Arm —
Nur weiß, nur einfach reinlich angekleidet —
So trat sie zu mir —

Therese.

's war die rechte nicht!
Die kann das Jesuskind nicht fahren lassen.

Katharina.

Es war die rechte! hör' nur! — eine Lampe
Die trug sie in der Hand, sie loderte
Hell, wie sein Aug', dann trübe — endlich —
endlich
Stieg aus dem Flimmer auf ein Wunderbild. —
Könnt' ich's dir malen! — Jesus war's nicht ganz,
Und Lukker auch nicht — und ein Heiland doch —
Ein Heiland — nicht am Kreuz, auch nicht ein
Knabe;
Ein göttlich schöner Jüngling. — Hast du wohl
Den Heidengott gesehn, den mit der Leier,
Am Platze draußen, bei der Huldigung?
Aus seiner Leier floß ihm Wein und Milch,
Als ob die trockne Erd' er laben wollte,
Indeß er unverrückt gen Himmel sah.

Thereſe.

Am Thor dort ſtand er — die Aebtiſſin ließ —
Ich war noch klein — ein Schälchen Milch mir ho-
len —
Er hieß Apollo — nicht? — Ich ſeh' ihn noch.
Schön wie ein Engel, wie ein Ritter herrlich!

Katharina.

So ungefähr — ſo ſah der Heiland aus —
Doch ach — unendlich ſchöner ſeine Locken;
Ein Lilienbuſch — ein Stern die Leier!

Thereſe (erſchrocken)

Seltſam.

Katharina.

So, aber himmliſch — nicht von Holz und Stein,
Stieg er empor — der Lampe ſchwacher Schimmer
Verſchwand, — es floß ein roſenrother Schein,
Und röthete den Himmel und das Zimmer.
Maria ſprach: Die Lampe, ſie iſt dein,
Sie hüten ſollſt du — einſtens glüht ſie immer!

Thereſe.

War's auch gewiß Maria?

Katharina.

Gluth und Frieden

Durchzucken mich! —

Therese.

Sie war's!

Franz von Wildeneck (traurig eintretend)

Er iſt geſchieden!

Katharina (entſetzt)

Wer!

Therese.

Haſt du wieder, böſe Käthe du!

Das Thor vergeſſen zuzuſchließen!

Katharina (dringend)

Wer?

Wer iſt geſchieden — wer?

Franz.

Ach, Einen giebt's nur! —

Der Stern, der allen uns geleuchtet — Luther!

Dich freuen kannſt du jetzt, wenn du's vermagſt —

Er geht zum Tode! —

Katharina (aufsetzt)

Was?

Franz.

Und ich — ich folg' ihm!
Was soll ich leben ohne ihn!

Katharina (fast ohnmächtig)

Er geht
Zum Tode! — (zu Theresen)
Halte mich! —

Franz.

Was ist dir, Mädchen?

Theresie.

(Katharinen im Arme haltend, geheimnißvoll zu Franz)
Sie betet —!

Franz.

Sie? —

Katharina.

Erlöse!

Franz (erkennt)

Weib!

Thereſe.

Sie betet

Zu ihm!

Katharina.

Um des Erlöſers willen, ſage,

Wo geht der Luther hin?

Franz.

Gereut dich's nun,

Daß du auf ihn geflucht? Es iſt zu ſpät!

Er geht — zum Tode — nach der Reichsſtadt Worms.

Der Kaiſer hat ihn hin entbieten laſſen;

Dort ſoll er ſeine Lehre widerrufen.

Er — eher ging' die Sonne rückwärts! — Er,

Er widerruft nicht — und der Scheiterhaufen

Verzehrt ihn — o! Gott kann ihn ſelbſt nicht retten

Von Pfaffenwuth — ſein Tod iſt ſicher!

Katharina (höchſt ſchmerzhaft)

Gott! —

Und du? — ihr laßt ihn ziehn? —

Franz.

Kann ihn wer halten?

Ich, seine Eltern, Freunde, die Studenten,
Das ganze Volk von Wittenberg, wir lagen
Zu seinen Füßen und beschworen ihn —
Umsonst!

Katharina.

Er gieng?

Franz.

Hin zog er seine Bahn,
Wir zitterten, als wir in's Aug' ihm sahn,
„Gott ruft mich, schrie er auf, zum Ziele muß ich
„wandern!"
Die Flöt' in einer Hand, die Bibel in der andern
Zog er zum Thor' hinaus, sein Antlitz zog voran,
Wir konnten weinen nicht, wir schauten himmelan.

Katharina.

Er weiß es, daß er stirbt?

Franz.

Er sagt es selber!

Katharina (freudig)

Und lebt! — Dorothe, hörst du es! — er ist's!
Gefunden hab' ich ihn —!

Therese.

Iſt's auch der rechte?

Katharina.

Er herrſcht im Geiſterreich — er iſt's!

Franz.

Leb' wohl!

Und ſieh' zu Gott, daß er die Sünde dir,
Die du am Märtyrer begingſt, verzeihe —
Ich muß ihm nach' —

Katharina (im höchſten Kampfe mit ſich ſelbſt)

Franz!

Franz.

Ha, ich kann nicht weilen —
Ihm nach! — (will abgehen)

Katharina (ihn heftig zurückhaltend)

Franz — nimm mich mit dir!

Franz.

Was?

Katharina.

Ich will.

Ich muß ihn sehn, ich muß der Erde Götter
Vor ihm erbeben — muß ihn sterben sehn —
Und mit —

Franz (mit wachsendem Erstaunen)

Welch schneller Wechsel?

Katharina.

Frag' mich nicht!

(sehr schmeichelnd gegen Franz)

Franz! guter Franz! — o hab' nur diesmal Mitleid!
Franz! — o vergieb! — ich bin kein heilig Wesen —
Vergieb, wie ich gelästert und gebrahlt!
Ich bin ein Weib nur — ach! ein schwaches Weib!
O kniend fleh' ich, nimm mich mit dir, — Franz!

(sie will auf die Knie sinken, Franz hebt sie auf)

Franz.

Dein Wunder, Heiliger! — die Gnade siegt! —
Doch welch ein Entschluß, und wie auszuführen? —
Zum Reichstag — Weiber —?

Katharina (schnell)

Ha jetzt fällt mir's ein!
Das giebt mir Gott ins Herz! — in Pilgerkleidern
Vor kurzem starben hier zwei Pilgerinnen
Vom heil'gen Lande — ihre Kleider sind
Im Kloster noch geblieben — sie verbergen
Uns vor dem Blick der Neubegier — o komm!
Es gilt sein Leben — komm! —

Franz.

Du zäh'st gewaltsam
In deinen Zauber mich! —

Katharina (mit freudiger Erwartung)

Du nimmst mich mit?

Franz.

Mein Schicksal bist du! — Kann ich widerstreben?

Katharina.

Du Treuer! — doch noch eins! — als Ritter schwör
mir's,
Schwör's auf dein Schwerdt — es ist ja auch ein
Kreuz. —

Mich nicht an Luthern zu verrathen — nicht
Mich ihm zu nennen — o, versinken müßt' ich,
Sollt' ich vor ihm erröthen!

Franz.

(die beiden Finger auf das Heft seines Schwerdes legend)

Ich beschwör's!

Katharina.

Wirst du — auch selbst in seiner Todesstunde
Ihm nichts verrathen, daß ich nicht dereinst
Im Himmel noch vor ihm erröthen darf? —
Gelobst du mir's?

Franz.

Ja, wunderbares Mädchen!
Ich bin dir unterthan —

Katharina (ihm bei der Hand ergreifend)

So komm!

(halb beschämt zu Theresen, die unterdeß sie unverwandt angestaret hat)

Therese?

Therese (mit ausbrechendem tiefem Schmerze)

Du tödtest meinen Heiland! —

Katharina.

Zu ihm will ich! —
O diesen Blick nicht! ich ertrag' ihn nicht!
O kann ich anders? — Komm!

Therese (sehr schmerzhaft)

Zertritt auch mich!

Franz.

Macht fort!

Therese

(sich von der sie umschlingenden Katharina losreißend)

Nur beten will ich noch!

Katharina (heftig)

Ich kann's nicht!

Therese (zu den Blumenbeeten tretend)

Ihr Blumenengel — soll ich gehn? — ihr säuselt! —
(sehr wehmüthig)
So muß ich? — ja? —
(bleibt in Nachsinnen verloren stehen)

Katharina.

(mit äußerstem Schmerz auf die Blumen blickend)

O meine Hyacinthe!

Thereſe.

Ja, deine duftet unterm Zimmergrün,
Und meine — welkt! (faſt weinend, doch kindiſch)
Ich geh' ja ſchon!

Katharina.

Zu ihm!

(eilt von der Bühne, Franz und Thereſe, letztere zögernd, ihr nach.)

Dritter Akt.

Erste Scene.

Zu Worms.

(Saal im kaiserlichen Schloße. Im Hintergrunde eine Mittelthüre mit zwei Flügeln, an beiden Seiten große altgothische Schnitzwerke im Hautrelief — nemlich: Rechts im Quadrat ein Wolf vor einem Altar, auf welchem ein Kelch steht, vor ihm ein knieender Bär, der ihm das Meßbuch vorhält, links ein Bock und ein Schwein, die einen todten Fuchs auf der Bahre tragen, voran geht ein Hase mit einer langen Fackel, ein Bär, der ein Weihfaß, und ein Wolf, der das Kreuz trägt. Ueber dem Bilde zur Rechten ein kleineres Medaillon, worin ein Pelikan, der mit dem Blut aus seiner Brust die Jungen füttert, über dem zur Linken, ein Phönix in den Flammen)

Herzog Erich von Braunſchweig. Herzog Georg von Sachſen. Markgraf Albrecht von Brandenburg. Mehrere deutſche Fürſten und Ritter. Kanzler Spalatinus. Ein ſpaniſcher Herold.

Herold.

(durch die Mitte vorn heraustretend)

Platz da! die Flügelthür bleibt frei, ihr Herrn!
Für Kaiſers Majeſtät! —

Markgraf Albrecht (vor ſich)

Hiſpaniſcher Molch!

Erich (halblaut)

Die Majeſtät läßt uns verteufelt warten!

Albrecht (zu Spalatinus tretend)

Sahst Ihr den Kaiſer geſtern einziehn?

Spalatinus.

Ja!

Albrecht.

Sein Spitzenkragen war wohl unter Brüdern
Ein Bergſchloß werth!

Spalatinus.

So wie man's nimmt! —

Erich.

Ich dächte,

Wir gäben unsre Schlösser doch nicht drum!
's sind unsre Spitzen! — Trägt der Kaiser welche —
Wir haben Spitzen auch, die tragen uns!

Albrecht.

Saht ihr den stolzen Blick, mit dem er einzog? —
Der Churfürst Friederich ritt neben ihm;
So still, so ruhig sank sein Blick hinab,
So, denk' ich, müßt' ein Maler das Gewissen
Abkonterfei'n, wenn's Wehrschau hält im Herzen,
Und keinen Roßstreck trift!

Erich.

Wie sie da ritten —

Der Kaiser, der nicht gnug der Kronen hat,
Und Friederich, der keine braucht, da schien mir's,
Als sey's im heil'gen röm'schen Reich nun Abend,
Die Sternlein hätten alle ausgeblinkt,
Und nur der eine Mond sei noch am Himmel.

Wie gestern Abend neben dem Kometen; —
Er blitzte feurig der Komet, doch konnt' er
Den Mond nicht überblitzen, jener schwand,
Und dieser — nun, der strahlte ruhig weiter,
Und nicht einmal zu ahnen schien er es,
Daß Berg' und Thal sein Friedensstrahl befruchte.

Mehrere.

Dort kommt er!

Churfürst Friedrich, gleich nach ihm Kardinal Aleander.

Alle Fürsten und Ritter

(dem Churfürsten entgegen rufend)

Heil dem weisen Friederich!

Churfürst.

Gott grüß' Euch, Herrn und Brüder! — Spalatinus! —

(er zieht letztern auf die Seite und spricht leise und angelegentlich mit ihm)

Ein Ritter

(zu den andern, auf den in der Entfernung stehen gebliebenen Kardinal zeigend, halblaut)

Seht ihr den Basilisk?

Albrecht (eben ſo)

Was gilts, wir halten
Ihm einen Spiegel vor, das wackre Pfäffiein,
Den Luther — kukt er drein, gebt acht, er platzt!

Erich.

Den Luther nun wohl nicht, den frechen Ketzer. —
Der ſchwatzt den Leuten ja den Glauben ab,
Er läugnet Gott und Höll' und Himmel!

Albrecht.

Glaubts nicht!
Er iſt ein wackrer Mann!

Erich.

Den Henker auch!
Ich meines Orts, ich mag ihn nicht — ich halt' mich
Wie an mein Schwert, ſo an den alten Glauben,
Wiewohl ich mir (auf den Kardinal zeigend) dort von den rothen Krebſen
Auch juſt nicht in die Naſe kneipen laſſe.

Kardinal

(ſich den Fürſten mit einer Verbeugung nähernd)

Der heil'ge Vater läßt Euch ſeinen Seegen
Entbieten, edle Herren! —

Albrecht (halblaut)

Zu viel Gunſt!

Kardinal.

Er iſt verſichert, daß auf dieſem Reichstag
Die Deutſchen, ſtets der Kirche treue Kinder —

Erich.

Nur Wickelkinder nicht!

Kardinal

(ohne ſich aus der Faſſung bringen zu laſſen)

Daß ſie gedenken,
Mit ihm vereint die Spaltung auszurott'en,
Die Kirch' und Glauben jetzt vom frechen Ketzer,
Von jenem Auguſtiner droht, dem Luther.

Albrecht.

Ihr meint doch nicht, daſſelbe Faſtnachtsſpiel,
Wie einſt zu Coſtnitz mit dem Huß zu treiben?

Kardinal.

Und wenn ich's meinte? —

Georg (trotzig hervortretend)

Ja — er meint's — mit Recht!

Der Pfaff' muß widerrufen oder brennen!
Soll unser schönes Sachsenland, ganz Deutschland
Verheeret werden, wie das Böhmerland
Durch Huß? — Bei meinem Eid! ich duld' es
nicht! —
Der Luther —

Erich.

Ja, das Reich kann ihn verdammen,
Doch muß die Kirche ihre Nase nicht
In alles stecken!

Kardinal.

Muß die Kirche nicht,
Wiewohl mit Schmerz, den Leib des Ketzers opfern,
Um seine theure Seele zu erretten?

Erich.

Den Leib des heil'gen röm'schen Reichs wohl auch?

Albrecht.

Und daß es sich nicht rühre, lullt Ihr ihm
Durch Wiegenliederchen die Seel' in Schlummer.

Kardinal.

Ihr scherzt zur Unzeit!

Erich.

Nein, Ihr scherzet, Herr!
Seht her! — ich bin ein treuer Katholik!
Das Ketzervolk — ich möcht' sie alle braten' —
Doch muß der Pabst es auch zu bunt nicht treiben. —
Bin ich gleich Herzog nur, doch laß ich mich
Zu seinem Fußtritt nicht gebrauchen, Herr!
Wie Kaiser Heinrich lobesan — das merkt!

Ein Ritter (zum Kardinal)

Wir sind nicht mehr so dumm, als sonsten, Herr!

Ein andrer (eben so)

Die Zeit ist aus, da Ihr mit rothen Kreuzchen
Von Hab' und Gut uns locktet!

Kardinal (mit erzwungener Fassung)

Groben Reden
Entgegnet Höflichkeit durch Schweigen nur!

Albrecht.

Recht, Herr Legat! wo gute Sitte scheidet,
Da fällt die feine ihren Platz: ein Kohlkopf.

Behängt Ihr ihn mit einer Mummelkappen,
Er ähnt dem Menſchenhaupt aufs Haar.

Churfürſt
(der indeß mit Spalatinus leiſe geſprochen — zu dieſem halb laut)

Nicht möglich!

Spalatinus (eben ſo)

Wie ich's Euch ſag', ich fürchte, daß er kommt.

Churfürſt.

Die dringende Gefahr —

Spalatinus.

Schreckt andre ab.
Den Luther ſpornt ſie an — Ihr kennt ihn ja.

Churfürſt (ſchmerzhaft)

O Gott!

Kardinal.
(ſich dem Churfürſten, den er ſchon vorher beobachtet hat, nähernd)

Ewr Durchlaucht ſcheinen unwohl, — blaß

Churfürſt.

Die Farbe meiner Mutter, Herr Legat!

Kardinal.

Wie soll ich das verstehn?

Churfürst.

Mein Vaterland
Seh' ich erblassen vor Verhängniß,
Kann da der Deutsche müßig ruhn?

Kardinal.

Nicht sündlich!
Doch hoffen Kirch' und Reich, daß Eure Weisheit
Sie heilen werde —

Churfürst.

Wenn ich das vermöchte!

Kardinal.

Sie hoffen um so mehr von Euch die Heilung,
Als Ihr, durch Übermaaß von edler Milde
Fast mißgeführt, ein Übel wurzeln liegt,
Was überall, das Land verpestend, wuchert.

Churfürst.

Ihr sprecht mir zu gelehrt, hochwürd'ger Herr!

Kardinal (ihn forschend ansehend)

Der Luther —

Churfürst.

Ah! — ich dächte, Herr Legat!

Wir brächen davon ab!

Kardinal.

Verzeihn, Eu'r Gnaden,

Die Sache läßt sich nicht bestehn bestätigen.

Der meuterische Mönch ist vorgeladen

Zum Reichstag —

Churfürst.

Ja!

Kardinal.

Ihr habt ihm das Mandat

Einhändigen lassen?

Churfürst.

Allerdings!

Kardinal.

Und werdet

Den Ungehorsam nicht begünstigen wollen?

Churfürſt.

Herr Kardinal, was meines Amts iſt, weiß ich,
Als deutſcher Reichsſtand und als Landesfürſt —
Hier ſitzt Ihr nicht zur Beichte!

Kardinal.

Gott verhüte! —
Nur dauert mich das ſchöne Sachſenland —
Bann, Interdikt zu leiden, ob der Thorheit
Von einem Ketzer — wäre freilich hart.
Doch würde ſich der heil'ge Vater ungern
Dazu genöthigt ſehn, — im Falle daß —

Churfürſt (halb ironiſch)

Wahrhaftig? — würd' er?

Kardinal.

Eure Gnaden alſo
Sind Glaubens halber und aus Weisheit ſchon
Genöthigt, den Rebellen nicht zu ſchützen,
Der durch Verbrennung ſchon der Dekretalen
Des Feuers würdig iſt —

Churfürſt (mit ausbrechender Hitze)

Des ew'gen Feuers

Herr! wär' ich würdig, könnt' ich Eurem Grimm
Ein schuldlos Wesen opfern! — Gut und Blut
Muß ich — sonst wär' ich werth nicht, Fürst zu
seyn, —
Dem letzten meines Volks — geschweige denn
Dem Mann', auf den ich stolz bin — Luthern opfern.

Kardinal
(lauschend, doch immer mit ruhiger Fassung)

Der Mönch hat also wohl nach Eurer Meinung
Noch Lob verdient, daß er die heilge Bulle
Ins Feuer warf — des Aufruhrs Glut entzündet —
An Gott und Papst gefrevelt? —

Churfürst.

Rede stehn
Wird er dem Kaiser, dem auch ich allein
Nur Red' und Antwort schuldig bin.

Kardinal (heftig)

So kommt er?

Churfürst.

Ich weiß fast, daß er ein Thor seyn wird
Uns in die Hölle laufen, wie der Huß —

Kardinal.

Denkt Eure Durchlaucht wirklich und im Ernst
Den böſen Handel gütlich beizulegen?
Den Mönch der Strafe zu entziehn?

Churfürſt.

Gedanken
Sind zollfrei, Herr Legat!

Kardinal (mit ſteigendem Affekt)

Und wollt Ihr nicht
Dem Kirchenarm ihn überliefern?

Churfürſt (standhaft und ſtark)

Nein!

Kardinal.

Bedenkt's! denn Ihr ſpielt ein gewagtes Spiel.
Wir werden es — ſonſt müßte Rom nicht Rom
ſeyn —
Gewinnen!

Herold (laut rufend)

Platz! — des Kaiſers Majeſtät!

Kaiser Karl, unter Vortretung des Reichserbmarschalls, hinter ihm Du Bossu, spanische Granden und Wache. Alle mit bedecktem Haupte zur Mittelthüre hereintretend.

(Alle deutsche Fürsten und Ritter entblößen die Häupter und stellen sich in einem Halbzirkel um den Kaiser.)

Karl

(sich umherschauend, mit einer fast unmerklichen Verneigung)

Bedeckt Euch, wohlgeborne, feste Herren!

(Die deutschen Fürsten und Ritter bedecken sich.)

Ihr seyd ja Granden auch! —

Erich (halblaut)

Zum wenigsten!

Karl.

Ihr wißt, warum Wir Euch entbieten lassen.
Des Reichstag's alte Sitte ist ein Brauch,
Der, — zwar entehrlich, wenn ein röm'scher Kaiser
Der wahre Kaiser ist, doch Duldung heischet,
Als eine löbliche Formalität,
Wodurch die Stände ihres Kaisers Willen,
Den sie zu thun verpflichtet, anerkennen.

Churfürſt.

Der Deutſchen freies Volk wird ſeinem Haupte
Die Achtung nie entziehn —

Karl.

Das glaub' ich Euch,
Zumal wenn ganz Europa vor ihm zittert.

Churfürſt.

Doch koſt das freie Volk von ſeinem Haupte,
Auch Achtung ſeines Werths. —

Karl.

Eu'r Lobden ſind
Bei guter Laune, ſchmeichelt's — das freut mich' —
(ſich von ihm abwendend)
Marſchall!
Iſt alles ſchon zum Reichstag vorbereitet?

Marſchall (mit tiefer Verbeugung)
Ja, Eure Majeſtät!

Karl (den ſich ihm nähernden Legaten gewahr werdend)
Ah! Kardinal!
Was macht der heil'ge Vater?

Kardinal.

Seinen Segen
Läßt unser Herr dem kaiserlichen Sohne
Entbieten —

Karl (kalt)

Unser Herr? — der Curialstyl
Scheint Eure Sache nicht, Legat!

Kardinal (betroffen)

Mein Kaiser!
Der Papst ist — dächt' ich —

Karl.

Unser Freund! er weiß es,
Daß vom Verhältniß zweien Herrn
Der Diener schweigen muß —
(sich von ihm abwendend zum Churfürsten von Sachsen)
Herr Fürst

Churfürst.

Gestrenger!

Karl.

Als Reichserzmeister macht Ihr es bekannt,

Daß Wir, wie sich's gebührt, die heutge Sitzung
Mit Kirchenzucht eröffnen —

Churfürst.

Soll geschehen!

Karl.

Da ist ja wohl der Mönch — wie heißt er doch?
Das kalte Pfäfflein — ja, Legate,
So glaub' ich, heißt er!

Kardinal.

Luther, gnädiger Kaiser!

Karl.

Ja, — ich entsinne mich! — die deutschen Namen
Und Titel zu behalten, fällt mir schwer!

Erich (halblaut zu Karl)

Die deutschen Kronen, die behält er besser!

Karl

(der es bemerkt hat, mit einiger Ungeduld zu Erich)

Das ist wohl hier ein altes Schloß?

Churfürst.

O ja!

Vom Kaiser Rudolph noch erbaut —

Karl

(bedeutend, mit einem Blick auf Erich)

So scheint es!

Denn eben war mir's, als ob Mäuse nisten.
Ich bin kein Freund von solchem Vieh, und Fallen
Stell ich ihm auf! — Ja, wieder auf den Luther
Zu kommen — ist ein ordinärer Narr,
Ein Ketzer nehmlich — oder ein Verbrecher
An Unsrer Majestät?

Churfürst.

Das eben nicht!

Beffu (zum Kaiser)

Er hat ein Hauptgebrechen, Herr!

Karl.

Wie so?

Beffu.

Er hat 'ne lange Feder; mit dem Schweife

Da läßt er an des heil'gen Vaters Krone,
Und mit der Spalten an der Pfaffen Bäuche!

Kardinal (beruhigt)

Ew'r Majestät —

Karl.

Seid ruhig, Kardinal!
Mein lust'ger Rath dort macht's mir selbst nicht besser.

Bessu.

Bin ich doch Mitglied einer treuen Zunft,
Die Wahrheit spricht — des Cleverschen Gedenke denk;
Im Mantel trag' ich meinen Schutzpatron,
Den Guck im Contarfei —

Kardinal.

Im Kopf doch auch?

Bessu.

Meint Ihr, man wittert Euren Geken nicht
Durchs rothe Käppchen? — Luther ist ein Spürhund!

Karl.

Wir haben, dünkt es mir, den Mönch hieher
Entbieten lassen; Marschall! ist er da?

Marschall.

Noch nicht, Ew'r Majestät!

Karl (zu den Anwesenden)

Ihr seid entlassen! —

(zum Churfürst.)

Ihr bleibt, Herr Fürst! — auch Ihr, Legat! —

(zu den Uebrigen, mit geringer Verbeugung)

Mit Gott!

(Alle, ausgenommen der Kaiser, Churfürst, Kardinal und Don Bozzu, der im Hintergrunde stehen bleibt, gehen ab)

Karl (zum Churfürst und Legat)

Wir sind allein, Ihr Herren! — Sagt mir jetzo,
Was ist das mit dem Luther eigentlich?
Ich will nicht hoffen, daß der Mensch bedeutend!

Kardinal.

Doch, gnäd'ger Herr! —

Karl.

Vielleicht ein eitler Thor,
Der an dem Wahnsinn krankt, die Welt zu bessern.
Aus solchem Volk schreit öfters nur der Neid!
Man wirft ihm ein Stück Gold, ein Ordenskreuz,
Ne Bischofsmütze zu, die macht es stumm.

Churfürst.

Den Luther schwerlich! —

Karl.

Also wirklich Schwärmer? —
Ein Rasender?

Kardinal.

Ja. — mit Besonnenheit!

Karl (lacht)

Wahrhaftig? — selten tüs, nicht beispiellos!
Man muß dazu thun! — Hat er wirklich denn
Den Ablaß angegriffen und die Messe?

Kardinal.

Er hat noch mehr gethan — des Papstes Macht,
Die Kirchenheiligen geläugnet —

Karl.

Brodneid!

Kardinal.

Die Priesterehe billigt er —

Karl.

Recht pfiffig!

Kardinal.

Die guten Werke tadelt er —

Karl.

Recht dumm! —
Wie kann er etwas tadeln, was nicht da ist? —

Kardinal.

Die Klöster will er abgeschafft —

Karl.

Wie so?

Kardinal.

Sie nützen nichts zur Seeligkeit, so meint er.

Karl.

Er glaubt an Seeligkeit? — er ist unschädlich!

Kardinal.

Er ist es nicht! — er hat zu Wittenberg
(mit einem lauernden Blick auf den Churfürsten)
In einer Stadt, die nah' bei Dresden liegt,
Des Papstes Bulle öffentlich verbrannt!

Karl (aufstehend zum Churfürsten)

In Eurer Stadt, Herr Fürst! — Das sind' ich seltsam!

Churfürst.

Verzeiht, mein Kaiser, diese rasche That —
Zu Recht erfuhr ich sie, um sie zu hindern.
Sie leben kann ich nicht —

Kardinal (beifällig)

Ich dächte doch,
Nach dem, was Eure Durchlaucht kürzlich noch
Durch Aufhebung der Anzüchter-Kommission
Zu Wittenberg geäußert —

Churfürst.

Herr Legat!
Da steht mein Lehensherr! — (auf den Kaiser zeigend)
Er ist zu weise,

Um mich, den souveränen Stand des Reichs,
In Sachen meiner eignen Unterthanen
Zur Rechenschaft zu ziehn, geschweige Ihr!

Karl.

Den souveränen Stand? — Ihr irrt, Herr Fürst!
Die Stände — vor der Hand — da giebt's noch
Stände! —
Auch Ihr seid einer — und ein achtungswerther
Doch also souverän kann niemand heißen,
Daß er begünstigen könnte, was dem Herrn
Mißfallen muß, — dem wahren Souverän.
Nur Einen Ächten giebt es, — und die Welt
Vom Donaustrome bis zu Peru's Reich
Kennt sein Gewicht! — macht, daß Ihr's nie empfindet!

Churfürst.

Mein Lehensherr, die Krone, die Euch ziert —
Auf meinen Rath hat sie das Deutsche Reich
An Euch verschenkt —

Karl.

Ihr macht mich lachen, Fürst!
Verschenkt — was ich erzwingen konnte!

Churfürst.

Kaiser!
Vergeßt die Römer-Chronik nicht! die Herren
Der Ede konnten deutschen Muth nicht beugen.

Karl.

Genug! — Ich rath' Euch — weckt den Löwen nicht!

Kardinal (heftig)

Für Luthern also diesen edlen Zorn?
Ihn segne Gott! — für den verwegnen Mönch
Den Scheiterhaufen?

Karl.

Kardinal Legat!
Ihr irrt Euch heut in mir zum zweitenmale!
Das drittemal send' ich Euch dem zurück,
Der Euch gesandt hat! — Geht, Ihr Herrn! mit Gott! —
Sobald der Fürstenrath versammelt, holt mich
Der Marschall ab.

Churfürst und Kardinal (zugleich)

Mein Kaiser —

Karl.

Nicht ein Wort mehr!

Ich werd' erwägen, und, was recht ist, thun!

(Churfürst und Kardinal gehen ab.)

Karl (ihnen verächtlich nachsehend)

Ich will Euch Sitte lehren!

(zu dem jetzt hervortretenden Du Bessu)

Du Bessu!

Verlieh' ich's, Thoren zu behandeln?

Bessu.

Herrlich.

Weil Ihr der größte seid!

Karl.

Wie so das, Bursche?

Bessu.

Die beiden da, Legat Buchsbud

Und Churfürst Gabriel, sie sind erschossen;

Ihr wollt erschossen, und ein Dreyel-Ding,

Mit Flügeln und mit Klau'n — die Flügel zieh'n es

Herauf, die Klauen reißen es herunter;

's plagt von einander! — Zwei Leben haben's
Bequem: aufhängen kann, das ist bequem;
Bequem kann aber, das ist bald gesagt.
Ihr wollt aufhängen, das ist unbequem;
Ein Ding, das Nichts ist, schießen, das ist Lö-
sung!
Ihr machtet Euch unbequem, und schießt doch nichts:
Drum seid ein Thor Ihr!

Karl.

Wenn ich, Bursche, dafür
Dich hängen ließ, wär' ich gescheut?

Hessu.

Noch minder!

(trocken)

Ihr wart ja einmal klein für mich ein Kind,
Drum mögt Ihr's thun!

Karl.

Wie?

Hessu.

Gedenkt Ihr's nicht

Auf jener Eberjagd — Ihr war't so eben
Vom Prinzen avancirt zum König — ich
Noch nicht vom Kammerherrn zum luft'gen Rath —
Schon damals littet Ihr nicht Kameraden!
Der Eber herrscht' im Forst — das nahmt Ihr krumm —
Ihr setztet daß ihm zu — er wollt's nicht leiden —
Drang auf Euch ein, und ich, als Kammerherr,
Wollt' seinem ungeschlift'nen Hauer nicht
Entrée in Eurem Bauch verstatten — denkt Ihr's?
Da rißt' ich mit dem eis'gen Dolche mich,
Den ich gezückt, — des Herrgotts Kammerherr,
Sanct Peter, zog mich schon zum Himmelsthor;
Doch Ihr war't Narr genug, Eu'r eigen Leben
Zu wagen — stürztet hin auf mich, der leblos
Schon da lag, sogt mit königlichem Maule
Das Gift mir aus der Wunde — ich genas!

Karl.

's war eine Grille!

Voſſu (mit unterdrückter Rührung)

Ja, geschenkt — das war's nicht!
Doch seid Ihr darum ewig auch mein Narr,

Und ich der Eure. — Laßt Ihr jetzt mich hängen,
So seid Ihr halb ein Narr, und das ist gar nichts! —

Karl.

Du kennst mich, Peffu, und du brauchst mich nicht,
Darum bin ich für dich allein — ein Freund.
Sprich, bin ich klein und schlecht?

Peffu.

Ihr wollt mich hängen,
Ich mag nicht baumeln! Ihr seid groß und gut!

Karl.

Im Ernste?

Peffu.

Groß, für alle kleinern Wichte,
Und Gut für mich — nur für den Herr Gott eben
Da fehlt Euch noch ein G, Ihr seid nicht Ganz!

Karl (mit einiger Bewegung)

Du kennst die Schellenkappe, nicht die Krone!

Peffu.

Die funkelt — jene klingt. Die ist ein Spiegel

Und die ein Echo — Strahl und Ton sind
ganz! —

(man hört Lärmen und dumpfes Geschrei außerhalb der Scene)

Karl.

Welch ein Geschrei?

Voltz (am Fenster)

Das Volk ruft: Luther!

Karl.

Wie?

Voltz (wie vorhin)

Ein Wagen fährt zum deutschen Ordenshause —
Er hält — ein dicker Schwarzrock steigt herab —
Das Volk umringt ihn, küßt ihm Händ' und Füße —
O kommt doch — seht! — das ist der Luther! —

Karl (hastig hinausblickend)

Der?

Voltz.

Er ist's!

Karl (vom Fenster gehend — verächtlich)

Der Lärm macht mich nicht zum Ketzer!

Boffa.

Wer weiß!

Karl.

Die Dicken schaden nicht!

Boffa.

Mit unter!

Sie greifen tüchtig zu! der Luther dort

Scheint stark genug, um Euer Arm zu sein,

Der goldnen Bull, ein Loch in Kopf zu schlagen.

(Lacht von außen.)

Karl.

Noch immer Lärmen? — (Zur Thür hereinrufend.)

Ruhe! — Die Welt ist

toll heute! —

Abscheulich Volk, die Deutschen! — Wenn die Welt

Mir schon nach meiner Pfeife tanzt! —

Boffa (noch am Fenster).

Plötzlich!

Die Hellebarden schauen wieder drein!

Das Volk verläuft sich — nur ein Schuster steht

noch —

Er scheint zu merken, daß dem römischen Reich
Der Schuh drückt — Narr! so flick's! — das flickt
ja jeder!

Karl.

(höhnisch hinausblickend — mit Selbstzufriedenheit)

Der Platz ist leer!

Bossu.

Wenn nur die Hellebarden
So gut wie Köpfe, Federn knicken könnten!

Karl.

Nicht nöthig! — dazu füttert man die Pfaffen!

Bossu.

Die Pfaffen? hm! So kuckt Euch doch 'mal um!

Karl.

Wie?

Bossu.

Seht Ihr nichts?

Karl

Was soll ich sehn?

Bessu.

's ist lustig!
Ein Narr sieht manchmal mehr, als wie ein Mann —
Seht Ihr das Schnitzwerk dorten an der Wand? —

Karl (einen lächelnden Blick darauf werfend)

Die Fratzen da? — 's ist plump, wie alles Deutsche! —

Bessu.

's ist Schwester-Bruderkind, vom Konterfei
Am Münsterthurm zu Straßburg — Aufgeschaut!
Ein Wolf liest hier die Messe, und ein Esel
Hält ihm das Meßbuch vor; — auf einer Bahre
Schleppt Volk und Sau dort einen todten Fuchs; —
Das Weihfaß trägt der Bär, der Wolf das Kreuz,
Und wer den Fuchs zu Grabe leuchtet — Sieh!
Das ist ein kleiner Haas' mit einer Kapuz!

Karl (lächelnd hinblickend)

Ein Esel Messe lesen! — Nun, ein andrer
Der thut's auch nicht! —

Bessu.

Hört, Kaiser, sagt das nicht!

Ein Oberhemd, und ein Kelch — ich geb' sie nicht
Um unsrer Beider Schellenkappen!

Karl (etwas auffahrend)

Bessu!

Bessu.

(mit einem Blick auf das Medaillon zur Rechten)

Merkt Ihr, 's ist einerlei, ob Pelikan
Die Jungen tränkt aus seiner reinen Brust,
Und ob ein Wolf mit ungewaschnem Maule
Des Lamm's Gesundheit trinkt aus dessen Herzblut? —
Die Sonn' ist doch kein Nachtlicht!

Karl.

Lustig, Narr!

Bessu.

Der Teufel lach', wenn unterm weißen Oberhemd
Er schwarze Bärentatzen sieht!

Karl,

Du siehst
Mit schwarzer Brille!

Peffu.

Wart Ihr nicht in Rom?
Habt Ihr das langgeschwänzte, vierfüßige,
Blutgierige Raubvieh dort nicht laufen sehn?
Wie es die Klauen birgt unterm Rothschauwolf,
Die Ohren unter der Kapuze?

Karl.

Hm!

Peffu.

Und wenn Ihr's habt, meint Ihr, der liebe Gott
Hab' Euch allein ein Konklavpaar beschieden?
O, glaubt es mir, — das Volk hat Rom auch,
Und weiß das alte Wandvieh dort zu denken.

Karl.

Das närr'sche Bild, — was ist es denn nun weiter,
Als Ausgeburt der wilden Phantasie!

Peffu.

Die Phantasie — das ist ein Glöckner, Herr!
Er zieht die Betglock' weil und wie er's muß;
Kann er's Euch auch nicht hochgelahrt erklären.

Warum Ihr betet, wenn er Linten thut! —
Seht, wer das närr'sche Volk gekonterfei't,
Er schnitzt — vielleicht nur, um sich Spaß zu machen,
Vielleicht auch, um sich etwas auszuruh'n
Von einem Altar, das ihm Schweiß gekostet —
Er schnitzelte die Leichenprozession
Des todten Fuchsen, ließ das kleine Häschen
Gar fleißig mit der Fackel vormarschiren, —
Ihm war der Fuchs ein Fuchs, der Hasi' ein Hase!
Doch da kommt nun ein Narr, ein Halbvernünftiger,
Wie Euer Klaus Bossu, der begafft's,
Und sagt Euch nun: Der todte Fuchs, Herr Kaiser,
Der rothgehaarte, war einst dreigekrönt;
Krepirt ist er, weil er im eignen Schwanze
Der allzulang war, sich verstrickt —

Karl.

Noch nicht.

Bossu.

So wird er's! — Laßt mir den prophet'schen Bocksprung!

Karl.

Noch iſt er heilbar!

Boſſu.

Nein! Das Katzenvolk,
Der Wolf, der Bär, der Eſel, ſeine Diener,
Sie tragen ihn ja ſelbſt zu Grabe — Laben
Um ihn vom Tod' zu retten, ſelber ihn
Mit ihren Klauen vollends noch zerriſſen. —
Ja, hätten ſie ſtatt Klauen Taubenflügel!
Sie wehten wohl ihm Lebensathem zu!
Doch jetzt —

Karl.

Du irrſt: noch hat es keine Noth!

Boſſu.

Ja, Herr, — die Katze gegen Eure Krone, —
Der Fuchs krepirt! — Das Häschen Volksver-
nunft —
Mag es auch unſtät hierhin, dorthin laufen,
Es ſetzt ſich endlich auf die Hinterbeine,
Und, hat's einmal die Fackel angeſteckt,
Was gilt's, es leuchtet künſtlich ihm zu Grabe!

Karl.

Du lang'weilst mich! —

Joffu.

Und Ihr, Ihr macht mich lachen.
Wir tauschen um — ich Kaiser, Ihr der Geck!

Karl (stolz — auf das Bild zur Linken zeigend)

Wenn auch der Fuchs krepirt, lebt doch der Phönix!
Der packt den Haasen wohl —!

Joffu.

Der rechte — ja!
Doch der wird nur geboren aus der Asche,
Und hat nicht Hellebarden — Flügel nur.

Karl.

Mag auch der Pöbelwahn die Fackel zünden,
Was kann er thun, wenn alle Fürsten zittern
Vor meinem Blick, wenn eine halbe Welt
Vor mir erbebt! —

Boffu.

Meint Ihr, sie sei's nicht müde?
Weil Ihr noch jung, noch rüstig seyd, so meint Ihr
Die alte Jungfrauschaft Europia
Ins Ehband zu zwingen — Herr, Ihr irrt

Karl.

Ist sie ein Weib, so bind' ich sie mit Ketten,
Mit goldenen! — zollt mir den Plunder doch
Amerika!

Boffu.

Das ist ein dummes Mädchen!
Allein Europa, die wird Euch zu klug:
Besonders seit der Neuen Welt sie
Zu ihrer ältern Schwester Vita
Herüberkucken lassen; — das war dumm!
Sie sollte Kreuz [illegible] — weit gefehlt! —
Sie hat sich welches mitgebracht — für Euch!

Karl.

Mein ist der Jungfrau Haupt, Hispania —

Boffu.

Schon gut! So lang' das Herz nicht mit ihm fortläuft!

Karl.

In ihrem Schooße, welcher mich erzeugt,
Da walt' ich kühn —

Boſſu.

Glaubt Ihr im Ernſte, niemals
Es mit den Niederlanden zu verderben?

Karl (lächelnd)

Am Stiefel halt' ich ſie! — Italien
Folgt meinem Wink' —

Boſſu.

So lang Europa ſchlummert!
Erſtarrt iſt ſie vor Schrecken über Euch! —
Doch kommt ihr erſt das Blut in Umlauf, Herr!
Gebt Acht! — ihr erſter, freier Athemzug
Sprengt die Fußangel Kirchenthum! — Die Kette
Des Glaubens, nun — die bricht wohl nicht entzwei.
Doch die hängt auch für Rom und Euch zu hoch!

Karl.

Du willſt den Braten riechen — doch, Freund Boſſu

Daß du nur selbst kein Braten wirst —! du kennst
Die Inquisition! —

Posse.

Die trift mich nicht!
Ihr Pfeil —

Karl.

Abdrücken kann ich ihn, nicht lenken!

Posse.

Doch trift er Körper nur, nicht flücht'ge Luft. —
Da Schellen hier —

(auf sein Wamms zeigend)

nun freilich sind sie Glocken,
Doch läutet Ihr — der Pöbel glaubt, Ihr pfeift! —

Karl

Ja — glücklich ist ein Narr — er kann doch schwatzen!

Posse.

Verschwatzt Ihr nur den Reichstag nicht — 's ist Zeit!

Karl (bois)

Das Reich muß warten lernen!

Boffu.

Habt Ihr schon

Die Schweiz vergessen?

Karl (auffahrend)

Ha, verdammt!

Boffu.

Es wurmt Euch? —

Ich soll Euch einmal doch Europa malen,
So kann ich ihren schönen Busen doch,
Den Sitz der Lebenskraft und Lust und Fülle,
Das Alpenland nicht überspringen!

Karl (zornig)

Schweig!

Boffu.

Wenn Ihr mir zusagt, daß Ihr klüger seyn wollt,
Als Euer Altpapa — der trieb's zu arg!
Drum barg der Busen sich im Busentuch,
Zu dem Natur ihm selbst die Kanten webte,
Und so der Hals auch. — Rühr' nicht Pock, es brennt!

Karl.

Ein giftiger Narr!

Voffu.

Nur Magenpulver, Herr!

Karl.

Wohlan! — sind Schellen doch nicht Schwerdter!
— Schwarze!

Voffu.

Europa's Hals — das volle, süße Frankreich,
Der Punkt, auf dem des Herrgotts schönster Strahl
Sich blendend bricht, der Weg, der zu dem Körper
Den Lebenssaft in tausend Röhren führt,
Und den Champagner auch, der Rausch im Kopfe,
Im Magen Dunst erzeugt — der Hals, so dächt' ich,
Ist auch verhüllt — der Königs Kranz, so scheint's,
Das ist ein stattlich Halsband! —

Karl (wirrisch)

Lösen will ich's
Mit Peter's Schlüssel.

Voffu.

Der ist rostig, Herr!
Ihr ritzt Euch blutig —

Karl (vortretend)

Boſſu — im Vertrau'n.

Seit ich im Herzen von Europa throne,
— Denn Deutſchland iſt das Herz, und ich bin Kaiſer! —
Es war mein höchſter Wunſch, mein glühender!
Seitdem — da fürcht' ich keinen Feind — ſelbſt Gott nicht!

Ein ſpaniſcher Trabant

(mit einer Hellebarde tritt herein, nachdem er die Hellebarde präſentirt hat, laut)

Der Doktor Luther einpaßirt!

Karl (ihm winkend)

Ich weiß es!

(Trabant geht ab)

Boſſu (nach einer kleinen Pauſe)

Wie kam der zwickelbärtige Karl Euch vor?

Karl (lachend)

Wie ein zweibeinigt Pferd — man reitſcht — dann trägt's!

Wie's heil'ge römiſche Reich! —

Hoffn.

Mir schien er anders —

Mir schien er —

Karl.

Nun?

Hoffn (laut, auf den am Tor Stehend)

Jetzt der Versammenzeit.

Der Euch das Weltgericht verkündigt.

Karl (mit ungewisser Verachtung)

Gott!

Hoffn (leise)

Gott. — Einen Gott trag ich auf dem Herzen.
Im Herzen drin — da ist ein bessrer Ding!
Ihr tragt es auf dem Herzen nur zur Schau.
(mit der flachen Hand auf die Brust geschlagen)
Doch — armer Fürst! — im Herzen sitzt der Gott
Euch!
Ein Narr bin ich — ein Thor, das seid nur Ihr!
(mit ausbrechender Leidenschaft)
Ich möcht — wär's auch nur für die Ewigkeit! —
Das Ding im Herzen mir — ich möcht's Euch

gerne

In Eures nah'n! — Ihr wollt aus Eurem Herzen
Den Geck herausziehn — in Europa's Herz,
In Deutschland ihn, wie einen Funken, werfen,
Der zünden soll — denn Thorheit zündet gern! —
Doch hütet Euch! — Im Herzen Deutschland glüht
Das Feuer, das die Jungfrau neu belebet;
Der Blitz, der Euch im dunkeln Herzen sprüht,
Er trift Euch selbst, wenn sie das Haupt erhebet!
Ein Flügelpaar, das Euer Blick nicht sieht,
Band ihr von Luthern eben angeklebet:
Vertrauen, Kraft in Gott! — Mein Kaiser! Gott
beschützen!

(geht schnell ab)

Karl.

(allein, nach einer Pause, in welcher er starr auf den Boden geblickt hat, aufspringend)

Hier bin ich Gott! —

Der Reichserbmarschall (eintretend)

Ich soll zum Reichsgericht
Euch holen.

(Karl nach einiger Besinnung, faßt sich — geht schnell ab — der Marschall folgt ihm)

Zweite Scene.

Zu Vorne.

(Ein Zimmer im [illegible].)

Luther (im Vorgrunde.) Theobald (sitzt beund an einem Tisch.)

Luther (für sich.)

Hast abgeschrieben?

Theobald.

Ja!

Luther.

Es ist gut.

Theobald (ihn neugierig anblickend.)

Luther!

(Es läuft mir von Thränen fast [illegible])

„Ein' feste Burg ist unser Gott —"

Luther.

Laß sein!

Da nimm die Flöte! — spiel mir was! — der Vor-

hang

Hier vor dem Herzen — er soll reißen, denk
ich,
In wenig Stunden reißt Gottlob auch der,
Der Vorhang Leib, der mir die Seele trennt,
Von meinem Gott! —

Theobald.

(nachdem er vergebens Töne auf der Flöte hervorzubringen versucht hat)

Ich kann nicht spielen — Meister!

Luther.

Pfui, schäm' dich —! Thränen! — hast du weiter
nichts
Bei mir gelernt? —

Theobald.

Ja, Herr! — doch weinen muß ich —!
Ich weiß nicht, ob aus Trauer oder Freude —
Doch weinen muß ich! —

Luther.

Wenn sie mich verbrennen —
Wirst weinen, wie ein altes Weib — nicht wahr?

Theobald.

Will mit Euch sterben!

Luther.

So? — mir Schande machen —
Zum Herrgott nicht den Mut erheben — nicht
Für sein geheiligt Werk mit Freuden wirken?
Nur sterben willst du —! und der Teufel soll
Ins Fäustchen lachen? —

Theobald.

Wollt Ihr selbst doch sterben!

Luther.

Ich hab' auch —, 's ist ja aus, nun kann ich's sa-
gen! —
Ich hab's mir sauer werden lassen — ha,
Du hast noch nichts gethan — und doch — Pfui,
schäm' dich! —
Du warst mein Stolz! —

Theobald (weinend)

Ich weiß ja nicht mehr!

Luther (ihm die Flöte aus der Hand nehmend)

Her

Die Flöte!

(er setzt sich nieder und phantasirt während der folgenden Reden ununterbrochen auf der Flöte)

Theobald (weinend auf Luther zeigend)

Er kann spielen — er kann sterben!

Hans Luther (hereintretend)

Das Volk versammelt sich — die einen schrein,
Die andern fluchen die — Mein Sohn, mein
Sohn!

(er fällt Luthern weinend um den Hals, der immer fort spielt)

Franz von Wildeneck (hereintretend)

Mein theurer Lehrer! — Ach, der letzte Funken
Der Hoffnung licht — Der Kardinal Legat, —
Durch mehr als bübisch feine Teufelskünste
Hat er die Reichsversammlung umgestimmt.
Der größte Theil — er fordert deinen Tod; —
Der Herzog Görge dringt mit Wuth darauf;
Der alte Erich, sonst so gut, so wacker,
Er sagt, du seyst ein Ketzer, müßest sterben;

Er, Görge und der Kardinal — sie fielen
Auf einem Wall' — von Gift, von kaltem Tode
Hört' ich sie zischeln — ach, du bist verloren! —
O dahin mußt' es kommen! — Gott, o Gott!

(es fällt an Luthers Brust nieder und umfängt seine Knie. Luther wird weich)

Melanchthon (traurig hervortretend)

Hab' ich's nicht prophezeiht! — O Gott, wer soll nun
Dein Werk vollführen? Sterben, ja das kann ich
Wohl auch! — allein vollenden kann ich's nicht!
Allein nicht — (zu Luthers Füßen) Lasse es zu
Lieben!
Was kann ich ohne dich? — wer hält den Werk?

(Bleibt sinnend über Luthers Haupt gebeugen stehen — dieser wird unruhig)

Kanzler Spalatinus.

(mit erheuchelter Sorge zu Luthers Gemach)

Wenn du noch was zu sagen hast, so sage!
Du bist gefaßt, ich weiß es, bist ein Mann;
Schon holen sie dich ab, zur Reichsversammlung.
Von da zum Scheiterhaufen — wann sie Gift

Nicht mischen — das befürcht' ich! — Trinke nicht!
In Flammen lebtest du, so mußt du sterben!

(man hört von nun an das Läuten einer großen Glocke, welches, in langsamen Schlägen, bis ans Ende des Akts fortdauert)

Franz (entsetzt aufstehend)

Dein Todesläute!

Spalatinus.

Hast du einen Wunsch noch?
Ich richt' ihn aus, dein Freund —

(Luther hört etwas mit Grauen, blickt Spalatinus an, dann schlägt er die Augen gen Himmel und spricht ruhig weiter)

Spalatinus.

Ha, ich versteh' dich!

Churfürst Friedrich

(im Churmantel, den Churhut auf dem Kopfe)

Ha, Luther! jetzt ist's aus! der Kaiser wüthet —
Ganz ist er umgestimmt: — „Er soll nicht Gott
„seyn,
„Der kecke Mönch!" das rief mit einem Ton
er, —

Er drang durchs Mark mir — als er in den Saal
Hineintrat, wo die Fürsten sich versammelt,
Zum Notbehelf ihn zu foltern — Luther, Luther!
Nur Widerruf — er kann dich retten — o!
Zum Schein — dies eine mal nur widerrufe!
Du kannst ja doch —

Luther.

(Der, wie der Scharfrichter gekommen, aufgestanden ist, und um den sich die Assistenten gruppiren — legt die Hand weg.)

Ich kann, ich will nicht lügen!

Churfürst.

Ich bin dein Kurfürst, Luther! ich befehle!

Luther (ihn fest anblickend).

Das könnt Ihr nicht!

Hans.

Du bist deinem Vater!

Churfürst.

Auch mich! — du weißt mein Fürst, nicht ich der deine!

O rette mir dein Leben, meinen Frieden!
Ich bab's um dich verdient! — Kannst du mich
meßlos
Verlassen? —

Melanchthon und Franz (weinend)
Widerruf! Bruder, Freund!

(Katharina und Therese in Trauerkleidern erscheinen unter mehreren Leidtragenden Volks im Hintergrunde)

Luther (mit dumpfer Stimme)
Ich lüge nicht! — Ihr thut mir leid! ich flehe!

Katharina (vor sich — freudig)
Er sinkt — er liegt!

Churfürst (erbebend)
Es reue, Luther, mich!

(er nimmt den Churhut ab und tritt vor Luther nieder, alle Versammelten auch, bis auf Katharina und Therese)

Luther.
(sie segnend und zum Himmel blickend)
Kraft! Freiheit! Friede!

Katharina (ungeduldig aufstehend)

Stehen sie? — Du lebst!

(Fällt vom Pferde in die Bahre)

Oberförst (aus der Ferne antwortend)

Was war das?

Franz (lachend und eilend)

Nur fort!

Theobald.

Seines Onkels Stimme!

Reichserbmarschall (verdrießlich)

Der Tag bekommt Eure Dunkelheit!

Oberförst

(Ihnen ermunternd und nach sich winkend)

Ewig dort!

(Geht ab. Charlotte und Wolf ihm nach)

Marschall.

Herr Doktor, kommt!

Luther.

Noch einen Augenblick! —
Mit ihm! — laßt mich allein! — ich muß — mit Ihm!

(Hans, Melanchthon, Franz, Eberhard und der Marschall gehen durch die Mittelthüre ab.)

Luther.

(allein — tritt in den Vordgrund — sinkt auf die Knie — und spricht mit feierlicher Stimme.)

Allmächtiger!
Mein schwer beladen Herz
Drängt sich zu dir empor — zu dir! —
Welch elend Ding ist es um diese Welt
Wie ist der Teufel so gewaltig und voll List!
Er überwältigt mich — das Urtheil ist gefällt! —
Ach Gott, ach Gott! — o du mein Gott! du mein Gott!
Verlaß mich nicht, steh' du mir bei! du mußt es, du! —
Ist's meine Sach' doch nicht — was hab' ich hier zu thun?
Ich wollt' auch gute Tag', ich möcht' auch friedlich ruhn!

Ist's dein Werk nicht, das Laster, das gerechte,
Wie nicht dein?
Steh' du mir bei, du treuer, ew'ger Gott, nur du
allein! —
Nicht verlaß ich mich auf Menschen, — alles Fleisch
verdirbt wie Staub —
Du allein, o Gott! und dein Wort — wird es der
Verachtung Raub?
Hörst du mich nicht, du mein Gott? hörst mich nicht
in meiner Noth?
Bist du ganz von mir gewichen? — sieh, wie mir
die Hölle droht!
Ha, du willst dich nur verbergen? — Hast du mich
wirklich verstoßen?
Fragen thu' ich dich, — doch weiß ich, daß mich deine
Allmacht stählt! —
(Pause.)
Und doch noch dunkel hier? (sieht sich um.) —
Was ich vielleicht
ein Thor?
Der Ruf, — der mir erschallt — kam er vielleicht —
o Gott! —
War es der Teufel wohl, der mir ins Herz es
log,

Ich bin ein Knecht von dir, und trieb nur seinen Spott?
Hätt' ich gekämpft umsonst, und dich, o Gott! verhöhnt? —
Dann laß in Feuersgluth sie büßen mich die Schuld,
O ew'ge Gnadenfluth! nur daß mit meinem Blut
Das deutsche Volk sich nicht, für das ich litt und rang,
Daß sich der Pabst allein mit ihm besecke nur.
(sehr heftig)
Und das Dunkel nur, o Herr Gott, nimm von der beklemmten Brust!

(er sinkt mit dem Antlitz auf den Boden, die Mittelthüre wird geöffnet — man sieht den Marschall, Theobald und Hans)

Marschall (hereinrufend)

Luther!

(Theobald spielt auf der Flöte den Anfang des Liedes Ein' feste Burg ist unser Gott)

Luther.

(nachdem er auf die Töne gehorcht — vom Boden aufspringend und freudig)

Licht wird's! Ha, ich hab' ihn wieder, meinen Muth und Gott!

Teufel weich! er straft mir wieder und vernichtet ist
dein Spott!
Meinen Leib, den kannst du tödten — aber du wirst
doch zu Spott! —
Gott ist mit mir, Amen! Amen! Eine feste Burg ist
Gott!

(Geht durch die Mittelthüre ab — die andern folgen)

Dritte Scene.

Zu Worms.

(Oeffentlicher Platz vor dem Rathhausgebäude. Das Glockengeläute wird jetzt stärker bis zu Ende der Scene fort.)

Volk, jedes Geschlechts und Alters, unter ihnen Katharina und Therese (wie oben, in Pilgerkleidern.)

Feierliche Stille.

Katharina.

Er kommt! —

Therese (tief betrübt)
Ich seh' nur meine Hyazinthe.

Luther, von Melanchthon geführt, hinter ihm Spalatinus und Theobald.

(Luther, die Bibel unter dem Arm, mit gefalteten, erhobenen Händen, die Augen gen Himmel gerichtet)

Luther, Theobald und Melanchthon
(singen, mit bei jedem Halbvers wachsender Begleitung des Volks)

Ein' feste Burg ist unser Gott,
Ein' gute Wehr und Waffen.
Er hilft uns frei aus aller Noth,
Die uns jetzt hat betroffen. —

Herold und ein Trupp spanischer Trabanten.

Herold (laut rufend)

Platz für die Herrn und Seine Majestät!

(Herold und Trabanten — paarweise — ziehen über die Bühne — Luther und seine Begleiter stellen sich vorwärts in den Vordgrund, so daß die verschiedenen Parthien des Zugs bei ihnen vorbei kommen müssen)

Mehrere Stimmen im Volk.

Der Zug beginnt — Gott tröst den wackern Luther!

Luther, Theobald, Melanchthon und Volk (singend)

Der alte böse Feind
Mit Ernst er's itzt meint:

Groß Macht und viel List
Sein' grausam' Rüstung ist;
Auf Erd' ist nicht sein's Gleichen.

Ein Trupp deutscher Ordensritter, dann Ritter des deutschen Reiches paarweise. Zuletzt der Hochmeister Markgraf Albrecht zu Pferde.

Albrecht (vom Pferde zu Luther)
Du wagtest viel! doch du bist stark, sei standhaft!
(reitet weiter)

Luther, Theobald, Melanchthon und Volk (singend)
Mit unsrer Macht ist's nicht gethan,
Wir sind gar bald verloren.
Es streitt für uns der rechte Mann,
Den Gott selbst hat erkoren.

Du Volkn (zu Luther, im Fortgehen)
Freund! nimm die Kappe, gieb mir deine Kutte!
Wer Teufel lehrt' es dich, ein Ritter sein?
(eilt ab)

Luther, Theobald, Melanchthon und Volk (singend)

Fragst du, wer er ist?
Er heißt Jesus Christ
Der Herre Zebaoth,
Und ist kein andrer Gott,
Das Feld muß er behalten.

Braunschweigische Trabanten und Ritter paarweise, dann Herzog Erich zu Pferde.

Erich (zu sich)

Pfäfflein! du gehst ein'n sauren Gang, den letzten!
Ich bin ein Kriegsmann — doch das mag ich nicht!

(reitet vorüber)

Luther, Theobald, Melanchthon und Volk (singend)

Und wenn die Welt voll Teufel wär'
Und wollt'n uns gar verschlingen,
So fürchten wir uns nicht so sehr,
Es soll uns doch gelingen!

Geistliche von verschiedenen Orden — paarweise — Einer im Chorrock, mit einem silbernen Kreuz — zuletzt der Kardinal Albrecht ganz reitend.

Kardinal (zu sich)

Drei Sylben! Widerruf! — Das Kaiserlicht!
Wo nicht, den Tod — hab du Barmherzigkeit!
(geht vorbei)

Luther, Theobald, Melanchthon und Volk (singend)

Der Türk ist sehr böse,
Wie sind wir so blöde,
Thut er uns doch nöthig,
Der macht, er ist gerüstet,
Ein Wörtlein kann ihn fällen.

Drei Wappenherolde, ein Trupp Churbrandenburgischer Ritter und Trabanten, ein Trupp Churmainzischer. — Weitere Ritter des goldenen Vließes, paarweise, dann der Churfürst von Brandenburg in Churkleidung zu Pferde, dann, unter einem großen, von Herren

ser Rathsherrn getragenen Baldachin, Kaiser Karl in der Dalmatica, mit Krone, Scepter und Reichsapfel zu Pferde. Sein Pferd wird von zwei Pagen geführt. Hinter dem Kaiser, doch noch unter dem Baldachin, reitet rechts der Churfürst von Mainz in Churkleidung, links Herzog Georg von Sachsen. Trabanten der kaiserlichen Leibwache gehen an den beiden Seiten des Baldachins. Hinter demselben sächsische Ritter, paarweise, und der Churfürst von Sachsen, das Reichsschwerdt haltend, in Churkleidung zu Pferde. Zuletzt ein Trupp sächsischer Trabanten.

(Wie der Kaiser in Luthers Nähe kommt, hält er sein Pferd an und betrachtet Luthern genau — in Gedanken verloren entfällt ihm das Scepter. Bei diesem Geräusch fasst sich Luther, der bis jetzt unverwandt nach oben gblickt hat, sieht den Kaiser scharf an, ohne, bis Letzterer die Bühne verlassen hat, den Blick von ihm zu wenden.)

Page

(das Scepter aufhebend und es dem Kaiser reichend)

Das Scepter!

Das Scepter!
Th. 3. S. 218 u. 219.

Univ. Bibl.
München

Karl.

(ohne den Blick von Luthern zu wenden, zum Churfürsten von Brandenburg)

Ha! Herr Fürst von Brandenburg!

(der Churfürst wendet sein Pferd, und reitet zum Kaiser)

Seid Ihr nicht Kämmerer?

Churfürst von Brandenburg.

Des Reiches — ja!

Karl.

So tragt mir da das — Scepter vor, — mich hinfort!

(er reicht dem Churfürsten das Scepter, welcher wieder an seinen Platz reitet. — Der Zug geht langsam fort. Einige Schritte weiter, bei Luthern vorbei, hält Karl wieder an, und sagt, auf ihn zurückdeutend, zu Herzog Georg:)

Der dort mich anstarrt — ist das Luther?

Georg.

Ja!

Karl (vor sich)

Sein Blick durchbohret!

Churfürſt von Sachſen

(indem er bei Luther vorüber reitet, halblaut zu ihm)

Dein Auge giebt mir Kraft!

Karl (auf Luthern zurückſtarrend, vor ſich)

Ein Gott! — Ein Karl! — und der auch? —

Volk (laut aufſchreiend)

Heil dem Kaiſer!

(der Kaiſer mit den Fürſten und dem ganzen Zuge zieht ab)

Luther, Theobald, Melanchthon und Volk (ſingend)

Das Wort ſie ſollen laſſen ſtahn,
Und kein'n Dank dazu haben,
Er iſt bei uns wohl auf dem Plan,
Mit ſeinem Geiſt und Gaben.

Ein alter Eremit

(am Krückenſtabe, reicht dem Luther, indem er bei ihm vorübergeht, ein Bildniß)

Kennſt du das Bildniß des Savanerola,
Des Märtyrers? — nimm's hin — ſei treu, wie er!

(geht ab)

Luther, Theobald, Melanchthon, das ganze Volk mit voller Instrumentalbegleitung (singend)

Nehmen sie uns den Leib,
Gut, Ehr', Kind und Weib,
Laß fahren dahin,
Sie haben's kein'n Gewinn,
Das Reich muß uns doch bleiben!

(Luther und seine Begleiter gehen ab. Der Vorhang fällt.)

Vierter Akt.

Erste Scene.

Zu Worms.

(Saal der Reichsversammlung, in voller Eleganz. In der Mitte des Hintergrundes ein auf Stufen erhöhter Thron, auf welchem der Kaiser mit Krone, Scepter und Reichsapfel sitzt. Vor dem Throne, zu den Füßen des Kaisers, steht rechts der Reichserbmarschall mit einem weißen Stabe, links ein Wappenherold. Auf der untersten Stufe sitzt Du Bellay. Zu beiden Seiten des Throns laufen amphitheatralische Sitze. Zur rechten Hand des Kaisers, ihm zunächst, sitzen der Kardinal Legat, der Churfürst von Mainz, dann die Bischöfe von verschiedenen Orden, welche die ganze rechte Seite füllen. Zur Linken, dem Kaiser zunächst, die

Churfürsten von Sachsen und Brandenburg, die Herzoge Ernst, Georg und Markgraf Albrecht. Dann die übrigen der Gesellschaft, der Kurprinz und die Kurprinzessin, welche die ganze linke Seite füllen; rechts Herzog Ernst Friedrich, Karl von Baiern und Hans Ludwig. — Vor den Churfürstlichen Thron tritt eine niedrige Gestalt, die weiter unten ein kleines Tuch, mit dem sich schreibende Notarien pflegen. Zwischen Bell Luther, die Bibel in der Hand, neben ihm Melanchthon, etwas weiter hinten Kranz und Spalatinus. An beiden Seiten der Tafel ein Gedränge von Zuschauern, Rittern und Edelknaben. Im Hintergrunde ein prachtiger Credenztisch.)

Luther

(noch in vollem Ritt, seine Rede beschließend)

Und somit hab' ich dann, durchlauchtigst Kaiser,
Durchlauchtige Fürsten, gnädige Herren! Euch
Bestanden, was ich will und was ich lehre.
Ich bin ein schlechter Mönch; an Höfen nicht,
In Zellen lebt' ich, kann mich nicht schicken
Nach Hofgebrauch. — Doch sag ich ohne Scheu
Das, was der Herrgott mir ins Herz gelegt.
Nicht Eigenleb, nur meines Gottes Ehre,

Den Nutz der Christenheit, den such' ich nur.
Und drum muß ich, wenn auch einfältiglich,
Doch rein und lauter Gottes Wort verkünden.

Kardinal

(aufstehend, indem er auf einige auf dem Notariatstische liegende Bücher zeigt)

Noch einmal frag' ich Euch, sind diese Bücher
Von Euch?

Luther.

Sie sind's!

Kardinal.

Bleibt Ihr auf Eurer Meinung?

Luther.

Ich bleibe!

Kardinal.

Wollt Ihr widerrufen?

Luther.

Kann ich's? —
Was ich gelehret hab' vom wahren Glauben,
Vom christlichen Gebahren und der Gnade,

Der wirkenden, sagt's Augustinus anders?
Ist's nicht gemäß dem Evangelio?
Muß jeder, der nur reines Herzens ist,
Wär's auch mein Widerpart, es nicht bekennen,
Daß, was ich lehrte, wahrhaft christlich sey?
Kann ich verdammen das, was ewig wahr ist?

Kardinal.

So ist auch das wahr, was am heil'gen Vater
Und so viel frommen Männern Ihr gefrevelt?

Luther.

Gefrevelt hab' ich nicht am heil'gen Vater —
Ha, sei er heilig! und ich bin sein Sohn! —
(zum Kardinal leise)
Beklimpft nur hab' ich das unheil'ge Raubthier,
Das mit der Vaterschaft sich nur vermummt,
Um frech und schamlos Tyrannei zu üben;
Das — selbst gefallen, falsche Satzung lehrt,
Das — selbst in Höllenfeuern eingeschlossen,
Sich, uns den Himmel zu verschließen, anmaßt;
Das nie gestillte Habsucht alles raubt,
Nicht nur das Gold und Gut von allen Völkern,
Nicht nur das Mark von unserm armen Deutschland.

Das auch ſataniſch ſein — die Geiſter uns
Beſtrickend — uns das höchſte aller Güter,
Gewiſſensfreiheit auch uns rauben will! —
Nennt Ihr das Pabſtthum? — Ich nenn's Teufelsthum!
Bekämpfen werd' ich's, muß ich drob auch ſterben,
Bekämpfen ſeine feilen Helfershelfer,
Bekämpfen jeden Thor und Böſewicht!

Kardinal.

Welch ungeſchliff'ner Ketzer!

Luther.

Ungeſchliffen?
Das bin ich, ja! — Zu ſcharf vielleicht und feurig,
Als es dem Prieſter ziemt. — Doch ſagt mir, Ihr,
Die Ihr geſchliffen ſeid, geſchliffen habt
Jahrhunderte am reinen Diamant
Des Chriſtenthums! — was habt ihr 'rausgeſchliffen?
Verdunkelt habt ihr ihn, der herrlich einſt
Den Strahl des Lichts in alle Welt geſpiegelt,
Vergraben ihn, auf daß ihn niemand finde,
Und drüber euren Babelthurm gebaut!

Kardinal und die Mönche.
(durcheinander schreiend)

Zum Scheiterhaufen!

Luther (ruhig)

Wie es Gott gefällt!
Ich flieh' vor Gott, dem Reich' und meinem Kaiser,
Ich kämpfe nicht für mich, — für Gott und Deutschland!
Gott und mein Vaterland — ich kann's nicht schänden!
Und schänden würd' ich's, wenn ich öffentlich
Hier vor den ehrwürdigen Reichsgerichten
Die Tyrannei durch Widerruf bestärkte —
Wie würde sie mein armes Volk zertreten,
Wie stolz das Haupt erheben, frech sich rühmen,
Als sei mein Widerruf des Reichs Befehl! —
Nein, so kann ich den Gott in mir nicht lästern! —

Karl.

Du also, frecher Mönch! willst selbst ein Gott
seyn? —
Du irrst!

Luther (ruhig)

Noch nie, mein kaiſerlicher Herr!
Vermaß ich thöricht mich, ein Gott zu ſeyn.
Ich bin ein ſchwacher Menſch, und ich kann irren,
Doch nicht der Gott, der mit mir, in mir iſt. —
Das, was ich ſage, ſagt die Bibel auch,
Der Spiegel ew'ger Güte, Kraft und Weisheit.
Sie nur iſt mein Geſetz, wie unſer aller! —
Könnt aus der Bibel eines Irrthums Ihr
Mich überweiſen, wohl, ſo widerruf' ich,
Und ſelber will ich meine Büchlein dann,
Als jämmerliches Menſchenwerk, verbrennen.

Karl.

Was aber willſt du denn? —

Kardinal.

Ew'r Majeſtät!
Was dieſer Thor da will, das iſt ja längſt
Durch die Concilien ſchon widerlegt.
Er läugnet Chriſtum und ſein Mittleramt,
Empörung predigt er und Bürgerkrieg.
Nicht einen Scheiterhaufen — zehn verdient er!

Für den Verstockten ist es Gnade noch,
Von Höllengluth durch irdisch Ihn zu retten.

Luther (heftig aufschreiend)

Ich Christum läugnen! — Eminenz, mit Gunst!
Das war gelogen! — Christum läugnen, ich?
Ich meinen Gott, ich den Versöhner läugnen! —
Ihr selber läugnet's! — Werdet Menschen erst,
Nur dann könnt ihr's erkennen, was ein Gottmensch! —
Er spricht zu euch durch mich — o, fühltet ihr's,
So trüge Deutschland nur sein sanftes Joch,
Und keinen fremden Zwang!

Kardinal (laut rufend)

Da hört Ihr alle
Den Meuter! —

Luther.

Ha, sagt nicht der Heiland selber:
Den Frieden bring' ich nicht, ich bring' das Schwerdt,
Daß jeder Christ für Licht und Recht ein Kämpfer —

Kardinal (lauernd)

Auch Bilderstürmer — Sakramentenläugner —?

Luther (mit steigender Heftigkeit)

Das lehr' ich nicht, ein Greuel ist es mir!
Das Wortgezänk — ha — das macht nicht den Christen! —
Nur abthun will ich Euren Götzendienst. —
Ein Sakrament —! könnt ihr's mit Händen fassen?
Erschaffen könnt ihr's nur in eurer Brust!
Ein jedes Ding ist Sakrament dem Reinen,
Dem andern Nichts — für Keinen Zweck, nur Mittel! —
Was Noth thut, ist — Gestalt nicht — Wort nicht —: Leben! —
Weg, sag' ich, mit dem Streit' um Wort' und Form,
Der Teufel wirft und solche hohle Nüsse
Nur in den Weg, vom Ziel' uns abzulenken!
Geist und Evangelium und Glauben
An unsern Mittler in uns — Christi Reich,
Und Freiheit, Liebe, Kraft — das ist das Ziel!
Und darnach haben wir zu laufen ewig!

Erich (zu den neben ihm ſtehenden Fürſten)

Er ſpricht gelaſſen und kräftig!

Kardinal (zu Luther)

Ohne Umſchweif

Gebt Antwort — widerrufſt Ihr, oder nicht?

Luther.

Da habt Ihr ſie, ſchlecht und einfältiglich,
Sie birgt ſich hinter Hörner nicht und Klauen! —
Ich widerrufe nicht! — der Pabſt kann irren —
Concilien auch — die Schrift allein iſt wahr!
So lang' Ihr mich aus ihr nicht klaren zeigt,
So bleib' ich feſt, brennt Ihr mich auch zu Staub.
Nur dem Gewiſſen folg' ich — feſt, hier ſteh' ich —
Gott helfe mir — ich kann nicht anders! Amen!

Erich

(der unterdeſſen mit den deutſchen Fürſten der Reihe nach gemunkelt hat)

Ein tücht'ger Kerl!

(er winkt einen von ſeinen unter den Trabanten ſtehenden Edelknaben zu ſich)

Da bringt ihm 'mal die Kanne

Einbecker Bier — er soll sich dran erquicken! —
Er muß ja doch dann braten!

(Der Edelknabe geht mit der Kanne auf Luthern zu)

Mehrere Fürsten (auf Luthern zeigend)

Welch ein Mann!

Albrecht.

Die Tropfen stehn ihm auf der Stirne —

Erich.

Schade.

Daß er ein Ketzer und kein Kaiser ist!

Edelknabe

(zu Luthern mit der Kanne tretend)

Nehmt diesen Trunk, Herr Doktor!

Luther (die Kanne ergreifend)

Welcher Fürst

Denkt meiner so in Gnaden?

Edelknabe.

Herzog Erich!

Ihr sollt Euch dran erquicken!

Melanchthon.

(auf Luthern, der eben trinken will, eilend)

Luther, Luther!

Um Gotteswillen! —

Spalatinus (zurückeilend — leise)

Trinke nicht!

Wildeneck (laut ausschreiend)

's ist Gift!

Mehrere Ritter (zum Vordergrunde eilend)

Gift — Meuterei!

Andre (von der andern Seite)

Ihr lügt!

Beide Partheien (die Schwerdter ziehend)

Zum Schwerdt gegriffen!

Luther.

(ruhig zwischen sie tretend, indem er dem Herzog Ernst zu-
trinkt — allarmirte Stille)

Ew'r Wohlsein, Herzog! —

(giebt dem Edelknaben die Kanne zurück)

Wie Ihr mich gestärkt,
So stärke Gott Euch in der Todesstunde!

Kardinal und Mehrere aus der Klerisey.
Zum Holzstoß!

Luther (gefaßt)
Wohl! — ich bin bereit! — Mit Gott!
(geht langsam ab — Melanchthon, Franz und Crotatinus folgen ihm)

Karl (gebieterisch)
Legat, Euch ziemt das Fragen, mir das Richten.
(zu den Trabanten)
Bewahrt den Mönch, bis Wir ihn rufen lassen!
(einige Trabanten gehn ab)

Karl (zum Churfürsten von Sachsen)
Herr Reichsverweser, schreibt das Urtheil hin,
Wie ich's diktir' —

Churfürst.
Noch ist nicht umgestimmt —

Karl (auffahrend)

Nicht umgestimmt? — Bedarf's das, wenn ich richte?
Herr Fürst von Brandenburg!

Churfürst von Brandenburg.

Hier bin ich Churfürst,
Herr Kaiser!

Karl.

Wortgekram!

Churfürst von Brandenburg (sehr ruhig)

Mit nichten, Herr!
Wir führen hier —

Karl.

Was heißt das?

Churfürst von Brandenburg.

Wir erwählen
Den Kaiser, und beschränken, Kraft des Churamts,
Die Willkühr dessen, den wir anerkennen.

Karl (auffahrend)

Verwegner!

Bessu (zu ihm herauseufend)

Kühren klingt, wie Schweizer Kühreihn! —

Karl (sich fassend — vor sich)

Ha — er hat Recht — ich muß — doch büßt
Ihr's! —

(laut)

Herold!

Beruft die Stände! — Unterdessen sammelt,
Erbmarschall! Ihr im Helm die Stimmen ein.

Erbmarschall (einen Helm nehmend, laut)

Es gilt, ob Luther schuldig oder schuldlos —

(er geht, während der folgenden Reden, die Reihen der Stände durch und sammelt die Kugeln)

Herold (rufend)

Zuerst die Städte heil'gen röm'schen Reich's
Durch den achtbaren Handelsmann aus Augsburg,
Hans Fugger, aufgeführt —

(Fugger verläßt seinen Sitz und tritt seitwärts an die Balustrade)

Karl.

Willkommen, Fugger!

Kaiser

(mit tiefer Verbeugung meuchelt und gelassen)

Durchlauchtiger Kaiser, ehrenwerthe Stände!
Wir tragen darauf an, das Nachtmal künftig
In einer und in beiderlei Gestalt,
Wie's jeder Stadt beliebt, zu genießen.
Auch will ein Theil von uns den Ablaß ferner
Nicht zahlen, weil wir unser Geld, gottlob,
Im eignen Handel besser brauchen können.
Dann wird in jeder freien Reichsstadt künftig
Ein edler Rath mit Ernst darüber wachen,
Daß nur die Klerisey was Gottes ist,
Nicht aller Bürger Hab und Gut begehre.

(mit erhobener Stimme)

Empfehlend schließlich unsre Vorgebrachten
Und wohlerworbnen Privilegia
Dem lieben Gott, dem Reich, und unsern Für-
sten:

(mit obiger Rede)

Und sind's im übrigen gar wohl zufrieden,
Dafern man uns unmaskiret läßt,
Den Luther, wenn's beliebt, zu verbrennen.

(geht nach einer tiefen Verbeugung auf seinen Sitz)

Herold (laut rufend)

Zum zweiten ſtimmt des heil'gen römiſchen Reichs
Unmittelbare freie Ritterſchaft,
Repräſentirt vom feſten Karl von Dalberg.
(Karl von Dalberg geht an die Bankſtufe)

Kaiſer Karl (zum Churfürſten von Sachſen)

Die Dalbergs! — oft hört' ich mit Ruhm ſie nennen!
Sie ſind am Rhein zu Hauſe?

Churfürſt von Sachſen.

Ueberall,
Wo Recht und Wahrheit gilt. —

Dalberg (mit Verbeugung)

Geſtrenger Kaiſer!
Achtbare Stände! nicht gemeint ſind wir,
Wie dort ein ehrſamer Bürgerſtand,
Um unſre eigne Haut nur uns zu kümmern.
Der Doktor Luther iſt ein braver Mann!
Ob wahr, was er gelehrt, oder falſch,
Darüber will die Ritterſchaft nicht rechten,
Zumal anjetzo, wo nicht Wortgeklinge,

Wo Schwerdtgeklirr die ernste Losung ist.
Doch Luther liebt und übt Kraft und Treu,
Und darum können wir, als Ritter, nimmer
Ihm abhold sein — wir müssen Treu und Glauben
Dem Wackern halten, das ist unser Satz!
(gibt mit einer Verbeugung auf seinen Sitz)

Herold (wie vorhin)

Zum dritten dann des heiligen römschen Reich's
Erlauchte Grafenbank, repräsentirt
Vom Wohlgebornen Reichsgrafen von Stollberg-
Wernigerod'.

Stollberg.

(tritt an die Tafelrunde nach einer kleinen Verbeugung)

Herr Kaiser! liebe Herrn'
Nach reiflicher Erwägung haben wir
In Luthers Sach' entschieden und beschlossen,
Wie es gefährlich wär', des Glaubens Einheit,
Zumal in Ländereien kleinen Umfangs,
Zu stören, und Gemüther zu verwirren.
Die Stollberg's, Finken, Dohna's und Gottlob
Noch viele andre Grafen deutschen Stamm's
Sind, wie es wohlbekannt, wohl nicht Tyrannen,
Nur Freund' und Väter ihrer Sassenschaft —

Drum wollen diese Eintracht wir erhalten. —
Und ist der Luther Keim' der Zwietracht aus,
So muß das Reich ihn, wenn auch nicht als Ketzer,
Als Meuter doch nach strengem Rechte richten.
(geht nach einer kleinen Verbeugung auf seinen Platz)

Herold.

Zum vierten dann die hochgebornen Fürsten
Des heil'gen römischen Reichs virilim stimmend;
Herr Markgraf Albrecht, Hoch- und Deutschmeister.

Albrecht (an die Eintretende tretend)

Mein Kaiser, Herrn und Brüder allzumahl'
Der Deutsche Orden unsrer lieben Frau'n,
Der mich zu seinem Meister auserkoren,
Herrscht lange schon im fernen Preußenlande,
Das mit der Düna und mit Polen grenzt;
Der Wälder giebt es dort, der Nebel viel;
Die Forsten will ich lichten, wie die Körfe.
Zu Königsberg, in meiner Residenz,
Bin ich gewillgt, wie zu Wittenberg
Der weise Friederich, 'ne hohe Schule
Zu stiften — Weihrauch thut dabei nicht noth!

Wir haben Rauchs genug, nur Licht bedarf es!
Ich weiß, er Luther Licht uns schenken will,
Er nimmt als Fürst ich und als Ordenshaupt,
Daß man unangefochten ihn entlasse.

Karl (laut)

Nur daß Ihr's nicht vergeßt, den Ketzer schützen,
Heißt Ketzer sein — das kann kein Ordenshaupt!

Albrecht.

Vielleicht entschlag' ich einst des Ordens mich. —
Ich hab' Gottlob noch selber Land und Leute!

Karl (beiseite murmelnd)

Zu Lehn!

Albrecht

(mit leichter Verbeugung — beiseite)

Vom rechten Mainz, gnädiger Herr!
Die Form ist wandelbar, die Zeit verwandelt!
(Sieht auf seinen Ring nieder)

Herold.

Es folgt anjetzt Herr Herzog Görg von Sachsen.

Georg (an die Balustrade tretend)

Mein Kaiser, Herrn und Brüder! wundern thut
mich's,
Daß solch ein Lärm um einen schlechten Mönch.
Ist Deutschland denn durch den Hussitenkrieg.
Den Krebs des Landes, noch nicht gnug gewitzigt?
O glaubt es mir, der Mönch ist kalt genug,
Die Kronen zu betasten, ob sie Gold sind.
Wo Milde nichts verbessert, hilft das Schwerdt! —
Drum ließ ich gern ihn heute noch verbrennen. —
Doch Deutschlands Ehre duldet keine Schmach,
Absendetest an Kaisers ersten Reichstag,
Ein frei Geleit ist Luthern zugesagt.
Wir müssen's halten! — Schickt ihn frei zurück!
Doch läßt er dann von seiner Thorheit nicht.
Dann fort mit ihm zum Holzstoß! — das mein'
ich!

(geht auf seinen Platz)

Herold.

Herr Herzog Erich dann von Braunschweig spricht!

Erich (an die Balustrade tretend)

Mein Kaiser, Herrn und Brüder! ich bin Ritter. —

Ich hab' gar manchen in der Schlacht gesehn,
Doch solchen rüst'gen Klerpen, als den Luther,
Den sah ich nie! — Ich hab' 'ne große Sippschaft,
Doch alle meine Vettern, Gott verzeih' mir's,
Ich gäb' sie drum, hätt' ich den Mark zum Hauptmann
Bei meinem Troß! — fällt, meinen eignenArk,
Ich gäb' ihn drum, könnt' ich den Luther retten! —
Nur gab ich einmal dort dem Kardinal
Mein Ehrenwort, den Luther zu verdammen.
Dumm war's! — es thut mir leid! — doch halten
muß ichs! —
Und also werde Luther denn verdammt!

Kardinal (lacht zu den Fenstern)
Nur vexirt!

Erich (leise zu ihr)
Doch sag' ich auch dabei:
Was ich in meinem Land' an Kirchensachen
Noch ändern will — da hat kein Roth- und Schwarz-
rock
Sich drein zu mengen — das verschreibt nur auch!
(Sieht auf seinen Platz)

Herold.

Des heil'gen Reichs Erzkämmerer und Churfürſt,
Herr Markgraf Joachim zu Brandenburg,
Hochfürſtlich Gnaden!

Churfürſt Joachim
(an die Balluſtrade tretend)

Kaiſer, Brüder, Volk!
Ihr wißt es wohl, daß die von Hohenzollern
Stets Kraft und Treu geübet und geehrt;
Auch ich verehr' in Luthern ſeine Kraft. —
Doch muß die Kraft in ihren Grenzen bleiben,
Nicht überſchwemmen unſer Vaterland.
Mein Ahnenhaus war ſtets des Reiches Bruſtwehr,
Ich muß es auch ſeyn! — ſelbſt der Luther darf
Uns nicht beherrſchen! Frei Geleit dem Lehrer!
Dem Meuter Tod! — Freund oder Feind — er wähle!
(geht auf ſeinen Platz zurück)

Herold.

Des heil'gen Reichs Erzmarſchall und auch Churfürſt,

Herr Friedrich, Hochfürstlich' Gnaden, Herzog
Zu Sachsen —

Churfürst Friedrich
(an die Volksmenge tretend)

Kaiser, Brüder, Volk, vernehmt,
Wenn meine Stimme je bei Euch gegolten,
Was ich Euch treu und unverhohlen künde:
Ihr wißt es, daß mich irdischer Glanz nicht lockt,
Nur Wahrheit gilt mir was und Friede nur;
Verschlingen möge mich der Erde Schlund,
Wenn ich ob einem irdischen Gewinnst
Den Lügen folgen, sie bekämpfen will,
Den Unfried' waffnen und den Bürgerkrieg. —
Ich hab' ein treues Volk, mein Sachsenland
Liegt mir am Herzen, und es liebt mich auch. —
Der Blüthenbaum belohnt des Gärtners Pflege:
Doch lieber wollt' ich meine eigne Pflanzung
Zerstören, und ein Landesflücht'ger sterben,
Als von dem Recht nur um ein Haarbreit wei-
chen.
Für Luthern spricht die Wahrheit und das Recht,
Drum schütz' ich ihn; — seid Ihr ihm abhold nicht.

Und schändet unsers jungen Kaisers Morgen
Durch keinen Greuel schwarzer Mitternacht.
(geht auf seinen Platz)

Kardinal.

Der Kirche wird's doch auch vergönnt seyn?

Churfürst von Sachsen

Ja!
Nur Euch nicht! Ihr seyd Reichsfürst nicht

Herold.

Die Kirche.
Repräsentirt durch Ihr Hochwürden Gnaden,
Des heil'gen Reichs Erzkanzler, Herren Albert,
Markgraf zu Brandenburg und Kardinal,
Auch Erzbischof zu Mainz und Magdeburg.
(Churfürst von Mainz tritt an die Ballustrade)

Kardinal (ihm zurufend)

Bedenkt's, Herr Bruder! daß Ihr Fürst der Kirche!

Churfürst von Mainz

(nach einem bedeutenden Blick auf den Kardinal)
Mein Kaiser! Stände! Gruß und Frieden Euch!

Ich bin ein Fürst der Kirche, das ist wahr!
Und so, — doch nur von Kirchenwegen, Bruder
Des Herrn Legaten dort; — verbrüdert sind wir,
Nur außerdem nicht eben gleich gestimmt! —
Ich bin des Reiches Fürst und Kanzler auch:
Ein Kanzler wiegt das Recht, ein Fürst das Ganze,
Ein Kirchenfürst vereinigt Gott und Welt. —
Dem alten Glauben bin ich zugethan,
Dem altkatholischen nemlich, der enthaltet
Durch Krankheit, die, was ja der heilge Vater
Selbst einsieht, vom Haupt in alle Glieder
Gedrungen ist: drum thut und Heilung Noth! —
Der Luther will die Heilung abschneiden;
Er will nichts weiter, als die alte Zucht,
Wie die Apostel sie geübt, erneuen,
Weil sie entartet ist zum Scandalum.
Der Papst wär' ihm den Kardinalshut schuldig,
Doch Luther will ihn nicht, drum lasset ihn
Gebahren — er ist rein, drum reinigt Euch! —
So viel als Fürst der Kirche! — Für das Reich
Hab' ich nur noch ein Wort zu sagen: — Freiheit!
Wir sind die freien Deutschen! — Freiheit ist
Des Rechtes Tochter — darum flieht das Un-
recht! —

Nicht Scheiterhaufen, eine Säule baut
Dem Luther, der Euch lehret Deutsche seyn!
(mit steigendem Affekt)
Besonnen, kräftig, stolz und einig war't
Ihr Deutsche, — bleibt's! — Ihr könnet viel, —
seid Eins!
Sonst wird —

Karl (ihm heftig ins Wort fallend)
Nicht weiter, Bischoff!

Churfürst (gelassen)
Weiter wird
Der Kaiser schon Euch zeigen, was vonnöthen!

Karl.
Ihr seid verwegen, — aber stark!

Churfürst.
(mit einer leichten Verbeugung, sehr bedeutend)
Ein Churfürst!
(geht auf seinen Platz)

Karl

(zum Marschall, der indeß die Stimmen gesammelt hat und von den Thron getreten ist)

Ist umgestimmet? —

Marschall.

Ja!

Karl.

So zählt die Kugeln.

(zum Churfürsten von Sachsen)

Herr Reichserzweser! fündets!

Churfürst von Sachsen (steht)

Etlinde, Volk!

Die Frage war, ob Doktor Martin Luther,
Sonst Augustiner Ordens, schuldlos, oder
Als Ketzer mit dem Feuer zu bestrafen?
Der Marschall hat nach altem Brauch die Kugeln
Im Helm gesammelt — weiße Kugeln sind
Befreiend, schwarze strafend. — Mehrzahl richtet.

Marschall

(nachdem er die Kugeln gezählt — sehr langsam und gelassen)

Durch eine schwarze Kugel mehr —

Franz von Wildeneck und einige Ritter

(Alle geharnischt, die Helme auf dem Kopfe, doch mit offenen Visiren — schnell hereintretend, außerhalb der Ballustrade)

Franz (unterbrechend)

Herr Marschall!

Marschall (in demselben ruhigen Tone)

Verdammt zum Holzstoß Doktor Martin Luther —

Churfürst von Sachsen

(zu einem Edelknaben)

Den Becher Wassers!

Franz (laut)

Marschall, mir das Wort!

Marschall.

Der feste Franz von Wildeneck will Rede —

Karl.

Willkommen Franz in Deutschland!

Franz (sich verbeugend)

Gnädiger Kaiser!

Ich und vierhundert Edle sind bereit,
Des Luthers Unschuld Jedem, der's bezweifelt,
Durch Kampf auf Tod und Leben darzuthun.
Hier liegt mein Handschuh!

(er wirft den Handschuh hin)

Herzog Georg

(hervortretend an die Balluade)

Hier der meine auch!

(wirft seinen Handschuh hin)

Trotz Dir und Luthern!

Franz.

Trotz Euch selber, Herzog!

Karl (sehr ruhig)

So kämpfet dann, Wir sind's zufrieden!

Erich (halblaut)

Freilich!

Sein Vortheil ist's, wenn wir einander würgen.

Karl (zu Georg und Franz)

Naht Euch dem Thron, ſchwört Urphed!

(indem Beide ſich nähern wollen, ſteht der Churfürſt von Sachſen ſchnell auf)

Churfürſt

Nimmermehr!

Karl (befremdet)

Herr Reichsverweſer!

Churfürſt.

Leider bin ich das!

O wär' ich's diesmal nicht, was gäb' ich drum! —
Der Luther iſt mein Freund, ich ſag' es laut,
Und theurer mir, als Volk und Land und Leben.
Der Luther ſtirbt, — mit meinem Leben möcht' ich
Ihn retten, — retten könnt' ihn dieſer Kampf,
Und würd's, ſo wahr ein Gott die Unſchuld rächt! —
Doch ich bin Reichsverweſer! — das Geſetz
Des Kaiſer Max, wir haben es beſchworen,
Es lautet: Bann der Urphed, ew'ger Frieden!
Drum kämpft Ihr, Herzog, und Ihr, Ritter, nicht.
Kann nur Geſetzesbruch den Luther retten,
So ſterb' er! — Gott und er wird mir's verzeih'n.

Karl (halblaut)

Ein Deutscher — das?

Beffu.

Jetzt möcht' ich Kaiser sein!

Karl (halblaut)

Ich bin es!

Franz (sehr heftig)

Luther! sie verlassen dich
Die Freunde all'! Nur Gott nicht und dein Treuer!
Dich retten kann ich nicht, dich rächen will ich,
Und dann, wie du, in Flammen untergehn!
(eilt mit seinen Begleitern von der Bühne)

Karl (zum Churfürsten von Sachsen)

Herr Churfürst — Ihr seid Reichsverweser nur,
Ich bin der Kaiser! — Marschall! Leg den Helm!
(Marschall überreicht ihm den Helm)
Zwei Stimmen hab' ich — Hier zwei weiße Kugeln!

Marschall (sehr ruhig — laut)

So ist denn weiß die Mehrzahl! — Luther frei!

Churfürst (freudig)

Ha Kaiser! —

Boffu.

Zweimal schenkt Ihr mir das Leben!

Viele Stimmen.

Es lebe Karl! es leb' der große Karl!

Kardinal.

Ew'r Majestät —

Karl.

Kein Wort — bei meinem Zorn!
Ein Kaiser muß, was er versprochen, halten!
Drum ziehe Luther heim mit frei Geleit!
(er winkt den Trabanten; einige gehen ab)
Wir halten Treu und Glauben!

Viele Stimmen.

Ja, wir halten's!

Kardinal.

Dem Ketzer keinen Glauben! lehrt die Kirche.

Churfürst von Mainz (heftig)

Ihr thut! —

Karl.

Die Kirche lehrt — ein Kaiser handelt.
Sein Wort ist eisern.

Luther, von Trabanten vor die Ballustrade geführt.

Karl

Luther, du zichst heim,
Mit sicherem Geleit, wie zugesagt.
Doch daß du Ketzer ungestraft nicht bleibest,
So rufen Wir, in Unsers Reiches Namen,
Die Reichs- und Ober Acht ob deinem Haupt,
Daß niemand dich behause, äze, tränke,
Dich jeder morden könne, der dich treffe. —
Und dabei bleibts! — Die Sitzung ist geschlossen.

(alle stehen von ihren Sitzen auf)

Wolfa

(nach dem Vordergrunde eilend — zu sich)

Er bleibt ein Halbnarr — ich will's nicht mehr seyn!

(er reißt sich das Bild des Heiden vom Mantel, wirft es an die Erde und tritt es)

(der Kaiser und alle Mitglieder der Reichsversammlung gehen durch die Ballustrade in den Vordergrund)

Kardinal (zum Kaiser — halblaut)

Eu'r Majestät — versteh' ich recht?

Karl (eben so)

Legat.

Ich that mein Amt —

Kardinal.

Ich darf?

Karl (zu dem Reichsstande)

Mit Gott, Ihr Herren!

(geht nach einem kleinen Kopfnicken ab. Alle folgen ihm, bis auf Luthern, der mit gen Himmel gerichtetem Blicke vor der Ballustrade stehen geblieben ist, dem Churfürsten Friedrich und dem Kardinal)

Kardinal.

(dem Kaiser ansehend — vor sich)

Sein Blick ist Antwort!

(in die Scene rufend)

Marco!

(Bandit Marco, in einen rothen Mantel gehüllt, tritt schüchtern zum Kardinal — Letzterer leise zu ihm)

Seid bereit!

Marco (eben so)

Auf Räuberwort! wir fassen ihn!

Kardinal.

So komm!

(beide ab)

Luther

(nach dem Vorgrunde mit gefalteten Händen gehend — sehr laut)

Ich danke dir — du feste Burg!

Churfürst (sich ihm nähernd)

Du Armer!

Gerettet wähnst du dich? Ach Gott, du irrst!

Geächtet bist du — ich kann dich nicht schützen.

Es lauert Mord dir auf — o hüte dich!

Luther.

Wie's Gott gefallen, also ist's geschehn.

Wie's Gott gefällt, so wird es weiter gehn.

Kanzler Spalatinus (hereintretend)

Du Wackrer widerrufst nicht!

Luther.

Lieber gäb' ich

Ja tausend Köpfe hin! —

Churfürst (zum Kanzler)

Hast du? —

Spalatinus.

Seid ruhig! —

(sie sprechen angelegentlich weiter)

Churfürst von Brandenburg

(zurückkommend)

Herr Doktor!

(indem er Luthern ins Auge faßt)

— Nein, Ihr seid kein Meuter?!

Luther (gelassen)

Nein!

Churfürst von Brandenburg.

Ihr wollt die Schrift nicht fahren lassen?

Luther (heftig)

Nein!

Churfürst von Brandenburg.

So bleibt dabei! Gott leit' Euch!

Churfürst von Mainz

(kommend zu Luther)

Siegen wirst du,

Doch blutig! —

Luther.

Blut vergießen ist ein Unheil,

Doch ohne Lebensblut — das ist der Tod! —

Der Glaube mordet nicht — die Meinung nur! —

(mit erhabener Stimme)

Mischt Euch nur nicht darein, Ihr großen Herrn,

Denn Ihr verdarbt's — laßt nur die Sache gehn!

Wenn sie von Menschen, wird sie mißgelingen,

Wenn sie von Gott, so kann sie nichts bezwingen!

Markgraf Albrecht, mehrere Ritter und eindringendes Volk.

Ritter und Volk.

Da ist der Luther! — Heil dir!

Albrecht (Luthers Hand ergreifend)

Deine Hand!

Laß deine Hand mich küssen, du Gewalt'ger!

Luther

(die Hand schnell zurückziehend und sich unwillig abwendend)

Kein Götzendienst! — Entlaßt mich!

Melanchthon, Hans und Theobald

(kommend)

Ha' du lebst!

Luther.

Dankt Gott, und kommt' es zieht mich!

Churfürst von Sachsen.

Lebe wohl!

Und — sei gefaßt auf alles!

Luther.

Gott ist mit mir!

(will fort)

Churfürst von Sachsen

(ihm nachrufend)

Nur unterwegs pred'ge nicht!

Luther

(ihn bei der Hand ergreifend und vorführend — stark und feierlich)

Herr Churfürst!

Des Herren Wort will ungebunden seyn! —

(zu den Fürsten und Rittern)

Habt Dank, Ihr Herren! — Vater! Bube! Freund!

Gott hat gesiegt — sein Name sey gelobet! —

(er eilt ab — Alle folgen ihm)

Zweite Scene.

Wald bei Worms. Wegen Abend.

Hubert

(ein Waidhorn am Arm — freudig hereintretend)

Er hat gesiegt!

Bald wird er kommen!

Ich bin vergnügt!

Der Quaal entnommen!

Noch einmal will

Ich ihn nur sehn,
Dann frei und still
Zur lieben Heimath hinunter gehn!

(er setzt sich im Hintergrunde unter einen Baum, und bläst, während des folgenden Monolog's, in Pausen auf dem Waldhorn)

Katharina

(in Pilgerkleidung — mit freudigem Entzücken im Vordergrunde hervortretend)

Er hat den Tod besiegt — er ist ein Heiland! —
O hört es Vögel, hört es Flur und Bäume,
Du Frühlingsluft, von Lust und Liebe trunken! —
Sei, grüner Wiesenteppich! du mein Altar,
Auf dem ich ew'ge Treu und ew'ge Liebe
Dem Helden schwöre, der die Geister bindet! —

Doch — hab' ich nicht geschworen, und verbindet
Der Schwur mich nicht, den ich an Gottes Altar
Geleistet, sie zu fliehn, der Erden Liebe? —
Wird er, der mir im Wehn der Eichenbäume
Erschien, wenn ich von Gluth und Andacht trunken,
Wird er mir zürnen nicht, der ew'ge Heiland? —

Doch sah' ich jemals denn den ew'gen Heiland? —
Sein Säuseln hört' ich nur — und das war Liebe!
Hat sie nicht auch an seiner Brust getrunken?
Der Kirchen Säulgewölb', des Waldes Bäume,
Was ist es, das verschlungen sie verbindet,
Als Lebensglut von des Versöhners Altar?

Gebrochen ist er ja, mein stiller Altar,
An dem ich Frieden oft im Kampf getrunken! —
Erfüllen kann ich's doch nicht, was mich bindet! —
Die rauhen Menschen! Säulen nicht, noch Bäume
Vernehmen sie, denn formlos ist ihr Heiland; —
Gestalten, ach! — kann ihn allein die Liebe!

Und goß er darum nicht ins Herz nur Liebe?
Kann er, der Schöpfer und Geschöpf verbindet,
Getrennte Flammen dulden auf dem Altar? —
Geist und Gestalt — es sind zwei Schwesterbäume;
Verschön' ich nicht den Geist, den ew'gen Heiland? —
Macht sein Gebilde schon mich liebetrunken? —

Aus Einem Kelche sind wir Beide trunken,
Und Er und ich — wir lieben nur den Heiland!
Drum müssen wir ihm Beide seyn ein Altar!

Wenn auch kein irdiſch Bündniß uns verbindet.
Wir blühn vereint, wie Paradiesesbäume,
Denn was uns eint, iſt des Einen Liebe!

Hubert
(im Hintergrunde — auf Katharinen zeigend)
Auch ſie zieht Liebe!

Franz, (geharniſcht, mit zugezogenem Viſir,)
Thereſe, (von derſelben Seite, von der Katharina kam, hervortretend)

Franz (zu Katharinen)
Mädchen, biſt du trunken?
Du liefſt voran!

Katharina.
Zum Heiland!

Thereſe (innig)
Treue Bäume!
Bleibt ihr mir denn verbündet? —

Katharina (wehmüthig auf Therese zeigend)

Lamm —!

(auf sich zeigend)

und Altar!

Luther, von Theobald, der die Flöte spielt, Melanchthon und Hans begleitet, (treten im Vorgrunde auf)

(Katharina, Franz und Therese, ohne von jenen bemerkt zu werden, ziehn sich nach dem Hintergrunde, sinken, wie auch Hubert, während des folgenden Gesanges, auf die Knie und stimmen ein)

Luther und seine Begleiter (singend)

Herr Gott, dich loben wir,
Herr Gott, wir danken dir'
Dich, Gott, Vater in Ewigkeit,
Ehret die Welt weit und breit!
All' Engel und Himmelsheer,
Und was da dienet deiner Ehr',
Auch Cherubim und Seraphim,
Singen immer mit hoher Stimm':
Heilig ist unser Gott,
Heilig ist unser Gott!

Alle.

Heilig iſt unſer Gott,
Der Herre Zebaoth!

(alle ſtehen auf)

Luther

(nach einer kleinen Pauſe — zu ſeinen Begleitern)

Nun kommt! — Mir iſt recht wohl!

(ſie gehn gegen den Hintergrund. Theobald voran, in der Mitte der Bühne begegnen ſie Thereſen, welcher Katharina, von Franz geführt, folgt)

Theobald und Thereſe

(indem ſie einander erblicken, zugleich aufſchreiend)

Ein Engel! —

Luther

(ruhig zu Katharina und Thereſen)

Wer ſeid Ihr?

Katharina.

Arme Pilgersleute.
Der Ritter hier hat uns geführt,
Wir haben Gottes Macht geſpürt,
Als Ihr den Tod beſiegtet heute!

Luther.

Mein Weg geht auch noch in die Weite —
Geleit' Euch Gott! —

(will vorüber ziehn)

Katharina (ihn ehrfurchtsvoll aufhaltend)

Verweilet hier!
Es ist ein lieblich Waldrevier!
Wir ruhen aus, und unterdessen
Biet' ich Euch Pilgerkost zum Essen,
Und Lebensbrodt, das spendet Ihr!

Luther.

Wohlan! auch dazu sag ich Amen.
Ist Gott doch bei uns!

(er setzt sich auf den Rasen — Katharina ihm zur Rechten, Franz zur Linken, Theobald bei Katharinen, Melanchthon bei Franzen, Hans bei Melanchthon)

Katharina

(zu der vor ihr knieenden Therese)

Deck geschwind!

(Therese breitet schnell ein Tuch aus — und besetzt es mit einer Flasche Wein und Früchten aus ihrer Pilgertasche)

Luther (Thereſen mit Vergnügen betrachtend)

Ein feines, ein berührſam Kind! —

(zu Katharinen)

Seid Ihr denn weit her?

Katharina (verwirrt)

Herr! wir kamen —

Vergaß ich ſelber doch den Namen —

Thereſe (einfallend)

Von da, wo Hyacinthen blühn, —

Ach! meine wird nun nicht wieder glühn!

Luther (zu Thereſen)

Sieh doch die lieben Sternlein —

Sie funkeln, wenn auch Sonnenſchein.

Die, Kindlein, werden mit dir ziehn!

(Luther, Theobald und Hans eſſen; Katharina, Franz, (immer mit heruntergelaſſenem Viſir,) und Melanchthon, nicht. Katharinens Blick iſt unverwandt auf Luthern gerichtet)

Hubert

(ſchüchtern aus dem Hintergrunde zu den Eſſenden tretend)

Geſegn' es Gott!

Luther

(zu der noch immer beschäftigten Therese)

Nun ſetz' dich nieder.

(Therese ſetzt ſich, jedoch von den Uebrigen entfernt, ohnweit Thorbald)

Hans (dem Hubert zutrinkend)

Proſt, Knappe!

Melanchthon

(als er Hubert erblickt — freudig)

Hubert! ſeh' ich recht?

Hubert (freudig)

Mein Meiſter!

(ſie umarmen ſich)

Luther (zu Hubert)

Du warſt Philipps Knecht?

Hubert.

Und dann ward ich ein Bergmann wieder.

Luther (heftig)

Das freut mich! — Munter, Freund und Brüder!

Der Abend iſt des Tages Lohn,
Dort geht die Sonne ſchlafen ſchon.
Erweckt ſie in Euch durch Geſang,
Durch Muſika und frohen Klang,
So iſt der Tag Euch nicht entflohn!

Theobald.

Wißt Ihr das Liedel vom Karfunkel?

Franz (auf Katharinen blickend, vor ſich)

Wie ſie in ſeinem Blick verloren!
Sie liebt ihn — wär' ich nie geboren!

Theobald (zu Thereſen)

Kennſt du es?

Thereſe.

Nein — mich graut — 's wird dunkel!

Luther.

Welch ſchönes, tröſtend Sterngefunkel!

Hubert

(zu Theobald tretend, auf ſein Waldhorn zeigend)

Ich helfe!

Theobald.

So still' dort dich hin,

Aus Echo'

(Hubert geht an einen Baum im Hintergrunde)

Theobald (Thereſen zu ſich ziehend)

Kleine Cagelin,

Du hier!

Thereſe (zagend)

Ich kann es ja nicht ſingen'

Theobald.

Hör' nur auf mich — es wird ſchon klingen,

Sing immer nur nach meinem Ton!

Theobald

(Sagend zu Thereſen. Der neue Gegenſatz des Textes auf dem Muſikpult, und beim Blicke der Sprechenden)

Was iſt, das mit Sehnſucht den Buſen dir ſchwillt?

Sag' an!

Thereſe (ſingend)

Die Hyazinth'!

Theobald.

Doch leuchtet im Dunkel mit lieblichem Schein,
Der helle, rothe Karfunkelstein,
Der Mainacht stralendes Kind.

Katharina (schuchtern zu Luther)

Glaubt Ihr an Mährchen, Herr?

Luther.

Ich hör sie gern.

Katharina.

Ich hört' einmal ein Mährlein von dem Strale,
Der in ein Herz vom andern Herzen strale.

Luther.

Ein jeder trägt im Herzen seinen Stern.

Therese (singend)

Was ist, das mit Friede den Busen dir füllt?
Sag' an!

Theobald.

Der Funkelstein!

Therese.

Doch duftet im Frühroth die Hyazinth',
Der Luft und des Thaues erfrischtes Kind; —
Sie spiegelt den himmlischen Schein.

Katharina (zu Luther)

Ich hab'n Liebsten, lieber Herr!

Luther.

So liebe!

Katharina.

Doch wüßt' ich gern, ob Lieben Sünde sey.

Franz (vertraulich, und mit Lust gesungen)

Sie hat 'nen Liebsten, und er hält sie treu'

Luther.

Des Liebsten Treue heischet treue Liebe.

Theobald (singend)

Bist du die Sehnsucht, der Funkelstern?
Du bist's!

Therese.

Ich geh' voran.

Theobald.

Drum ich, die Blume, muß nach dir ziehn,
Denn wo du ſtrahleſt, da muß ich blühn,
Allein ich weilen nicht kann.

Katharina (wie oben)

Was iſt wohl Lieb' und Glauben? —

Luther.

Göttlich Leben
Durch Glauben fährt der Chriſt zu Gott hinauf.
Von Gott herab nimmt Liebe ihren Lauf.

Katharina (freudig aufrufend)

Dann kenn' ich ſie! —

Luther.

So bleibe ihr ergeben.

Thereſe (ſingend)

Biſt du der Friede, die Hyazinth'?
Du biſts!

Theobald.

Ich dein, du mein!

Durch Glauben fährt der Christ zu Gott hinauf;
Von Gott herab nimmt Liebe ihren Lauf.

Alt 4 C 2-4

Univ. Bibl.
München

Übersetz.

Drum ich, der Rauchfaß, muß nach dich ziehn;
Was eben ich steile, mußt unten du blehn,
Du Duft, ich Wendeschan.

Katharina

(zu Luthern, der sich indessen ins Gespräch vertieft hat)

Wenn Lieb' so deutlich, lieber Herr! — Ihr hört nicht?

Franz (sich sammelnd)

Leb' wohl!

Katharina.

Wohin?

Franz (mit gezwungener Heiterkeit)

Die Gattin anzuweisen!

(will ab)

Luther (aufblickend)

Gott lein' Euch' — es ist spät — auch ich muß reisen.

Katharina

(reicht den andern aufstehend — zu einem leicht hingeworfenen Scherz, zu Luthern)

Ihr liebt wohl nicht? —

Luther.

Ich such' ein höher Licht.

Theobald und Thereſe (zuſammen ſingend)

Was ſchauet der Glaube, gefaßt die Krone?
Den Morgen im ewigen Raum' —
Ihr Leben iſt Lieben, ihr Tagewerk — Mühn;
Doch reifet Erkenntniß, dann müſſen ſie ziehn,
Zu hüten den liebenden Traum.

(beide ſtehen auf — Hubert ſchweigt)

Hans (zu Theobald tretend)

Dank dir, für dein Schwanenliedel!

Luther.

Kommt!

Hubert.

Mir war's, als blies ich meines

Katharina (demüthig bittend zu Luther)

Euren Segen, eh' wir ſcheiden.

Melanchthon (aufſchreiend)

Reiter mit gezücktem Schwerdt!

Drei Reiter zu Pferde.

(Sind schwarz gekleidet, mit gespitzten Hüten. Sie haben weite Mäntel um, und Lanzen in den Händen)

Erster Reiter (auf Luthern zusprengend)

Luther — sieh' du bist gefangen!

Luther.

Liegst du, Hölle? —

Melanchthon, Hans und Theobald.

(von den Reitern niederfallend — zugleich)

Gnade — Erbarmen!

Hubert (auf sie zueilend)

Ha, verwegne Räuber, haltet!

Luther (zwischen ihn und die Reiter tretend)

Keinen Hader! Nehmt mich hin!

Hubert

(wirft das Mäntlein weg, hackt einen dicken Ast vom Baume und eilt damit auf die Reiter)

Eher sollt Ihr mich durchbohren!

Erſter Reiter.

(ihm ruhig die Lanze vorhaltend)

Knappe, laß dein thöricht Toben!

Hubert (in die Lanze rennend)

Ha!

(er ſinkt verwundet hin)

Erſter Reiter (wie vorhin)

Er büßt es mit dem Tode!

Luther (im tiefſten Schmerz)

Erſtes Chriſtenblut um — mich!

Erſter Reiter (ihn antreibend)

Eilet!

Katharina

(verzweifelnd vor den Reitern auf die Knie fallend)

O ſchenkt mir den Tod auch!

Theobald.

Ich muß mit!

Erster Reiter.

So lauf' geschwinde!

Theobald (freudig)

Juchhei, Flügel auf!

(Musik von der Bühne — der erste Reiter sprengt ihm nach)

Melanchthon (äußerst schmerzhaft zu Luther)

Du stirbst!

Luther (ruhig)

Gott befiehlt es! — Ich bin Geist!

(er geht zwischen den beiden Reitern ab — Katharina stürzt Luthern besinnungslos nach)

Melanchthon.

Der todt — und der — ?

(zeigt Luthern nach)

Hans (gelassen)

Verloren!

Komm, laß uns gehn!

Melanchthon (jammernd)

Ach! ohne Stab und Leuchte!

(beide gehen Hand in Hand ab. Katharina und Thereſe allein)

Thereſe (ſich liebevoll an ſie anſchmiegend)

Und du? — könnt' ich ſchon leuchten!

Katharina (erhaben, aber in Thränen)

Mir erkoren

Iſt er, auf daß auch ich mein Ziel erreichte.

Er ſtirbt mir — nicht mein Heil, daß in ihm Menſch geboren!

Thereſe.

Und Thränen? —

Katharina,

Morgenthau!

Thereſe (geheimnisvoll)

Daß er den Keim befeuchte!

Katharina (ſehr erhaben)

Mich reint ſein hoher Wille!

Daß mich sein Bild erfülle,
Kehr' ich an deiner Hand zu meines Klosters Stille?

(Gegeben Theresen bei der Hand und geleitungsam, feierlich ab.)

Theresa

(steht ihr nach, sieht auf den Vorgrund und ruft mit ausgebreiteten Armen, mit Beziehung gen Himmel gerichtet, singend:)

Und ich? —

Fünfter Akt.

Erste Scene.

Zu Wittenberg.

(Das Innere der Augustiner Nonnenkirche, mit dem Hochaltar im Hintergrunde, vor welchem eine brennende Ampel herunterhängt, und zwei Nebenaltären an den Seitenpfeilern. Das Altarblatt des Hochaltars stellt eine stehende Maria mit dem über ihren Schoos gelegten Leichname Christi vor, darüber das Bild St. Georgs zu Pferde, den Lindwurm reitend. Am Seitenaltar links ist der heilige Sebastian, an einen Baum gebunden und mit Pfeilen durchbohrt, am Altar zur rechten die heilige Barbarina, als Klausnerin abgebildet — Der Hochaltar steht auf einem mit sieben Leuchtern, die eben so viel angezündete Wachskerzen tragen, umgebenen Fußgestell ein

offner Sarg, in welchem Theresia's Leiche liegt, den Lorbeerkranz auf dem [illegible] Haupte. Mädchen zu beiden Seiten und am Fußende im schwarzen Trauerornat, ebenfalls der Lorbeer, der ihn mit Blumen bindet und weiter verändert. Neben dem vier minderjährige Knaben. Katharina hinter im Vordergrunde.)

Priester (intonirend)

Mortua est sed vivit Theresia.

Gesang der Mädchen.

Ach unser kaum erblühtes Leben,
Sie ist verwelkt;
Hier kennt nicht ihre Wiege sie,
Die Erde macht ihr Banden;
Es winkte sie zu seinem Thron
Der ew'gen Mutter Gnadenlohn;
Und wir — wir weinen. —
Wann wird er uns erlösen?

Katharina (vor sich)

O zartes Opferlamm — und du Gelichter!
Ihr beide todt! — wem fließen meine Thränen?

Priester.

Requiescat in pace Theresia.

Gesang der Mädchen.

Ihr Blumen, eure Schwester
Wird euch nicht mehr begrüßen,
Zum Thale Sarons ging sie hin,
Als Blume aufzuerstehen.
Sie konnte duften nur und blühn,
Sie mußte mit dem Lenz entfliehn;
Und wir — wir schauen
Von ferne nur die Auen.

Die Aebtißin, (in weltlicher Matronentracht, auf einen Krückenstock gestützt,) von einem kleinen Mädchen geführt.

Einige Mädchen.

Die Abbatißin!

Abtißin.

Nicht mehr! — auch gewesen! —

Katharina

(bei ihrem Anblick stumm erschrocken aufspringend und sich das Gesicht mit den Händen bedeckend)

Oh!

Äbtissin

(zu dem kleinen sie führenden Mädchen)

Führe mich zur Kirche!

Alle Mädchen

Mutter Clara!

Äbtissin (rasch)

Gilt nicht das Testament der Heiligen? —

(Sie hält sich den vor das Gesicht und die übrigen Mädchen —

Alle Nonnen und Novizen ab.)

Priester.

Domine, salvam fac Ecclesiam tuam Theresiam.

Gesang der Mädchen.

Es gibt kein, was wahren da
Weht nimmer wird erlöschen,
Den heilig hohen Schwur zu,
Den Tränen und den Küssen.

Verlaß uns nicht, du süßes Kind,
Die wir auf dunklen Pfaden sind;
Ach wir — wir zagen!
Wird noch ein Morgen tagen?

Priester (laut rufend)

Deckt zu!

Katharina (aufspringend)

Noch nicht! —

(wirft sich auf die Leiche)

O bitte für mich, Heilige!

(sie reißt sich von der Leiche los, und eilt, nach ihr hinstarrend, zum Vorgrunde. Die Knaben legen den Deckel auf den Sarg. Der Priester geht zum Hochaltar und intonirt mit erhabner Stimme, indem die Aebtißin und die Mädchen aufstehen)

Priester.

Salve Regina, mater misericordiae,
Vitae dulcedo et spes nostra, salve!

Gesang der Knaben und Mädchen

(im frohlichen Tone)

Heil dir und Dank

Dir Jungfrau am ewigen Throne,
Maria, Mutter, Segensspenderin!
Du findest, du, mit deinem Gnadensohne,
Du findest Frieden auf uns hin! —
Fließe, Thräne, du Schmerzverklärerin!
Ach Schmerzen sind uns Gewinn,
Sie geben Flügel dem Sinn,
Zu dir — zu dir! — Dank Dir, der Wonnen
Königin!

(während dieses Gesanges haben die Knaben den Sarg auf — die Mädchen folgen, der Priester geht voran)

Aebtissin

(ist von den Stufen des Hochaltars aufgestanden, nachdem sie den Leichnam abgenommen hat, und auf den Seitenaltar gelegt hat)

Du, lichtes Kindlein, sinkst zur dunklen Erde,
Die Blüthe wird ein Stern im Thränenthau. —

(zu den Nonnenchören)

Ihr! — saget nicht! — Das Christuskind erstand! —
Bewahrt die Hoffnung und die Reinigkeit!

(Alle, ausgenommen Katharina, die Aebtissin und das sie führende Mädchen, gehn mit der Leiche ab)

Katharina

(der Leiche im höchsten Schmerze nachsehend)

Dahin! Und du? —

(indem sie sich schüchtern bittend der Aebtißin nähert)

O wende dich nicht von mir!

Nur einen Tropfen Trost!

Aebtißin

(ernst und streng, so alles folgende)

Wie starb Therese?

Katharina (im jammernden Ton)

O Mutter! jetzo bin ich ganz allein —

O hab' Erbarmen doch!

Aebtißin.

Wie starb Therese?

Katharina.

O! soll ich nicht in deinen Mutterschoos

Die Brust entladen? — soll ich nicht dir beichten,

Was mir das Herz —

Äbtißin (einfallend)

Ich weiß es! — Nein, du sollst nicht! —
Nur künde mir, wie starb die Heilige?

Katharina.

Als Er — darf ich ihn nennen?

Äbtißin.

Nur vor Gott,
Wenn du's vermagst! — mir weiß' die alten Wan-
den
Nicht wieder auf —

Katharina (in Gedanken übersinnend)

Als er im Wald bei Worms —
Als er —

Äbtißin.

Gefaßt!

Katharina.

Von — Räubern überwältigt,
Zum —

Äbtißin.

Tode ging, dem wohl vor —

Katharina.

O halt' ein!

Äbtißin.

Er ſtarb! — auch ihn wird ein Erbarmer richten!
Ich frag dich nicht nach ihm, nur nach Thereſen.

Katharina.

Wir kehrten beide heim nach unſern Zellen; —
Allein vollbrachten wir die Pilgerfahrt —

Äbtißin.

Wer nicht mit Gott iſt, iſt allein! — du warſt
Allein, ſeitdem du Gott den Bund der Treue
Gebrochen, nicht Thereſe! — Fahre fort!

Katharina.

Der Wildeneck, der uns nach Worms geleitet,
Wir trafen unterweges ihn nicht wieder,
Ich ſah ihn weiter nicht ſeit jenem Abend; —
Weiß Gott, was aus ihm ward! —

Äbtißin (ſehr ruhig)

Ein Bilderſtürmer!
Getäuſchte Liebe trieb zum Wahnſinn ihn.

Katharina (entfernt aufschreiend)
Gerechter Gott!

Äbtißin.
Der Sand verrinnt! — so kurz!

Katharina.
nd ich an allem Schuld! —
(jammernd)
Soll ich verzweifeln?

Äbtißin (ohne alle sichtbare Theilnahme)
Eilet wird der Most und so [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
Kelter that die recht! — [illegible]

Katharina.
sprach mein Engel!

Äbtißin.
Was beginn Therese?

Katharina.
ese stille Heimath heimgekehrt,

Da saßen täglich wir in unsrer Zelle
Im alten Winkelchen — in Thränen ich —
Und sie — Ihr wißt es ja, sie konnte niemals
Recht weinen — lachen, wenn sie lächelte,
So war's wie Weinen; zuckt' es ihr wie Thränen
Im Auge, — war's ein Lächeln fast! —

Aebtißin.

Ich weiß!

Katharina.

Des Morgens und des Abends ging sie immer,
Wie sie gewohnt, ihr Blumenbeet begießen.
Ich durfte niemals, wie ich sonst gethan,
Sie hinbegleiten —: „Bleibe, liebe Käthe!"
So bat sie mich, „die bunten Sterne wollen
„Mit mir allein sein — du hast deinen Stern! —
„Stör' mir die armen bunten Kinder nicht!"

Aebtißin (plötzlich sehr aufmerksam werdend)
Sie sagte, du hast deinen Stern?

Katharina.

Sie log nicht! —

Aebtißin.

Der Todte — Luther — ist dein Stern?

Katharina.

Er ist!

Aebtissin (nachsinnend)

Vielleicht! —

(mit gen Himmel erhobenen, gefalteten Händen)

Nacht ist dein Vorhang, Herr! —

(zu Katharinen)

Vollende!

Katharina.

Ich wollt's Theresen nachthun, meine Thränen
Verschluckt' ich krampfigt, preßte sie gewaltsam
Ins Herz zurück, aus dem sie quellen —

Aebtissin.

Thöricht!

Der Nothharfe nachzuklimpern!

Katharina (seufzend)

Weh!

Auch ward ich krank — die Thränen hatten sich
Im Herzen mir versichert —

Aebtissin

(tief bewegt, indem sie eine Thräne entfliehen)

O mein Ulrich! —

(zu Katharinen)

Ich danke dir, du Schmerzgenoſſin! — Sieh,
Auch Steine ſchmilzt die Gluth der Gnaden! —
ende!

Katharina.

Die Kleine wartete mich ſchweſterlich,
Doch nie vergaß ſie ihre Hyazinthen;
An einem Morgen dacht' ich ſchon zu ſterben. —
Sie wollte eben zu den Blumen gehn:
„Geh' diesmal nicht," ſo ſprach ich, „ſieh', ich
ſterbe!"
Ihr Auge zuckte lächelnd und — ſie ging!

Abtißin.

Sie mußte gehn! —

Katharina.

Ja, das hatt' ich vergeſſen! —
Sodann genas ich — ſie war drob nicht freudig,
Doch auch betrübt nicht. — Alle lieben wir's
Weit manche Woche — beten mocht' ich nicht,
Als nur zu Ihm —

Abtißin (entſetzt)

Zu wem?

Katharina (rasch)

Zu meinem Stern!

Aebtißin (bebend)

Du thatest —!

(tief bewegt)

Ulrich!

(sinkt zu Katharinen)

Ich kann dich nicht richten!

Katharina.

Und singen kennt ich nicht — Therese auch nicht.
Sie betete, sie sang nicht —

Aebtißin.

Wunderbar!
Sonst war ihr Thun Gebet, Gesang ihr Athmen.

Katharina.

Seitdem wir hier zurückgekehret, nicht;
Nie floß ein Klang seitdem von ihren Lippen.
Es war, als ob ihr ganzes Wesen sich —
Sonst weich und zitternd, wie die Sensitive, —

In einen harten Demant eingeschlossen;
Von allem blieb ihr nur die Klarheit noch.

Abtißin.

Wie starb sie? —

Katharina (schmerzhaft)

Ach!

(mit erzwungner Fassung)

Wir saßen gestern Mittags,
Still, wie gewöhnlich — sie war wohl, gesund,
Nur — nun Ihr wißt es ja, ich hatte immer
So mit dem Aug' sie was zu fragen, — immer
Gab auch ihr Auge Antwort, — gestern nicht!
Auch wagt' ich's nicht zu fragen, denn — es flammte!

Abtißin.

Sonst war's ein Mondenlicht!

Katharina.

Die Sonne gestern! —
Um zwölf Uhr Mittags stand vom Tisch sie auf.
Wohin? rief ich! — „Zum Garten!" — Jetzt? —
„Ich muß!"

— Nie ging sie sonsten Mittags in den Garten —
Die Sonne brennt, sprach ich. „Drum muß ich „gehn!"
Erwiedert sie, „dort ist's mir leicht und kühl!"
Ich wollte mit, sie winkte mir zu bleiben.
„Ich will für dich was pflanzen, Käthe!" sprach sie,
So fröhlich, lachend fast — noch niemals hatt' ich
Sie so gesehn — sie ging. — Noch einmal kam sie:
„Hör', sprach sie, Käthe' um ein kleines nur,
„Da blüht der Wein, da wirst du fröhlich sein!
„Dein Weinstock schießt empor — Was brauchst du Blumen?
„Ha, meine glüht — bald brennt sie — Munter, Käthe!"
Bleib' hier, sagt' ich beklemmt' — „Ja, hier und „dort
„Und überall!" — so rufend sprang sie wild —
Man hätte für berauscht sie halten sollen, —
Sie sprang mit einem Sprung die sieben Stufen
Hinab zum Garten — fort dann, wie ein Blitz!

Abtißin.

Du gingst doch nach?

Katharina.

O hätt' ich das gethan!
Die Luft war so bedrückt, mein Herz so schwer;
Am hellen Mittag war es, und mir graute —
Zum erstenmal in meinem Leben —

Abtißin.

Seltsam!

Katharina.

Bald konnt' ich mich des Schlummers nicht erwehren,
Mich überfiel ein Schlaf, ein eiserner —

Abtißin.

Hat dich denn das gewalt'ge Wetter nicht
Erweckt? —

Katharina.

Gewitter? — gestern Nachmittag?

Abtißin.

Entsetzlich! sieben Stunden!

Katharina.

Ich verschlief's.

Ich schlief, doch ruhlos; — Luftgestalten huschten
Um mich herum — und, wie ein Herz geformt,
Trug jed' ein welkes Blatt an ihrer Stirn;
Und durch die Nebel sah ein großes Auge —
Ein Auge? — Nein, ein blauer Weltball starrte
Mir tief ins Herz hinein — da schlug es Neune
Vom Thurm, und ängstlich rief' ich mich vom
Schlaf auf.
Es reißt mich unwillkührlich in den Garten, —
Wie ich hinunter kam — ich weiß es nicht!
Schon dunkel war's — am Himmel nicht ein Stern,
Doch in dem Garten glomm's, wie Millionen
Johanniswürmchen, blau und roth und grün.
Die warme Sommernacht, sie schien zu beten,
Für mich zu beten: — jene Funkellichter, —
Es war, als ob sie auch in meinem Innern
Gebete weckten, die gestorbenen!
Mir graute nicht, doch war mir fremd und seltsam,
So lieblich und so ernst, als säh' ich Kinder
Mit langen Bärten, Kinderspiele treiben!
(mit steigendem Affekt)
Da fällt es, wie ein Blitz, mir ein — Therese!
Therese! ruf' ich, und wie Silberglöckchen
Hallt mir der Name wieder — Ahnung faßt mich —

Unnennbare — beflügelt eil' ich hin
Zum Hyazinthenbeet — und — Gott, mein Richter!

Äbtißin.

Ich ahn' es —

Katharina (im tiefsten Schmerz)

Da — o könnt' ich mich in Thränen
Auflösen! — o da liegt mein süßes Kind,
Starr — leblos hingesunken, auf den Blumen. —
Betäubt und sinnlos stürz' ich auf sie, krampfigt
Preß' ich sie an mich, schrei ins Ohr ihr —

Äbtißin.

Stören
Den Schlaf der Seeligen, das konntest du?

Katharina.

Ach! wußt' ich, was ich that? — Sie schlug noch
einmal
Die Augen auf, nicht flammend, schon verklärt
Im reinen Licht — rief leise: Theos — bald! —
Sie rief es nicht — sie sang's! — Ein Harfenklin
gen

Schien den gebrech'nen Sonnen zu entschweben! —
Dann schloß sie sie auf ewig! —

Äbtißin (erstaunt)

Theobald?

Wer ist das? —

Katharina.

Weiß ich's?

Äbtißin.

Hat sie sonsten ihn
Genannt? —

Katharina.

Noch nie! —

Ein kleines Mädchen

(eilig hereinkommend — zur Äbtißin)

O Mutter, komm nach Haus,
Die Bilderstürmer!

Äbtißin.

Wie? —

Mädchen.

Studenten, Bauern —
Den fürchterlichen Franz an ihrer Spitze,
Die Leute weinen, schrei'n — vier Dörfer brennen —
Es heißt, sie wollen hier auch plündern — Mutter!
Ich fürchte mich! — komm doch nach Haus!

Äbtißin (ruhig)

So komm!

(zu Katharinen)

Und du? —

Katharina (erhaben)

Ich bleibe!

Äbtißin.

Du? — allein?

Katharina (mit gebrochenem Herzen)

Allein!

Äbtißin.

So folge deinem Stern! —

Katharina (leise)

Du scheidest?

Abtissin.

(ihr die Hand reichend, die sie dreimalig küßt)

Ja!

Er strafe dir! — Mich siehst du nimmer wieder!

(geht mit den beiden Nonnen ab)

Katharina (allein)

Stabat mater dolorosa — —

Cujus animam gementem —

Pertransivit gladius. — —

(gegen das Marienbild am Hochaltar)

Blick auf mich, Schmerzensmutter! — ein Schwert

durchbohrt auch mich!

Mich suchen alle Wesen, und Er, mein Heil, er-

flieht! —

Doch ward ich dir nicht treulos? — auch Du ver-

stößt mein Flehn?

Ich soll im Schmerz vergehen, und ich will unter-

gehn! —

(sinkt am Fuße des Altars auf die Stufen)

Zweite Scene.

Offner Platz vor dem Schlosse Wartburg.

(Man erblickt im Hintergrunde die Stadt mit ihren Thürmen)

Hereinbrechende Nacht.

Luther (in ritterlicher Jagdkleidung, mit Mantel und Speer), Theobald.

Luther (schnell auftretend)

Ha! wieder 'mal gejagt! —

(bitter lachend)

Ein Doktor — jagen! —

Der Hirsch — jäh' war er — zackig, wie der Pabst!

Und ich —

(bitter)

Nun ja, den Hirsch erlegt' ich! —

Theobald.

Ruht doch!

Luther

(sich unter einen Baum werfend)

Ja, ruhen muß ich — 's ist ja auch bald Nacht! —

Ne schöne Nacht! — Will 'mal im Freien schlafen.

(zu Theobald)

Du, dudel' mir ein Liedchen!

Theobald.

Herr — Ihr wißt ja —

Luther.

Ja, ich besinn' mich! — 's iß doch seltsam, Junge!
Du sangst doch sonsten hell, wie eine Glocke,
Und seit dem Abend da, wie sie mich fingen —
Du mußt dich dorten doch erkältet haben —
Seitdem bringst du ja keinen Ton heraus!

Theobald (beiseite)

Ja — wer kann helfen! — In mir — ach — da singt's!
Die kleine Pilgerin singt immer in mir! —
Noch gestern Nacht, da kam sie zu mir, glänzend, —
Sie duftete, wie lauter Hyazinthen,
Sie küßte mich — sie winkte — sie verschwand.

Luther.

Im Traume? —

(zu)

Theobald.

Ja, im Schlafe war es wohl,
Allein im Traum? — es geht mir närrisch, Meister,
Wenn ich die Augen aufhab', seht, da ist mir's,
Als träumt' ich — wenn ich schlafe, ist's mir wieder,
Als wacht' ich eben —

Luther.

Bist ein närr'scher Kauz!
So recht hab' ich doch niemals dich verstanden.

Ein Lanzknecht

(kommt den Burgweg herab — zu Luther)

Herr Ritter Görg, kommt schlafen, es ist Nacht!

Luther.

Hm! hier ist auch ein weiches Bett von Rasen —
Will 'mal hier schlafen!

Lanzknecht.

So bewach' ich Euch.

Luther.

Wozu das? Gott ist bei mir! Ich muß schlafen!

Landsknecht (beiseite)

Kann was passiren!

Luther.

Hm! passirt ist vielig!
Nun wird nichts mehr passiren! — Gute Nacht! —
(Landsknecht geht ab)

Luther.

Du, Theobald, geh' doch in deine Kammer!

Theobald.

Ich bleibe!

Luther

(sich zum Schlafen legend und in seinen Mantel verhüllend)

Nun, so schlof denn weil!

Theobald (vor sich)

Ich — schlafen?

(in seltsamster Ekstase umherschauend — geheimnißvoll)

Und dorten ruft's aus Quellen, — winkt's aus Bäschen! —
Was flötest du mir Bergwind hell und kühl?
Ihr Quellen — Winde — habt ihr auch ein Ziel?
(schmerzhaft)
Wollt ihr mir den Karfunkel nicht erfrischen? —

Luther.

Stets den Karfunkel — weiter kannst auch nichts!

Theobald (wild)

Was brauch' ich mehr! — sag sie es nicht?

Luther (sich halb aufrichtend)

Recht sein! —
Wohl that mir's, wie ein Psalm —

Theobald (schwärmerisch)

Das kleine Mädchen,
War sie geflügelt nicht?

Luther.

Ein kindlich Kind! —

Und auch die Große war nicht zu verachten.
Der Mann, der sie bekommt — bedankt es mich —
Er hat an ihr 'ne schöne Gottesgabe! —
Nun — laß mich schlafen.

(er streckt sich wieder hin)

Theobald

(einige Schritte von ihm wegtretend)

Abelaid muß ich gehn.
Ich flie' ihn sonst! —

(gen Himmel blickend)

Euch Sterne nur noch an-
sehn! —
Was möcht ihr denn wohl drei eben wollen? —
Mir ist's, als müßt' ich's recht nachdenken! —

Luther

(der sich unruhig gebärdet hat — sich etwas aufrichtend)

Schläfst schon? —

Theobald.

Noch nicht!

Luther.

Ich kann es nicht! —

Theobald.

Ich auch nicht.

Luther.

Was hat der Lanzknecht wohl damit gemeint:
Kann was paßiren — sagt' er nicht so?

Theobald.

Ja.

Luther.

Nein' — nun ist's ausgeküßt —
(sich noch mehr aufrichtend)
Höre', Jung'! mir ist
Fatal zu Muthe'

Theobald (seelenvoll)
Mir, als sey's schon Morgen'

Luther.

Ja, du bist so ein Springinsfeld, doch ich —
Hier auf der Bärenhaut, schon Wendenlang
Vermummelt — als der Ritter Görg — ein Ritter.
Daß Gott erbarm'! — Es wird mir doch zu toll!

Theobald.

Seid Ihr denn nicht ein Ritter? — Herr, ich dach-
te,
Ihr hättet Euch im Doktor nur vermummelt,
Und schient nun 'mal auch wieder, was Ihr seid' —
Trat Ritter Görge nicht den Lindwurm tot,
Und auch die Blumen — und war doch ein Heil-
ger?

Luther.

Ja, Ritter wollt' ich sein — bin ich's gewor-
den? —
Hier bin ich ja an Händ' und Füßen lahm! —
(Lacht)
Pasteten? Nein, durch mich wird nichts gebraten!
Ich — nun, Gott hat mich einmal nicht gebraucht!
(mit steigendem Affekt)
Doch, lieber hett' ich mich auf glühnden Kohlen,
Als einsam hier — halb leben, halb verfaulen! —
Nicht nur mein äußer Leben, auch mein Innres,
Verhüt' es Gott! ich büß' es hier noch ein!

Theobald.

Mir scheint es auch, als fehl' Euch was —

Luther.

Das ist's!
Doch, was mir fehlt, das weiß der liebe Gott!
Zur Nachtzeit manchmal — bin ein rechter Thor!
Da treib' ich, der den Götzendienst verdammt —
Ich selber treibe manchmal Götzendienst —!
So hat mir gestern — aber, Junge, lach' nicht! —
Nur gestern hat mir noch geträumt — Maria,
Sie läg' auf einem Hyazinthenbeet.
Ich — stell dir's vor — ich lag in ihrem Schooße.
Ich war, als wie verlohrn. Ich wollte aufstehn,
Ich konnt' es nicht. — Da gab sie einen Stab mir.
Und sprach: „Wen dieser stützt, der wanket nicht!“
Mir ward ganz wunderlich, ganz wohl und lieblich.
Anbeten wollt' ich schon das Frauenbild,
Doch er zerrann, und ich — am Stab, zog fürbas' —
Anbeten! — sie —? 's ist Teufelsblendwerk!
Nicht?

Theobald (sehr ruhig)
's ist Engelsblendwerk!

Luther (sich legend)

Gute Nacht!

Theobald

(abwärts tretend — zu den Sternen empor blickend)

Sie ziehen

Wohl manchmal abwärts, doch sie sinken nicht!

Denn immer wieder kehrt ihr holdes Licht!

Luther (sich wieder ganz aufrichtend)

Hör', Junge! die Pilgerinnen, die sind nun wohl

Im heil'gen Lande schon? —

Theobald.

Ich dächte, ja!

Luther.

Was wohl die Alte damit sagen wollte:

Ich send' Euch Pilgerkeit und Ihr mir Lebens-

brot —?

Theobald.

Herr, wie muß denn die Jüngste?

Luther.

Kenn' ich sie?

Theobald.

Ihr schient sie doch zu kennen: ich — ich kenn'
sie! —
Doch wie sie hieß —?

Luther (fast lachend)

Prinzessin Wunderschön!
Licht vor mir, hinten düster — kennst das Mähr-
lein?

Theobald (freudig aufschreiend)

So hieß sie! —

Luther

(sehr ernst — mit gefalteten Händen)

Nun sey still! — Gott laß uns
ruhig schlafen,
Und wende ab die wohlverdienten Strafen! —
(er schläft, in den Mantel gehüllt, ein)

Theobald (schläfrig)

Nun — schlafen? — Ja — mich schläfert auch —
's ist kalt!

Ihr Sterne, leuchtet Ihr und wärmt nicht? —
Kalt Ihr?

(er legt sich nieder — das Folgende spricht er fast ganz im Schlafe)

Nein — Vater! deine Flügel beide! — Ruft
Ihr? —
Ich komm' ja schon — werd' aufstehn — Bald! 's
ist Zeit! —

(er schlummert ein)

(Ferne, immer näher schwebende Harfentöne verkünden die Annäherung der beiden Engel Elisabeth's (auf Gebot Gotts Weib) und Theresen's. Sie schweben in einer lichten Wolke über den Häuptern der Schlafenden, Elisabeth auf Luthern, Therese auf Theobald zugewendet)

Gesang unter leiser Harfenbegleitung.

Elisabeth und Therese.

Der Fromme schläft — wir Engel schweben
nieder
Und decken ihn mit leuchtendem Gefieder.

Elisabeth.

Weil ich als Weib die Reinheit nicht verloren,
Ward ich der Kraft zum Engel auserkoren.

Thereſe.

Ich bin, was ich von Anbeginn geweſen,
Ein Kind, zur Macht und Herrlichkeit erleſen.

Eliſabeth.

Die Zukunft will dem Helden ich entfalten,
Daß er erkenn' des Herren heilig Walten.

Thereſe.

Dem Bruderengel will ich offenbaren,
Was ich im Licht geſchaut, dem ewig klaren.

(Sie neigen ſich über die Schlummernden, und ſingen das Folgende, Eliſabeth zu Ludwig, Thereſe zu Theobald.)

Eliſabeth.

In jenen Gluthen ſieh des Feindes Wüthen, —
Doch Deine feſte Burg wird Dich behüten.

Thereſe.

Entſchweben mußteſt Du dem lichten Raume,
Die Ceder einzuweihn zum Lebensbaume.

Eliſabeth.

Zeuch aus, Du wirſt die Weihe Dir erſtreiten,
Und viele noch zum Bronn des Lebens leiten.

Therese.

Wenn Dornen sich um Myrth' und Ceder schlingen,
Sollst Du mit mir in Liebeswogen ringen.

Elisabeth.

Und ob auch vielen Du den Tod gesendet,
So wird in Leben doch der Tod gewendet.

Therese.

Und aus den Wogen wird ein junges Leben,
Die Sternenharfe klingend sich erheben. —

Elisabeth (zu Theresen, auf Luthern zeigend)

So laß dann die Gestalt ihm erscheinen,
Von Ewigkeit erkoren zu der Seinen.

Therese.

Dem Lebensbaum die Myrthe anzuschließen,
Mußt' ich entblühen, duften und zerfließen.

Elisabeth.

(auf Theresen, sich und Theobald deutend)

Als Blüthe, Erlegst, Wild des ewig Schönen
Sind wir gesendet, Blut und Licht zu sühnen.

Thereſe.

Was ſind wir, Staub, daß Gott von Ewigkeiten
Gewürdigt uns, ſein Weſen zu bedeuten! —

Eliſabeth (zu Thereſen)

Jetzt folge mir, denn meine Stralen glühen,
Der Morgen will dem Licht entgegen blühen.

Thereſe (Theobald umſchlingend)

Du mußt mir nach in goldne Fluthen ſinken,
Und Lebensathem in der Tiefe trinken.

Eliſabeth und Thereſe (emporſchwebend)

Alſo hat es Gott beſchloſſen, alſo hat es Gott
vollbracht.
Glaube, Kunſt, die Sternenkinder, ſchleiert ein
die heil'ge Nacht.
Doch wenn Gott durch dieſen Helden die Er-
kenntniß anfacht,
Flammen ſie, als Mann und Minnin, wieder
auf in Liebespracht.

(Beide Engel, von der lichten Wolke umhüllt, verſchwinden, die Harfentöne verhallen)

Theobald (erwachend — zu Luthern)

Ha! hört Ihr's? —

Luther (noch im Schlafe)

Was?

Theobald

(aufspringend und Luthern erweckend)

Die kleine Pilgram,

Die ist gestorben! — ich. — ich eil' ihr nach!

Luther.

Ein schwerer Traum!

(er steht auf)

Theobald.

Nicht wahr? Ihr sahet [illegible]

Luther.

Ich sah den Satan, wie er flammend [illegible]

Auf Wittenberg — ich hielt den [illegible]

Des deutschen Reichs und warf ihn [illegible]

Da löschten sie — der Satan ward ein Phönix! —

Es helf' uns Gott in so bedrängter Zeit!

Theobald.

Sahst Ihr nicht auch den Mond und den Karfunkel?

Luther.

Den Mond —? was sagst Du? — weißt Du meinen Traum? —
Ich sah ihn, ja! — Es war das bleiche Antlitz
Von meiner Pflegerin Elisabeth,
Sie schien zu fragen: hegst Du schulde Ruhe,
Indeß der Feind den Tempel Dir zerbricht?

Theobald.

Und Wittenberg in Flammen? —

Luther.

Mahnst Du mich? —
Ist er noch nicht verstummt, Dein Flötenton? —
Komm, denn es preßt mich, komm, ich muß ins Weite!

Theobald.

Wohin?

Luther.

Wo Gott mich ruft, nach Wittenberg!
Dort, ja wo stark der Geist, der mir obliegen,
Dort muß mir Unsachsens zeit mir bieten.
Und — ja, noch fühl' ich meine alte Kraft!
Erretten muß ich, was zu retten ist!

Theobald.

Denkt Ihr der Reichsacht nicht?

Luther.

Und das sagst Du mir?

Theobald.

Bin ich nicht selber [illegible]? — Wir hier,
Als hätten sie mich auch geächtet —

Luther.

Träumer!

Theobald.

So bang' und weh! — Doch gilt es mich!

Luther.

's ist Nacht!
Und unsre Wächter schlafen — Laß uns wachen!

Theobald.

Soll ich Euch vor, soll Jener nach ich ziehn?

Luther.

Entscheiden muß sich's, ob mein Werk soll leben,
Ob es den finstern Mächten Preis gegeben.

(Sie gehen ab)

Dritte Scene.

Kirche zu Wittenberg. (wie am Anfange des Akts.)

(Vor dem Hochaltar, auf welchem Christus Kruzifixus-kranz liegt, steht noch der Katafalk, mit der darüber gespreiteten Decke, von den sieben brennenden Lichtern umgeben.)

Morgendämmerung.

Katharina

(allein — feierlich, mit dumpfem Ton.)

Stille, stille, meine Seele! —
Hast Du nicht den Wonnebecher,
Nicht den Schmerzenkelch geleeret? —
Seele, was bedarfst Du mehr? —

Franz, (im unordentlichen, Spuren des Wahnsinns verratenden, Anzuge,) ein Haufe Bilderstürmer, (mit Lanzen, Beilen und Brecheisen,) stürzen herein.

Franz (laut rufend)

Holet mir, Gesellen, zum schnellen Falle!
Sind wir gleich nimmer gelabene Gäste!

(indem er die Lichter von den Kronleuchtern reißt)

Lichter? — Ein Narrenkram! — Löscht sie aus!
Freude — sie leuchtet im Dunkel und Graus!

(er wirft die Lichter um, die Bilderstürmer zertreten den Notafair — noch spricht)

Katharina

(von den Uebrigen unbemerkt, halblaut)

Stille, meine Seele! stille!

(Ekmeidet, und Franz blickt)

Daß auch er sein Werk erfülle! —
Was geschehn ist, bleibt geschehn —
Immer mußt Du verwirrts sehn!

Franz.

Sie hat alle Freuden mir erwürget —

Warum ſoll ſich denn die Welt erfreuen!
Sie zerſtört das Bild in meinem Buſen —
So zerſtör' ich jene Bilder auch!

(gegen den Hochaltar tretend)

Das Marienbild — reißt es hinunter!
Was beweinet ſie den todten Knaben? —
Wer beweinen kann, der iſt noch ſeelig! —
Warum ſoll ein Weib nur ſeelig ſeyn? —

(der Hochaltar wird niedergeriſſen, jedoch ſo, daß die von ihm hängende brennende Ampel unverletzt bleibt)

Franz

(zum Seitenaltare Sebaſtians tretend)

Dort Sebaſtian? reiß ihn in Stücken!
Meint Ihr, daß dem Glauben er geblutet?
Ha, der Thor! ein Mädchen liebt' er — zündend
Schoß ins Herz ſie ihm den Todespfeil.

(der Altar wird zerſtört)

Katharina

(vor ſich — im tiefſten Schmerz auf Wildeneck zeigend)

Kennt' ich anders? — Gott der Gnaden! —
O, es wühlt auch hier, wie Pfeile!

(ans Herz deutend)

Schuld bin ich! doch — konnt' ich anders? —
Stille, meine Seele! still!

Franz

(zum Diener Euphrosinens — lauter, fast weinerlich)

Euphrosina! Euphrosina!
Deinem Leichnam treu geblieben? —
Sehr. Sie folgte ihm aus Liebe,
Als ein Klausner, in die Einöd',
Lebte bei ihm viele Jahre
Als ein Bruder, unerkannt! —
Als sie Jahrelang gejammert,
Bitterbitre Tag' und Nächte,
Starb sie treu in seinen Armen,
Als sein Bruder unerkannt.

Ein Bilderstürmer

Laß sie — sie verdient die Krone!

Franz

(mit zurückkehrender Wuth, bitter lachend)

Glaubt Ihr? — o wär' ihr der rechte
Nur gekommen — Martin Luther!
Freudig wär' sie hingegangen,

Treue Liebe zu verhöhnen —
Reißt sie fort, die Sünderin!

(Der Altar wird geplündert)

Katharina

(mit gefalteten Händen und gesenkten Augen unter den Bilderstürmern kniend, zu Franz, mit verhaltener, tiefer Inbrunst)

Franz, ich kann Dein Thun nicht strafen,
Denn auch ich zerriß die Bilder, —
Selbst von eignem Blute trunken,
Und zerfleischt' Dein Herze blutig —
Aber —

(indem sie mit ausbrechendem Affekt vor ihm auf die Knie sinkt)

Bei den reinen Gluthen,
Bei des heil'gen Blutes Fluthen
Fleh' ich Dich — auf meinen Knieen —
Werde, Seele, werde still!

Franz (laut aufschreiend)

Euphrosyna! —

(zieht sein Schwert und blickt wüthend gen Himmel)

Rächer — hilf mir!

Katharina (mit äußerster Kraft)

O wie gerne wollt' ich bluten —
Aber du, mein Jugendbruder —
O du jammerst blutig mich!

Franz

(indem er Katharinen mit dem linken Arme ergreift und
mit dem rechten das Schwert empor hält)

Steh' mir Rede! — Ich beschwöre dich
Bei den Heiligen des Himmels! —
Nein! — sie sind ein täuschend Irrlicht! —
Bei der Sonne!

(plötzlich zurückfahrend)

Nun! — sie leuchtet! —
Bei der Nacht!

(wieder lachend)

Ich bin ja selbst Nacht!
Nun — bei jenem Todesfalle,
Der den Busen traf Sebastian's,
Jetzo bald auch Dich durchbohret,
Frag' ich —

(er läßt sie plötzlich los — mit allgemeinem Ausdruck)

gieb mir keine Antwort! — (leiser)
Lebst du Martin Luther?

Katharina (mit stiller Ergebenheit)

Ja!

Ein Bilderstürmer (hereinstürzend)

Jetzo gilt es!

Die andern Bilderstürmer.

Wie?

Erster Bilderstürmer.

Der Churfürst —

Eben reitet er ins Stadtthor.

Mit viel andern Herrn und Rittern —

Habt Ihr Muth — so sind wir frei!

Franz

(Katharinen ergreifend — das Schwerdt gegen sie zückt)

Ha! — Nur dieses Ja noch einmal!

Katharina

(mit gen Himmel gerichteten Augen und ausgebreiteten Armen, als ob sie eben den Todesstreich empfangen sollte)

Ja!

Franz

(im Begriff, ihr den Schwarzen in den Busen zu stoßen)

So nimm denn dich zum Brautkuß!

(Katharina reißt sie hinweg.)

Franz

(prallt entsetzt zurück — hält mit der andern Hand den Helm und starrt)

Ein Kind!

Ein Bilderstürmer.

Macht fort, es naht! —

Franz

(mit von Katharinen abgewandtem Gesicht, mit dem Hinsehen auf sie zeigend)

Reißt das Kind fort!

Ein Bilderstürmer.

Wo ist ein Kind?

Franz (sieht von Katharinen fassend)

Seht! uns es hie umklammert —

Wie? eine Hyazinthe — Nein, ein Richtschwert —
Ihr verhöhnt! — Ha! — soll ich auch Kinder wür-
gen,
Ich, der ich Männer schlug? — Kann ich nicht Ihn
erschlagen,
Um den ich meinen Himmel muß entsagen?
Ich schwor ihm einst den ewigen Verein,
Drum — bin ich Dyser — muß auch er sein!

(er stürzt von der Bühne — die Bilderstürmer ihm nach)

Katharina

(allein — noch immer mit geschlossenen Augen und ausgebreiteten Armen knieend — leise und schwermüthig)

O laß dich brechen, schöne Hyazinthe! —
Du rannst in Duft? —

(indem sie die Augen öffnet und mit Mühe umher sieht)

Wo war ich? — Gott,
mein Kopf!

(wie aus einem Traume erwachend — langsam und besinnend)

War hier ein Ritter nicht und Volksgetümmel?

Ich glaube Franz —

(auf der Erde herumsuchend)

Und alles hier so leer? —

Und rund herum ist's auch so leer? — Alles fort!

Und öd' und stille — Gab's hier nicht Bilder,

Und Bilder? — und —?

(indem sie sich an einen Pfeiler hält)

Was zittern mir die Kniee?

Therese — und das alte Mütterchen —

Und Waldeck — wo sind sie hingeschwunden?

Bin ich denn ganz allein? — Und dort ein Wein-

glas?

Dort stand ja, glaub' ich, sonst der Hochaltar!

(mit gewaltsam niederdrückendem Schmerz und wachsender

Stimme)

Du böses Kind! — Du nimmst mir alles fort! —

O war's Dir nicht genug, allein zu fliehen —?

(auf die goldenen Altäre zeigend, schmerzhaft)

Die alten Säulen mußten mit Dir ziehen —

Der Weinstock — ach! — er ist ja auch ver-

dorrt!

(Sie geht langsam wieder in den Hintergrund)

Churfürst Friedrich, Herzog Erich, Markgraf Albrecht, andre Fürsten, Ritter und Reisige.

Ein Ritter
(im Hereintreten zum Churfürsten)

Da seht den Greuel, Herr!

Churfürst (umherblickend)

Welch schnöde That!

Albrecht.

Rein ausgeplündert!

Churfürst.

Eilet ihnen nach!
Die Buben sollen nicht der Straf' entfliehen!
(ein Ritter und die Reisigen gehen ab)

Erich.

Die schönen Bilder! ewig Schade ist's! —
(auf die über dem zerstörten Hochaltar noch hängen gebliebene Bild St. Georgen zeigend)

Den St. George haben sie allein
Noch hängen lassen!

Albrecht.

Hm! weil er so hoch hing!

Erich.

Er scheint zu fragen, warum mich allein?
Nun, unser Herrgott wird's wohl wissen! — Nu
ter!
So 'n Bild ist besser wohl, als mancher Mensch,
So ein gemahlter Berg' — ich tausch ihn nicht,
Um den lebend'gen Kaiser Karl den — Quintus —

Claussen.

Fluch den Zerstörern!

Erich.

Diese schönen Bilder,
Sie malten uns die schöne alte Zeit,
Die jetzt erwacht in all neuerdings Zeit,
Mit Sturmgebraus', wie Wetter nach Wind! —
Lacht mich nicht aus! — Ich kann mir 'mal nicht
helfen.

Das alte Wesen, wie's die alten Bücher
Vermelden — denk' ich dran, mir geht das Herz
auf! —
(schmerzhaft auf die zerrissenen Bilder blickend)
Ich lieb' es, wie ein Kind die Christnacht! —
Pfui
Den Buben, die der Welt nicht Freude gönnen!

Albrecht.

Hm! hätten sie nur nicht gebrannt, geplündert!
Daß sie den Götzendienst zerstört, ist gut.

Erzbischoff von Mainz

(hereintretend — indem er umherschaut, mit gen Himmel gerichteten Augen)

Gott, dein Gericht! — Was habt Ihr armen Bilder
Verschuldet — welchen Frevel abgebüßt? —
War der ein Frevler, der Euch mahlte? — Nein!
Kann denn die Liebe anders, als gestalten? —
Wie — oder der Euch angebetet? — Nein!
Kann Liebe sich am Bodenlosen halten? —
Der Euch zerstört? — Hat er gefrevelt? — Nein!
Kann Liebe denn nicht auch zerstörend walten? —

Der war der einzge Frevler unter allen,
Der euch erklärte! — Ja, ihr mußtet fallen! —
(verfällt in Nachdenken)

Albrecht
(unfähig auf Katharinen Reden — zum Churfürsten von Cöln)
Ein Weib! —

Churfürst (zu Katharinen)
Was willst du hier — wer bist du?

Katharina (sehr ermuntert hervortretend)
Nonne —
Das war ich — glaub' ich —

Churfürst.
Bist aufgehoben!
Wie kommst du her? — wie ist dein Name?

Katharina.
Vera.

Churfürst.
Des Klaus von Vera —?

Katharina.

Unglückseel'ge Tochter!

Churfürst.

Er war mein Freund, ein reiner, treuer Mann!
Ihr seid erschrocken, Jungfrau, ob dem Greuel.
Kommt, setzt Euch nieder!

(er führt sie zu einer abgebrochenen Mauerstufe)

Fühl' ich selber doch
Die Glieder kaum! — Die schnöden Bilderstürmer!

Erich.

Grob lieb' ich, doch das Volk macht's gar zu grob!

Churfürst.

Vier Dörfer anzuzünden!

Albrecht.

Wußt' es Luther!

Churfürst.

Gott sei gelobt, daß ich ihn fangen ließ!

Gewaltsam?

Churfürst.

Kennt' ich anders ihn erretten?
Jetzt lebt er stärker noch auf seiner Wartburg;
Die ungerechte Rechtsacht trifft ihn nicht.

Katharina

(die das Letzte gehört hat — für sich)

Was? — ach — ein Himmelstraum nur! — Daure,
Schlummer,
Denn Höll' ist im Erwachen!

Ein Ritter (tritt ein)

Gnäd'ger Herrn!
Der Wenterhause wehrt sich wie ein Leu,
Durch alle Thore dröhnt Kanonendonner,
Sie schreien: „Tod dem Pfaffenknecht!“
Wir Unsern sind nur wenige, können nicht
Die wilden Flutten dämmen.

Churfürst (aufstehend)

Das mein Volk!
Den meinem armen Volk — für so viel Liebe?

(ab)

Albrecht.

Wer iſt ihr Führer?

Ritter.

Franz von Wildeneck.

Man ſagt ſich's laut, er hab' es auf den Luther
Gemünzt und des Frommen Tod geſchworen.

Katharina

(indem ſie entſetzt von ihrem Sitze aufſpringt und dem
Fürſten näher tritt — wie zu ſich)

Auf Luther? —

Churfürſt.

Er iſt raſend!

Albrecht.

Wildeneck?

Er war ja Luthers Freund?

Churfürſt.

Er raſt — ich weiß es

Erich.

Ei, was kann er allein

Churfürst.

Ein Thor kann alles!

Erzbischoff.

Ein einz'ger Funke fiel zu Erdorf
Und eine Welt verlor ihr erstes Wunder!

Erich.

Was hilft das Wundern! — Zeichen müssen wir,
Daß wir noch deutsche Ritter — 's Bauernvolk —
Bei meinem Eid! es soll uns mißgelingen!

Churfürst.

Dahin, was schonend ich so lang pflegte,
Des Rechts, des Landes Frieden! — Armer Luther!
Ja kommt! — auch ich kann sterben! O nur er,
Nur Luther lebt!

Katharina (zum Churfürsten)

Ha, beim Allerbarmen!
Der Luther —?

Churfürst.

Lebt! Die Sage seines Todes,

Erdichtet war sie nur, ihn zu erretten.
Er ist in Wartburg dort auf mein Geheiß.
In sichrer Hut — doch fort zu den Rebellen!

(zu der seine Knie umschlingenden Katharina)

Fort! was umklammerst Du mein Knie? — Ich sag' es!
sag' ich!

(will sich von ihr losreißen)

Katharina.

O, um des Heilands — meines Heilands willen! —
Führt mich zum Luther!

Churfürst (zornig)

Ist denn alles hier
Verrückt? — was willst Du, Thörin?

Katharina

(außer sich — fast schreiend)

Führt mich zu ihm! —
O habt Erbarmen! — o mein Vater hat
So oft — kann ich für Freude doch kaum athmen! —
Um meines Vaters willen — ach! er hat

Für Euch geblutet — Kehrt zum Kaiser mich —
Ich liebe — Nein! ich hab' ihm was zu sagen! —

Ein Ritter (tritt eilig auf)

Ihr Herren, rettet Euch, um Gottes willen!
Die Unsern sind geschlagen — wütend dringen
Die Bilderstürmer ein! —

Ein andrer Ritter
(schnell hereintretend)

Wir sind verloren!

Erzbischoff
(auf die noch brennende Lampe zeigend)

Die ew'ge Lampe brennt! — Es lebt das Licht!
(er eilt bebend in den Hintergrund)

Die Fürsten
(indem sie ihre Schwerter ziehen)

Ehr' oder Tod!
(Die Bilderstürmer dringen tobend mit den kämpferischen Rittern ein, die Fürsten nehmen Theil am Gefecht)

Bilderstürmer (durcheinander schreiend)

Tod den Tyrannen! — Freiheit!

Luther (in Rittertracht) und Theobald (die Fäbe in der Hand) treten plötzlich zwischen die Kämpfenden.

Luther (mit gewaltigem Tone)

Im Namen des allmächt'gen Gottes! — Friede!

(Theobald spricht das Wort Friede laut mit, dann geht er in den Hintergrund, und während der folgenden Reden zündet er schweigend erst die umgeworfenen sieben Wachskerzen an der Altar wieder an, setzt sich den auf den Trümmern des Hochaltars liegen gebliebenen Hyazinthenkranz Theresens auf's Haupt, und blickt, gen Himmel blickend, auf den Ruinen stehen)

Alle (mit Entsetzen auseinander fahrend)

Ha, Martin Luther!

Luther.

Kennt Ihr mich? — Ich bin's!

Katharina

(in tiefster Erregung — vor sich)

Soll Schmerz und Lust mich denn zerreißen!

(bricht bewußtlos im Hintergrunde nieder)

Ein Bilderstürmer (zu Luther)

Lehrer!

Erfreue Dich, wir haben es vollbracht!
Gestürzt den Götzendienst, den Pfaffentrug!
Laß uns der Knechtschaft Fesseln auch zerbrechen!

Erich (auf sie eindringend)

Ihr Meuter!

(erneuten Aufruhr)

Luther

(die Kämpfenden mit dem Schwerte auseinander haltend)

Ruhe! — bei des Ewigen Fluch! —

(mit steigendem Ingrimm)

Ich Euer Lehrer? — Ihr mein Werk vollbracht?
Ihr, die zum Schandsal es entartet! — Frevler!
O gleb, daß diese Thränen, die mir blutig
Dem Aug' entquellen, daß ein Meer sie werden,

Um zu erläufen jene Otternbrut! — —
Wirf nicht die Blutschuld auf mein elend Haupt!

Ein Bilderstürmer.

Wir thaten nur, was Du gelehrt —

Luther.

Gelehrt?!
Der Menschheit letzte Zuflucht zu verschütten,
Das Evangel, was bei der Zeiten Wende
[illegible] Volk noch hatte — ich gelehrt,
[illegible]
Der frevelnden Gewalt reinen Sinn entwenden —!
Ha, fünf zu Thesen! fegt die Waffen nieder!
(Erschütterte Gemurmel unter den Bilderstürmern)
Ihr wollt nicht? — fürchtet meiner Thränen? — Da
(Gen Himmel rufend)
So laß denn Du, bin ich nicht ganz verworfen,
Laß Dich von mir, Du Herr der Macht! erflehn,
Und sende Deine Flammen unter sie,
Sie zu vertilgen, wie die Rotte Korah!
(Der Redner von dem rollende Donner endet sich in einem tiefen Raufen, von einem zündenden Blitzstrahl begleiteten Schlage)

Bilderstürmer.

(entfernt sich rasch)

Entfahrt uns, Heiligar!

Luther (mit kaltem Hohnlachen)

Dem Zeichen, Gott!

Vielleicht ein Warnungszeichen! — Zürne nicht!

Die Fürsten.

Du Wundermann!

Bilderstürmer.

Luther!

Luther (ernsthaft)

Was ich lehrte,

War freie Lehre. — Ist sie fruchtlos? — Ohne? —

(die Bilderstürmer gehen nachdenkend beiseite und leise ab)

Erich und Albrecht.

Wie? ungeheuer? —

Luther (zu den Fürsten)

Daß Gott nur Euch nicht strafe.

Die Ihr, selbst Sünder, Sünder strafen wollt!
Gefrevelt haben sie fürs Heilige;
Es war ein Uebelthun, — allein ein Thun doch —
Ihr schlaft in ehrlosem Traume — was thut Ihr?
Ihr, die Ihr auf des Volkes Nacken schlummert,
Dem Strafgericht es Preis gibt, das Ihr schafft,
Das selber Euch, ein schuldig Opfer, würgt! —
Seht, meiner Fehler Höchster war nur der,
Das große Werk mit Euch zu unternehmen.

Churfürst von Sachsen (tritt fest)
Und auch mit mir nicht?

Luther.
Ihr seid rein und gut!
Doch büßt auch Ihr, was Eure Brüder frevln. —

Albrecht.
Du kommst —?

Luther.
Von Wartburg! — Sollt' ich dort
verfaulen?
Mein innres Leben langsam tödten lassen,

Um meinen äußern Leichnam zu ersehen,
Und zusehn, wie sie Gottes Werk mir schänden —?
Nein! —

Churfürst.

Ich bin schuldlos — ich rief Dich nicht
her!

Luther.

Ich selber rief mich — oder Gott! — Vielleicht —!
Vielleicht auch nicht! — ich habe vor mir Ruhe!
(er verbirgt in seinem Mantel)

Churfürst.

Dein Leben wollt ich retten, hast Du Wort gehalten:
Jetzt herzukommen! — welch verwegner Wahnsinn!
Du kennst die Acht, des Kaisers heilge Wucht,
Der Dir den Tod schwur — Alles schreckt Dich nicht!

Luther.

Macht mich nicht beben in der ernsten Stunde,
Wo schwer ich büße, was ich je gefehlt! —
(sich zu fassen versuchend)
Komm, der Du hast den Willen mir ermannt,
So sei ich Gottes Winke wohlverstand —

[illegible] Gewand! sei treu mir in der Nacht,
Und hilf mir beten zu dem Herrn der Gnade,
Daß er von meinem Haupt die Blutschuld nehme,
Und die Entweihung [illegible]

(es kniet nieder — die Hände auf den [illegible]
an den Altar seine Waffen. — Lionardo tritt in
der rechten Hand eine brennende Wachskerze in die
Linke das Licht, beugt sich [illegible] in die
Mitte des Vordergrundes. Der volle Glanz der Mond-
sonnenne fällt durch die [illegible]
im Vorsaale der Kirche [illegible])

[illegible]

Der Morgen dämmert — rothe Wolken ziehen,
Und die Natur erwacht zum Leben schon!
Die Sterne sind in Frieden hingegangen,
Die Nacht des Kindesglaubens ist entflohen!
Der Morgentraum der Kunst, mit hellem Prangen
Eilt er zur Neuzeit am goldnen Lichtbogen.
Erkenntniß lüftet und belebt sie wieder,
Wenn Glaube neu erweckt die alten Lieder.

(es wirft sich Kreuz und Palme zur Erde, jene verhüllt
hinter Gesträuch im Grunde. Dann nimmt er die [illegible]
des Kreuz vom Haupte, ergreift sie und wendet
sich zur Thür.)

Franz von Sickingen

(im Nebenzimmer, mit gezogenem Schwert [illegible])

Wo ist sie Luther? —

(ab links ab)

Luther

(in [illegible] stehend, wo die Szene geendet hat)

Fort!

Franz

(auf Luther eindringend, welcher dem Tisch[illegible])

Ja nun!

(in Hitze und [illegible])

Schertlin (hinaus)

Ich komme! —

(ab links)

Ihr Thoren — wild! —

(in Hitze — man hört einen [illegible] Lärm)

Franz — Sie [illegible])

Franz (zusammenschaudernd)

Ha! die Hyazinthe!

Das Kind! — Sein Lächeln — Tod! — Das Schaf

fal ruft! —

(er stürzt ab)

Die Fürsten.

Ein Mord!

Luther.

Was liegt zu meinen Füßen —

(entsetzend)

Alexius!

(stürzt auf die Leiche)

Churfürst.

Fort! eilt dem Mörder nach!

(einige Ritter gehen ab)

Churfürst (zu Luther tretend)

Mein Luther! —

Mehrere Fürsten

Ach ach!

Luther (Hand ausstreckend)

Weicht, Verfluchte!

Weicht! — Fürsten Ihr?

(auf Tischbein zeigend)

Seht her, hier liegt ein

Fürst!

Rein war er, drum kennt er regieren — Ihr,

Ihr seid ein Blendwerk nur! wacht auf vom Tru-

gen

Verkauftes Blut! Entweiht vom heil'gen Letzmann!

(indem er den Schwerte zieht und auf sie eindringt)

Fort, Ausgeburten meiner Phantasie,

Fort, wie ich Euch erschuf, zerfließ' ich Euch!

Churfürst (zu den andern)

Laßt ihn für jetzt allein — sein Schmerz ist auch

ein Recht,

Ich kenn' den Luther ja — allein kann er nicht!

(beide gehen zurück vom Thron)

Wir bleiben hier — mein Freund gilt mir mein

Leben!

(Der Churprinz und Reichsherold stehen, von

Luthern abgewendet, im Vordergrunde. Die Uebrigen

stehen um Luther herum.)

Luther

(indem er schaudernd auf die Leiche zurückblickt)

Alexius! dein zweites Zeichen, Gott!
Durch jenes erste, daß ich missverstand,
Rand mißgeleitet ich auf falsche Bahn.
Das zweite — Ha! ein neuer Blitzstrahl ist es!
Er schwindet — ich versink' in dunkler Nacht —
Jetzt wird's mir klar — es donnert Gottes Stim
me! —
Ein Wurm bin ich — ein Nichts will ich sein! —
Das Volk, auf das ich baute, es zerfällt
Mit frevelhafter Wuth, wie ich gebaut —
Die Fürsten? — Ha, was hilft mir Fürsten
Fleisch! —
Mich flieht Gott — ich bin ja ganz allein!
Kann ohne Ihn ich sein Panier erheben?
In Wüsten will ich's abzubüßen streben,
Daß ich es wagte, Gottes Held zu sein!

(versinkt in Nachdenken — Indem er im Begriff ist
zugehen, kommt Katharina. Sie wird durch
Selbstgespräche unterbrochen ist, und ist im
die beiden Fürsten zu bemerken, gewahrt sie
entgegen)

Katharina (namenlos erschüttert ausrufend)

Ha! Luther! —

Luther

(sie gewahrwerdend und ebenso starr stehen bleibend)

Pilgrim! — Was willst Du? — sprich!

Katharina (sehr innig)

Dich um den Frieden bitten — Dir ihn geben!

Luther (schmerzhaft)

Der Friede wohnet oben — hier der Tod —!

Laß mich allein!

Katharina.

Allein! o Gott! das bin ich!

Luther (mit Tierstimme heftig stoßend)

Jetzt bin ich's auch!

Katharina (sehr sanft)

Drum laß mich bei Dir sein!

Luther.

Du? was vermagst Du? —

Katharina.

Hab ich Luſt und Schmerz nicht
Geleert zum letzten Tropfen? — — Hab' ich Leb
nicht
Den Tod beſiegen, hab' ich ſie denn nicht
Den Tod verklären ſehn —? Ja, ich vermag's'

Luther.

Flieh meine Nähe! Fluch umzingelt mich,
Der jeden trifft, der treu ſich mir genähert —
Ich bin ein ſchwaches, mordumeintes Opfer.
Nicht Leben ſchaff' ich — nur den Tod

Katharina.

Den Tod?
Du, der den Tod getödtet, ihn erſchaffen?
Du, der die Geiſter zwingt, ein ſchwaches Opfer?

Luther (erſtaunt)

Dein Name, ſeltſam Weſen!

Katharina.

Katharina —
So hat ſie mich genannt, ſo nenne Du mich'

Luther (bewegt)

Gedenke mein, des Sünders, im Gebet,
Wenn ich dahin gegangen, Katharina!
Hin muß ich gehn, wo niemand mein gedenket.

Katharina (weinend)

Gehn? — doch mit Gott, zum Ziele nur?

Luther.

Zum Ziele?
Sprachst Du das, oder Gott? — Die sanfte Stimme,
Sie mindert fast die Qual in meiner Seele —

Churfürst

(leise, von Luthern und Katharinen unbemerkt, zum Erzbischoff)

Hochwürd'ger, was bedünkt Euch?

Erzbischoff.

Dieses Mädchen,
Es scheint ein treflich Weib!

Churfürst.

Von edler Stimme.
Ihr Vater war des Adels Zierde einst.

Erzbischoff.

Es ist der Trost ein priesterlich Geschäft;
So scheint auch dieses Weib mir Priesterin.

Churfürst.

Wir konnten ihn nicht trösten — kräftig blickt er
Um sich herum und athmet frei —!

Erzbischoff.

Gelöstet
Ist ihm die Brust von süßer Rede Kraft!

Luther (wieder zu Katharinen tretend).

Werd' ich es noch, muß kühn ich unternehmen,
Verführen? — wend' ich's? —

Katharina.

Ist es göttlich mit

Luther.

Doch ich, der Sünder — und des Herren Werk!

Katharina.

Wer soll denn handeln, wenn der Sünder nicht.
Die Heiligen — sie können ja nur anschaun!

Luther.

Ich Sünder —!

Katharina.

Nicht Deine Hände nicht!

Die, Starker, wand die Kraft, um sie zu heben.

Luther.

Wie — Kraft? — Wer sie vernichtet — sieh! dort

liegt er!

(auf Tetzelsche Leiche weisend)

Katharina (innig)

Bin ich nicht bei dir?

Luther.

Kannst Du es mir sein?

Katharina.

Mir Gott vermag ich's!

Luther.

Du? — ein Engel wär's!

Katharina.

Ein reines Weib kann mehr seyn! — Sie gebahr
Den Heiland, und die Engel dienten ihr.

Luther.

Du bist nicht schlecht — doch ich. — (schmerzhaft) ich
wollte mehr seyn!

Katharina.

Wärst Du es nicht, ich stände nicht vor Dir!

Churfürst (tritt zum Erzbischof)

Hochwürdiger, wie scheint der Zufall Euch.
Daß meines Freundes Kind, die edle Jungfrau,
Der Menschheit ihren Freund erhalten will?

Erzbischoff.

Ein Zufall? — nennet nicht dies Frevelwort!

Churfürst.

Und war es mehr? — Was meint Ihr? —

Erzbischoff (bedeutend)

Ich versteh' Euch!

Churfürst (auf Luther und Katharina zeigend)

Wär' das ein Paar nicht!

Erzbischoff.

Weidet doch der Löwe

Im Paradiese friedlich mit dem Lamm.

Churfürst.

Doch Luther ist zu Priester? —

Erzbischoff.

Vor der Welt

Heißt er es nicht mehr, doch er bleibt's vor Gott!

Churfürst.

Ihr, Bischoff, billigt's?

Erzbischoff.

Als ein Gärtner Gottes

Muß ich der Liebe Cedern auferziehn.

Churfürst.

So kommt!

(beide treten leise etwas näher, doch immer noch von Luther und Katharinen unbemerkt)

Luther (mit tiefem Schmerze)

Wie einſam iſt mein Herz und leer! —

Katharina.

Und mein Altar iſt umgeſtürzt.

Luther.

Mein Stab —

Er iſt dahin!

Katharina.

Bedarfſt Du einen Leiter?

(Der Churfürſt und der Erzbiſchoff treten heran, jener zu Luther, dieſer zu Katharinen)

Churfürſt (leat zu Luthern)

Gott ſprach zum Manne: Du ſollſt nicht allein ſeyn!

Erzbiſchoff (eben ſo)

Er ſchlief — da ſchuf ihm Gott die Hüterin!

Luther.

Seid Ihr's, Herr Churfürſt — Ihr, hochwürd'ger Biſchoff?

Erzbischoff.

Wir bringen Frieden Dir, wie diese Taube!

(auf Katharina zeigend)

Katharina (schüchtern zu ihm)

Seid Ihr mein Vater, wie Ihr liebend scheint,
O — so verachtet nicht die schwache Tochter!

Erzbischoff.

Du, Mädchen, bist nicht schwach, denn Gott ist
mit Dir!

Luther.

Schwach bist Du nicht? — Du könntest, mich bedünkt,
Für's Gute sterben.

Katharina (schmerzhaft lächelnd)

Wenn wir mehr nicht könnten!

Luther (mit steigender Theilnahme)

Hast recht! — Du könntest wohl, was Dir das
Liebste,
Wenn's Gottes Werk erfordert, sterben sehn!

Katharina.

Hatt' ich nicht Kraft, Dein Leben zu begreifen?

Luther (zu den beiden Fürsten)

Es iſt beſonders doch, Ihr lieben Herrn!
Wie Gottes Kraft auch in dem Zarten mächtig'

Churfürſt.

Dem, den er liebt, ſchenkt er ein treues Weib —

Erzbiſchoff.

Sie kann, daß Gott ihn liebt, ihm offenbaren.

Luther (heftig und verzweifelnd)

Doch liebt mich Gott?

Katharina

(beiſeite, mit gefalteten Händen)

Er wohnt in Dir — ich fühl's!

Luther (die Leiche erblickend)

Da liegt er blutig! — Nein! Gott liebt mich nicht!

Katharina (tröſtend)

Und doch —!

Luther (heftig)

Was willst Du, Weib? was wollt Ihr alle?

Churfürst.

Wir wollen Dich dem Leben wieder schenken.

Katharina.

Entwaffnet denn die Liebe nicht den Tod?

Luther.

Weib! hast du einen Mann?

Katharina.

Ich sah nur Einen!

Luther.

Wenn Du nur Einen siehst — so ist er Dein! —
Wenn einen Mann Du nimmst — bedenk es wohl!
Du mußt, gefällt es Gott, dem Herren ihn
Mit Freuden opfern.

Katharina (erhoben)

Ist das Weib nicht Priester?
Das Opfer reinigt sie, sie muß es sühnen.

Erzbischoff

(mit tiefer Rührung ihr die Hände aufs Haupt legend)

Gott segne Dich!

Luther

(sehr betroffen — auf Katharinen zeigend, zu ihr)

Ein reiner Wille, nimmer
Hab' ich so rein und klar ihn noch gesehn!

(laut und sehr gerührt)

Ja, Weib, — Gott segne Dich! — Er segne durch
Dich
Den Mann, den einst er Deiner Hut vertraut!

Markgraf Albrecht und einige Reisige
(schnell hereintretend)

Albrecht.

Die allgemeine Ruh ist hergestellt!
Die Bilderstürmer flehn um Gnade.

Luther (mit gen Himmel gerichtetem Blick)

Dein Werk!

(zu den Thoren)

Ihr Fürsten Deutschlands! Gnade thut Euch Gott,
Drum Gnad' um Gnade!

Churfürst.

Alles sei verziehen
Den Reuigen! — Mag sie die Allmacht heilen!
(Markgr. Albrecht geht ab.)

Melanchthon (tritt ein.)
Gott schenk' Euch Kraft und Frieden!

Luther.

O mein Freund!
Auch Du? — Mein Gott, Du läßt mich ja nicht
sinken!

Melanchthon (zum Churfürsten)
Hier dieser Brief vom Kanzler Epulatius.
Ein Freundesbrief!

Luther (tritt zu Tirebalte, welche schläft)
Da sieh, da liegt er todt!

Churfürst

(nachdem er den Brief gelesen — freudig)

Was ich' ich? — Ha, die Acht ist aufgehoben!

Erzbischoff.

Den Herren preiß, der auch dem Blitz gebeut!

Churfürst.

Ja, Luther, sieh' wir haben auch gehandelt!
Ha Freude, Luther! — Nicht den Trauerblick!
Zum Wirken kannst du glorreich wiederkehren.

Luther (schwermüthig)

Ja?

(er versinkt in tiefes Nachdenken)

Churfürst.

Ja! —

(zum Bischof)

Bischof, meint Ihr es nicht auch?
Jetzt wär' es Zeit!

(auf Katharinen zeigend)

Erzbischoff.

Thut, was der Geist Euch heißet
Der Sakramente höchstes ist die Liebe,
Die Dreifaltigkeit ist im heil'gen Kampf.

Luther.

Ihr? widerrufen? — Ewiglich könnt' ich es!
Doch bin ich nicht gelähmt? — Mein Theobald!

Melanchthon

(deckt das auf dem Katafalk liegen gebliebene Tuch über die Leiche)

In diesem Schleier barre der Verklärung,
Die von dem Thabor schwebt in's Thränenthal.
Ihr aber (zu den Knaben) geht den Blüthenstaub der Erde,
Und übet Euch im friedlich thät'gen Thun!

(Die Knaben tragen Theobalds Leiche hinaus)

Luther (hinzugehend)

Ihr nehmt ihn? —

Chorherr.

Nun, wir geben Dir ihn wieder!

(auf Katharinen zeigend)

Nimm Deinen Engel aus der Freundschaft Hand!

Sie hat den Kelch des Troſtes Dir gereicht,
Sie ſei verbündet Dir auf Tod und Leben!

Luther (ſanft)

Ich weiß nicht, was Ihr wollt; doch kommt mir wieder
Die alte Kraft und neuer Lebensmuth.

Katharina

(für ſich hin — mit dem innigſten Ausdruck der Wonne)

Ja ſterben muß ich, denn mir iſt zu wohl! —
Ich fühl' es, wie die Seele von den Banden
Sich reißt, entfaltet ihrem goldnen Flug.
Empor ſchwebt —

Erzbiſchoff.

Tochter! Friede ſey mit dir!
Du leitteſt, traun auf Gott! durch's Leben ihn!

Churfürſt

(auf Luther, der Katharinen unverwandt anſtarrt, zeigend)

Wie ſich ſein Blick entzündet an dem ihren!

(zu Luthern ſanft)

Sprich zu uns! ſieh! wir meinen's doch ſo gut!

Luther.

Wie ist mir? — 's fällt wie Schuppen mir vom
Auge!
Mit Gott zum Ziele' — ja, es sey gewagt!

Churfürst.

Dein ist sie!

Luther.

Wem? — ich sprach vom Werk des
Herrn!
Mit ihm vollführ' ich's! Drum getrost an's Werk!
(will abgehen)

Katharina

(sich ihm widersetzend und flehend nahernd)

Nur einen Blick noch!

Churfürst.

Sie kannst Du verstossen?

Luther.

Ich? Nein! ich seh' es klar in ihrem Auge,
Wozu ich eingeweiht, und daß ich's ende!

Erzbischoff.

Gelobt sey Gott, der Licht im Dunkel schafft!

Luther (Katharinen die Hand reichend)

Zeuch heim, Du reines Weib! ich dank' Dir viel!
Du — Gott bezahl's! — ich kann Dir's nicht vergelten!

Katharina (seine Hand heftig küssend)

Von Dir geliebt nur will ich seyn, und sterben!

Luther (rasch)

Ich liebe Dich!

Katharina (entzückt)

Wie ich Dich? — mich — allein —?

Luther.

Den Nächsten muß ich lieben, wie mich selbst,
Und meinen Herrn, und sein geheiligt Werk.

Katharina (in höchster Extase)

Die Sonne muß ich sehn im Fluthenspiegel.

In ihm versunken, und ihr klares Bild,
Die heil'ge Gluth in vollen Zügen schlürfen!

Luther.

Weib, Du bist ausser Dir?

Katharina.

Ich weiß sonst nichts
Als daß sie mich verzehrt, die Altarsflamme.

Luther (mit Rührung)

Auch mich ergreift ein wunderbar Gefühl;
Als stünd' er vor mir, jener Feuerbusch,
In welchem Moses einst den Herrn geschaut.
Und wenn ich lang' Dich ansah, ist es mir,
Als ob, was Dir im klaren Auge strahlt,
In meinem Innern lodre — ich begreif's nicht!

Erzbischoff (Die Lampe ergreifend)

Nun versammelten wir uns!

Luther (vor sich hin)

Soll dieses Weib, das mich so mächtig anzieht,

Soll sie vielleicht ein Regenbogen seyn,
Ein Bundeszeichen, das die Gnade sendet?

Melanchthon (erschüttert)

Ein Regenbogen? — seel'ger Theobald!

Luther (wie oben)

Und wenn ich es ergriff, dies Unterpfand —?
Ein Sünder bin ich — und ein reines Weib —
Kann auch den Sünder mit sich selbst versöhnen.

Katharina.

Mich meine Schuld mit meiner letzten Thräne
Was Liebe frevelt, büßet Liebe nur!

Luther.

Ich will sie prüfen, ob der Herr sie sendet —
(laut zu Katharinen)
Nur eine Frage — beim lebend'gen Gott! —
Belüg' mich nicht! —

Katharina (erhaben)

Noch einmal dieses Wort!
Und ich bin frei!

Luther.

Ich glaub's. Du liebst mich.
Du kannst auch sterben, kannst ihn sterben sehn,
Den Du geliebt — Ich glaub's! — denn Du bist
wahrhaft.
Doch könntest Du mich selbst für Gottes Werk
Zum Tode senden — selbst?

Katharina (nach einiger Besinnung)

Mit Zweifel? — Ja!
Was lieb' ich denn in Dir, als nur das Höchste!

Luther (lacht)

Was meinst Du, wenn wir Beide Mann und
Weib —?
Der Teufel würd' nicht lachen!

Melanchthon.

Nur die Engel!

Luther.

Der Teufel? — Ha! vielleicht will er mich äffen
Mit holder Schönheit — flink ist die Versuchung!
Doch triumphieren soll er nicht! — Entsag' —

Katharina

(ihn erhaben und stark anblickend)

Du kannst die Geister nicht — und willst sie lenken!
Lern' erst, dann lehre! — Luther! Lebe wohl! —
Mein Herze bricht, doch kann ich's nicht vergessen.

(Sie will abgehen — bleibt aber plötzlich im Hintergrunde stehen und blickt auf Luthern schmerzvoll zurück)

Luther (ihr besorgt nachblickend)

Der Teufel — und ein reiner Wille? — Nein!
Ich rufe sie!

Katharina (die Hand ans Herz)

Es bricht!

Ein kleiner Knabe

(tritt schnell herein — eine Hyazinthe in der Hand — zu Katharinen)

Seid Ihr das Fräulein Vera?
Der blasse Ritter, der im Garten liegt,
Gab mich Hyazinthe mir für Euch —
Für Katharinen, sprach er, dann verschied er! —

(reicht ihr die Blume und eilt ab)

Katharina

(im tiefen Schmerz die Hände an sich drückend)

Verstimmt! —

Luther (springt nach der Thüre)

Auf da?

Katharina

(krampfhaft die Hand an's Herz drückend, immer mehr zu-
sammensinkend)

O Gott! —

Herzog Erich, Markgraf Albrecht, die aus
dem Fürsten und Ritter treten ein.

Erich.

Sucht ihr Den!

Albrecht.

Der Wildenf — er ist entflohen!

Luther und Katharina

(einen unwillkürlich erwachen zu und fallen sich in die
Arme, indem sie gegenseitig rufen)

Weib! Mann!

Luther (ſie kraftvoll umſchlingend)

Mein Stab und Licht!

Katharina.

Mein Retter und mein Heil!

Erzbiſchoff (laut ausrufend)

Die heil'ge Liebe hat den Tod beſiegt!

Melanchthon.

Jetzt bleibſt Du unſer!

Luther.

Ja, mein Bruder Philipp!
Ich lieb' und lebe! — Kommt ihr Fürſten Deutſch-
land's,
Bei jenen Trümmern heiliger Altäre,
Bei meinem Theobald, der mir die Liebe,
Die ihn verzehrt, zum Erbtheil hinterließ,
Gebt mir das Wort — ein heilig Fürſtenwort! —
Die Menſchheit rein zu lieben, wie die Gottheit,
Sie rein zu lieben, rein, wie Gott uns liebt,
Licht zu erwecken aus der Finſterniß,
Daß klar es werde wie die Morgenſonne,

Die freudig jetzt, mit ihrem vollen Strahl
Durch jene bunten Fensterscheiben bricht,
Das Kerzenlicht des Todtenamts verdunkelnd.

(die Strahlen der aufgehenden Sonne erleuchten die ganze Bühne)

Die Fürsten (ihm die Hände reichend)

Hier unser Ritterwort!

Luther.

So bin ich mit Euch,
Und schenk' Euch, was Ihr lang entbehrtet — Frei
heit!

Volk (außerhalb, rufend)

Wir wollen unsern Vater sehn, — den Luther!

Katharina

(mit gen Himmel gerichteten Augen, für sich)

Du hast mir Wort gehalten, heilig Kind!
Die Blume glüht, der Wunderbaum blüht — in Ihm! —

Ein Ritter (tritt auf)

Das Volk dringt ungestüm durchs Klosterthor.

Studenten', Bürger, Bergleut' mit Muſik —
Sie wollen ihren Vater ſehn, den Churfürſt,
Und ihren Retter Luther —

Churfürſt.

Laßt ſie kommen!

(Ritter geht ab — zu Luther)

Das dank' ich Dir!

Luther

(tritt, von Katharinen begleitet, in die Mitte der Umſtehenden —)

Dankt Gott, und hört mich an —

(Volk jedes Alters und Geſchlechts, Bürger, Bauern, Studenten, Bergleute mit muſikaliſchen Inſtrumenten, und Reiſige ſtrömen herein, und bilden den äußeren Kreis)

Luther (feierlich)

Das, was Er zu mir ſprach, ich geb' es treu euch wieder.
Als ich noch Mönch, da lag ich einſt tödtlich krank danieder,
Und zu mir ſprach der Prieſter: Vergebung deiner Sünden!

Kraft! Glauben! Freiheit! Gott!

M. 5 S. 379.

Univ. f. Bl.
München

Da ſtob der Tod — ich wagt' es, des Herren Werk zu gründen. —
Doch blieb ich noch entzweyet mit mir und ſeiner Welt,
Drum konnt' ich aus nicht richten, was Gott durch mich beſtellt,
Schon kam der Tod noch einmal, — da naht dies Weib und ſpricht:
Mit Dir ſey Frieden — Amen!
(mit erhobner Stimme)
Jetzt unterlieg' ich nicht! —
Halleluja, ich ſiege! Die feſte Burg iſt Gott! —
Du Volk der Deutſchen ſchwöre —
(indem er ſein Schwerdt herauszieht und das Kreuz des Heftes den um ihn ſtehenden Fürſten vorhält)
Kraft — Freiheit —
Glauben — Gott! —

Die Fürſten

(indem ſie zu Luther treten, und die Finger auf das Heft des Schwerdts legen — feierlich und langſam;)

Kraft in Gott!

(das Volk ſpricht mit erhobenen Händen die Worte nach)

Bergleute
(im Hintergrunde singend und spielend)
Glück auf! Glück auf! —

Fürsten und Volk (wie vorhin)
Freiheit in Gott! —

Bergleute (wie vorher)
Wir fördern es herauf!

Die Fürsten.
Glauben —

Luther
(schnell einfallend — mit dem stärksten Pathos — einen Schritt vortretend)
An uns und Gott! —

Katharina (leise — zugleich)
An Dich und Gott!

Fürsten und Volk (zugleich)
An uns und Gott!

Bergleute.

Das blinkende Erz
Wir fördern es herauf!

Der Vorhang fällt.

N 11
8° Haassen. 1518

Die
Weihe der Unkraft.

Ein Ergänzungsblatt
zur
deutschen Haustafel,
von
Friedrich Ludwig Zacharias Werner.

Cum notis variorum,
die besser sind als der Text.

(*Dixi sed — animam salvavi — ?! —*

Frankfurt am Main,
in der Andreäischen Buchhandlung
1814.

69 C 7579-7

UNIVERSITAETS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

Gott grüß' Dich schön, mein deutsches erwachtes
Vaterland!
Zu dem von Rom der schönen mich trieb ein Liebesbrand.
Zum vollen Gotteskasten gab jener Wittwe Hand
Ihr Scherflein, nimm das meine, Land dem mich
Gott verband! —

Dich, deutsche Heldenjugend, die Du Dein köstlich Blut
Für's theure Land versprützest und für das ewge Gut —
Denn nicht ist treuer Wille den Zeiten unterthan! —
Ich Frühergrauter blicke mit Schaam zu Dir hinan.

Und die, seit fern ich irrte, du deutsche Weisenschaar,
Durch Rede, Sang und Beyspiel entflammt hat den Altar,
Wo himmelan nun leuchtet des heilgen Opfers Pracht,
Mit Ehrfurcht sey begrüsset, du Phalanx deutscher
Macht!

Ich weiß ich bin nicht würdig in Deinem klaren Reigen,
Ein kühner Fahnenschwinger dem Volke mich zu zeigen,
Doch, was ich auch geirret, und was ich hab' verbrochen,
Nichts gegen Deutschlands Ehre hat je mein Lied gesprochen.

Und jetzo da mein Vaterland sich wieder wahr und rein
Erhebt zu seiner Ahnen Glanz im freud'gen Schlachtverein,
Darf ich, der Deutsche, mischen mich in seinen Jubel ein,
Und will des großen Ahnenvolks nicht ferner unwerth seyn!

Und weil nun ist die Wahrheit der Grund von hohen Dingen,
Und nur die treue Demuth das Höchste kann vollbringen,
Will ich Dir's treu, mein Mitvolk, ob auch des Hochmuths Gier
In mir sich sträubt, bekennen, was ich verbrach an Dir.

Durch falſche Luſt verlocket, und durch das Spiel der Sinne,
Doch wiſſend, daß aus Liebe der Quell der Weſen rinne,
Sezt ich der kranken Wolluſt Bild keck auf der Liebe Thron,
Und durch dies Gaukelblendwerk ſprach ich der Wahrheit Hohn.

Als ob das was den Weiſen erleuchtet, ſpornt den Held,
Zerbricht der Völker Ketten, beſät das Sternenfeld,
Was aus des Frommen Buſen ſich empor zu Gott erhebet,
Aus Schmerz- und Scherz-Getändel ſey der niedern Luſt gewebet!

Und weil ſolch' eitel Götzenbild auf krummen Füßen ſtand,
Das nicht nur anzubeten ich mich thöricht unterwand,
Dem ich auch Tempel bauen wollt' mit meiner ſchwachen Hand,
So kam's, daß es zu hullen ich manch Hirngeſpinnſt erfand.

Die Wackern mochten zürnen, Gescheute mochten lachen,
Allein mein Nebelblendwerk verleitete die Schwachen;
So zog ich, keck im Frevelmuth, doch tief in mir erschlafft,
Zu meiner Gaukelbude selbst die Weihe deutscher Kraft! — *)

Doch weg mit diesen Fratzen, mit meinen und der Andern,
Weg mit ohnmächt'ger Reue, jezt gilt's zum Ziele wandern!
Die beste Reu ist Besserthun: wir plapperten's als Knaben,
Doch nur wenn wir es leben mag der Freyheit Strahl uns laben! —

In Sachsenlande wo begann, was Vieles hat vernichtet,
Hat russisch-deutscher Heeresbann sein Siegsbanier errichtet.
Die Schlacht bey Leipzig! — Betet an, ihr Brüder all', und richtet
Zu Dem Euch, welcher tilgen kann, was Schuld hat aufgeschichtet!

Wir ſangen Jubellieder; der Sieg, wohl war er's werth,
Denn Gottes Roß und Wagen war mit uns und ſein Schwert!
Doch kann Er es nicht wenden der Schlachten wechſelnd Glück?
Das Glücksrad das Er oben dreht, erſpäht das unſer Blick? — *)

Doch wenn — (daran zu zweifeln, es wäre ſchier Verbrechen!) —
Wenn auch das theure Deutſchland das fremde Joch kann brechen,
Ja wenn's auch jedem Feinde hatt' Speer und Schild geraubt,
Könnt's darum wieder heben frech auch gegen Gott das Haupt? —

Die Schaar der alten Helden von deutſcher Kraft und Zungen,
(Die hohen alten Sänger ſie haben ſie geſungen,

Und treu hat aufgewühlet erneute Kraft den Schacht,)
War's Gottvergessne Frechheit, die herrlich sie gemacht?

Was selbst die weisen Helden in Mythen uns
berichten,
Und Romas Weltruinen als marmorne Geschichten,
Was die Heroen stürzte (hör's, ihnen gleich an Muth,
Erneute deutsche Jugend!) — es war der Uebermuth!

Ja selbst in diesen Tagen: was hat uns Sieg verliehen,
Daß jetzt der Weltbesieger muß vor deutscher Treue
fliehen,
Vor dessen Riesenaciste hat der Erdenkreis gebebt? —
Daß Gott den Starken widersteht, bescheidne Kraft
erhebt! [3])

Nicht weil mich (was mit Danken ich ewig werd'
gedenken!)
Nicht weil mich in die Schranken das Kreuz trieb, daß
ich senken,

Zu Rom den stolzen Nacken mußt', und, in den Staub gedrückt,
Zum Glauben unsrer Vater ward durch die Gnad entruckt: *)

Nicht weil beym Glaubensstrahle der Demuth Morgenlicht
Aus allen Lebensströhmen des treuen Busens bricht:
Nein, bey der bloßen Leuchte schon der menschlichen Vernunft,
Strahlt Demuth als Geschmeide der weisen Heldenzunft.

Der große Herr Carolus, mit seinem guten Schwert
War er der Heiden Schrecken, doch war ihm Demuth werth;
In Demuth Rudolph weilte auf Habsburgs kleinem Schloß,
Drum baut' er auf das Erzhaus, dem Deutschlands Heil entsproß.

Doch was sprech ich von Alten! Soll nicht des Vliesses Zeichen,
Das noch Franziskus zieret, der Demuth Bild Euch reichen?
Das Kreuz das eisern, farblos, blizt durch das Irrsals Nacht,
Hat's Friedrich Wilhelms Demuth, die hohe, nicht erdacht?

Schau Sie, die Volkerretter, wie schlicht Sie stehn beysammen,
Die jenen hohen Ahnen, die hohen Söhn', entstammen;
Den mächt'gen Selbstbeherrscher *) schau, Der nichts will als das Recht,
Und spreiz' dich noch in Hochmuth, du niedrig Knechtsgeschlecht! —

Nicht Dir, du Kriegerjugend, du deutsche Männerkraft,
Die Du in wenig Monden hast Deutschland rein geschafft,
Nicht Dir empfehl ich Demuth, Du hast den Tod gesehn,
Drum sieht man Ruhmbetreuet bescheiden da Dich stehn!

Doch dir du halbergraute Abart der ſchlechten Zeit,
Durch welche Deutſchlands Stärke zur Ohnmacht ward entweiht,
Dir, laulichem [6]) Gemengſel von ſchlechtem Seyn und Schein,
Auch ich war deines Gleichen, dir präg' ich Demuth ein!

Daß Einer vor dem Andern von euch ſich bückt und ſchmiegt,
Und, während frech er frevelt, noch Seelenadel lügt,
Mit winzchem ſchiefem Hirne Gott zu verdrängen ſucht:
Das war der Feind Europas, und dieſer ſey verflucht! —

Nicht deshalb weil der Glaube mich hat zum Kreuz gezogen,
Nicht deshalb — (was die Dummheit auch hat von mir gelogen! [7]) —
Nicht deshalb ruf ich Fluch euch — der wahre Chriſt ermißt
Mit Zittern ſeine Schwache, nicht was des Herren iſt.

Es richtet Gott den Glauben, wir Christen richten nicht.
Wer redlich vor Ihm wandelt, und redlich sucht Sein Licht,
Der wird durch Ihn es finden, das einzig wahre Gut!
Doch was hast du gesuchet, du laue Lügenbrut?

Wenn vor dem Volk du prahltest, als ständ' in Gloria
Der Menschheit schöner Tempel durch deine Hand nun da,
War's deiner Scheune Flickwerk nur! Meynst du, daß man's nicht sah? —
Ich kenn dich, Lügenpöbel, ich war dein Mitknecht ja!

Wenn Jeder eben träumte: daß nur mit ihm begann
Sonne, Mond, Erd', Gestirne, der ganze Weltenplan;
Daß vor Ihm ganz und gar nichts sey auch nicht von Gott gethan,
Als bis zum Heil erschienen ER!!? *) — Gott sah's mit Lachen an! *) —

Ihr, unrein, euch nur wollend, daß Ihr's ?! zu rauben meint,
Was nur dem reinen Herzen, das Gott nur will, erscheint!
Lernt Wollen und Entsagen vom reinen deutschen Heer,
Ihr habt das Land verheeret, das dies muß stellen her!

Denn hätte freches Meinen geschwächt nicht deutsche Kraft,
Wär unsers Landes Stärke vom Feind nicht fortgerafft:
Hätt' Jeder nur gelernet täglich seine Lektion,
Würd's, ohne Blutvergießen, wohl im deutschen Hause stohn!

Das haben deutsche Meister und Weisen wohl gekannt,
Und uns des Willens Klarheit als Weg zum Ziel genannt,
Und wenn im Stolz auf eig'ne Kraft auch Viele schwer gefehlt,
Doch suchten Manche treu den Herrn, und die hat Er gestahlt!

Drum werden ihre Namen strahlen im Weltgeschlecht,
Das, Herrmanns Schooß entsprossen, einfältig, treu, gerecht,
Stark wie des Heldbergs [20]) Eichen und wie der Rhein so klar,
Trotz fremder Pfiffigkeiten der Erde Meister war.

Und wieder soll's das werden, dafern es Gott gefällt!
Und Gott gefallt die Meisterlust, wenn sie sich rein erhält,
Und vor dem Obermeister [21]) sich mit heil'ger Scheue beugt,
Durch den der Meister wird ein Knecht, der Knecht ein Meister steigt! —

Ihr habt, was schnöd uns trennte, die Schranken nun gefällt,
Oestreicher, Preusse, Bayer, Schwab' sind in ein Heer gestellt;
So trenne Meinung auch nicht mehr den deutschen Kraftverein,
Das gab den Vätern Stärke, nur das kann unsre seyn !!! — — — [22])

Das Mährlein von dem Pfeile, den leicht ein Knabe bricht,
Indeß der volle Köcher weicht Männerstärke nicht, [13])
Das mag uns Deutsche lehren, was täglich ist zu thun,
Und immer, [14]) daß mit Ehren man mag am Abend ruhn!

Wie wahrhaft ist ersonnen die kleine Fabel da,
Wir haben es erfahren an Hoch und Niedern ja; [15])
Doch weil wir nun im Köcher sind, laßt drauf uns pochen nicht;
Sein Köcherstheil zu füllen, ist jedwedes Pfeiles Pflicht!

Nicht, wie wir Deutsche pflegen, bey'm Pfeifchen Rauchtaback
Oder bey'm Theetisch treibend von Menschenheil den Schnack,
So wie er in Journalen verschnitzelt ist zu sehn,
Und hinter'm Ofen sitzend — so kann's nicht weiter gehn.

Der alte Zeitenwagen, weil seine Pferde kollern,
Rennt über Stock und Block jezt, wir hörten wohl ihn bollern! *)
Da kann's mit span'schen Schritten nicht nachgezickzackt seyn,
Nur mit Sieb'nmeilenstiefeln geht's, wer nach will, hinterdrein!

Und nach, das müßt Ihr einmal, Ihr mögt Euch noch so sperren,
Ihr breiten angesessnen, schmalen gebildten Herren,
Wes Standes, Amt's und Glaubens auch, drum „rühr dich, Bock, es brennt!" **)
Wer sitzt, so hochgeschoren er sey, wird überg'rennt!

Der Graber laß den Spaten, der Bauer laß den Pflug,
Der Krämer seinen Laden, den sonst er huckpack trug,
Professors und Poeten, tummelt Euch auch mal 'rum,
Nicht Schwatzen gilt's, nur handeln; die Welt ist nicht mehr dumm!

So griffen's Ding die Preuſſen und Oeſterreicher an;
Landwehr, Landſturm, Landbatzen, fur's Land muß
Alles dran! *)

Kämpft doch der tapfre Ruſſe nicht mehr für's eigne Land,
Er (ew'gen Dank Ihm!) kämpft für uns! Drum
Jeder rühr die Hand! —

Das Heer, es übte Thaten, doch kann's das Heer
nicht thun,
Wir Alle ſind Soldaten, und keiner darf jezt ruhn!
Noch wallt der Rhein in Ketten, beſeufzend ſeine Schmach!
Jezt gilt's das Land zu retten, kein lumpicht Weh'
und Ach!

Wird Manchem auch verkümmert ſein Bißchen Haab
und Gut,
Wenn's Land wird ſeyn gerettet, wird Alles wieder gut!
Doch wollen jezt wir zaudern und jezt noch läſſig ſeyn,
So fällt das Land, und mit ihm ſtürzt dein Hüttlein,
Fauler, ein! —

Denn Jeder rasch zu Werke, Hand leg' ein Jeder an,
Wir sind ja alle Deutsche, die Frau so wie der Mann!
Einst zog der Mann zu Felde, die Frau besorgt' das Haus,
So muß es wieder werden, sonst wird nichts Kluges draus!

Ein andermal, Mamsellen, heult mit Eulalia, *)
Jetzt aber zupft Charpieen und huckt nicht müßig da!
Madam und Köchin koche, im löblichen Verein,
Für unsre Krieger Suppen, mag Hannchen d'Arc auch schreyn!

Und daß ich ernst es ende, wie ich es ernst begann,
So sprech ich noch Euch Beide, Krieger und Priester, an,
Die Beid' Ihr Menschenretter vom Höchsten seyd gesandt,
Im Wege nur verschieden, im Ziele nah verwandt!

Iſt gleich die Völkerrache jetzt mehr als je gerecht,
Doch weiß der Held zu ſchonen, grauſam iſt nur der Knecht;
Darum, ihr Helden, ſchützet der Unſchuld Angſtgeſchrey,
Auf daß kein grauſer Frevel den heil'gen Krieg entweih'!

Streckt den Bewehrten nieder, doch den, der wehrlos jammert,
Die Mutter, die den Säugling an ihren Buſen klammert,
Verſchont ſie, ob Vertilgung auch ein wilder Wahnſinn ſchreyt,
Ihr ſeyd zum heil'gen Kriege, — (vergeßt das nie!) — geweiht!

Vor Allem ſchont das Vaterland, es hat ſo viel gelitten!
Und duldet nicht, daß Räuber, Räuber aus Eurer Mitten,
Des Deutſchen Hütte plündern, der's ehrlich mit Euch meint,
Auf daß in blöder Trauer nicht er nach dem Feinde weint! —

Ihr aber folgt den Vätern der hohen alten Zeit,
Ihr Prieſter, die gewürdigt zu ſchau'n den heil'gen Streit,
Der, ſeit Altäre flammten, wohl niemals heil'ger war!
Auch Ihr, Ihr Prieſter Gottes, gehört zur Streiterſchaar!

Daß Pauliſch ſich, ja Kephiſch oft, von Kephas hat geſchieden,
Und auf gut Glück iſt hingerennt, *) raubt' uns erſt Kraft, dann Frieden! —
Seht hier im Frieden Gottes jezt, vereinigt Hand in Hand,
Die Schaaren ziehn und ſchämt Euch, daß Euch er noch nicht fand!

Beremt im Staub', wenn Ihr habt das Heiligthum entweiht,
Der durch unheil'gen Mißbrauch, **) der durch unheil'gen Streit! ***) —
Statt des verjährten Unfrieds, den Ihr den Völkern gabt, †)
Sey jezt mit heil'gem Frieden das Heer von Euch gelabt!

Dem, der im blut'gen Lorbeer, hulflos darnieder ſinkt,
Ob Deutſcher, Ruſſe, Franzmann, eilt, daß Ihr Troſt ihm winkt!
Tragt vor das Kreuz! Nicht Mühen ſcheut, nicht Lazarethluft!
Iſt Tod nicht Euer Leben und Eure Burg die Gruft? *) —

Hat tüchtig, dauernd, Jeder, das Nächſte **) dann gethan,
So wird die Zeit, die gute, ſich wohl von ſelber nahn;
Die Zeit iſt nicht, nur wir ſind, und wir, wir ſind die Zeit,
Drum, ſind wir ſelbſt nur gut erſt, iſt gute Zeit nicht weit! —

Und wenn's vollbracht iſt, fragt Ihr, was wird alsdann geſchehn? —
Ja, lieben Leutlein, wer kann Euch darauf Rede ſtehn?
Vollbracht wird nichts auf Erden, nur Einer hat vollbracht, ***)
Von dem wird, doch nicht ohne Euch, ****) was ſchlecht war gut gemacht!

Nur das kann ich Euch ſagen: was Ihr auch neu beginnt,
Wenn Demuth nicht es bauet, Gott ſchlägt es in den Wind! [28])
Nicht falſche Demuth, mein' ich, für Menſchen-Macht und Liſt;
Demuth [29]) für unſern, Aller Gott: den Herren JESUM CHRIST!!! —

Univ.-Bibl. München

Als ich Euch' mal geſchrieben, worauf ich blick mit Spott:
Die Weih' der Kraft, da ſchrieb ich: Glauben an Uns und Gott!
Der Spruch fand Abgang, aber ging's — ? — Wie man auch auf ſich dunſ',
Umgekehrt wird ein Schuh draus: GLAUBEN AN GOTT und — uns! —

Und ſo fahrt wohl! — Auch ich will juſt jezt nicht ſitzen ſtill,
Doch will ich nur das Eine, was Er, der Eine, will,
Und will Er mir barmherzig noch etwas Daſeyn leih'n,
Verwend' ich's: meine Ohnmacht, die Kraft ich hieß, zu weih'n! — ? [30])

1) Durch diese zwar nicht gelinde, aber gerechte Diatribe gegen mich selbst, will ich keineswegs denen Charakteren, Motiven, Scenen oder Stellen, die in mehreren meiner poetischen Versuchen, ja vielleicht in allen, auf schöne Seelen tröstend, erquickend, ja wohl auch, durch Gottes Gnade, befruchtend gewirkt haben mögen, Eintrag thun. Das hieße das Kind mit dem Bade verschutten! Nein, ihr Guten, Wahren, was Euch wirklich in meinen Gesprachen und Schriften getröstet, erquickt, zum Guten belebt hat, das ist gut, schön und wahr; ja, in sofern es Alles das ist, göttlich; und ich werde mich's nicht unterstehen, es deshalb, weil es durch meine Feder geflossen ist, bey Euch herabzusetzen. Noch weniger will ich über meine vielfachen, oft mit großem Rechte gerügten, ästhetischen Mißgriffe den Stab brechen; denn wer könnte wohl jezt an solche Lappereyen denken! Was ich aber verlauña (jetzt, wo Germania den Spruch, daß die kurzeste Thorheit die beste sey, dem erstaunten Europa zuerkennt,) um auch mich vor meinem jezt wieder wahr und rein werdenden Mitvolke zu reinigen, wahrhaft bekennen will, ist: daß eine krankhafte, beschränkte Ansicht der sogenannten

Liebe, die ich mit der Caritas (*), der sie doch diametral entgegengesetzt ist, verwechselte, mich verleitet hat, jene Gnadenlose, Selbstsuchtige, für das Hauptmotiv des Höchsten in uns — (was nur die gnadenvolle, gottsüchtige Caritas seyn kann) — zu halten; diese strafliche Grille in ein möglichst aufgeputztes System einzukleiden, und sie nicht nur zum Trotze der Aesthetik, was wenig, sondern selbst der Religion, was viel sagen will, in Schauspielen, Gedichten und Gesprächen auf mannichfaltige Weise durchzumischen, bis geradezu in den Himmel (wo es ganz gewiß weder Freyen noch Freyenlassen giebt,) erheben zu wollen. Solchergestalt habe ich nicht nur Andere verwirrt, sondern auch mein schönes, mir von Gott zu besserem Gebrauche verliehenes Talent, oft gemißbraucht. Sollte mich der Tod nicht unvorbereitet übereilen, und man mich noch anhören wollen, so werde ich vielleicht hierüber und über meine schriftstellerische Tendenz überhaupt, besonders aber über den himmelweiten Unterschied zwischen dem, was wir Liebe nennen, und der Caritas — sie verhalten sich wie Nachtlampe und Sonne — gelegentlich etwas Bestimmteres

(*) Es ist ein Hauptmangel unsrer deutschen Sprache, daß wir für Caritas kein deutsches Wort haben! Ich würde vorschlagen sie Liebe zu nennen, und mit diesem so oft gemißbrauchten Worte, sparsam umzugehen; dagegen für die sogenannte (irrdische) Liebe, das alte Wort Minne wieder in Cours zu setzen.

sagen. Warum ich übrigens gegen meine Weihe der Kraft besonders zu Felde ziehe, ist nicht sowohl wegen der Wahl des Gegenstandes (denn als damaliger Nichtkatholik hatte ich ja keine Verbindlichkeit zum Gegentheil!), sondern deshalb: weil ich bey diesem Werke mir mehr als bey meinen übrigen Motiven erlaubte, die ich nach erlangter reiferer Einsicht für unsittlich, ja sträflich halte. Indem ich also hiemit alle durch meine Werke, besonders das genannte, etwa verbreiteten religiösen und sittlichen Irrthümer hiemit öffentlich widerrufe, und mich von ihnen, nach dem glorreichen Beyspiele meines Vaterlandes, feyerlichst losſage; so kann ich diese vorläufige Erklärung nicht zweckmäßiger als mit einer Stelle eines mir schon vor mehr als fünf Jahren gewordenen, aber noch immer gegenwärtigen Briefes, schließen. „Ihre Convexitäten der Liebe von „Kraft und Zartheit (*) ist prächtig," so schreibt mir die

(*) Ich will die Leser dieser deutschen Haustafelverlage nicht mit meinem unächten, also undeutschen, noch keinem Hause nützlich gewesenen Systeme, von einander in Ewigkeit nachrennenden, momentan liebend findenden, und dann sich wieder zum neuen Auseinanderrennen trennenden Wesen (Kräfte und Zarthen genannt,) behelligen; denn wenn ich es ausführlich erörterte, müßte ich es auch eben so widerlegen, wozu hier nicht der Ort ist. Wiewohl es die Seele aller meiner bisher gedruckten, mit großem Rechte eines falschen Mysticismus beschuldigten Systeme, ja die Veranlassung ist, warum ich alle geschrieben habe: so ist es

Pille verzuckernd, eine meiner geiſtreichſten Freundinnen; „aber „die Einfachheit davon iſt ſehr unprachtig. Liebſter Freund, „ſteht davon ein Wort im 13ten Kapitel des erſten Briefes

---

Gottlob doch nur Wenigen verſtändlich worden, und von dieſen Wenigen wahrſcheinlich, eben ſo als von denen, welchen ich es mündlich mittheilte, vergeſſen. Alſo — laſſet die Todten ruhen! Ich bemerke übrigens, daß, wiewohl ich dieſes mein Syſtem, zumal in meiner davon gemachten Anwendung auf Glaubenswahrheiten, ohnſtreitig als grundfalſch, ſchwärmeriſch und irrig verwerfe, und ihm gewiß keinen Einfluß auf meine etwanigen künftigen Arbeiten je verſtatten will; doch die lange Zeit über, in der ich mein Leben daran ſetzte, um es theoretiſch und praktiſch leider nach allen Seiten ſtrenge Folgerecht zu entwickeln, und in dieſen Wahnwitz Methode zu bringen, ſolches mir auch in ſofern gelang, daß ich (wie etwa ein banquerouttirter Goldmacher ein Elixir entdeckt,) dadurch Reſultate erwerben habe, welche in Betreff der drey Grundſäulen aller menſchlichen Wechſelwirkung (Meiſter-, Brüder- und Jüngerſchaft) ſehr intereſſant, und, auch noch nach meiner jetzigen Ueberzeugung, richtig; aber von mir auch ein Bischen ſehr theuer, und ſo bezahlt ſind, daß ich Keinem zur Nachfolge, den Armen aber, welche ich zu meinem Schmelztiegel verlockt habe, dringendſt anrathen möchte, auf das Allereiligſte eine andere ſichere Profeſſion, z. B. das Graben nach dem wahren, nur in der Entſagung verborgenen göttlichen Schatze, zu ergreifen! Leſet dieſe lezten Zeilen, Ihr, für die ſie einzig geſchrieben ſind, ihr Armen, und vergebt mir, wie auch ich thue, oder, wenn Ihr ſchon reich ſeyd, und nicht mehr leſet, ſo erflehet mir Vergebung! —

„an die Korinther, welche Sie F. (*) empfehlen? — Ja „solche Liebe, wie in dem Kapitel steht, das ist die ächte „Liebe, die himmlische, die Gottheit in uns, oder der „göttliche Hauch. Aber steht da ein Wort von zwey Hälften, „die sich suchen, und finden, und nicht finden? Ach, mein „Herr, das sind Menschensatzungen!“ Allerdings sind es das, gute Johanna, der ich, wenn jemals dieses Blatt in Deine Hände kommen sollte, wie allen meinen Freunden und Freundinnen, in und ausser meinem lieben Vaterlande, einen recht freundlichen frischen Gruß aus dem Kerne des erfrischten deutschen Landes und in dessen Frühlinge — (mögen seine göttlichen, jezt überall hervorbrechenden, Keime alles von ungöttlichen Menschen gesetzte Unkraut überwuchern!) — entbiete! Ihr aber, meine lieben, mich liebenden Leser, und meine mir wenigstens eben so lieben, meine Gebrechen redlich hassenden Gegner, wenn Ihr noch an mich denkt, so hört auf Euch wegen meiner früheren Grillen zu freuen oder zu ärgern, und um Euch über das Höchste der Gottheit und Menschheit (über die wahre Liebe und ihr wahres Wesen) zu erquicken und zu belehren, so leset, ausser dem benannten Kapitel, noch, und wenn Ihr Euch durch das klassischste Gedicht über diesen Gegenstand, durch

(*) Die mir ewig theure Inhaberin des hier weggelassenen Namens sey versichert, daß ich ihrer täglich da gedenke, wo alle gute Gedanken entquellen, und zurückfließen.

des großen deutschen Dichters, Friedrich Spee, Spiegel der Liebe, begeistert habt (*), leset, sage ich, in Thomas a Kempis nie genug zu preisender und über alle irrdischen Bücher erhabenen „Nachahmung Christi“ (**) das

---

(*) Dieses deutsche Canticum canticorum steht unverkürzt Seite 30 — 5, des goldnen Büchleins, betitelt: „TRUTZ „NACHTIGALL, Oder: „Geistlich-Poetisch „Lust-Waldlein, desgleichen noch nie zuvor in Truck „kommen. Durch den Ehrw. P. Fridericum Spee, „Priestern der Gesellschafft JESU. Jetzo aufs new „übersehe und zum zweyten mahl in Truck verfertiget. Cum „Facultate et approbatione superiorum Cölln, In verlag „Wilhelmi Friessems Buchhändlers, in der Trankgas im „Erz-Engel Gabriel. Im Jahr 165[illegible]. Cum gratia et „Privilegio Sac. Caes. Maj.“ In welchem unvergleichlichen, als Prachtstück einer deutschen Damentoilette höchlichst zu empfehlenden Musenalmanache (für den ich viele Stöcke der bisher erschienenen, inclusive meiner eigenen sämmtlichen Werke, gern in den Kauf gebe) unter andern Seite 9[illegible] — 105 ein Gedicht steht, betitelt: „Lob deß „Schöpfers, darin ein kleines wercklein seiner weißheit, „nemblich die wunder liebliche handthierung der Immen „oder Bienen beschrieben wird“, welches poetische Meisterstück auch noch in unsern Zeiten ein Meisterstück deutscher Hausfrau seyn, und, wohlbenutzt, alle Ergänzungsblätter entbehrlich machen könnte. — Es soll übrigens von Spees Trutz Nachtigall, ganz neuerdings nur, eine neue, nur aber nicht bekannte, Auflage erschienen seyn.

(**) Die des Lateinischen unkundigen deutschen Leser und Leserinnen, können dies eigentlich göttliche Werk, (das, wie

12te Kapitel des 1ten Buchs, wo Ihr den Weg zur wahren und einzigen Liebe, und das ganze 3te Buch, besonders aber dessen 5tes, 7tes und 8tes Kapitel, wo Ihr deren Wesen, Herrlichkeit und Unterschied von der Afterliebe, die ich predigte und übte, finden, und sobald Ihr nur treu wollt, auch diese Liebe selbst empfinden, und als Meister, Bruder oder Junger, (was Alles ihr Frauen und Jungfrauen — denen ich, nächst dem Buche aller Bücher, dieses besonders an die Seele lege — selbst in den beschränktesten Kreisen, auch werden könnt!) (*) die todten Menschengebeine belebend, aushauchen werdet!

---

es überall der Siegelring der vernünftigsten Leute war, auch immer der aller Vernünftigen seyn sollte,) in des Hochverdienten J. M. Sailer Uebersetzung lesen, dessen in sechs Bänden bey Joseph Lentner zu München erschienene, durchaus höchst vortreffliche Briefe aus allen Jahrhunderten christlicher Zeitrechnung, ihnen zugleich zur würdigsten Einfassung jenes allerwürdigsten Kleinods dienen können.

(*) Johannens verewigte Großmutter, eine wahrhaft hohe und darum unbekannt gebliebene Meisterin, gab, so wenig als ihre auch hierin ihr würdig nachstrebende Enkelin, nur meine Hälften und Halbliebe zu, sondern pflegte zu sagen und zu üben, (was alle Meisterinnen wo nicht sagen, doch üben): „Vor Gott ist kein Geschlecht, sondern da kann „ich Weib und auch Knecht nennen.“ Das Kehaltene sang und übte eine erhabene und für meine Ergänzungsblätter und das Format dieses Nekrologs zu hohe Dichterin, meine vollendete Mutter, Frau Louisa Henriette Werner, geb. Pietsch, welche zugleich die Schmerzensmutter, also

2) Maestro (dissi lui,)

Dante spricht zu seinem, ihn durch Hölle und Reinigungsfeuer leitenden Führer, Virgil, der ihm in der zweiten Terzine antwortet.

or mi di' anche:
Questa fortuna, di che tu mi tocche,
Che è, che i ben del mondo ha sì tra branche?
E quegli a me: O creature sciocche,
Quanta ignoranza è quella che v'offende!
Or vo' che tutti mia sentenza imbocche.
Colui, lo cui saver tutto trascende
Fece li cieli, e die' lor chi conduce,
Sì ch'ogni parte ad ogni parte splende,

Vollendeste, der mir persönlich bekannten Meisterinnen der wahren Liebe — (bey wie vielen grosen Hochmeisterinnen bin ich nicht lebenslang umsonst durch die Schule gelaufen!) — war. Ihre Gedichte sind nicht mittheilungsfähig; aber, wie ihre Thränen, gesammelt für den Tag der Ernde! Gustavit et vidit quia bona est negotiatio ejus, non extinguetur in nocte lucerna ejus! (Aus dem 31sten Kapitel der Sprüchwörter Salomonis, diesem Gesetz und Evangelium aller weiblichen Knechte Gottes, d. h. aller Meisterinnen.)

O, meine Mutter! hast Du mir
Die Harfe nicht gegeben?
Sie, die dem Psalmenton in Dir
Schwach konnte nach nur streben!
Du Quasiseraph'or Sangerin,
Blickst Du zum Musenkenner hin,
Wenn auf er blickt mit — Beben?! —
Aus Unkels Reisetasche (noch ungedruckt.)

Distribuendo ugualmente la luce:
Similemente agli splendor mondani
Ordinò general ministra e duce,
Che permutasse a tempo li ben vani
Di gente in gente, e d'uno in altro sangue,
Oltre la difension de' senni umani:
Perchè una gente impera, e l'altra langue,
Seguendo lo giudicio di costei,
Che è occulto com' in erba l'angue.
Vostro sovver non à contrasto a lei: (Hört's!)
Ella provvede, giudica, e persegue
Suo regno, come il loro gli altri Dei.
Le sue permutazion non hanno triegue:
Necessità la fa esser veloce,
Si spesso vien chi vicenda consegue.
Quest è colei ch' è tanto posta in croce
Pur da color, che le dovrian dar lode,
Dandole biasmo a torto, e mala voce.
Ma ella s'è beata, e ciò non ode:
Con l'altre prime creature lieta
Volve sua spera, e beata si gode.

Dante Inf. VII, v. 67—96.

3) Dominus resistit superbis. — Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Luc. I.

4) Am 19. April (als am Gründonnerstage) 1810, ward mir in der Hauptstadt des Erdbebens, zu Rom, das unschätzbare Heil zum Glauben unsrer Väter zurückzukehren.

5) Aller Reussen nehmlich und Seiner Selbst!

6) O, daß ihr kalt oder warm wäret; da ihr aber lau ſeyd, ſo will ich euch ausſpeyen. Jeſus Chriſtus (*).

7) In und außer Zeitungen und Journalen nehmlich, zu einer Zeit, als ich, abweſend in Rom, ſolche nicht einmal leſen, geſchweige denn (was ich noch nie der Mühe werth gehalten habe,) mich dagegen vertheidigen konnte.

8) Draco iste, quem formasti ad illudendum ei! Pſalm 103

9) Qui habitat in coelis irridebit eos: et Dominus subsannabit eos! Pſ. 2. O, daß wir dieſen göttlichſten, aber ſchrecklichſten, Pſalm, doch jezt wenigſtens, und jezt ganz vorzüglich, Alle auswendig lernen und täglich und ſtündlich gegenwärtig haben möchten, um zu erfahren das Einzige, was zu unſerm Frieden dient, und endlich einmal weiſe zu werden! —

10) Wo Herrmann den erſten deutſchen Volksverein ſchloß. Der Feldberg liegt bey Homburg an der Höhe, von wo, in unſern Zeiten auch, entſproſſen ſind deutſche Fürſten und Fürſtinnen, des deutſchen und heſſiſchen Namens hochwürdig.

11) Dixit Dominus Domino meo: ſagte Meiſter

(*) Es wird aufmerkſamen und verſtändigen Leſern nicht entgehen können, daß hier, und manchmal wo ich ſonſt die rauhe Seite meines Haustafelblatts (öfters ungerne, aber nothgedrungen, herauskehren muß, von den Anhängern keiner Glaubensparthey — alſo weder von, ihren Gott mehr als ſich liebenden, Katholiken, Proteſtanten, Griechen, Juden, Turken, noch Heiden, als ſolchen — die Rede iſt.

David,

David, Sede a dextris meis: Donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum Pſ. 109. Und das Lezte wiederfuhr nicht nur Davids Herrn, ſondern auch dem David ſelbſt, der ſich aber zuvor auch tuchtig gebeugt hatte.

12) ! ! ! — — —

13) Vis unita fortior!

14) Immergrun fraß Rummerfatt!
Armes Grün, ſobald Schachmatt! —
Irnerius vapulans.

15) Omnes peccaverunt et egent gloria Dei!
Paulus.

16) Schon in der erſten Ausgabe des erſten Theils meiner Söhne des Thales ſagte ich:

Der alte Juxenwagen ſelber wankt,
Weil ſeine Pferde jezt den Koller kriegen;
Da kann man nicht mit ſpan'ſchen Schritten ſchreiten,
Nur über Hals und Kopf geht's hinterdrein!

Wer hätte damals glauben ſollen, daß das liebe Deutſchland und ganz Europa ſobald hinter dieſem Wagen würde hergaleppiren müſſen!

17) Aber — foenum habet in cornu! Und das möchte er gern mit Bequemlichkeit auffreſſe ; darum rührt er ſich nicht, ſondern läßt ſich allenfalls lieber auf den Pelz brennen.

18) Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiae, et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibite membra vestra servire justitiae in Sanctificationem. Rom. 6. v. 19.

19) Ulula abies, quia ceciderunt cedri! ſagt mein Namensvetter. Zach. 11. v 2. Die Stelle heißt aber im Contexteigentlich ſo: Residuum erucae comedit locusta, et residuum locustae comedit bruchus, et residuum bruchi comedit rubigo. Expergiscimini ebrii, (ebriae) et flete, et ululate omnes, qui bibitis vinum in dulcedine. Joel Cap. 1. Denn das bloße Heulen macht noch keine Eulalia, ſo wenig als das Schreyen einen Bayard, Jungfrau von Orleans oder Hugo Gretius; viel. mehr wäre ſolchen „reinen" Heulern und Schreyern beyderley Geſchlechts, nicht von mir, der ich ſelbſt einſt zu ihnen gehörte (*), ſondern von einem Dichter sans peur et sans reproche, wie Dante, zu antworten:

Con piangere e con lutto,
Spirito maledetto, ti rimani!

Welcher Dante auf ſeinen, einen ſolchen Schrey- und Heulhals betreffenden, billigen Wunſch:

Di vederlo attuffare in questa broda, (**)

die tröſtliche und nachher auch ausgeführte Verſicherung erhält:

Di tal disio converrà che tu goda!

Dante Inf. VIII.

20) Wir irrten alle in der Irre wie Schaafe, ein Jeglicher ſahe auf ſeinen Weg. Iſaias 53. v. 6.

(*) Man ſieht wie viele Cercles ich auf meinen Reiſen frequentirt habe.

(**) Dieſe Stelle klingt im Concert ganz furios.

2) Confusi sunt agricolae — das ist sehr schlimm — ululaverunt vinitores super frumento et hordeo, quia periit messis agri. (Joel Cap 1.) Das ist fast noch schlimmer! (S. oben bey Tulatia). Und dann die entsetzlichen Fragen: Si pater ego sum, ubi est honor meus? et si Dominus ego sum, ubi est timor meus? dicit Dominus exercituum: ad vos, ô sacerdotes, qui despicitis nomen meum, et dixistis: In quo despeximus nomen tuum? offertis super altare meum panem polutum (*) et dicitis: In quo polluimus te? In eo quod dicitis: Mensa Domini despecta est. Si offeratis caecum (**) ad immolandum, nonne malum est? offer illud duci tuo, si placuerit ei, aut si susceperit faciem tuam, dicit Dominus exercituum. Et nunc deprecamini vultum Dei ut misereatur vestri (de manu enim vestra factum est hoc!!!) si quomodo suscipiat faciem vestras, dicit Dominus exercituum. Quis est in vobis, qui claudat ostia, et incendat altare

(*) Nicht das reine, zwar unbefleckbare Lebensbrod; aber wenn es durch, von Lüsten befudelte, ungesäuberte Hände gepflegt wird.

(**) Nicht der allsehende, Sich Selbst täglich opfernde Hohepriester; aber wenn, Sein verklärtes Gewand betastend, ein durch Stolz verblendetes Gemüth es für seines Gleichen, für Staub, hält, und der blödsichtigen, verwahrlosten, bedauerungswerthen Menge, wenn sie dasselbe wähnt, Beyfall zulächelt!

meum gratuito? Und hierauf das Allerentſetzlichſte: Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum, et munus non suscipiam de manu vestra! (Mal. Cap. 1.) Was in dieſem Grundtext noch viel entſetzlicher als die Note 19 davon angeführte freye Ueberſetzung des Dante lautet! — Alſo Unwürdige, zittert, wie ich, und betet! Würdige, betet, wachet und ſeyd getreſt, denn die oblatio munda kann auch durch unreine Hände nicht untergehen!

22) Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem. Pſ. 21. Ja, du lieber Gott, dabey konnte es unter plumpen Knechten wohl nicht ohne Zank hergehen! Und doch heißt es bald darauf: Qui timetis Dominum, laudate eum: universum semen Jacob glorificate eum: Timeat eum omne semen Israël: quoniam non sprevit, neque despexit deprecationem pauperis: Nec avertit faciem suam a me: et cum clamarem ad eum, exaudivit me!!! Apud te laus mea in ecclesia magna: vota mea reddam in conspectu timentium eum. Edent pauperes, et saturabuntur: et laudabunt Dominum qui requirunt eum: vivent corda eorum in saeculum saeculi. Reminiscentur, et convertentur ad Dominum universi fines terrae. Et adorabunt in conspectu ejus universae familiae gentium. Quoniam Domini est regnum: et ipse dominabitur gentium. Manducaverunt, et adoraverunt omnes pingues terrae: in conspectu ejus cadent

omnes qui descendunt in terram. Et anima mea illi vivet: (?) et semen meum serviet ipsi. Annuntiabitur Domino generatio ventura: (ganz gewiß! wie auch Leones et Dracones brullen und zappeln mögen!) et annuntiabunt coeli justitiam ejus populo qui nascetur, (haben sie es nicht dem populo jam nato schon in diesen letztvergangenen Tagen, z. B. bey Leipzig, insinuirt?) quem (vergeßt das nicht, ihr Herrn Dracones!) (*) fecit Dominus. Ich dachte übrigens alle diese Stellen, so sehr sie auch den früher citirten zu widersprechen scheinen, ließen sich, bey fortgesetztem Studio, doch noch am Ende vereinigen.

23) Das sollte zu keck seyn, mir verargt werden können? Von den Hochwurdigen gewiß nicht, weder der einen noch der andern Parthey, denn Sie wissen es am Besten: intra iliacos muros peccatur et extra! Jetzt aber, wo, nach mehr als dreyßigjahriger Fehde, Ilion endlich mit Ernst gestürmt werden soll, wenn jetzt ein ehrlicher Eiferer, (und wäre er auch der letzte der Hellenen) nicht nur dem blökenden Thersites (der leider auch mitgenommen ward auf den schnäblichten Schiffen, und der, wie er ehemals Achill und Agamemnon begeiferte, jezt schnarchend zwischen den Wagenfuhrern da liegt, daß sie nicht zu einander treten können,) wenn er nicht nur diesem lahmen Höckerling, sondern selbst dem wackern

*) Note für Ungelehrte.

Draco ist bekanntlich ein heidnischer Gesetzgeber und Volkspädagog.

aber zu oft sitzenden Menelaus zuruft, jenem: hebe dich weg; diesem: stehe auf und wandele! Jezt, wo alles Griechenvolk vereint eindringt zum Sturm, und wo, wenn auch nicht der tapfere, aber aus Stolz rasende Ajax, doch gewiß der vielerfahrene Nester, ja selbst der verschlagene Odysseus, sich freun, daß der Fernhintreffer Achill, des kleinen Zwistes vergessend, dem durch Athenens Schild schon sichtbar beschirmten Völkerhirten Agamemnon die Hand bietet, wissend, daß nur durch Eintracht der große, einzig bedeutende Zwist: der gegen Ilion, glorreich durchgekämpft werden könne! Ich dachte einem solchen Eiferer könnten, wenn auch die Thersiten, doch weder der Myrmidonenheld, noch ein Atride, noch irgend ein wackerer Danaer zürnen, ja selbst Athene — wie ich im tiefsten Gefühl eigenen Unwerths zitternd zu hoffen wage — durfte — vielleicht?! — versöhnt ihm lächeln! —

24) Tod, das ist mein Leben, Sterben ist mein Gewinn! Paulus.

25) Diligite proximum vestrum! Jesus Christus. Diese Stelle wurde ich vorschlagen, vor der Hand, und so lange bis wir über die allernothdurftigste Befolgung der zehn Gebote weg sind, mit vorläufiger gänzlicher Beyseitesetzung alles seither häufig zu Tage gelegten Edelmuths, lieber als Neutrum zu verliren! (*)

(*) Nota für ungelehrte Leser und Leserinnen. Proximum heißt: das Nächste. Also eines Jeden eigene ewige Seele. Dixi!

26) Consummatum est! Wo diese Stelle steht? — Nicht blos am Ende aller Evangelien, sondern überall wo etwas Tadeliges fertig geworden ist: und ich dächte bey jedem neuen Ceder der veluti[illegible] Oekonomie mußte doch die Rücksicht auf den Consumenten (consumiens et consumendus) eigentlich ein Hauptkapitel seyn! —

27) Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te! S. Augustinus.

28) Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. Vanum est vobis ante lucem surgere: surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris. Cum dederit dilectis suis somnum: ecce hereditas Domini, filii; merces, fructus ventris. Ps. 126. Durch welche Stellen wir jedoch, meines Erachtens, keineswegs vom Bauen, Schildwach- oder Frühaufstehen abgelöst, am allerwenigsten aber in Schlaf eingedudelt werden sollen. Nur, daß Alles cum grano salis geschehen möge! Denn, wenn einmal das Salz dumm wird, womit soll man salzen, und obgleich das Salz gewiß nicht fructus ventris ist, so ist es gewiß doch auch hereditas Domini!

29) Si quaeris quid sit primum in religione et disciplina Christi? (also in der reinen Vernunft) respondeo: primum est humilitas: quid secundum? humilitas: quid tertium? humilitas. So sagt ein

großer theoretiſcher und praktiſcher Philoſoph. (S. Auguſtini Ep. 56.). Dieſe Demuth, die nichts ſcheuet als das Ewigverderbliche, und nichts verehrt als das Ewiggute, wie ſie die Kampfgenoſſin unſrer hohen Väter war, iſt ſie zugleich die Mutter der wahren Kraft, und des ächten, uns Deutſchen nie genug anzuempfehlenden, Stolzes.

So) Alſo — parturiunt montes! O das möge von mir und von meinem und jedem papiernen Theaterveſuv, aber nie von Euch, verbundete Deutſche, geſagt werden! Darum klammert Euch, nicht an Papierballen die zerreißen, nicht an Kanonen die verroſten, nicht an Weib und Kind, Haab, Hof und Haus die ſterben und verderben, nicht an irgend einen Eurer Maulwurfshügel, oder gar an einen Eurer fliegenden Drachen; ſondern, um einen ſichern Rückhalt zu haben, an den Berg Gottes, den ewigen: an Aller (bisher von uns nicht ungeſtraft verlaſſenen, niemals, von Niemanden, ungeſtraft zu verlaſſenden) Gott, Heiland und Richter, unſern Herren Jeſum Chriſtum, AMEN!!! —

Friedrich Ludwig Zacharias Werner's

letzte Lebenstage

und

Testament.

Nebst einem hierher gehörigen, im Jahre 1812 zu Florenz begonnenen Aufsatze des Verblichenen.)

Wien, 1823.

Bey Joh. Bapt. Wallishausser.

AD
BIBL. UNIV.
MONAC.

Vorbemerkung.

Die große und lebhafte Theilnahme, welche das verehrliche Publikum an dem Verblichenen noch am Ende seines Lebens, und an der Nachricht von seinem Tode genommen hat, dergestalt, daß der, diese Nachricht enthaltende übliche Parte-Zettel, der ungemein häufigen Nachfrage wegen, zu wiederholtem Mahle abgedruckt werden mußte: sodann auch das nicht minder lebhafte Interesse, welches man allgemein für die nähere Kenntniß seines Testaments an den Tag legt, und wodurch schon eine große Zahl von Abschriften dieser Urkunde entstanden sind, haben die Mittheilung sowohl dieser letzteren, als der merkwürdigsten Lebensumstände des Verblichenen in seinen letzten Tagen, durch die Ausgabe dieser wenigen Blätter veranlaßt, die, als unbefangene Gabe an seine Freunde und Verehrer, auch einer unbefangenen Aufnahme gewärtig ist. Endlich hat sich unter seinen Papieren eine hierher sich beziehende Handschrift vorgefunden, welche, so höchst fragmentarisch sie auch ist, dem inständigen Verlangen des Verblichenen gemäß, hier mit beygefügt wird. —

Universitäts-
München
Bibliothek

Friedrich Ludwig Zacharias Werner's letzte Lebenstage.

Wenn es überhaupt wünschenswerth und erfreulich ist, mitten in den Arbeiten eines rühmlichen Berufes zu sterben, so wird ein solcher Tod noch schöner und tröstlicher seyn, wenn dieser Beruf gänzlich auf das Reich und die Ehre Gottes sich bezogen hat. Einen solchen Tod starb Friedrich Ludwig Zacharias Werner. Schon seit dem Spätherbste 1821 hatte er mit allen Beschwerden eines auf vielfältige Weise kränkelnden Leibes zu kämpfen, und da er dennoch, mit wahrhaft peinlicher Anstrengung, seine Predigten fortsetzte, seine Fastenvorträge, dreimahl wöchentlich, bis zum Schlusse durchführte, und dabey auch noch seinem zahlreich besuchten Beichtstuhle sich widmete, so war er, in Folge dieser Bemühungen, schon zu Ostern des verflossenen Jahres zu einer solchen Entkräftung herab gekommen, daß er ganz eigentlich schon am Rande des Grabes schwebte. Zwar half ihm der Aufenthalt in Baaden, und nachher in Enzersdorf am Gebirge, nächst Wien, allwo er der freundschaftlichsten Fürsorge genoß, wieder in kurzer Zeit zu einer gewissen Stufe des Wohlseyns hinauf, auf welcher für die Fortdauer seines nützlichen Le-

bens und Wirkens die beste Aussicht sich zu öffnen schien. Allein, schon im Herbste, als er den ländlichen Aufenthalt verlassen, kamen einige, der bloßen Rückkehr wegen, schon bedenkliche Spuren seiner alten Beschwerden wieder zum Vorschein. Der Verblichene begab sich demungeachtet, und mit fast jugendlicher Rüstigkeit, zu seinem Predigtamte, das er mit ganzem Herzen, mit uneigennütziger Liebe, und folglich auch mit mächtiger Wirksamkeit zu umfassen geübt war, und welchem er, — seinem christlich-theosophischen Dichtertalente kaum mehr eine Muse gönnend — allen Eifer und alle Lebhaftigkeit seines reichbegabten Geistes zuwendete, als Einer, auf den die Worte eine Anwendung finden: »Wenn ich das Evangelium verkündige, so gereicht mir dieses nicht zur Glorie; Nothwendigkeit ist's, die mir's gebeut, denn wehe mir, wenn ich es nicht verkündige!« (1. Cor. 9, 16.) Denn auch er konnte, in Beziehung auf die Wahrheit, die sein Herz neu entflammet hatte, in demüthiger Anerkennung des ihm vom Himmel angewiesenen Berufes sagen: »Der Mindeste und Letzte bin ich unter den Lehrern des Evangeliums, ja selbst ein Gegner der heiligen Kirche war ich, aber durch die Gnade Gottes bin ich, was ich bin, und die Gnade ist in mir nicht fruchtlos geblieben!« (1. Cor. 15, 9.) Dieser Beruf, diese Gnade, die in ihm wahrlich nicht fruchtlos geblieben, sondern die so reichliche Früchte getragen hat, diese waren es, welche das Gefühl einer theuern und heiligen Pflicht stets neu belebend, den schon verglimmenden Funken des Lebens zur verwunderlichen Flamme anfachten, so daß er auf der Kanzel noch eine Fülle und hinreißende Energie des Vortrags entwickelte, während er in der übrigen Zeit schon ermattet und schmerzlich umher wankte. Am auffallendsten gab dieses sich bey den, nahe vor seinem Tode gehaltenen Vorträgen zu erkennen, von welchen der letzte auf den Festtag der

Erscheinung des Herrn fiel. Allein noch an diesem Festtage erreichte die Krankheit einen solchen Grad, daß er von nun an nimmermehr das Lager verlassen konnte. Es zeigte sich bald, daß die Kräfte der gänzlichen Erschöpfung nahe waren, und daß die Vereiterung seiner Lunge, die bereits mehrere Jahre hindurch ihren langsamen Fortgang genommen, nunmehr, und zwar allerdings in Folge der letzt gemachten Anstrengungen, rasch ihrem Ende zueilte. Der Kranke behielt nichts desto weniger, und obschon er eine so nahe und schnelle Wendung kaum vermuthet hatte, alle jene Ruhe und Fassung bey, womit Gott ein Herz, das Ihn treulich gesucht hat, zu belohnen pflegt; mit völliger Ergebung und großer Andacht empfing er schon am Sonntage den 12. Jänner die heiligen Sterbsakramente; und mit gleicher Ruhe verfügte er noch diejenigen Veränderungen, die er an seinem bereits im Sommer 1820 getroffenen, letztwilligen Anordnungen nöthig fand. Seine liebste Beschäftigung war das Gebeth, und wenn er eben, was oft Stunden lang geschah, sich verbethen ließ, vermochte weder ein Besuch, noch irgend ein anderer Gegenstand ihn hierin zu stören. So heiter war und blieb dabey sein Geist, daß er, obgleich von Todesschwäche niedergedrückt, und unfähig irgend einer Labung oder Erquickung, dennoch Witz und Laune genug übrig behielt, um mit manchem Scherze die Herrschaft seines Geistes über alles leibliche Elend, und, was unendlich mehr ist, die Gnade zu beurkunden, womit der Herr und Vater der Erbarmungen seine Seele bekräftigte, daß sie in Zuversicht der starken, christlichen Hoffnung, festiglich vertrauend auf die Huld und Macht des göttlichen Erlösers, für dessen Nahmen und Glorie er seinen letzten Lebenshauch angewendet, kindlich hoffend auf Maria, deren Schutz er stets sich anempfohlen, und auf Augustinus, dessen flammenden Geiste er so verehrungsvoll gefolget, unverzagt, in dem

thiger und ſtiller Sanftmuth, dem Augenblick des Scheidens entgegen ſah. Gott ſendete ihm einen überaus ſanften Tod. Er befand ſich am eilften Tage ſeiner letzten Krankheit, gegen Abend zumahl, ganz beſonders leicht und wohl, alſo, daß er nur mit Muhe zuließ, daß man bey ihm wachte. Sein Diener, an welchem eben die Reihe des Wachens war, ſaß zwiſchen ein und zwey Uhr Morgens, am 17. Jänner, nichts Uebles beſorgend, eine geraume Weile neben ſeinem Bette, keiner andern Meinung, als daß der Kranke in einem ſanften Schlummer läge, aus welchem er ihn nicht ſtören wollte. Da es ihm jedoch alsbald befremdend vorkam, daß er keinen Athemzug mehr vernahm, ſo rief er eiligſt mehrere Perſonen herbey, allein es zeigte ſich, daß jener vermeintliche Schlummer ſchon derjenige geweſen war, aus welchem die Seele zu einem andern Leben erwacht. — Die Leiche des Verſchiedenen, in einem Zimmer ſeines ehrwürdigen und innigen Freundes, des hochw. Herrn Pfarrers an der Hofkirche zum heil. Auguſtin, feyerlich ausgeſetzt, ward von den Verehrern und Freunden des treuherzigen, eifrigen, in Worten mächtigen, in Belehrung und Bekehrung vielverdienten, im geſellſchaftlichen Umgange, und ſelbſt in ſeinen Eigenheiten liebenswürdigen Mannes, zahlreich und ununterbrochen heimgeſucht. Viele Thränen floſſen bey dieſen letzten Beſuchen; Vornehme und Niedere, Feingebildete und Menſchen aus gemeineren Claſſen, drängten ſich hinzu, um dankbar erkalteten Hände zu küſſen, ja nicht durch dieſes Benehmen bloß, ſondern mit lauten Worten auch, vor allen Anweſenden, freymüthig zu bekennen, daß ſie durch ihn wieder auf den Weg des Heils und zur Erkenntniß der Wahrheit geleitet worden ſeyen. Jeder erbaute und erfreute ſich an der ruhigen und friedlichen Miene des wohlbekannten Angeſichts, das ohne mindeſte Verunſtaltung oder Entſtellung vielmehr ein friſches und heiteres Ausſehen gewon-

nen hatte: bedeutsam genug, um in seinem ruhigen Ernste nach dem Tode noch ein nachdrucksvoller Prediger derselben Wahrheiten zu seyn, die der Verblichene im Leben verkündet und erkläret. — Gleich groß erwies sich die Theilnahme eines zahlreichen und ansehnlichen Publikums bey der feyerlichen Einsegnung der Leiche, welche Sonntags den 19. Jänner in der genannten Kirche durch den hochw. Fürsten Alexander von Hohenlohe vorgenommen wurde. Eine zahlreiche Geistlichkeit, worunter die Mitglieder der höheren Priesterbildungs-Anstalt, mehrerer Klöster, und der Congregation der Redemtoristen sich befanden, begleiteten den stattlichen Zug. Am nächst folgenden Tage wurde der Leichnam, den letztwilligen Verfügungen gemäß, in Enzersdorf am Gebirge, nach den feyerlichen Exequien, von seinen Freunden und Schülern zu Grabe getragen, und neben dem Grabe seines geistlichen Vaters, Führers und Freundes, des seeligen P. Clemens Hofbauer zur Erde bestattet. Die Inschrift, die er für seinen einfachen Grabstein sich erwählet hat, ist in dem beygedruckten Testamente des selig Verblichenen zu finden. — Er ruhe in Frieden; und seiner liebvollen Seele werde die Fülle der göttlichen Verheißungen zu Theil, die auf dieser Inschrift, nicht wörtlich angesetzt, sondern als Citat bloß mit einem demüthigen Fragezeichen, ausgedruckt ist: Lucas Cap. 7, Vers 47?!

Das Testament.

Im Nahmen der allerheiligsten Dreyfaltigkeit, Gott des Vaters, Sohnes und heiligen Geistes Amen!

Erkläre ich Endesunterzeichneter beym vollen Gebrauche meiner Geisteskräfte, nach feyerlicher Widerrufung meines zu Berlin im Jahre 1808 errichteten, bey einer öffentlichen Behörde daselbst hinterlegten Testaments, meinen letzten Willen dahin:

1. Empfehle ich meine arme Seele der unendlichen Barmherzigkeit ihres Schöpfers, Erlösers und Heiligmachers, und der mächtigen Fürbitte der allerheiligsten Jungfrau und Gottesgebährerinn Maria, und aller Heiligen Gottes, und hoffe von Gott die Gnade, dem Glauben unserer Väter (dem christkatholischen nämlich), zu dem ich aus voller und wohlbegründeter Ueberzeugung, daß er der allein wahre seye, und ohne alle Nebenabsicht zurückgekehrt bin, getreu zu leben, und zu sterben.

2. Wegen Beerdigung meines entseelten Leichnams stelle ich alles der ehrwürdigen Versammlung zum allerheiligsten Erlöser anheim, deren Mitglied zu seyn ich die Ehre habe, und setze dabey, außer dem Wunsche, daß mein Begräbniß möglichst einfach geschehen möge, nur noch Folgendes fest: Ich will nämlich, daß ich

a) auf dem Freithofe zu Maria Enzersdorf an der Seite

meines hochverehrten väterlichen Freundes, des hochseeligen Vaters Klemens Maria Hoffbauer, weiland Generalvikars des Redemptoristen-Ordens, beerdiget werde.

b) Daß das Oehlgemählde meiner seeligen Mutter, Louise Henriette Werner, aus dem weißlakirten Rahmen, worin es befindlich, genommen, und nebst den drey Schattenrissen meines Vaters, meiner Mutter, und meiner Cousine, zu meinem Leichname mit in den Sarg gelegt werden soll.

c) Auf meinem Grabe wünsche ich einen einfachen Stein, mit folgender Inschrift:

†

Friedrich Ludwig Zacharias Werner,

Priester aus der Versammlung zum allerheiligsten Erlöser, geboren zu Königsberg in Preußen den 18. November 1768, zu Rom zum allein wahren allgemeinen Väterglauben zurückgekehrt den 19. April 1811, gestorben zu — — den ——

Gott sey dem armen Sünder gnädig!
Wanderer! bitte gütigst für seine arme Seele!
Lukas K. 7, V. 47, !! —

(Unten eine zerbrochene Leyer.)

3. Sollen zum Troste meiner armen Seele in der Kirche bey Maria am Gestade (vulgo Maria Stiegen) zu Wien 50 heilige Messen, wozu ich 25, sage Zwanzig Fünf Gulden Silbermünze legire, gelesen werden. Ausserdem soll auch noch Jahr aus Jahr ein, alle Woche einmahl, in dieser, oder irgend einer andern der Redemptoristen-Versammlung noch etwa kunftig anzuweisenden Kirche, für meine arme Seele eine stille heilige Messe gelesen werden.

4. Dem Normalschulfond, dem Armenfond, und dem

Alumnatsfond vermache ich, und zwar jedem dieser Fonds, 10 fl. in Silbermünze.

5. Sollen am Tage meines Leichenbegängnisses in den 8 Pfarren der Stadt, und in den 20 Pfarren der Vorstädte Wiens, und zwar in jeder der 8 Stadtpfarren 30 fl. und in jeder der 20 Vorstadtpfarren 40 fl. in Silbermünze unter die hülfsbedürftigsten Armen derselben, von den resp. Herren Pfarrern, mit Zuziehung ihrer Herren Armenväter, und zwar an jeden Armen gleich auf die Hand vertheilet werden, unter der jedem Empfänger aufzulegenden Verbindlichkeit, für meine arme Seele 5 Vater Unser, und 5 Ave Maria zu beten.

6. Hat mein Erbe in den ersten Tagen nach meiner Beerdigung an 20, der in dem allgemeinen Krankenhause zu Wien befindlichen hülfsbedürftigsten Kranken und Krüppeln 100 fl. in Silbermünze auf folgende Art zu vertheilen, daß jeder dieser 20 Kranken 5 fl. baar zu eigener Verwendung auf die Hand erhalte, mit der Verbindlichkeit, für meine arme Seele 5 Vater Unser, 5 Ave Maria und den Glauben zu beten. — Eben so soll auch mein Erbe einen gleichen Betrag von 100 fl. Silbergeld an wahrhaft dürftige Hausarme, besonders an hülflose Witwen, in Beyträgen der mehr oder minderen Armuth angemessen, baar auf die Hand vertheilen, wobey ich es jedoch seinem Gewissen anheimstelle, durch eigene Ueberzeugung sich die Gewißheit von der wahren Armuth der zu Bethalenden zu verschaffen.

7. Den Klosterfrauen zur heiligen Ursula in Wien vermache ich 300 fl. Silbermünze, den Elisabethinerinnen in Wien 300 fl., den barmherzigen Brüdern in Wien 300 fl., dem Priesterkrankenhause 100 fl., und den ehrwürdigen P. P. Kapuzinern in Wien 100 fl., und zwar alle diese Beträge in Silbermünze.

8. Der Hochwohlgebornen Frauen Staatsräthinn M.

K., gebornen M., gebürtig aus W***, Ehegattinn des k. p. Staatsraths Herrn C. K. zu B***, vermache ich von jenen 7200 preußischen Thalern, welche bey Sr. Excellenz dem k. p. Staatsminister, Herrn F. F. A., Burggrafen und Grafen zu D*** auf S***, laut dessen Schuldschein vom 13. November 1821 angelegt, und erst am 2. Jänner 1827 zahlbar sind, 3000 fl. Silbermünze, (nämlich wie alle übrigen in diesem Testamente erwähnten Legate, im 20 fl. Fuße, oder Conventions-Fuße) jedoch mit dem ausdrücklichen Zusatze, daß, wenn ich vor dem obenerwähnten Auszahlungstermine des Kapitals, auf welches dieses Legat angewiesen ist, versterben sollte, die Frau Staatsräthinn K. bis zur Einziehung obigen Kapitals, nicht das ihr darauf angewiesene Legat selbst, sondern nur die Interessen desselben, vom Tage meines Todes ab, zu beziehen hat. — Sollte übrigens wider alles Vermuthen das mehrerwähnte Schuldkapital, worauf gegenwärtiges Legat angewiesen ist, durch Insolvenz des dermahligen Herrn Debitoris Excellenz, gleichviel, ob vor, oder nach meinem Tode verlohren gehen, so soll auch das ganze Legat als null und nichtig wegfallen, wogegen es sich von selbst versteht, daß, wenn obige 7200 Thaler preußisch, vor meinem Absterben schon eingegangen seyn sollten, die Frau ꝛc. ꝛc. K., die ihr darauf legirte Summe von 3000 fl. hiesigen Silber-Courant aus meinem Nachlaß zu erhalten hat, und daß, in so fern das Kapital erst nach meinem Tode eingehen sollte, mein Erbe die Verbindlichkeit hat, der Frau ꝛc. ꝛc. K., ihr darauf angewiesenes Legat sofort nach Eingang des Kapitals, und selbst auf den Fall auszuzahlen, daß das Kapital durch seine (des Erben) Schuld verlohren gehen sollte. Endlich, so setze ich für den Fall, daß die Frau Staatsräthinn K. mich nicht überleben sollte, fest, daß die derselben nach obigen

legirten 3000 fl. Silber-Courant ihren Kindern, gleichmäßig unter vorerwähnten Modalitäten zukommen sollen.

9) Der hochwohlgebornen Frau Witwe des verstorbenen k. p. Hauptmanns von D., Namens F. v. D., gebornen J., dermalen zu W***, vermache ich 500 fl. Silber-Courant, mit der ausdrücklichen Festsetzung, daß, wenn Frau v. D. vor mir versterben sollte, dieses Legat meinem Nachlasse zuwachsen, mithin meinen Erben zu Guten kommen soll.

10) Unter gleichmäßiger Modifikazion vermache ich den Kindern meines zu Elbing in Westpreußen verstorbenen Mutter-Bruders, des Regiments-Quartiermeisters Z. P., (deren Zahl, Taufnamen, und Aufenthaltsort mir ganz unbekannt ist,) 500 fl. Silbermünze.

11) Den beyden Söhnen Pietro und Paolo, des Herrn Luigi R. zu Rom, die ich beyde aus der Taufe gehoben habe, vermache ich zusammen 500 fl. Silbermünze. Sollte einer dieser zwey Brüder zur Zeit meines Todes nicht mehr am Leben seyn, so fällt das Vermächtniß dem andern ihn überlebenden Bruder zu. Sollten jedoch etwa beyde Brüder vor mir versterben, so ist der ihnen legirte Betrag, unter ihre sie etwa überlebende Eltern, Geschwister, (Agostino oder Augusto R. und Angelica R.) ihre Großmutter Signora Teresa R., und deren Tochter Signora Anna Felice R., zu gleichen Theilen zu vertheilen.

12) Meiner Cousine, der wohlgebornen Frau Kriegsräthinn A. D. L., gebornen K., zu Königsberg in Preußen, vermache ich ein brillantenes Kreuz, im Werth von 500 fl. Silber-Courant, welches für diesen Preis aus meinem Nachlasse gekauft werden soll. Auch vermache ich ihr die auf die Wiedergenesung meiner seeligen Mutter, Louise Henriette Werner, gebornen Pietsch, verfertigte, von mir damahls theils gesungene, theils deklamirte Cantate (gebunden, gr. Octav,

in weiſſer Seide, mit Gold- und farbiger Stickerey, welche auf der einen Seite des Deckels die Sonne durch blitzende Wetterwolken hervorbrechend, und einen Baum auf einer Wieſe vorſtellt,) nebſt der dazu gehörigen Muſik, (gebunden quer Folio in Goldpapier) und einem bey der nämlichen Gelegenheit verfertigten kleinen Gedichtchen, (auf ein bereits ſehr verſchoſſenes grünes Atlasband gedruckt). Ich weiß, meine edle Couſine wird es nicht verſchmähen, wenn ich dieſe (nach gemeiner Schatzung werthloſe, mir aber als einzige noch nicht vernichtete Reminiſcenz unſerer beyderſeitigen ſchönſten Lebensjahre, theuerſten) 3 Stücke meines Nachlaſſes auch Derjenigen, die mir, nach meiner Mutter, vom erſten Augenblicke meines Bewuſtſeyns an, die Theuerſte war, und mir bis zu meinem letzten Lebenshauche die Theuerſte hier auf Erden bleiben wird, hinterlaſſen wollte, als Aufforderung zum edlen Schmerze, freundlichen Andenken, und frommen Gebet für meine arme zu ſchwer verſchuldete Seele, ja! vielleicht ſogar zur Aufforderung ernſten Strebens nach der heiligſten, allein verſöhnenden, allein beſeligenden Wahrheit! — Sollte übrigens meine Couſine, die Frau Kriegsräthin A. D. L., geborne K., meinen Tod nicht erleben, ſo ſoll dieſes Vermächtniß ihrer einzig noch lebenden Tochter, der auch zu Königsberg in Preußen wohnhaften Frau Regierungsräthinn H., zukommen.

13) Dem Herrn Carl Auguſt Waſſermann, derzeit Kammerdiener bey Sr. Excellenz dem päpſtl. Herrn Nuntius G. L., ſeiner Profeſſion nach ein Futteralmacher, vermache ich als Beweis meiner Werthſchatzung und Erkenntlichkeit ſeiner vielen für mich gehabten Bemühungen 150 fl., und diejenige von meinen beyden goldenen Tabatieren, welche ohne Porträt iſt. Sollte Herr Waſſermann vor mir mit Tod abgehen, ſo wird der ihm legirte Geldbetrag ſeiner Frau und Kindern zu

Theil, die goldene Doſe jedoch verbleibt auf dieſen Fall meinem Erben.

14) Dem k. k. Zeitungsexpedienten Herrn Anton Buchner vermache ich für ſeine mehrjährige mir bewieſene Anhänglichkeit Einhundert fünfzig Gulden, und ſoll, wenn er vor mir verſtirbt, dieſes Legat ſeiner Frau und Kindern anheim fallen.

15) Dem Fräulein J. W., einzigen hinterlaſſenen Tochter des hieſelbſt verſtorbenen Hofkanzelliſten W., vermache ich bey ihren mir bekannten beſchränkten Vermögensumſtänden und guten Geſinnungen, als Beweis meines freundlichen Andenkens an ſie, 100 fl.

16) Eben ſo vermache ich, als Beweis meines freundlichen Andenkens, meiner Werthſchätzung, und Erkenntlichkeit der Frau A. W., Witwe des fürſtlich Sch***iſchen Tafeldeckers, und dermalen Zimmerwärterinn zu D., bey Wien, 100 fl., welche, wenn ſie vor mir verſtirbt, ihren beyden Kindern C. und J. W. zu Theil werden ſollen.

17) Dem Schuhmachergeſellen, Joſeph Reichwein, gebürtig aus Breslau in Schleſien, und dermalen zu Wien, vermache ich für ſeine mir geleiſteten Dienſte 100 fl., mit der Ermahnung ſeiner bisherigen ſehr guten Aufführung, und dem allein wahren chriſtkatholiſchen Glauben bis ans Ende getreu zu verbleiben.

18) Alle bisher in dieſem Teſtamente angeordneten Legate ſind in Silbermünze, nach dem Conventions- oder 20 fl. Fuße zu berichtigen.

19) In die Schatzkammer der heiligſten Mutter Gottes zu Maria-Zell, der Mutter aller, und auch der vielen mir Unwürdigen, im Oeſterreichiſchen zu Theil gewordenen geiſtlichen Gnaden, lege ich (wie Weiland Juſtus Lipſius zu Loretto that, aber mit innigſter, tiefſter, dankvollſter Beſchämung,

und mit der heißesten Bitte, daß die Mutter der Barmherzigkeit sich meiner vor dem strengen, unentrinnbaren, alles entscheidenden Gerichtsmomente des Todes gnädigst annehmen möge meiner durch Schuld verwüsteten Seele) ein Hauptwerkzeug meiner Verirrungen, meiner Sunden und meiner Reue, meine Schreibfeder nämlich, symbolisch dadurch nieder, daß ich vorerwähnter Schatzkammer zu Maria-Zell, die mir von meines Hochseligen Wohlthäters Königl. Hoheit, dem verstorbenen Fursten Primas v. Dalberg verehrte goldene Schreibfeder, nebst dem zu deren Behältniß dienenden, mit einem Solitär oben verzierten, unten aber mit den blau emaillirten Monatstagen und dem Buchstaben B. bezeichneten, und in einem abgenutzten, weiß gefutterten Futteral von rothem Maroquin befindlichen goldenen Crayon vermache. Zugleich bitte ich um Jesu Willen alle Christglaubigen, welche dieß mein Votivgeschenk künftig etwa beschauen sollten, aufs flehentlichste, gutigst für meine höchst hulfsbedurftige Seele zu beten, und beauftrage ich des Behufs meinen Erben ausdrücklichst und aufs gemessenste, sofort nach meinem Tode vorerwähntes goldenes Crayon, und darin steckende goldene Feder, zugleich nebst einer wohlgeschriebenen, und leicht leserlichen vidimirten Abschrift dieses ganzen, obigen Gegenstand betreffenden Artikels 19 meines gegenwärtigen Testaments, der hochwürdigen geistlichen Behorde zu Maria-Zell, mit dem ganz gehorsamsten Ersuchen zu übermachen, in der dortigen Schatzkammer, dem ihr legirten Votivgeschenke, die solches betreffende letzterwähnte Abschrift beyheften zu lassen, und, um Jesu Willen, diese meine dringende Aufforderung an die Liebe und Barmherzigkeit meiner geliebten Mitchristen, den resp. frommen Wallfahrtern nach mehrbesagtem Gnaden-Orte, bey jeder sich ereignenden Gelegenheit gutigst vorzuzeigen.

20) Folgende Praziosen und Effekten vermache ich an nachbenannte Personen:

a) Sr. Excellenz dem K. K. Vice-Gouverneur zu K. in P***, Herrn N. v. G., meine Dose von kohlfarbenem Bernstein in Gold gefaßt, als Beweis meiner innigsten Verehrung, und treuesten, dankvollsten Freundschaft.

b) Dessen Gemahlinn, der hochgebornen Frau, E. v. G., gebornen Gräfinn C., Excellenz, mein goldenes Cruzifix, woran ein kleines goldenes Piedestal, mit dem Bilde der Mutter Gottes, und einigen dasselbe umgebenden ganz kleinen, auf den heiligen Rosenkranz Bezug habenden Emblemen befindlich, beydes in einem grunen Maroquin-Futteral, sodann mein in Gold gefaßtes, in einer weiß gefutterten Kapsel von grunem Maroquin befindliches Medaillon, welches auf der Vorderseite das Porträt einer Klosterfrau, en Miniature, auf der Rückseite ein auf rothen Seidengrund geheftetes Kreuz und Kranz von verschiedenen Haaren enthält, als geringen Beweis meiner unaussprechlichen Verehrung und dankvollen Freundschaft für Sie selbst, und Ihre mir inniger, als irgend ein Menschenverein befreundete, unvergleichbar edle Familie. — Desgleichen übermache ich durch meinen dießfalls hiezu beauftragten Erben gedachter Frau E. v. G., gebornen Gräfinn C., Excellenz, ein ganz werthloses metallenes, aber von Sr. päpstlichen Heiligkeit geweihtes, und mit den wichtigsten Indulgenzen versehenes Kreuz (welches ich immer am Halse trage, und das man, so Gott will, auf meinem entseelten Leichnam finden wird,) mit der Bitte, dieses mein Kreuz, als mein kostbarstes, geistliches Kleinod, ihrer Gräfinn Schwester einzuhandigen, und dabey den Verstorbenen ihrem heiligen Gebethe zu empfehlen. — Sollte jedoch das nicht thunlich, oder die Gräfinn C. C., schon vor mir nach Jenseits hinüber gegangen seyn, so wünschte ich, eben so wie

auf den Fall, wenn dieſelbe nach mir zur Heymath des ewigen Friedens ſchiede, daß dieſes Kreuz von Metall dem Fräulein M. B., Tochter der Frau E. v. B., gebornen Gräfinn C., Excellenz, als Erbſtuck ihrer Mutter anheim fiele, durch meinen letzten Seufzer hienieden geſegnet!

c) Dem hochgebornen Herrn Grafen A. C., Kreis-Marſchalen, vermache ich meine Tabatiere von Elfenbein, auf deren Vorderſeite ein kleines Miniatur-Porträt des jetzigen Pabſtes, auf der Ruckſeite ein auf rothem Taffet befeſtigtes Gewebe verſchiedener Haare iſt, als geringen Beweis dankvoller Verehrung.

d) Dem hochgebornen Herrn St., Grafen C., Staroſten, vermache ich als Andenken unſerer auf Gott beruhenden und durch edlen Schmerz geweihten Freundſchaft eine Brieftaſche von rothem Maroquin, worin geſchriebene Gebete, ein hellbrauner Roſenkranz, und ein daran befindliches goldenes Marienbild, mit franzöſiſcher Inſchrift auf der Ruckſeite des goldenen Bildleins, Alles der heiligſten Mutter Gottes vom Karmel geweiht, mit voller Ueberzeugung, er werde dabey ſeines unglücklichen Freundes nicht vergeſſen, und mit dem innigſten Wunſche, daß er einſt die ihm durch die Natur, uns Beyden durch den Schmerz in Gott Verwandten, zu ſegnen im Stande ſeyn möge.

e) Meiner hochverehrten theuren Freundinn, dem hochwohlgebornen Fräulein S. B., vermache ich den aus 15 Geſetzen beſtehenden, unten mit einem Metallbilde des Gnadenhauſes und Altars zu Maria Zell verſehenen Roſenkranz, oder Pſalter, deſſen ich mich täglich bediene, zum Andenken meiner dankvollſten Freundſchaft, und bemerke nur dabey, daß dieſe Dame, ſo wie die vorigen ad a. b. c. und d. Artikel 20 verzeichneten Perſonen, zu J. in P***, theils wohnhaft, theils zu erfragen, auch überhaupt die Addreſſen an dieſe

Herrſchaften durch Herrn Zeitungsexpedienten Buchner zu erfragen ſind.

f) Meinem theuren Freunde, dem Herrn Buchhändler Johann Bapt. Wallishauſſer zu Wien, vermache ich zum Andenken die Tabaksdoſe von grünem Moire metallique, deren ich mich täglich bediene, nächſt dem aber die beyden in dunkelblau Papier gehefteten Manuſcripte meiner früheſten zu Wien gehaltenen Predigten und geiſtlichen Uebungen (Exercitia spiritualia). Da jedoch die beſagten Abſchriften beyder Manuſcripte von mir nicht kollationirt, und, wie ich gewiß überzeugt bin, ſehr fehlerhaft ſind, auch dieſe meine Arbeiten ſelbſt nichts weniger, als zum Drucke reif, oder von mir dazu beſtimmt geweſen ſind, ſo wird bey deren etwaigen Herausgabe mit vieler Vorſicht verfahren werden, und es dem Gutachten eines ſachkundigen Theologen, und eines chriſtlich geſinnten Literators anheim geſtellt werden müſſen, wie dieſe geiſtlichen noch unreifen Arbeiten umgearbeitet, oder ergänzt, und ob ſie nicht vielmehr, wie ich vermeine, und am liebſten möchte, als apokryphiſche, theologiſche Fragmente erſcheinen könnten. Auch ſtelle ich der mir bekannten edlen Denkweiſe Herrn Wallishauſſers anheim, und bin überzeugt, daß wenn dieſer Verlagsartikel ihm einigen Gewinnſt abwerfen ſollte, er einen Theil desſelben der ehrwürdigen Redemptoriſten-Verſammlung zufließen laſſen werde.

g) Herrn Wenzeslaus Lanz, dermaligen Candidaten der Theologie zu Wien, vermache ich meine goldene Taſchenuhr zum Andenken an unſere ſeltene, weil nie durch einen Tropfen Mißmuth auch nur verbitterte, Freundſchaft.

h) Meinem wackern Freunde, dem jungen Theologen F., vermache ich meinen ächten ſpaniſchen Rohrſtock, um auf ſeine alten Tage daran zu wandern.

21) Von allen in dieſem Teſtamente enthaltenen Legaten

hat mein Erbe an die resp. Legatarien, und zwar an jeden der Legatarien vollständige vidimirte Abschrift des denselben betreffenden Artikels (auch ohne dießfällige Aufforderung von Seite des Legatarii) mit der dringenden Bitte zu übersenden, für meine höchst hülfsbedürftige Seele zu beten.

22) Zu meinem Erben ernenne ich den Hochwürdigen Herrn Generalvikar der Versammlung zum allerheiligsten Erlöser, Pater Joseph Passerat, oder sollte er mein Erbe nicht seyn können, oder wollen, den Hochwürdigen Herrn Rector eben dieser Versammlung, Pater Martin Stark, und sollte auch er mein Erbe nicht seyn können, oder wollen, so soll die dermalen in Wien bestehende Congregation zum allerheiligsten Erlöser mein Erbe seyn.

Ich schließe diesen meinen letzten Willen im Namen des dreyeinigen Gottes, und habe zur Bestätigung dessen diese Urkunde eigenhändig geschrieben, unterschrieben, und untersiegelt. Enzersdorf bey Wien, den 24. July 1822.

(L. S.)

Friedrich Ludwig Zacharias Werner,
Priester und Redemptorist.

Nachtrag
zu meinem Testamente vom 24ten July 1822.

Um zwischen den Armen der Stadt und der Vorstädte Wiens, in Betreff der zu ihrer Vertheilung im 5ten Paragraphe meines Testamentes bestimmten Summe, ein billigeres Verhältniß fest zu setzen, ändere ich nach dießfalls näher eingeholter Auskunft den besagten 5ten Paragraph dahin ab, daß mit Ausschluß der gar keiner Armen-Unterstützung bedürftigen K. K. Burgpfarre, denen übrigen acht Stadtpfarren, einer jeden, statt der oben bestimmten 30 fl., nur 20 fl.,

den Vorſtadtpfarren aber, deren Zahl nicht, wie ich im Teſtamente irrigerweiſe angenommen habe, 20, ſondern 24 iſt, einer jeden, die ihr im 5ten Paragraphe meines Teſtaments beſtimmten 40 fl. Silbermünze zur Betheilung unter die hülfsbedürftigſten Armen, nach den beſtimmten Modalitäten verbleiben ſollen.

Zu wahrer Urkunde deſſen habe ich gegenwärtiges Codicill durchaus eigenhändig geſchrieben, unterſchrieben, und unterſiegelt.

Enzersdorf bey Wien, den 27ten July 1822.

(L. S.)

Friedrich Ludwig Zacharias Werner,
Prieſter und Redemptoriſt.

Codicill

zu meinem

am 24ten July 1822, zu Maria Enzersdorf errichteten, ſchriftlichen Teſtamente:

1) Um dem Herrn Carl Auguſt Waſſermann, und meinem Bedienten Joſeph Reichwein, meine Dankbarkeit für die mir in meiner letzten ſchweren Krankheit erwieſenen Liebesdienſte, und aufopfernde Freundſchaft zu beweiſen, finde ich mich verpflichtet erſterm, das ihm im 13. §. meines obigen Teſtaments zugedachte Geldvermächtniß von 150 fl., auf 600, und letzterm, das ihm im 17ten Teſtaments §. beſtimmte Legat von 100 fl. auf 400 fl. in Silbermünze nach dem Conventionsfuße zu vermehren.

2) Damit dieſe Erhöhung obiger zwey Vermächtniſſe meinem eingeſetzten Erben nicht zu beſchwerlich falle, ſetze ich das einer jeden der 24 Vorſtadtpfarren, zur ſogleichen Vertheilung unter die Armen, feſtgeſetzte Vermächtniß von 40 fl.

auf 30 fl. Conv. Münze, dann die im 7ten Testamentsparagraphe den ehrwürdigen Ursulinerinnen, und Elisabethiner-Klosterfrauen, und den ehrwürdigen barmherzigen Brüdern zugedachte Legat von 300 fl. auf zweyhundert, und das den ehrwürdigen P. P. Kapuzinern hinterlassene Vermächtniß von 100 fl. auf fünfzig Gulden Conv. Münze herab.

3) Den Herrn M. D., v. M., bitte ich für die von ihm mir erwiesenen Freundschaftsdienste, besonders für den mir in zweyen schweren Krankheiten mit edler Uneigennützigkeit erwiesenen ärztlichen Beystand, die große goldene Dose, welche mir von Ihrer russisch K. K. Majestät verehrt wurde, zu einem kleinen Andenken anzunehmen.

4) Schlußlich ersuche ich meinen Freund, Herrn Doctor Caspar Wagner, die Vollziehung meines letzten Willens, den ich, außer den hier gemachten Abanderungen, seinem ganzen Inhalte nach bestätige, zu übernehmen. — Ich wunsche und verordne, daß er alle meine Correspondenzen, Aufsätze, und übrigen Schriften in seine Verwahrung nehme, hievon alles, was zur Bekanntwerdung nicht geeignet ist, verbrenne, und das Uebrige meinen Erben aushändige. Zugleich bitte ich ihn, den silbernen Becher von getriebener Arbeit, dann die drey schönen Kupferstiche, nämlich die Vermählung Mariens von Raphael, die Madonna von Foligno, und den König Oedipus mit seiner knienden Tochter, zu einem Andenken anzunehmen.

Zu wahrer Urkunde dessen habe ich gegenwartiges Codicill eigenhändig unterschrieben, auch die zu gleicher Zeit anwesenden drey Herren Zeugen, zur Mitfertigung, ausdrücklich ersucht.

Wien, am 16. Jänner 1823.

Friedrich Ludwig Zacharias Werner.

Teſtamentariſche Zuſchrift

des

Friedrich Ludwig Zacharias Werner,

(eines Sohnes des Jacob Friedrich Werner, öffentlichen Lehrers der Beredſamkeit und Geſchichte auf der Univerſität zu Königsberg in Oſtpreußen, und der Louiſa Henriette Werner, gebornen Pietſch.)

der

geboren iſt zu Königsberg in Oſtpreußen im Jahr 1768, gerade bey dem Schlage der den 18. vom 19. November trennenden Mitternacht,

und

geſtorben zu

im Jahr

und

der nachſtehende Zeilen allen Denjenigen, die an ſeiner unwürdigen Perſon mehr oder minder gütigen Antheil genommen haben, mit der Bitte zueignet, ſich an ſeinem Beiſpiele warnen zu laſſen und der armen Seele des Verfaſſers freundlich vor Gott zu gedenken, im Gebet und in guter That.

Angefangen zu Florenz den 24. September 1810, um 8 Uhr Abends, unter noch fernem Rollen eines nahenden Gewitters. Beſchloſſen: wenn und wo Gott will!

Motto, Symbolum und Troſtſpruch im Tode.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum?!
Lucas, Caput VII. v. 47.

NB! Demüthigſt und inſtändigſt und im Nahmen Gottes erſucht der Verfaſſer dieſer Schrift den ehrlichen Finder, ſelbige auf irgend eine zweckdienliche Art zur öffentlichen Bekanntwerdung gelangen zu laſſen.

Fecisti nos, Domine, ad Te, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in Te!

S. Augustinus.

Per multa dispergitur, et hic, illucque quaerit (cor) ubi requiescere possit, et nihil invenit, quod ei sufficiat, donec ad ipsum (sc. Deum) redeat.

S. Bernardus.

Im Nahmen Gottes des Vaters, Sohnes und heiligen Geiſtes, Amen!

Das Gewitter kam herauf und rollt noch, doch bereits entfernter fort. Der Nahme des Herrn ſey gelobet! Halleluja!

Ich beginne.

Es thut dieſem Aufſatze Kürze Noth, weil das meinem Leben vorgeſteckte Ziel ſehr nahe ſeyn kann. Es hat nicht an bedeutenden noch an unbedeutenden Menſchen gemangelt, welche die Rechtfertigung oder auch Anklage ihres geführten Lebens der Nachwelt ſchriftlich hinterlaſſen haben. Ohne dieſes Verfahren zu würdigen, bin ich nicht geſonnen es zu befolgen. Was ich in meinem Inneren war, liegt vor Gott, meinem furchtbaren und gnädigen Richter aufgedeckt. Mit Zittern denke ich daran, daß ich ſelbſt erſt, das, was ich eigentlich war, erſt dann erfahren ſoll in ſeinem ganzen entſetzlichen Umfange, wenn dieſe Zeilen öffentlich werden geleſen werden, das heißt: in einem Zeitpunkte, der für mich keiner mehr ſeyn, in einem Zuſtande, in welchem für mich jede Erfahrung bereits zu ſpät ſeyn wird!

Rex tremendae majestatis,
Qui salvandos salvas gratis,
Salva me, fons pietatis!!! —

Wenn ich aber bis dahin, daß Alles offenbar werden wird, einen Schleyer über mein vergangenes Leben ziehe, so geschieht es nicht bloß aus falscher Schaam; denn, wiewohl ich auch von diesem Laster nicht frey bin, so würde ich doch gerne meine Schuld Allen, die meine Stimme nur irgend erreichen könnte, kund thun, wenn ich durch dieses Geständniß solche abzubüßen, und meine oder nur eine einzige andere Seele noch, zu erretten vermöchte. Zwey Bewegungsgründe sind es aber, welche mir es verbieten eine öffentliche Beichte der Art nach meinem Tode urkundlich zurückzulassen: der eine, weil die Aufdeckung einer Pestgrube der Gesundheit der Herumstehenden noch Unangesteckten gefährlich; der andere, weil in meinen Schriften, die mir Gott vergeben möge! unter einem Wuste von Giftpilzen und Unrathe, doch auch hin und wieder noch ein Heilkraut befindlich ist, vor welchem arme gute Kranke, denen es vielleicht nützlich seyn dürfte, mit Entsetzen zurückbeben würden, wenn sie den verpesteten Acker, dem es entsprossen ist, kennten.

Soviel kann ich und muß es den sogenannten guten Menschen, nähmlich den schwachen Weichlingen, die mit dem, was sie gutes Herz nennen, prahlen, vor Gott sagen, daß ein solches Herz allein, wenn es nicht durch Besonnenheit und Standhaftigkeit beschränkt und im Zügel gehalten wird, seinen Inhaber nicht nur vom Verderben zu entreißen nicht im Stande ist, sondern ihn vielmehr unvermeidlich und spornstreichs in den Abgrund stürzt, in dem ich gewesen, dem ich — vielleich ?!!! — durch Gottes Gnade entrissen bin, und vor dem Gott jeden Leser dieser Blätter gnädiglich bewahren möge!

F.L.Z.WERNER

in seinem 39ten Jahre gestorben.

LEBENS-ABRISS

FRIEDRICH LUDWIG ZACHARIAS

WERNERS.

Beilage zu der dritten Ausgabe der Söhne des Thal's

VON DEM HERAUSGEBER

VON

Hoffmanns Leben und Nachlafs.

v. Jul. Ed. Hitzig.

Μὴ κατακρίνετε, καὶ οὐ μὴ κατακριθῆτε.
Luc. 6, 37.

(Besonders veranstalteter Abdruck für die Besitzer der beiden ersten Ausgaben.)

Mit Werners Bildnifs.

BERLIN. 1823.

IN DER SANDERSCHEN BUCHHANDLUNG.

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

(Ueber das Bildniſs Werner's siehe S. 39. die Note.)

Statt der Vorerinnerung.

(Aus der Vorrede zu Hoffmanns Leben und Nachlafs.)

Es könnte als eine wunderliche Anmafsung erscheinen, wenn der Herausgeber sich auf dem Titel als Verfasser der unbedeutenden Brochure: Lebens-Abrifs Friedrich Ludwig Zacharias Werners bezeichnet, und manchem dabei gar das zaubergleichwirkende: *by the Author of Waverley*, als eine spafshafte Parallele, einfallen. Allein, wer solchen Gedanken Raum gäbe, würde der wahren Intention des Herausgebers Unrecht thun.

Er hat seine Gründe, sich nicht zu nennen. Unter diesen Umständen mufs es ihm, als Biographen, hauptsächlich darauf

ankommen, sich, zu seinem Geschäfte, vor dem Publikum, möglichst zu legitimiren, und, wer dies gehörig beachtet, und beide Schriften liest, der wird finden, dafs Hoffmanns und Werners Leben sich an mehreren Punkten durchschneiden, und dafs der Herausgeber darüber Aktenstücke mittheilt, die nur durch ein sehr genaues Verhältnifs zu beiden, in seinen Besitz gekommen seyn können. Es dient also die eine Schrift wesentlich mit zum Beweise für die Authenticität der andern, und darum wird auch auf dem Titelblatte des Lebens-Abrisses Werners auf Hoffmanns Lebensbeschreibung, als von dem nämlichen Verfasser herrührend, Bezug genommen werden.

LEBENS-ABRISS

FRIEDRICH LUDWIG ZACHARIAS

WERNERS.

Der Mensch preist tölpisch seinen Pfad,
Den er durchtaumelt, Allen;
Doch Gnade läfst, mit weis'rem Rath,
Jedes dem eig'nen wallen.
Sie ehrt den Thon, aus dem gemacht,
Die Form, in welche hat gebracht,
Jedes Herz seine Liebe.

Ein bilderloses Menschenherz [1])
Fällt nicht so leicht in Nothen,
Doch kann, gräbt's ihn in sich, der Schmerz
Es leichter ewig tödten;
Ein Bilderherz umklammert Qual;
Doch auch in ihr sieht es den Strahl
Den Boten meiner Liebe.

„Und vollends dies, (sie [2]) wies auf meins)
„Kreist so in bunten Trieben,
„Dafs Du Natur, wohl selten eins
„Hast so herumgetrieben."

Du altes Kind — — — —
Mufst Kreuz und Quer zur Liebe!

Werner.

---

1) Der Dichter läfst die Gnade aus Natur sprechen.

2) Die Gnade.

Eben mit dem Abschnitte des auf dem Titel genannten Lebens Hoffmanns beschäftigt, in welchem Werner in näherer Verbindung mit Hoffmann auftritt [1]), erhielt der Verfasser die Botschaft auch von dem Tode seines erstgenannten langjährigen Freundes, und fasste sogleich den Entschluss, dem protestantischen Deutschland, das, seit Werners Uebertritt zum Katholicismus, nur falsche, und zum Theil hämische, Zeitungsnachrichten über ihn erhalten hatte, ein Bild, in leichten Umrissen, von ihm zu geben. Nach einem schicklichen Eingange für das Werklein suchend, fiel ihm aber, von ungefähr, in dem in Wien erschienenen Taschenbuche: Balsaminen für 1823, Werners Gedicht, Unstats Morgenpsalm, (das letzte was von ihm bekannt geworden,) in die Hände, und an diesem hat er die hier gegenüberstehenden, darin zerstreuten, Verse abdrucken lassen,

1) Th. I. 6r Abschn. Hoffmann in Warschau.

weil sie recht eigentlich den Text zu der nachfolgenden Rede bilden, und kein Dritter im Stande seyn möchte, den ganzen Werner treuer hinzustellen, als er es hier mit sich selbst in wenigen Worten gethan hat [1]).

Das „alte Kind," der „unstäte Kreuz- und Querfahrer zur Liebe," Friedrich Ludwig Zacharias Werner, ward zu Königsberg in Preussen den 18ten November 1768 geboren. Sein Vater, Professor der Geschichte und Beredsamkeit an der dortigen Universität, und vermöge dieses Amts auch Theater-Censor [2]), starb schon im vierzehnten Jahre des einzigen Sohnes, und dieser blieb nach seinem Tode,

---

1) Aufser dem erwähnten, und noch einem andern Gedichte von Werner, enthalten die Balsaminen eine Reihe prosaischer Aufsätze von dem Herausgeber, E. J. Veith, der, in einem in unsrer Zeit unangebauten Felde, der geistlichen Humoristik, eine herrlich glänzende und zugleich unbeschreiblich wohlthuende, Erscheinung darbietet, wie sie früher noch nicht da gewesen.

2) Werner hatte hierdurch Gelegenheit erhalten, von frühester Jugend an, fast täglich das Schauspiel zu besuchen. Dadurch war er, wie er selbst von sich sagt, mit dem Mechanischen des Bühnenwesens im weitesten Umfange so bekannt geworden, als es viele Schauspieler nicht sind.

bis zu seinem zwei und zwanzigsten Jahre, bei der Mutter, einer Nichte des Dichters Valentin Pietsch. Werner selbst nennt sie in einem, 1804, wo sie am 24sten Februar starb, an den Verfasser geschriebenen Briefe, „eine reine heilige Kunstseele und Märtyrerin;“ Hippel, der grofse Dichter der Lebensläufe in aufsteigender Linie, pflegte von ihr zu sagen, „dafs sie jeden Gegenstand mit Adlersblicken durchschaue,“ und auch Hoffmann, der mit Werner in einem Hause erzogen wurde, aber, wegen Ungleichheit des Alters, — er war acht Jahr jünger als Werner, — damals wenig Umgang mit ihm hatte [1]), giebt ihr das Zeugnifs, „dafs sie hoch begabt mit Geist und Fantasie gewesen“ [2]). In ihrem reifern Alter verfiel sie aber in eine Gemüthskrankheit, von welcher sie bis an ihr Ende nicht völlig genas, und worin, wenn Hoffmanns Angabe hierüber richtig ist [3]), sich der

1) Aus Hoffmanns Leben u. s. w. Th. 1. S. 17.

2) Serapions Brüder 1r Band S. 247.

3) Serapions Brüder a. a. O.

fixe Wahn in ihr ausbildete, sie sey die Jungfrau Maria, ihr Sohn aber der Heiland der Welt [1]). Gewifs ist es, dafs der Geisteszustand der Mutter, in welcher Art sich dessen Zerrüttung auch möge ausgesprochen haben, nicht ohne einen tiefen Einfluſs auf das höchst empfängliche Gemüth Werners geblieben ist; doch zeigten sich die Folgen erst in spätern Jahren; denn als Student, — er wurde 1784 in Königsberg immatrikulirt, hörte juristische und cameralistische Vorlesungen und auch Philosophie bei Kant, — soll er ein sehr ausgelassenes Leben geführt haben, und auch in seinen Jugendgedichten, die er im ein und

---

1) Werner selbst sagt über diese Liebe seiner Mutter zu ihm, in einem Briefe an einen Freund: »der Tod dieser beispiellosen Dulderin, dieses Weibes von dem hellsten, nur durch eine zu glühende Fantasie unterjochten, Verstande, war zwar eine Wohlthat für sie und sollte mich zwar in dieser Hinsicht gar nicht schmerzen; aber sie hat mich mehr, als vielleicht irgend eine Mutter ihr Kind, geliebt; daher die Trauer, deren ich noch nicht Meister werden kann und will.«

zwanzigsten Jahre herausgab [1]), findet sich keine Spur von irgend einer, am wenigsten von religiöser, Schwärmerei; vielmehr grade vom Gegentheil, wofür als Belag nur eine Probe mitzutheilen nöthig ist [2]).

Hier liegen Fufsangeln.

Eine antike Hieroglyphe mit modernem Schlüssel.

Religion die Heilverkünderin,
Hatt' einst zwei Kinder, die sich gleich an Jahren,
Auch ziemlich gleich an Körper-Schönheit waren,
Nur dafs der Geist der Tochter heller schien.
Sie nannt' man Tugend, Glaube hiefs der Sohn,
Ein gutes Kind, so fromm als sanft und bieder.
Er kränkelt' oft, sang öfters Andachtslieder
Und schlich sich oft zur Einsamkeit davon.
Nach kurzer Frist nahm Tugend den Verstand,
Zwei Töchter waren Frucht der schönsten Triebe,

1) Gedichte von F. L. Z. Werner. Königsberg bei Hartung. 1789.

2) Gedichte S. 79.

Philosophie und holde Menschenliebe,
Verschönerten allein das wonnevolle Band,
Bis Menschenliebe sich mit Forschergeist verband,
Und so der Engel Toleranz entstand. —
Doch Dame Vorurtheil, der Hölle finstres Kind,
Erschien, gefiel und ach! verband sich mit dem Glauben,
Und war geschickt, ihm — leider zu geschwind, —
So Hand als Herz durch einen Blick zu rauben.
Da ward der Kinder viel an's Licht der Welt gebracht,
Und Enkel, die nach kurzen Jahren,
Noch mehr an Zahl als ihre Väter waren,
Und alle schief und häfslich wie die Nacht.
Der Aberglaube und die Frömmelei,
Verfolgungssucht und Proselyten-Triebe,
Der ketzer Hafs, die schnöde Sekten-Liebe,
Die heil'ge Dummheit und die Heuchelei,
Zuletzt Intoleranz mit ihren Mordgenossen,
Das sind die Zweige, die aus diesem Stamme sprossen,
Und denn noch obendrein so stark wie Sand am Meer,
Der Enkel zahlenloses Heer!
Der Sekten Legion, die grofsen Brüder-Schaaren,
Die ganze Dienerschaft der Jesuiterei,
Die alle Kinderchen von einem Vater waren,
Samt Fakirn, Mönchen und dem ganzen Bonzenstande,
Sie stammten allesamt aus diesem Ehebande.
Sie füllten ihre Zeit mit Trinken und Gesang,

Und wurden bald so kühn, daſs sie sich unterfingen,
Den ganzen Erdenkreis in ihr Gebiet zu bringen.
Verfolgung ging voran, die ihre Fakkel schwang,
Die Dummheit führt, als Chef, die namenlosen Reihen,
Der Aberglaube sang als Priester Litaneyen,
Bis endlich gar die Schaar bis zum Verstande drang,
Und ihn — zum weichen zwang.
Man führt' ihn vor Gericht, wo Rachsucht präsidirte,
Die Dummheit Protokolle führte,
Und endlich Priester-Hats den schwarzen Stekken
brach;
Wie jauchzt' Intoleranz und ihre Jubel-Chöre,
Als Jesuiterei, im Namen reiner Lehre,
Ihm *edictaliter* das Aechtungsurtheil sprach; —
Halb traurig schwang er sich zu einer andern Sphäre,
Und Weib und Kinder folgten nach. —
Bethränt sah die Natur auf diesen Sieg hernieder,
Und jauchzend sang die Schaar der ** Glaubenslieder. —

Im Jahre 1790 machte Werner seine erste Ausflucht aus Königsberg über Berlin nach Dresden, wo er längere Zeit verweilte; 1793 aber trat er in den Preuſsischen Staatsdienst, als Kammersecretair, welches Amt er bei mehr-

reren Krieges- und Domainen-Kammern in Südpreussen, am längsten bei der in Warschau, bekleidete, wo ihn der Verfasser, der, zu Ende des Jahres 1799 als Referendarius bei der dortigen Regierung angestellt wurde, zuerst kennen lernte. Damals, in seinem ein und dreifsigsten Jahre, war Werner, der „Kreuz- und Querjäger zur Liebe," im Begriff, schon eine zweite Ehe, mit Uebereinstimmung beider Theile, und mit grofsen Aufopferungen von seiner Seite, aufzulösen, weil er in seiner Wahl einen Mifsgriff gethan hatte. Bis auf diesen häuslichen Uebelstand, den er sich aber nicht sonderlich zu Herzen gehen liefs, lebte er in Warschau ein sehr gemüthliches Leben. Der Ort, sich einer schöneren Lage erfreuend, als viele andere Hauptstädte, bot, bei verhältnifsmäfsiger Wohlfeilheit, Gelegenheit in Fülle zu Genüssen aller Art, und, wenn man, nach Umgange mit gebildeten Deutschen suchend, auch zu einer *ecclesia pressa* seine Zuflucht nehmen mufste; so hatte doch eben dieser Umstand die Folge, dafs die, welche sich fanden, sich viel enger an einander schlossen, als es wohl im Vater-

lande geschehen wäre, wo Keinem mahnweisliche Beziehungen zu solchen, die seinem Innern weniger nahe, gefehlt haben würden.

Unter denen, welche den entschiedensten Einfluſs auf die jungen Preussen, die ihr Beruf häufig in jene entfernte Provinz führte, äuſserten, ragte aber, wie ein Coloſs, hervor, Johann Jakob Mnioch; ein Mann, den seine Zeit nicht genug erkannt hat, weil sein Schicksal wollte, daſs überall, wo er seine Stimme erhob, Gröſsere als er, gleichzeitig, das Aehnliche auszusprechen suchten. An ihn schloſs sich Werner, der, nächst der verwandten Individualität, auch noch die damals in ihm vorherrschende Richtung auf maurerische Gegenstände mit ihm gemein hatte, hauptsächlich an, und, nächst Mnioch, an den Verfasser, der, zu jener Zeit ein neunzehnjähriger Jüngling, ihm nichts bieten konnte, als ein Herz voll Liebe und eine jugendlich frische Achtung, ja Ehrfurcht, vor dem schönen Talente, welches sich unverkennbar in den ersten Anfängen der Söhne des Thals offenbarte. Diese entstanden in dem Jahre 1800, und die Art, wie, wird

dem Verfasser immer eine der schönsten Erinnerungen seines Jugendlebens bleiben.

Einige Stunden von Warschau liegt, wahrhaft zauberisch, in einem dichten Walde, hart an der von hohen Ufern begränzten Weichsel, die Camaldulenser Abtei Bielany, bewohnt von Mönchen einer so strengen Regel, dafs nur die Trappisten nach einer noch härteren leben. In diese klösterliche Einsamkeit wanderte Werner mit seinem Freunde jeden schönen Sonnabend des Sommers 1800, wenn ihre Geschäfte in der Stadt beendigt waren; in Ermangelung eines förmlichen Gasthauses, wurde im Walde bivouacquirt, höchstens unter einem in der Nähe aufgeschlagenen Zelte geschlafen, und der Sonntag dann durchweg im Freien, auf Streifereien im Walde, Wasserfahrten auf der Weichsel und dergleichen, zugebracht, bis der späte Abend nach der Stadt zurückrief. Hier fand nun der strebende Jüngling reiche Gelegenheit, vor dem schon reiferen Manne, sein ganzes Innere zu entfalten, ihm seine Zweifel und Einwürfe gegen manche, schon damals von Werner aufgestellte, Lieblingstheorien vor-

zutragen, und diesen, ihn zum Widerspruche reizend, sich selbst klarer zu machen. In jeder Woche schrieb Werner neue Scenen seines Stücks, legte die damalige Sinnesart seines jungen Freundes, wie sie sich in ihm abspiegelte, dem darin auftretenden ein und zwanzigjährigen Schottischen Tempelritter Robert d'Heredon bei, in welchem er den Freund zeichnete, und am Sonntage wurde das neu Entstandene vorgelesen, wieder disputirt und dadurch fernerer Stoff bereitet. Selige Tage, rein und schuldlos, die gewifs auch Werner nie aus dankbarem Gedächtnifs verloren hat!

Im Jahre 1801 rief die zunehmende Krankheit seiner Mutter ihn nach Königsberg zurück, wohin seine dritte Gattin, eine reizende junge Polin, von der liebenswürdigsten Persönlichkeit, die aber kein Wort Deutsch, wie er kaum ein Wort Polnisch, verstand, begleitete [1]).

---

1) Er sagt in dieser Beziehung in einem seiner frühesten Briefe an den Verfasser: »mit dem Deutschen will es mit ihr noch nicht recht fort, dagegen haben wir uns eine andere Sprache erfunden, die recht gut geht. Das Rauschen des Waldes,

Von dort aus schrieb er eine Reihe von Briefen an den Verfasser und an den durch diesen mit ihm in Verbindung gesetzten nachmaligen Verleger seiner Söhne des Thals, aus denen es vergönnt sey, hier so viel Auszüge mitzutheilen, als nöthig scheinen, um Werner zu zeigen, wie er damals war, und wie sich, schon in jener Zeit, vollständig in ihm vorbereitete, was er später wurde. Wer, nach Lesung dieser Briefe, noch glauben kann, dafs er ein kindischer Fantast,

---

des Windes, der Wellen, heifst bei ihr *Jezyk Boga*, die Stimme Gottes, — die Fertigkeit, sie zu verstehen und nachzustümpern, in Tönen, Farben, Worten, ist Kunst, (ein Begriff, für den die dumme Polnische Sprache kein eigentlich Wort hat) und ein solcher Nachstümperer ist Künstler. Du siehst, von wo ich ausgehe, um mir, bei der Unerträglichkeit der wirklichen Welt, meine kleine zu bilden, und dafs es mir, bei gehöriger Kultur dieser Principien in meiner Frau, leicht seyn mufs, ihr in Zukunft einen Dichter zu übersetzen; aber auch entbehrlich, wenn ich sie dahin bringen kann, sich selbst das, woraus ein Gedicht gemacht ist, im Kopfe zusammenzusetzen, und den Begriff meiner Welt aus ihrem eigenen Kopfe herauszuspinnen. *Sapienti sat!*«

oder wohl gar ein Heuchler und Lügner, und dafs es ihm nicht Ernst mit der Religion überhaupt und deren Wechsel gewesen; — für den sind diese Blätter nicht geschrieben. Uebrigens enthalten diese Briefe in den mannigfaltigen Erklärungen Werners über sein Hauptwerk, die Söhne des Thals, den Schlüssel zu diesem Gedichte, und dies ist der Grund, warum die gegenwärtige Schrift sich hauptsächlich als eine Beilage zu demselben angekündiget hat.

An den Verfasser.

Königsberg, den 22sten Februar 1801.

Meine Tempelherren 1ster Theil sind vollendet, und mit einem Prolog in Stanzen versehen, der wenigstens nicht das Schlechteste eines schlechten Ganzen ist. Dir aufrichtig zu sagen, ich bin etwas, aber nicht viel, damit zufrieden; aber ich kann es unmöglich umschmelzen. Ich weifs, dafs das Ding, wenn auch einzelne Scenen Erzeugnisse einer nicht ganz unglücklichen Fantasie seyn mögen, doch

kein richtiges Verhältnifs der Theile, viel Geschwätz und wenig Handlung, noch weniger aber dramatisches Interesse hat. Aber da es einmal so ist, so hilft alles Abkürzen und Feilen und Schneiden nichts; sondern ich mufs mich darauf beschränken, diesen Fehler im zweiten Theile, der die Aufhebung des Ordens bezeichnen soll, und dessen Skelett schon dunkel vor meiner Seele steht, zu verbessern, und in diesem zweiten Theile, dessen Plan ich, ehe ich anfange, strenge entwerfen will, ein Trauerspiel mit Handlung und dramatischem Interesse zu geben. Diese Betrachtungen zwingen mich, gegenwärtigem ersten Theil, den Titel: — die Templer auf Cypern, eine dramatisirte Idylle, — zu geben. Denn, nur als eine, freilich sehr unförmliche, Abart der Idyllen-Gattung, keinesweges aber als Schauspiel, getraue ich es mir noch einigermafsen, mein Machwerk, jedoch ohne meinen Namen vorzusetzen, den Augen der Critik darzustellen. Das Ganze aber ist ein Hymnus auf ächte Maurerei, daher mufs mein Name wegbleiben. —

Was macht der gute Schütz [1]) und Tiek? Sein Musenalmanach hat mich sehr entzückt. Denkst Du wohl noch an unser über Katholicismus geführtes Gespräch bei Bielany? u. s. w.

An Denselben.

Königsberg, den 18ten März 1801.

Ich habe Deinen schönen Brief mit einer Rührung gelesen, dafs mir die Augen davon naſs geworden sind. Nicht, dafs ich in der Charakteristik, die Du schriftlich von mir entwirfst, mich getroffen fände; ich weifs das Ideal des Freundes, der nur Vollkommenheiten sieht, von meiner ärmlichen Wirklichkeit, die er jenem unterschiebt, recht wohl zu unterscheiden; aber deshalb war ich entzückt, weil es ein lindernder Balsam für mein wundes Herz ist, so geliebt zu seyn, von einem so rein menschlichen Menschen, wie Du. Ich bin das letzte nicht; ich bin, wie Du mir in Deiner rührenden Herzensaufwallung bei unserm

1) Wilhelm von Schütz.

Abschiede in Warschau, — die Worte werden mir unvergeſslich, ewig unvergeſslich seyn, diese Deine letzten Worte, — wie Du mit einer schönen, menschlichen Thräne zu mir sagtest: armer bedrückter Mensch! Ist es mein Verdienst, daſs diese Bedrückung mich etwas gereinigt und geläutert hat? Hab' ich mein Herz dem Schicksal hingetragen, um es in die Presse zu nehmen, oder hab' ich vielmehr in unseliger Verblendung dem Glücke nachgejagt, ohne es verdienen zu wollen! Mein Freund, ich glaube, daſs mich Gott vor kopfhängender, heuchlerischer, abergläubischer Frömmelei zeitlebens behüten wird. Du bist noch ungleich weniger ein Held im Glauben, und gleichst in dieser Rücksicht, oder bist vielmehr ganz das Original meines Roberts [1]), der auch in der Ueberzeugung, daſs nach dieser Welt nichts passirt [2]), doch sein über-

1) Robert d'Heredon, in den Söhnen des Thals. S. oben S. 11.

2) Der Verfasser glaubt kaum bevorworten zu dürfen, daſs er hofft, man werde die hin und wie-

überschwängliches Wohlwollen, selbst dem, wer es für blofse zufällige Mischung des Staubes hält, nicht versagen kann; — da Du also so bist, so wäre meine etwanige Frömmigkeit bei Dir noch übler angebracht; aber dennoch mufs ich es Dir mit der vollsten Ueberzeugung sagen; — habe ich jemals eine Wahrheit an meinem eigenen Beispiel lebhaft gefühlt, und anders fühlt man doch keine Wahrheit nicht; — so war es die, — des Herrn Kraft ist in dem Schwachen mächtig! — — Wie käme ich Schwacher, der sich vor einem etwas schmalen Weichselkahn, vor einem alten Pferde, vor, weifs Gott, was noch, fürchtet, dazu,

---

der angedeuteten Ansichten und Meinungen des 21jährigen Jünglings mit denen des Mannes nicht verwechseln, oder ihm zutrauen, dafs er manches, was Werner in seinem Wohlwollen über ihn ausgesprochen, mittheile, um sich vor den Wenigen, die ihn, ungeachtet der Anonymität, persönlich kennen, damit zu brüsten. Gott, der in die Herzen schaut, weifs, dafs dem nicht so ist, und dafs er solche Stellen nur da nicht unterdrückt hat, wo der Zusammenhang dies gebieterisch zu fordern schien.

mein Schicksal, die schiefen Urtheile der mich umgebenden Menschen, Falschheit, Achselzucken, dumme Bosheit, alles, womit man jeden hohnneckt, der einen Schritt aus der alten Landstrafse weicht [1]); nicht nur das, sondern eine vergeudete Jugend, eine umflorte Aussicht auf die Zukunft, ja selbst den Gedanken des Todes und jedes Schlages, den mir mein immer geschäftiges Mifsgeschick noch hinter dem Vorhange zeigt; wie käme ich, sage ich, dazu, allem diesem mit der allergröfsesten Gelassenheit entgegen zu sehen, wenn nicht des Herrn Kraft in dem Schwachen mächtig wäre! Des Herrn Kraft aber, — was kann das anders seyn, als — Kunst und Religion? Mein theurer, mein mir in's Herz geschlossener Freund; ich bin und kann nicht

1) Hier ist eine entschiedene Aehnlichkeit mit Rousseau, den Werner in dieser Periode seines Lebens so anbetete, dafs er dem Verfasser in einem seiner Briefe schreibt: »er habe ihm zum neuen Jahre nicht Glück gewünscht, weil er sein Neujahr bekanntlich nicht vom 1sten Januar, sondern vom 2ten July, Rousseau's Sterbetage, datire.«

der Lehrer eines Mannes seyn, der in seinem ein und zwanzigsten Jahre mehr gelernt und reifer gedacht hat, als ich wahrscheinlich nie lernen, und als ich Schwacher gewifs nie mehr denken kann. Aber, da Du mich dazu auffonderst, und, wenn das auch nicht wäre, lafs mich Deinen Warner seyn! Du schreibst in Deinem Briefe, bei Gelegenheit des *Lazyk Hoger* [1]), die zu Deinem Innern eben so lebhaft, als zu dem meinigen spricht, da schreibst Du mir: „ich fühle, dafs ich niemals ein Künstler werden kann.“ Nicht, dafs dieses wahr wäre, — ich weifs, dafs es nicht wahr ist, dafs dies Gefühl Dich täuscht, — aber, dafs dieses Gefühl sich Deiner bemeistert, das ist sehr traurig, das ist mir der Schlüssel zu allen Dissonanzen Deiner Seele, die Du mir in Deinem Briefe mit erschütternder Wahrheit schilderst. Wer ist Künstler, mein scharfsichtiger Freund, das kann Dir nicht entgehen; wer ist Künstler; — der, welcher durch ein Chaos von Regeln, Studien, Rücksichten,

1) S. oben S. 12.

was weifs ich, Alles, eingezwängt, die er doch, er sey noch so genialisch, nicht überspringen kann, in Worten, Tönen, Farben, das geringste nachzuklimpern sucht, was der gewöhnliche Religiose, erlaube mir den Ausdruck, in Minuten der Weihe empfindet, oder derjenige, der sich und sein Inneres, wie eine Aeolsharfe, dem schönen Sausen der harmonischen Schöpfung darbietet, und sich von ihm durchströmen läfst! O, nur diese Luftströme sind die verdünnte Lebensluft, die dem Kranken von seinem höchsten Arzte gereicht wird, zum Labsal. Und nun, — wenn Du Dich gewissenhaft von allem entkleidest, was, wenn auch menschlich und jedem Menschen anklebend, doch minder schön menschlich ist; was willst Du wohl lieber seyn, diese Harfe oder jene Geige, die, ein bischen zwar auf den Ton der Harfe gestimmt, durch die Griffe der ordinairen Menschheit, die darauf herumklimpert, gar jämmerlich geschuhriegelt wird, wie die im Zerbino vom Nestor. Mit einem Worte, was ist wohl genufsreicher zu seyn: gefühlvoller Anschauer, oder ärmlicher Nach-

klimperen der ewigen Gottheit? So trivial dies Alles ist; ich bin überzeugt, dafs ein jeder praktischer Künstler (denn jene Aeolsharfe nenne ich einen theoretischen) ist, weil er es seyn mufs; aber eben dieses Mufs ist eine harte Nufs; denn, was dieser Praktiker, in einem geräuschvollen und gefühllosen Kreise, mit Aufopferung seines Lebensgenusses, oft seiner bürgerlichen Ehre, nicht vermag, das kann jener Theoretiker, im engeren Kreise der ihn umgebenden, mit ihm verwandten Seelen, in einem weit reicheren Maafse, ohne alle Aufopferungen. Ich bin weit entfernt, zu glauben, dafs Du nicht praktischer Künstler werden kannst; wenn Du es aber, bei allen damit verknüpften Mühseligkeiten, nicht werden willst, — gut! Aber, Gott verhüte, dafs mein mir so nahe verwandter Herzensfreund von dem Glauben und dem Bestreben abstehen sollte, die hohe Kunst in seinem Busen zu umfassen, dafs er sich je auf die dem Verstande freilich verführerische Salomonische Seite legen, und mit dem kalten Weltweisen ausrufen sollte: es ist alles eitel! — Und auf dem Wege

bist Du, leider Gottes, und deshalb hast Du recht, wenn Du schreibst, dafs Du mich, einen Schwärmer, wie mich, brauchst, der Dich wieder zurückreifst, wenn Du von dem schönen Mittelwege zwischen Verstand und Herz Lust hast, ganz in das Gebiet des Verstandes überzuspringen, und deshalb mufs ich Dir, von Königsberg aus, diese langweilige Epistel senden; blofs, um Dir zu schreiben, was wir mündlich in ein paar Stofsgebeten hätten abthun können. Sieh, lieber, edler Freund, Du bist in Berlin. Gott hat, nach seinem unerforschlichen Rathschlufs, diesen Sammelplatz alles Staubes und aller Schaalheit, gleich einem andern Bethlehem, gewürdiget, in ihm ein neues Licht, — nicht aufgehn; aufgegangen ist es schon lange, schon vor hundert Jahren und länger; aber in einem Brennpunkte concentriren, oder besser, den Scheffel wegnehmen zu lassen, womit es, biblischer Weise zu reden, noch bedeckt war. Ich kenne keinen dieser Glaubens- und Kunstheroen, Fichte, Schleiermacher, Schlegel, Tiek, persönlich; ich bin auch überzeugt, dafs das recht schön

ist; aber alles das ist, wenn es eine Weltregierung giebt, die Du mir einstweilen per Spafs passiren lassen kannst, nicht ohne Grund.

— — Wegen Schleiermacher, — Du weifst es vielleicht und ich mache auch keinem ein Geheimnifs daraus, dafs ich seinen vortrefflichen Reden über die Religion sehr viel Aufregung in mir geschlummerter Ideen verdanke; selbst, was ich Dir heute geschrieben habe, klingt wie Nachbeterei, ist es aber nicht, wie ich glaube; wenigstens schreibe ich nicht ein Wort, welches ich nicht *in succum et sanguinem* mit meiner innersten Ueberzeugung amalgamirt hätte. Dieser Verfasser hat, wenn wir es so nennen wollen, auch nur einem andern, weit gröfseren Verfasser, nachgebetet, nämlich dem Jakob Böhme. — Werde nur nicht gleich giftig, oder glaube, dafs ich an der modernen Pest bis in den letzten Zügen erkrankt bin. Mag ich auch ein Proselyt seyn; ich bin doch kein Ketzermacher; ich weifs sehr gut, dafs nicht nur Tiek, Schlegel et Consorten, sondern, dafs auch Wieland, Bürger, Hölty, Ramler, und der sehr grofse

Klopstock, man mag ihn vergessen wollen, oder nicht, in der Minute der Weihe, Priester des Höchsten sind, so gut wie Göthe, und dafs, in den ungeweihten Minuten, ein Jeder ein armer Sünder ist, ein *dormitans Homerus*, er mag in die Schule gegangen seyn, wo er will. Aber, das kann ich Dir versichern, ich habe hier in Königsberg Gelegenheit gehabt, nur ein Bändchen der, wie ich höre, zahlreichen, Schriften des alten Jakob Böhme zu erschnappen, habe dieses Bändchen mit frommer unschuldiger Andacht; — denn anders kann man keinen geweihten Schriftsteller oder Dichter, wie Du selbst weifst, lesen, — gelesen, und habe gefunden; nicht nur, dafs er das Original oder Vorbild der jetzt Mode werdenden Dichtkunst, — was noch nicht gar zu viel wäre, — wirklich ist; sondern auch, dafs er eine *artem poeticam* für den Künstler enthält, wie sie wohl die bisherigen Geschmackslehrer, von Horaz bis Heydenreich, nicht geliefert haben möchten. Mehr aber als alles, giefst dieser fromme Geist Oel in die verwundeten Herzen. O, lieber, lieber Freund! dafs ich Dich

doch bekehren, doch überzeugen könnte, dafs uns nichts zu trösten vermag, als Kunst und Religion; (warum haben wir doch noch nicht einen Namen für diese beiden Synonyma!) das lebendige Gefühl der grofsen Naturnähe, und das unbefangene anspruchlose Ergiefsen einer reinen Seele in dieses reine Meer, — was kann der Mensch Tröstenderes haben? — Ich will nicht ganz Jakob Böhme seyn; ja, ich lasse Dir sogar Deinen Unglauben an Unsterblichkeit; ja viel mehr, ich mache mir, unter uns gesagt, nicht mehr viel aus dieser Unsterblichkeit, und fühle wohl, warum der Glaube an sie, — sey er auch gegründet, — in den Reden über die Religion, irreligiös genannt wird; aber baden möchte ich mich, auflösen und verfliefsen, in diesem unendlichen See, und das mufst und kannst Du auch!

Du hast viel Witz und vielen Verstand, das ist mehr als viel andere Menschen haben, ich habe letzteres, — nämlich Verstand, — z. B. schon nicht. Du brauchst beides zu Deinen Amtsgeschäften, und ich freue mich, Gott weifs es, dafs Du Energie genug hast, die

mir auch fehlt, das Joch der Pflicht, durch den Genufs des Schönen, Dir nicht lästig, sondern süfs zu machen. Aber probire es einmal, in den Stunden, da Du Dir selbst lebst, jene beiden Naturgaben bei Seite zu setzen (sie werden Dir gewifs nicht weglaufen), und Dich mehr einer, wenn gleich schwärmenden, Empfindung zu überlassen. Du und jeder Gebildete, befindet Euch in Berlin in der Mitte zwischen jämmerlicher Frivolität und genialischer Renommisterei. Du kannst ja auch hier Deine schöne Mitte behaupten. Wenn die Frivolität aus der Genialität, ich glaube nicht Honig, denn der schmeckt ihr selten, sondern Syrop, saugt; wenn letztere gegentheils sansculottisch einherschreitet, das geht uns beide nichts an, wir können ja unsere Hosen demungeachtet anbehalten; sie bedecken ja nicht unsere Augen — — — — Ich schäme mich es nicht, zu sagen; ich bin ganz Tiekisch, ich liebe, was er schreibt, mit ganzer Seele; er und Wakkenroder sind in ihren Schriften liebenswürdige Menschen; Schlegel halb Halbgott, halb Unmensch; Göthe, wenn Du willst,

ein Gott; aber ein uns selten ganz befreundetes Wesen. Wir wollen ihren Honig saugen; — aber unsere Hosen deshalb nicht cassiren!

Ich sende Dir einige Proben des ersten Theils meiner Tempelherren [1]). Der Prolog ist der Schlüssel zum Ganzen. Kein Held, sondern ein Orden wird besungen; in dieser Rücksicht ist der erste und letzte Vers [2]), so wenig ich sie commentiren darf [3]), bemerkenswerth. Molay soll kein Held seyn; er ist nicht einmal die Hauptperson; es ist keiner Hauptperson, wie das auch in keinem Orden, strenge genommen, der Fall ist. Aber freilich muſs sich das dramatische Interesse auf einen Repräsentanten des Ordens concentriren, und das soll, will's Gott, im zweiten Theile, nach den Regeln der dramatischen Kunst geschehen.

---

1) Später als »Söhne des Thals« erschienen.

2) Der erste:

In einer Nacht, wo Sturm und Wetter rasen;

der letzte:

Zeigt Euch die Kunst den ew'gen Bundesbogen.

3) Der Verfasser war und ist nicht Maurer.

Lebe wohl, und bleib doch mein Freund; vergifs doch in keinen Freuden und Stürmen des Lebens, Deinen Dich ewig liebenden, armen

Werner.

An Denselben.

Königsberg, den 29ten September 1802.

— — — — Herr Sander „der Verleger der Söhne des Thals, die erst Kreuzesbrüder heifsen sollten“ wünscht die Aenderung des Titels meines Gedichts, statt Kreuzesbrüder, Tempelorden. Hierin habe ich ihm zwar nachgegeben, ihm aber, so weit ich es durfte, Winke gegeben, dafs Kreuzesbrüder in gewisser Rücksicht nicht zwecklos sey. Jakob von Molay kann auch der zweite Theil nicht füglich heifsen, da nicht Molay, sondern blofs der Orden, und zwar, im ersten Theil dessen verglimmendes Leben; im zweiten, dessen scheinbarer Tod und Wiederbelebung, die Hauptsache ist. Dir kann ich übrigens melden, dafs mein Inquisitor, der Templer Wilhelm von Paris, der

mir schon einige Scenen geliefert hat, ein kraftvoller, ganz andrer Kerl, als Molay, werden soll; ein solcher, der keine der Regungen fühlt, welche die Menschheit „verschönern und schwächen“; ein Stellvertreter des Schicksals; sogar Molay's Freund, aber ihn und den Orden opfernd, weil sein Ideal von Pflicht und Glauben es so will. Dieser Inquisitor ist kein Ungeheuer; aber ein Mann, wie er seyn könnte und Gottlob auch gewesen ist! Du wirst mich verstehen; — ein veredelter, das heifst, vom Egoismus entkleideter, Richelieu! Gelingt mir dieser, wie ich zum Musengott hoffe, so habe ich nicht nur meinem Götzen, dem idealisirten Katholicismus, ein nicht unwürdiges Opfer [1]); sondern auch einen neuen Charakter, des aus höhern Grundsätzen der Menschheit intoleranten, edlen und erhabenen Priesters, auf die Bühne gebracht. Er ist schwer, aber es ist doch etwas

1) Dies schrieb der Königlich Preussische Kammersecretair am 29sten September 1802, und erst 9 Jahre später wurde er in Rom Katholik, und 12 Jahre nachher Priester. Siehe unten.

daraus zu machen. Uebrigens ist er Mitglied des Thals, was, im Dunkel, die Rolle des Schicksals spielt, und den König, der Nogaret, selbst die Templer, wie Marionetten führt, die morsche Hülle des Ordens vorsätzlich, wie der Künstler eine von ihm selbst geformte, mifsrathene Bildsäule, zerschlägt, um daraus eine edlere zu formen. Genug für jetzt; geduldе Dich nur, und wünsche mir Stärke und Muth, da es mir an beiden sehr oft gebricht.

Dafs Du zufrieden bist, freut mich unendlich; — aber Du Glücklicher, der Du immer Befriedigung deines warmen, menschenfreundlichen Herzens gefunden, wünschest Dir zu meiner Freundschaft Glück; was mufs ich, der ich so lange gedarbt habe, der ich jetzt hier nicht einen wahren Freund, nicht einen recht vernünftigen Umgang habe; — was soll ich nicht erst bei dem Gedanken empfinden, dafs ein reiner Mensch wie Du, dem ich nichts gethan habe, mein Freund ist, nachdem ich tausendmal mit der schändlichsten Falschheit gelohnt bin. O bleib Du es ferner, mein wahrer Freund; ich bitte Dich darum, wie ein Armer um eine

Gabe! Du weifst, ich bin in Sachen, wo mein Herz überfliefst, nichts weniger, als beredt, und ich verschmähe die Wortkunst, wo das Herz spricht; aber, dafs Deine Freundschaft, die edelste, die mein Herz am meisten rührende, kurz diejenige ist, die mich in trüben Stunden aufrecht erhält, und es beweist, dafs ich noch nicht der Verworfene bin [1]), den Schicksal und Alles verläfst; — das ist wahr, und das wird Dir durch Dein eigen Herz belohnt werden. Ich liebe Dich unaussprechlich. Gottes Segen über Dich, der mehr ist, als die Welt kennt, von Deinem treuen, alten

Werner.

Aus einem gleichzeitigen Briefe an seinen Verleger.

— — In Beziehung auf Ihre Wünsche wegen des Titels meines Schauspiels, kann ich

1) Um dieses Zuges willen ist die ganze Stelle aufgenommen, die sonst nur für den Freund Interesse haben könnte.

nicht umhin, Sie auf eine gewisse Tendenz meines Schauspiels aufmerksam zu machen. Sie ist, mindestens, was den ersten Theil betrifft, didactisch, und zielt auf eine Hypothese, die, sie sey wahr oder falsch, doch bis jetzt, in dramatischer Rücksicht, noch nicht verbraucht und also für den Dichter fruchtbar ist; ich meine die Hypothese, der Tempelorden habe zur Erzeugung einer andern, sehr ausgebreiteten, Ordensgesellschaft Veranlassung gegeben. Ich ergriff diese Hypothese um so lieber, da sie mir nicht nur den Vortheil gewährte, von den gewöhnlichen Bearbeitungen dieses Sujets (als Babo's) abzuweichen und neu zu seyn, sondern auch ohne sie die Catastrophe der Templer um so schwankender ist, als der, im Grunde schwache, Charakter Molay's — soll er nicht gewaltsamerweise veridealisirt werden, — nur sehr geringes dramatisches Interesse darbietet. Jene Hypothese also als Basis meines Stücks angenommen, wird es, glaube ich, viele Leser geben, denen der Titel: Kreuzesbrüder, nicht nur bekannt, sondern sogar anlockend seyn möchte. Jakob

von

von Molay kann aber kein Theil heifsen; da Molay, meiner Idee nach, weder im ersten, noch im zweiten, die Hauptperson, sondern im ersten, ein, durch ein untergeordnetes dramatisches Interesse erhöhtes, aber in didactischer Hinsicht geschildertes, Gemälde des Lebens der Templer; im zweiten aber, eine rein dramatische Darstellung des Todes der Templer, die mit der Wiederauflebung des durch ihn erzeugten Ordens schliefst, das Hauptsujet ist. Nach Molay's Tode nämlich, vereinigen sich, meiner Idee nach, die edelsten übrig gebliebenen Ritter; verschwören sich im Dunkel der Nacht, und eilen zur Fortpflanzung des Ordens nach Schottland. So will ich den zweiten Theil und das Ganze schliefsen, und in diesem Theile noch einen, meines Erachtens, früher nicht bearbeiteten Charakter, in der Person des auch in der Geschichte bekannten Inquisitors der Templer, Wilhelm von Paris, aufstellen, nämlich einen Mann, der, ohne bigott, Eiferer oder Schurke zu seyn, den Orden, und Molay, seinen Freund, seinen höheren Zwecken opfert, einen Mann

ohne Leidenschaft, gemacht, die Welt zu beherrschen. Sie sehen ein, dafs meine Ideen mitunter nicht abgenutzt seyn dürften, dafs ich aber behutsam verfahren mufs, was Sie mir um so mehr zutrauen können, da ich selbst einer gewissen Classe Menschen verwandt bin, der ich in meinem Gedichte, so weit ich es darf, Winke zu geben versuche.

Aus einem etwas späteren an den Nämlichen.

— — — Auch rede ich der Geheimnifskrämerei (in der Maurerei) nicht das Wort. Aber bitten mufs ich Sie demohngeachtet, jetzt und künftig, in mir den prosaischen Menschen vom poetischen zu unterscheiden. Prosaisch bin ich mit dem kältesten Denker einverstanden, dafs Aufklärung unsers Verstandes, und Veredlung unsrer moralischen Freiheit, die Hauptgüter der Menschheit sind, und uns die schönsten Bilder weder zur Erfüllung unserer Handlungspflicht hin, — noch von

Erfüllung unserer Denkpflicht ab, leiten sollen: mit einem Worte: ich trenne die hohe Moral ganz von der Aesthetik oder der Disciplin des Schönen. Aber, eben aus dem Grunde mache ich letztere auch nicht zur Dienerin der Moral oder der Humanität, welche beide ich für hocherhaben, aber für total prosaisch, halte. Kunst und Religion sollen, meiner Meinung nach, das Herz, wie ein Gefäfs, durch Anschauen des Schönen und des Universums, nur reinigen, so weit, dafs es für die höheren Wahrheiten der Moral empfänglich ist; nicht dem Herzen diese Wahrheiten selbst eintrichtern: denn das wäre ein, der Moral, die reine Motive braucht, unwürdiges Vehikel. Mehr hat auch wohl selbst Horaz, mit seinem *dicitisse fideliter artes, emollit mores*, nicht sagen wollen. Nun sind aber die Herzen der Alltagsmenschen kalt; sie müssen also durch Bilder des Uebersinnlichen erst entflammt werden, wenn ich so sagen soll, wie ein irdenes Gefäfs ausgeglüht, ehe die reine Milch der Moral in sie gegossen werden kann. Das ist mein kurzes Glaubensbekenntnifs über Kunst,

die mir selbst nicht flüchtiges *Amusement*, sondern Leiterin durch das Leben geworden ist. In dieser poetischen Hinsicht also, nehme ich nicht nur die Maçonnerie, sondern selbst manches von ihrer Geheimnifskrämerei, ja sogar den jetzt auf's neue Mode werdenden Katholicismus, nicht als Glaubenssystem, sondern als eine wiederaufgegrabene mythologische Fundgrube, theoretisch und praktisch, in Schutz, und, so sehr ich Sie bitten mufs, bei Beurtheilung meines jetzigen, und meiner etwanigen künftigen Produkte, von dieser Maxime auszugehen, und dadurch die anscheinenden Schwärmereien in meinen poetischen Erzeugnissen zu erklären; eben so sehr mufs ich mich dagegen verwahren, dafs meine individuelle Ueberzeugung nicht nach dem beurtheilt werde, was, als Künstler, zu sagen ich mich berufen fühle. H. [1]), der diese Seite meines Charakters kennt, kann Ihnen das Weitere darüber sagen; aber, auch ohne diesen Commentar, werden Sie mich verstehen. — — — —

1) Der Verfasser dieses Lebensabrisses.

— — — — Uebrigens kenne ich Niemand in der gelehrten Welt, der über mein Werk competenterer Richter und dessen Lob mir erfreulicher wäre, als Fefsler. Er ist 1) was man auch über sein maurerisches System, mit Recht oder Unrecht, kritteln könnte, einer der allerbedeutendsten, jetzt lebenden, Maurer, und der allereinsichtsvollste, welches ich, wiewohl zu einem andern Systeme intabulirt, aus voller Ueberzeugung erklären muſs; und er ist 2) Katholik und gründlicher Kenner des Katholicismus, und dadurch in einem bedeutenden Rapport mit mir, der ich zwar nicht selbst katholisch, aber — selbst auf die Gefahr von Ihren Biestern verjesuitet zu werden, — davon fest überzeugt bin, daſs, die Sache poetisch angesehen (siehe meine obige Bemerkung), der Katholicismus nicht nur das gröſste Meisterstück menschlicher Erfindungskraft, sondern auch, auf seine Urform zurückgeführt, allen übrigen christlichen und unchristlichen Religionsformen, für ein Zeitalter, welches den Sinn der schönen Gräcität auf immer verloren hat, vorzuziehen ist; daſs, unter allen Er-

zeugnissen der Christus-Religion, Katholicismus die beste, und der, Gottlob nun schon selig entschlafene neue Theophilanthropismus die jämmerlichste ist, und, dafs allen Europäischen Kunstgenius und Kunstgeschmack allmählig der Teufel holt, wenn wir nicht zu einem geläuterten (N. B. nicht metamorphosirten) Katholicismus wiederkehren, von dem wir ausgegangen sind.

An den Verfasser.

Königsberg, den 28sten Oktober 1802.

Wenn ich Deine Briefe lese, so ist es mir immer, als blickte ich in den Spiegel einer reinen Seele — — — — — — —

— — — — — — — — — — — —

Unschuld und Stärke sind unüberwindlich vor allen Schlägen des Schicksals; — das weifs ich, ach Gott! nicht aus eigener Erfahrung; aber durch eine Stimme in meinem Innern, die mir zeigt, was ich hätte seyn sollen und können. Lafs' uns über dies düstre Gemälde den Vor-

hang ziehen! — Deine Idee, mein Portrait [1]) als Vignette stechen zu lassen (mit der Unterschrift Robert d'Heredon, hatte der Verfasser vorgeschlagen) war mir rührend; dann mufste ich über meine possierliche vermummte Einführung in's Publikum lachen. Ich überlasse alles der Willkühr Herrn Sanders. Nur so viel. — Wird das Portrait, diese erschlafften Züge eines von allen Gattungen des Leidens und der Freude geschwächten, eines armen bedrückten Menschen, wie Du, in mein Herz verwebter Jüngling, bei Deinem unvergefslichen letzten Abschiede mich nanntest (Du armer bedrückter Mensch, das war das Wort;) — werden diese Züge, auch ohne eine

1) Es ist dies das nämliche, welches jetzt als Titelkupfer gegeben wird. Werner hatte sich so, in der Tempelherrntracht, für den Verfasser zeichnen lassen, um ihn an die Zeit zu erinnern, wo die Söhne des Thals unter des letztern Augen entstanden waren. Uebrigens ist dies ganze Brieffragment nur aufgenommen, weil es scheint, als ob es als Beilage zum Titelkupfer nicht unwillkommen sein möchte. Es zeigt nämlich, für wie ähnlich Werner sein Bild selbst anerkannte

der Wahrheit nachtheilige Verschönerung gefallen? Und wird, was mir beinahe unmöglich scheint, der Name des lebensfrischen Roberts unter dieses Zerrbild des Kummers gesetzt werden können? Unmöglich!

Uebrigens arbeite ich an dem zweiten Theile wie ein Pferd, und freue mich schon im Voraus auf den Moment, ihn dorthin zu schicken, und Dein aufrichtiges Urtheil über eine Scene zu hören, die die schwerste des ganzen Stücks, aber Gottlob, vollendet ist; die Scene, wo der Erzbischof (ein grofsherziger und grofsgeistiger Katholik,) und der Cardinal (ein alter, edler, aufgeklärter Geist;) jener Feind, dieser Freund des Ordens; beides aber redliche Männer, und wechselseitige Freunde, ihre Gedanken über die Aufhebung des Ordens *pro* und *contra*, nicht ohne Energie, wie ich mir schmeichle, ausdrücken. In dieser Scene wird nicht nur der Knoten des zweiten Stücks geschlungen; sondern sie offenbart auch die im ersten Theil nur schwankend ausgedrückte Haupttendenz des Ganzen, die nichts weiter ist als: der Sieg des geläuterten

Katholicismus, mittelst der Maurerei, über den in seinen Grundsätzen zwar ehrwürdigen, aber dem Menschengeschlecht, *qua talis*, nicht angemessenen, durchaus prosaischen, Drang eines durch keine Fantasie begränzten Criticismus [1]). Repräsentant des erstern sind, der Erzbischof und das Thal, Repräsentant des letztern, Molay und die Templer. Genug!

Aus gleichzeitigen Briefen an den Verleger.

— — Ich hoffe, dafs der zweite Theil als dramatisches Ganze ungleich mehr befriedigen wird, als der erste, der nur Vorbereitung ist. Dagegen bitte ich von Ihnen, dafs Sie besonders bei der Critik dieses zweiten Theils mein Ideen-System adoptiren, welches *in nuce* schon am Schlusse des ersten, in der begeisterten Anrede Molay's, als er zu Schiffe steigt, ausgedrückt ist:

1) S. die Note oben S. 29.

Die Sonne steigt empor
Begrüfst vom Glockenklang und Harfenchor;
So wird auch unser Stern der Nacht entschweben,
Kommt Brüder, mich umduftet ew'ges Leben!

In diesen vier Zeilen ist mein ganzes Glaubensbekenntnifs über das Wesen der Maurerei und die Tendenz meiner Schrift enthalten. Nur unter dem Glockenklang der Religion und dem Harfenspiele der Kunst, kann der Bund gedeihen, der auf den Tempelbund gepfropft ist, und dessen Charakteristikon es ist, dafs seinen wahren Bekenner, wie dort meinen Molay, ewiges Leben umduftet. Die Tendenz meines Stücks ist, dadurch, dafs ich ihm die, in seinem Wesen begründete, Verschmelzung mit Religion und Kuns anschaulich mache, ihn von einer gewissen humanen Kälte abzuleiten, die an sich löblich; aber nur für wenige höhere Geister gemacht und schlechterdings unvereinbar ist mit einer auf Enthusiasmus gegründeten Verbindung Vieler.

— — — Was den Titel betrifft, so kann kein anderer für beide Theile, und der das Ganze umfafste, gewählt werden, als: „Die

Söhne des Thals. Ein dramatisches Gedicht. 1ster Theil: die Templer auf Cypern. 2ter Theil: die Kreuzesbrüder;" da alle Personen des Stücks, wenn ich so sagen soll, nur episodisch, und, wie Ihnen im zweiten Theile deutlich werden wird, das Interesse des Ganzen darauf beruht, die Wirksamkeit des Thals darzustellen, welches, im Verborgenen, das Depot der heiligsten Wahrheiten der Menschheit aufbewahrte; zu Verkündigern (wenn ich sagen dürfte, Missionarien) dieser Wahrheit, für den christlichen Erdstrich, die Templer ernannte; und, da diese ihre Vollmacht durch Einmischung heterogener Gegenstände (Politik u. s. w.) überschritten, und den Zweck verfehlten, die Form des Tempelordens zerbrach, und, Statt des letzteren, die Kreuzesbrüder (den Best des Ordens) mit jener Vollmacht belehnte. Durch diesen Gesichtspunkt bekommt das Ganze Einheit; die Feinde des Ordens (der König, Negaret u. s. w.) werden des Thals unwillkührliche Maschinen, das absichtlich schwache Interesse an der Moralität der Templer schadet dem Eindruck nichts,

und, wie das unbiegsame *fatum*, waltet das Thal über dem Gange des Ganzen. Sollte Ihnen der Ausdruck: „Söhne des Thals“ auffallen; so bedenken Sie, dafs man ja Söhne der Erde, des Himmels u. s. w., sagt. — — — — In dem Epilog habe ich, bei genauerer Durchsicht desselben, eine Stelle gefunden, die ich eingeklammert habe, und geändert wünschte. Es ist die, gleich zu Anfang:

Doch, eh' wir scheiden, mufs der Dichter noch
Von der prophetischen Begeisterung
Entkleidet, sich als Mensch mit Euch besprechen.

Das ist, strenge genommen, Unsinn; denn was ist der Prophet und der Dichter anders, als Mensch, und, wie fatal — „von der Begeisterung entkleidet“ — als ob sie sich, wie ein Rock, abziehen liefse. Auf jeden Fall scheint es mir zweckmäfsig, Statt obiger drei Zeilen, folgende zu setzen:

Der Priester scheidet aus dem Heiligthum;
Doch eh' er sich den Brüdern beigesellt,
Mufs er im Vorhof sich dem Volke zeigen [1].

1) So ist die Stelle in der ersten Ausgabe der

Nicht nur, dafs durch dieses, aus den jüdischen Mysterien entlehnte, Bild des Hohenpriesters und Heiden-Vorhofs, die wahre Tendenz des Gedichts, Andeutung des Wesens der Maurerei, von einem Maurer, für Nichtmaurer, bezeichnet wird; so wird auch ein Gegenbild des Prologs dadurch aufgestellt, dafs der Prolog eigentlich blofs für Maurer, der Epilog aber für Profane geschrieben ist, u. s. w.

An den Verfasser.

(Dieser hatte ihm Gedichte übersandt, die er verfertiget und die mit denen einiger Freunde herausgegeben worden.)

Königsberg, den 17ten Oktober 1803.

Ich beantworte Deinen herrlichen Brief ein paar Posttage später, um ihn, so gut ich kann, verständig zu beantworten. Er hat mir unendlich viel Freude gemacht, nicht nur, weil

---

Söhne des Thals gedenkt. Die zweite Ausgabe hat einen ganz andern Epilog.

ich darin Deine Seele, wie in einem Spiegel, erblickt und dadurch die Ueberzeugung erhalten habe, dafs diese Seele ewig und unabänderlich mit der meinigen verbunden seyn wird, sondern auch, weil ich daraus ersehen, dafs Du Dich endlich in die Arme der Kunst geworfen hast, die, einzig und allein, mit ihrer hohen Mutter, der Religion, und mit ihrer Verbündeten, der ächten Liebe, uns in den Mühen des Lebens trösten kann, und mit den beiden eine innere Verbindung bildet, die ich durch den Namen der Grazien nicht entehren mag, sondern schlechtweg durch den Namen Dreieinigkeit bezeichnen mufs. Denn, dieses herrliche Symbol ist Jedem klar, der den Bezug weifs, in dem Religion, Liebe und Kunst zu einander stehen. Diese Entdeckung Deiner Kunstliebe hat mir eine Ueberraschung gemacht, die ich nur mit der freudigen eines eifrigen Christen vergleichen kann, der einen Bruder unter den Heiden hat, und es erfährt, dafs dieser Bruder ein Christ geworden ist. Mit all Deinem Gefühl für Kunst warst Du doch noch halb ein Ungläubiger; Du bist be-

kehrt, und diese Bekehrung ist mir ein heiliges Unterpfand, dafs der gemeinschaftliche Bund unserer Seelen nicht getrennt werden kann. Konnte ich einen Augenblick daran zweifeln, so bitte ich Dich heifs und herzlich um Verzeihung.

Mein Urtheil über Eure Gedichte betreffend; so geben dieselben dem, der bei Sylbenstecherei stehen bleibt, allerdings mehrere Blöfsen; aber der ganze, kräftige, jugendliche, kühn poetische, religiöse Geist weht so durch und durch in der ganzen Sammlung, dafs ich manchmal vor Freuden hoch aufgesprungen bin. Du kannst Dir meine Freude darüber nur dann erklären, wenn Du weifst, wie sehr Ernst es mir mit der Sache ist. Ich kann Dir, so wahr Gott lebt, schwören, dafs ich die Kunst blofs aus dem höhern Gesichtspunkte, in sofern sie uns Ahnungen der Gottheit giebt, betrachte, und, dafs es mir nicht darum zu thun ist, Bücher zu schreiben und einen flüchtigen Beifall zu gewinnen; sondern darum, wenn auch nur wenige Gemüther, für das Heilige zu gewinnen, was die Welt nicht kennt.

Das ist, so wahr Gott lebt, nicht Affectation, sondern wirklicher Ernst. Bei einer solchen Gemüthsstimmung ist aber Proselytenmacherei sehr natürlich. Ich fürchte mich nicht vor Nebenbuhlern, die mit mir um den poetischen Lorbeer wetteifern; im Gegentheil, ich möchte wünschen, dafs es schon Tausende gäbe, die, von meinem Ideal durchdrungen, mit mir zu einem Ziele walleten. Ich versichere und betheuere Dir, dafs ich alle poetischen Lorbeerkronen für die Freude hingäbe, nicht etwa Stifter, blofs Mitglied, einer ächt religiösen Sekte zu seyn, denn ich bin überzeugt, dafs das die Hauptsache ist, warum es der Welt Noth thut, und dafs alle Kunst nur Propyläen zu diesem Endzweck. Darum hat es mich in der Seele gefreut, in Euch, meine Herren, wenn Ihr nicht ästhetische Lügner seyd, was ich von meinem Eduard wenigstens nicht fürchte, verbündete Jünglinge zu sehen, die sich dem hohen Ziele entgegenschwingen. Daher, — und, dafs es mir Ernst, kann jeder aufmerksame Leser meines sogenannten Schauspiels, was eben so gut Predigt heifsen könnte,

mit

mit Händen greifen; — daher thut es mir in der Seele weh, wenn ich die herrlichen Kräfte der neuen Menschen, des Schlegel, des Tick, des Schleiermacher, u. s. w. verschwendet, den einen eine Comödie, den andern ein Journal, den dritten romantische Dichtungen, Sonnetts und Gott weifs was, liefern sehe, sie von grofsen Zwecken, wie die Franzosen von der Landung in England, prahlen höre, und doch keine ernste Tendenz, keine verlautene Harmonie zu dem grofsen Ziele, keine Realisirung der göttlichen Idee einer geselligen Verbindung edler Freunde, zum höchsten Zwecke, erblicke, wie Schlegel sie in ersten Hefte seiner Europa so schön andeutet. Ich bin überzeugt, wäre ich mit diesen Menschen einen Tag zusammen; sie müfsten mich entweder in ihren Bund aufnehmen und sich zu einer kräftigeren Wirksamkeit entschliefsen; oder mich für einen incurablen Narren erklären. Alles poetische Andeuten von holen Verbindungen, anbrechender Morgenröthe u. s. w. kann nichts helfen; geben mufs man der Welt, der jämmerli-

chen, von Gott entfremdeten Welt, das Beispiel einer solchen Verbindung, in Prosa, in Natura; sie mag Sekte, Orden, wie sie will, getauft werden, und, kann ich zu einem solchen Zwecke mitwirken· so will ich gern meine poetische Feder, die mir nur dazu Vehikel ist, niederlegen auf ewig, dann erst werde ich sagen können, ich lebe! —

Du bist in Berlin an der Quelle! Prüfe erst, was ich sage; theile Deinen Freunden, theile mir Deine Gedanken darüber mit! Vor allen Dingen bleibe nicht kalt, oder betrachte es als einen hübschen ästhetischen Traum, eine plaisante, nie zu realisirende Idee. Das fürchte ich auch von Dir nicht. Halte mir auch keinen Panegyricus; entrire nur in meine Idee! Der sogenannte Dichter ist nichts, ist weniger als der Schreiber, oder der Canzellist, wenn er sich damit begnügt, in schön gestochenen Sylben seinen Nebenmenschen zu amusiren. Der Geist des Ganzen macht es aus, der hohe, göttliche Geist, den der Dichter, als Priester der Gottheit, verbreiten soll in der Welt, und ich würde das, was ich geschrieben

habe, an Dich nicht schreiben, glaubte ich nicht, mit Gründen, voraussetzen zu können, dafs dieser Geist Dich und Deine verbündeten Freunde beseele. Noch einmal, lache mich nicht aus, sprich mit Deinen Freunden darüber. Du bist an der Quelle. Suche August Wilhelm Schlegels Bekanntschaft. Suche Dich mit Schütz bekannt zu machen; er ist ein braver, talentvoller Jüngling. Sein Lacrimas giebt dem, was man so gewöhnlich Critik nennt, sehr starke Blöfsen, aber mich ergötzt Alles, worin ich den Nachklang des Höchsten finde. Ich lese jedes Buch mit einer Hingebung in die Seele des Autors, und so finde ich immer einigen Genufs; ich critisire nur *ex officio*, nicht wie viele Andere, die sich gleich mit dem besten Willen hinsetzen, mit ihrem Verstande den Autor *par force* zu jagen, und ihm wenigstens Knippchen in der Tasche zu schlagen. Ich dagegen suche überall verwandte Seelen auf, und finde sie auch — wenigstens in Büchern — und so habe ich die Satisfaktion, dafs ich, wenn ich auch nicht besser schreibe, als andere, doch besser lese.

Aber ich komme immer ab. Ich bitte Dich also, suche jene *homines novos* auf. Associre Dich ihnen *bonis modis*. Ist dieser oder jener ein Narr; thut nichts, wenn er nur ächten Sinn hat für das, was dem Menschen Noth thut, und das ist: Verbindung einiger in solchem Sinne begabten Menschen zur Erwärmung der Menschheit, die weniger durch Bücher, als durch eine mündliche Communikation, erreicht wird. Vorläufig suche Schütz auf, theile ihm etwas von meinen Ideen mit, und sage ihm gradezu, dafs ich sie Dir geschrieben. Kannst Du mich mit August Wilhelm Schlegel in einigen Rapport setzen, desto besser. Ob er mein Buch lobt, darauf kommt nicht viel an: nur ob er in meine Idee eingeht. Vor allem sondire diese Menschen, ob die in Schlegels Europa und sonst, angedeutete Idee einer Verbrüderung der Besseren zur Vergöttlichung der Menschheit, — Du verstehst mich, — eine poetische Floskel, mithin eine leere Gasconade, oder etwas mehr ist, und sie wirklich glau-

ben, und im Ernste so was glauben können, dafs man die Menschheit durch mehreres literarisches Zeug, von dem man nicht weifs, von wannen es kommt, und wohin es fähret, und was in Lesegesellschaften begraben wird, könne gewirkt werden? Sollten die neuen Kunstmenschen das noch glauben, so kannst Du sie, *tout de bon*, versichern, dafs in ganz Königsberg kein Mensch die Genoveva, die Fantasieen über die Kunst, die Herzensergiefsungen, weder liest noch kauft, und dafs diese Bücher, die für mich einzig sind, und von denen ich noch Trost auf dem Sterbebette hoffe, hier kaum gekannt werden. Und das geschieht am grünen Holze, an Büchern, die so gefällig geschrieben sind! — Nein, mein Freund! Kunstwerke sind Vorarbeiten zu der neuen Religion, die der Menschheit gegeben werden mufs; Bücher wirken, in dieser Rücksicht, wenig oder nichts. Wir brauchen Apostel, (N. B. in modernem Geschmack) die auf einen Zweck hinwirken, und Proselyten! Grofser Gott, warum kann ich den

Wakkenroder nicht aus der Erde kratzen; gegen diesen religiösen Colofs sind alle neue Kunstmenschen noch Neophyten [1]).

Lieber Freund, den ich so herzlich liebe, den ich so im Innern trage, Du guter Mensch, der Du in dem Strome der Welt Dein Inneres so rein bewahrt hast, (denn auf der Studirstube, hinterm Ofen, ist eine gewisse passive Unschuld der Rede nicht werth,) könnte ich Dich doch überzeugen, dafs ich deshalb, weil ich Alles das Vorige geschrieben habe, weder toll bin, noch im Begriff stehe, es zu werden! Ihr Leute, die Ihr mir da Eure Gedichte geschickt habt, seyd noch jung; das ist ein seltenes Glück! Was könnten zehn gefühlvolle, reine, begeisterte Jünglinge, zu einem Zwecke verbündet, mit der Welt in religiöser Hinsicht machen, wenn sie weniger schreiben und mehr thun wollten, und wenn es möglich wäre, noch junge Leute zu finden. Wenn, Kinder, wenn wir nichts mehr

1) Novalis Werke waren damals noch nicht bekannt

sind, als poetische Salbader, so sind wir, Gott straf' mich, *res nullius momenti!*

Sodann habe ich noch eine Bitte an Dich. Glaube mir doch auf mein ehrliches Wort, dafs Alles, was ich im ersten, und in dem mir ungleich besser gelungenen zweiten, Theile meiner Templer, gesagt habe, von meiner Seite auch nicht ein Bischen Poesie, sondern lauter ernste Prosa ist, und dafs ich kein Lob von Dir darüber wünsche; sondern nur die Erklärung: die Stelle und die und die, hat mich und die mit mir verbündeten Freunde zu den und den Ideen entflammt. Dann bitte ich Dich auch, Dich, wo möglich zu überzeugen, dafs: 1) in den volumiösesten Werken der ersten Dichter vielleicht nur etliche Seiten Poesie sind, das übrige aber ein vernünftiges, metrisches und prosaisches Gewäsche; 2) dafs dieses Bischen, in hundert Gedichtbüchern zerstreute Poesie, diese wahrhaften *membra disjecta poetae*, nur deshalb den Namen verdienen, weil sie einen, dem Dichter selbst unerklärbaren, Nachklang der göttlichen Stimme von sich geben. So ist im ganzen ersten Theile

meiner Templer vielleicht nur ein Stückchen Poesie; das ist grade der vom Verleger sehr weislich zu dem Titelkupfer gewählte Moment der Wiederfindung Philipps und Adalberts, zwischen welche der letzte Strahl der Sonne und das Abendlied des Troubadours, wie ein Ton der Gottheit, fällt. Wie ich zu der Stelle gekommen bin, weifs ich nicht; ich selbst habe gar nichts dazu gethan [1]); nur das weifs ich, dafs, so oft ich sie ansehe, mich ein unerklärbares Grauen vor meinem Innern überfällt. Es ist möglich, dafs ich, dieser Stelle wegen, und ein paar anderer ähnlicher wegen, die mir noch einfallen könnten, vielleicht auch nicht einfallen, geboren bin. Aber kann sich der Mensch auf etwas zu Gute thun, wobei er blofs Maschine göttlicher Einwirkung ist? Kann der Mensch, der so etwas fühlt, vom Neide gegen Andere durchdrungen seyn, oder, mufs er nicht lieber schnlichst wünschen, dafs, mit ihm, noch Tausende Gott preisen

1) Darum, weil nichts dazu gethan worden, ist es eben Poesie!

und loben sollen; denn darauf geht alle Kunst; die Formen, die Dichtarten, sind nur Schatten, Klingklang, Masken! 3) Wünschte ich Dich zu überzeugen, dafs die Worte und Gedanken des Dichters nichts Poetisches sind, dafs sein ganzer Effect in dem unnennbaren Totaleindrucke besteht, der, nach dem Genusse des Kunstwerks, im Leser entsteht; aber auch augenblicklich verschwindet, sobald ihn dieser ungeneigte Leser sich expliciren will. So, z. B., bin ich so glücklich, dafs das Morgenlied Philipps dem, der es liest, eine Empfindung erweckt, die dem freiem Aufathmen an einem schönen Morgen analog ist, so habe ich etwas Gutes in diesem Liedchen geliefert; aber, — zergliedere es doch einmal; — was findest Du darin, — läppische Worte! Das läfst sich nicht erklären; es findet sich aber in einem reinen, frommen, Gottergebenen Gemüthe; daher ist dem nicht das Aufklären, sondern das Abklären des Gemüths, die unerläfslichste Aufgabe des Dichters. 4) So sind wir darin wohl complett einverstanden, dafs eine auf unerschütterlichen Grundsätzen beruhende Moral

und ein richtig wählender, prüfender Verstand, die beständigen Leiter unsers Erdenwallens seyn müssen, und wir verachten gewifs beide gleich stark einen Studenten, der sich deswegen einbildet, ein Schlegelianer zu seyn, weil er die Moral so läppisch traktirt, als eine alte Kindermuhme. Also, Moral und Verstand müssen seyn, sind dem Menschen unerläfslich. Aber, wir ahnden eine Stufe, auf der Moral Nothwendigkeit, und Verstand Anschauung, wird; diese Ahndung, die, indem sie uns zur Gottheit erhebt, uns mit dem Universum zu amalgamiren strebt, und dadurch unsern Egoismus vernichtet, ist das Gefühl, welches, wie ein alter Apostel sagt, höher ist, denn alle Vernunft, und, setze ich hinzu, höher denn alle Sprache. Denn, was wir dichten können, ist nur ein kauderwälsches Nachlallen; es ist so, als wenn einer auf seiner Stube das Brausen des Meeres nachbrummt. Diesen Symptomen des Gefühls habe auch ich in meinen Templern nachzulallen versucht, und, wenn ich, im zweiten Theil, eine Gesellschaft, das Thal genannt, annehme, die den Orden der

Templer opfert, weil sie das Leben als ein blofses Kleid, und zwar als ein lästiges, betrachtet; wenn ich Robert, von einer Gesellschaft, die von der idealischen Fortdauer unsers Seyns überzeugt ist, (so zu sagen, das Palladium dieser Gewifsheit in ihrem Bunde hat) nicht eher aufnehmen lasse zum künftigen Meister der Kreuzesbrüder, als bis er sagt:

Die krüpplichte Unsterblichkeit,
Wir sind in Ewigkeit nicht dran genagelt,
Wir können sie, wir müssen sie verlieren,
Um einst in aller Kraft zu schwelgen;

und der Thalbruder darauf ausruft:

Er hat entsagt, er hat sich selbst geopfert,
Lobsingt dem Licht, der Norden ist gerettet!

wenn ich überhaupt in meinem ganzen zweiten Theil die Idee der Opferung Isaaks durch Abraham (diese ächt göttliche) versinnlichen wollte; so wäre es natürlicherweise Kleckerei, da ich grelle Farben brauchen müfste; es würde, was es wirklich ist, Copie eines Raphaelschen Gemäldes, von einem Töpfer auf einen Scherben gekleckst; aber die Idee bleibt demohn-

geachtet göttlich, und Satisfaktion wird mir es seyn, daſs meine Zeitgenossen sie für Unsinn erklären müssen.

Schlieſslich bitte ich Dich, mich nicht einer wahnsinnigen Aufgeblasenheit fähig zu halten. Ich bin allerdings stolz darauf, daſs ich kein gemeiner Kerl bin; diesen Stolz mufst Du, und mufs jeder rechtliche Mensch haben; aber es soll mir im Innersten meiner Seele lieb seyn, wenn Du morgen etwas zehnmal besseres schreibst, als ich, und, wenn Tausende das thun, damit man einmal in der kalten Welt warm wird. Und darum will ich Proselyten machen und Brüder haben, und, wenn andere Leute etwas besseres wissen, als ich, in ihren Bund aufgenommen seyn, — und darum; sprich mit Schütz, nenne mich Schlegeln; sage ihnen, wie innig mich ihre sogenannte Kunst entzückt, und, wie sie mich tausendmal mehr entzücken würde, wenn die theoretisch gesungenen Sachen, *cum grano salis*, praktisch verhandelt würden. Punktum!

Am 24sten Februar 1804, einem, durch Werners gelungenstes Werk, nachmals zu einer ominösen Celebrität gelangten Tage, starb, wie bereits oben erwähnt, Werners Mutter. Tief erschüttert von diesem Schlage, schrieb er dem Verfasser:

„ich weifs nicht, ob Du es weifst, dafs am 24sten Februar (an demselben Tage, als unser trefflicher Mnioch in Warschau starb) meine Mutter hier in meinen Armen gestorben ist. Mein Freund! die Gottheit schlägt mit einem eisernen Hammer an unser Herz, und wir sind ärger als Stein, wenn wir das nicht fühlen, und toller als toll, wenn wir uns schämen, uns vor dem Allgewaltigen in den Staub zu werfen, unsere ganze, so höchst miserable, Persönlichkeit zu vernichten in dem Gefühl seiner unendlichen Gröfse und Langmuth. Ich wünschte Worte, um Dir malen zu können, wie über allen Ausdruck erbärmlich mir meine Söhne des Thals in der Stunde vorkamen, als ich nach achtzehn Jahren zum erstenmale wieder zur Communion ging. Dieser Tod meiner Mutter, der reinen, herrlichen Kunstseele und Märtyrerin, die über acht Jahre ununterbrochen im Bette gelegen,

und unsäglich gelitten hat, griff mich doch, so sehr ich ihn ihret- und meinetwegen wünschen mufste, ganz entsetzlich an. Ach Freund, wie schwer liegen meine jugendlichen Vergehungen auf mir; wie viel gäbe ich darum, meine Mutter (wiewohl ich und meine Frau sie redlich gewartet, die letzte Zeit fast ganz für sie gelebt und viel bei ihr ausgestanden haben;) wie viel gäbe ich darum, sie noch eine Woche zu erwecken, und mein gepreſstes Herz mit Reuethränen zu entladen. Mein geliebter Freund, mache Deinen Eltern keinen Kummer, ach, keine irdische Stimme weckt die Todten mehr! Gott und Eltern, das ist das Erste; Alles andere ist weniger. —"

Nach Besorgung der, auf Veranlassung des Todes seiner Mutter, wodurch er in den Besitz eines baaren Vermögens von ungefähr zwölftausend Thalern kam [1]), sich auf ihn häufen-

1) Es wird dieses Umstandes um deswillen hier erwähnt, weil, unter andern Lügen, die den armen Werner auf seinem wunderlichen Lebenswege verfolgten, nach seinem Tode durch öffent-

den Geschäfte, ging Werner, im Frühjahr 1804, mit seiner Gattin, nach Warschau, auf seinen Posten zurück. Dort fand ihn, bald darauf, der Verfasser, der nunmehr Mitglied der Regierung, bei welcher er vor vier Jahren seine Laufbahn angefangen, geworden und auch verheirathet war, wieder; die beiden jungen Frauen schlossen sich, wie früher die Männer, an einander an; Hoffmann, und die im sechsten Abschnitte seines Lebens genannten Freunde, vergrößerten den Kreis; Werner dichtete hier sein Kreuz an der Ostsee, wozu Hoffmann sehr geniale Musik setzte [1]); doch strebte er immer

liche Blätter, auch die verbreitet worden ist, als habe er, in seinem nachmaligen geistlichen Stande, wie ein Bettler gelebt, um das von ihm nachgelassene, nicht viel mehr, als die obige Summe betragende, Vermögen zusammenzuscharren.

1) Auch für die allgemeine Literatur-Zeitung, welche ihn, auf den Grund seiner Söhne des Thals, zum Rezensenten im dramatischen Fache erwählt hatte, arbeitete Werner in diesem Abschnitte seines Lebens. Seine bedeutendste Rezension möchte die von Veit Webers Wilhelm Tell, im Decemberstück für 1804 seyn.

nach einem andern und gröfseren Wirkungskreise, und es wurde auch wirklich durch seine Berliner Freunde, die den Minister von Schrötter, einen Mann, der für die Religion das höchste Interesse hatte und auch an der Maurerei grofsen Antheil nahm, für ihn zu gewinnen wufsten, erreicht, dafs dieser damalige Chef des Neu-Ost-Preussischen Departements ihn, bei demselben, als Geheimen expedirenden Secretair anstellte. Am 14ten Oktober 1805 reiste Werner von Warschau ab, kam in Berlin an, schlofs eine innige Verbindung mit Johannes von Müller, Fischer, seinem Verleger Sander und andern trefflichen Männern [1], stürz-

1) Z. B. Fichte, Uhden, Hirt, Schadow, sah er viel im Schröttersehen Hause. Von Fichte schrieb er dem Verfasser: »er hat viel von unserm Mnioch, vorzüglich, wenn er in Eifer geräth, ist aber ungleich tiefer, sublimirter. Er wird so ungeheuer mifsverstanden, dafs ich mich wundere, wie er es aushält.« Noch bemerkt er in diesem Briefe über Berlin: »die Prosa residirt allerdings in der Residenz, aber auch Gutmüthigkeit und Bonhommie, also — *habeant sibi!*«

stürzte sich aber auch in den tiefsten Strom Berliner Geselligkeit; gab sich ganz seiner alten Theater-Leidenschaft hin, und, — schon acht Wochen nach seiner Ankunft, trennte er sich von seiner mit Leidenschaft geliebten Frau, weil, — wie er selbst in einem Briefe an den damals in Warschau zurückgebliebenen Verfasser sagt, — „von dem jungen Weibe mit Recht nicht mehr zu fordern sey, dafs sie mit ihm glücklich seyn solle.“ „Ich bin wohl kein böser Mensch“ — fährt er fort, — „aber ein Schwächling in vieler Rücksicht, (denn Gott stärkt mich auch in mancher) ängstlich, launenhaft, geizig, unreinlich, Du weifst's ja! Immer in meinen Fantasien, in Geschäften; hier nun vollends in Komödien, in Gesellschaften, hatte sie mit mir keine Freuden. Sie ist unschuldig, auch ich vielleicht; denn kann ich dafür, dafs ich so bin?“

Im Oktober 1806 kam die Französische Armee nach Berlin. Werner blieb den Winter hindurch noch daselbst, wo, wie in ganz Deutschland, seine für das dortige Theater gedichtete Weihe der Kraft, das höchste Aufsehen

erregt hatte [1]), ging aber im Sommer 1807 [2]), „jetzt vom Schicksal berechtiget, die Haupt-

1) Er schickte dem Verfasser das Autor-Exemplar des Komödienzettels mit der sonderbaren Aufschrift:

Sic, sic eunt fata hominum,
Heute gilt's Adalbertum (nämlich im Kreuz an der Ostsee), morgen Lutherum,
Immer krumm herum, mit Dudeldum!

Der Verfasser wußte nicht, was er hieraus zu machen habe. Später wurde es ihm klar, indem er folgende Note bei dem historischen Vorbericht zum Kreuz an der Ostsee fand:

»Es giebt noch einen Protestantismus, der in der Praxis das, was die Kunst in der Theorie, ist, und den ich so tief verehre, daß ich ihm sogar die Kunst, wie die Theorie der Praxis überhaupt, nachsetze. In ihm aber sind der heilige Adalbert und Luther, — Kollegen; und, wenn Gott, warum ich ihn täglich bitte, uns Luthern noch vor dem jüngsten Tage wieder auferweckte, so würde er gewiß nichts Eiligeres zu thun haben, als gegen die dem wahren Protestantismus untergeschobene Abart desselben, auf seine etwas derbe Art zu protestiren.«

2) Was von hier an mit (») gedruckt erscheint, sind Werners eigene Worte. Vergleiche seinen Ar-

„neigung seines Gemüthes, die Pilgerlust, zu „befriedigen, von Berlin über Prag nach „Wien [1]), und war so glücklich, bei den

tikel im Felder-Waitzeneggerschen Gelehrten- und Schriftsteller-Lexicon der Deutschen katholischen Geistlichkeit, Th. 3.

1) Eine Schilderung des ersten Eindrucks, den diese Städte auf ihn machten, wird nicht unwillkommen seyn.

»Das romantische, Gothische Prag,« — schreibt er an eine Freundin, im July 1807, — »wo ich den Nepomuksfest genofs, hat auf mich einen tiefen Eindruck gemacht. Ich war vierzehn Tage dort, war täglich in einem vortrefflichen Zirkel in den Fürstlich Lobkowitzschen, Kinskyschen, Gräflich Kollowratschen, Clotekschen Häusern, unter äufserst gemüthreichen, gebildeten Frauen. Alles das, so wie das kirchlich-katholische Verhältnifs, das dort noch in voller Gloire herrscht, mag der Grund seyn, dafs Prag mir vorzugsweise am Herzen liegt; wiewohl es an Gelegenheiten zum Genufs, an Reichthum schöner Umgebungen, dem herrlichen, aber gewühlvollen, Wien nicht zu vergleichen ist. Man kann sich keinen Begriff von der Gutmüthigkeit, Gediegenheit, Schau- und Genufslustigkeit des kräftigen Wienervolkes machen, wenn man es nicht selbst sah. Der, mit Carousels, Schaukeln, Bier-,

„edelsten Bewohnern der beiden letztgedachten „Städte die gastlichste Aufnahme zu finden,

---

Eis- und Kaffee-Häusern, gleichsam besäete, und täglich von frohen Menschen jeder Klasse angefüllte, Prater, gewährt einen Anblick, den ich fast täglich geniefse, den man nur in Wien haben kann, und der mir mehr als alle hiesige Merkwürdigkeiten ist. Der Brigitten-Kirchtag, ein Volksfest, wo zwei Tage lang auf's allerwenigste funfzigtausend Menschen auf einer mit schönen Waldparthieen umgebenen, herrlichen Wiese (der Brigittenau), mit ächt Italienischem Muthwillen, Possen treiben, sich verkleiden, tanzen, springen, wo auf jedem Flecke gegeigt, gewalzt, gegessen wird, und doch Alles ohne die mindeste Zänkerei abläuft; der Vorabend des Annentages, den ich in einer göttlichen Italienischen Mondnacht genofs, und wo, weil fast jede Wienerin Anna heifst, diesen zahllosen Annen (Wienerisch: Nanneri), von ihren zahllosen Freunden, zahllose Serenaten, mit Guitarren u. s. w., gebracht werden, indessen die Brunnen auf den Märkten im Mondscheine rauschen, und der unvergleichliche spitze colossale Stephansthurm, wie ein monderleuchtetes Riesenkonterfei, auf das Gewimmel der fröhlichen Menschlein unten, mit zahllosen Gothischen Schnörkeln behängt, hernieder schaut, — diese Scenen allein sind eine Reise nach Wien werth! — Rechnen Sie dazu die Wohlhabenheit

„die im Gott gesegneten Oesterreich den Dank „jedes Fremdlings minder gewinnt, als ver-

---

des Volkes, nicht nur der Magnaten (von denen z. B. blofs der Fürst Esterhazy zwei Millionen Gulden jährlicher Revenüen hat), sondern jedes Schusters und Schneiders, dessen Frau eine sechsfache Schnur ächter Perlen, eine goldgestickte Schlapphaube, wenigstens sechs Dukaten werth, ein seidenes Kleid, täglich trägt, und der glauben würde, zu sterben, wenn er mit seiner Familie nicht Sonntäglich im Prater, im Augarten, oder einem der zahllosen Belustigungsörter bei Wien, wenigstens zwei Dukaten verzehrte; rechnen Sie dazu die unendliche Menge der schönsten weiblichen Gestalten und Gesichter (besonders unter der Mittelklasse), denen man es ansieht, dafs sie, aufser dem Gebetbuch, nie etwas gelesen; aufser dem Waschzettel nie etwas geschrieben haben; alle wie von lauter Sahne und Milchbrodt (hier heifst das Obers und Kipfel) aufgepuppt, alle nichts fürchtend, als den Regen, der die Schlapphauben nafs machen könnte, und nichts wünschend, als morgen, übermorgen und ewig, in dem ewig neuen wimmelnden Prater, an der Hand des Bräutigams, herumschlänkern, Carroussel-fahren und reiten, — wobei die Wienermädchen eine ganz besondere Grazie entfalten, — und ein gebackenes Hendel (gebackenes

„dient. Ein gleiches Glück genofs Werner, „als er im Spätjahre 1807 über München, wo

---

Hühnchen) essen zu können, und, bei diesem Allem, alles Frauenvolk so unendlich naiv, froh, zwecklos und liebenswürdig, als man nur etwas sehn kann! Hiezu täglich fünf Theater (zu vier derselben habe ich freie Entrée) und optische Vorstellungen, und Panoramen und Vögelkomödien und Marionetten und Bälle und Musik und Gedudel, und Alles immer voll, und Alles in einem ewigen, zwecklosen, kreiselnden Taumel! Soweit wäre alles gut.

Aber jetzt die Kehrseite! — Der schöne südliche Himmel ist alle Tage ein paar Stunden durch Wolken von Staub, die eine Art Scirocco aufwühlt, verhüllt; — von so feinem Kalkstaub, dafs unser Berlinischer noch hundertmal erträglicher ist. Die Grofsen und die Theater, — darüber mündlich ein Mehreres! Wir haben hier Trauerspiele, die so viel lehrreiche Sentenzen enthalten, dafs sie, statt des Jesus Sirach, in einer Berlinischen Sonntagsschule von Anfang bis zum Ende vorgelesen werden könnten; Lustspiele, von häuslichem Glück und Edelmuth strotzend; der ächte Kasperle ist todt, Schikander fort; der Aberglaube und die Bigotterie werden auch hier durch aufgeklärte Journale mit so vielem Glück verfolgt, dafs

„er Jakobi und Schelling, beide verehren,
„diesen auch lieben lernte, nach Frankfurt,
„und nachdem er von dortaus die Herrlich-
„keit des Deutschen Rheins und des Deutschen

---

man namentlich den Katholicismus noch geringer achtet, als in Berlin, und z. B. die Weihe der Kraft, die auch in München und Regensburg vor einem zahlreichen Auditorio mit Beifall declamirt worden, hauptsächlich wegen der darin geäufserten aufgeklärten protestantischen Grundsätze; den Verfasser aber, alles Sperrens und Zappelns unerachtet, für einen heimlichen Illuminaten, höchstens für einen liebenswürdigen Schwärmer, hält. Mit einem Worte, man ist fast entschlossen, Berlin in der Bildung eiligst und schleunigst zu erreichen; wenn ich mir nun dazu denke, dafs Berlin, seinerseits wieder, Porstens Gesangbuch im Nahbeutel mit nach dem Thiergarten nimmt, und der Strahl des christlich-katholisch-platonischen Glaubens immer tiefer in die Berlinischen, ohnehin von Natur schon tiefen, Geheimerathsmamsells dringt; so glaube ich, dafs ganz Deutschland ein Tollhaus ist, und möchte, gleich morgen, mich mit der ersten, besten Gelegenheit aufpacken und nach Italien reisen; nicht um dort, wo auch Tollheiten genug sind, zu wirken; sondern, um, unter Trümmern und Bluthen, Alles und mich selbst zu vergessen."

„Roms (Kölns nämlich) mit unaussprechlichem „Schmerze (beide schmachteten damals noch „in Franzosenketten) geschaut hatte, nach Go„tha reis'te, und dort bei einem geistreichen „Fürsten fand, was er bei den Edlen Oester„reichs, und den grofsartigen Bürgern Frank„furts gefunden hatte, ein, wenn gleich kur„zes, gastliches Asyl.

„Aber Gröfseres stand ihm bevor, als er „im December 1807 zu Jena das erste Mal „den universellsten und klarsten Mann seiner „Zeit (den Mann, dessen Gleichen Niemand, „der ihn sah, jemals wiedersehen wird), den „grofsen, ja einzigen Göthe, und sodann an „dessen Hand zu Weimar den Deutschen Nor„malfürsten erblickte! Im Frühlinge 1808 ging „Werner nach drei unvergefslichen, zu Wei„mar durchlebten [1]) Monaten, von dort nach

---

1) Bei seiner ersten Abreise von Weimar, am 29sten März 1808, hinterliefs Werner daselbst nachstehendes, soviel dem Verfasser bekannt, noch ungedruckte Gedicht, zu dessen Erläuterung zu bemerken ist, dafs er im Gasthofe zum Schwan gewohnt hatte:

„Berlin zurück, und sah dort auch den trium-
„phirenden Einzug des Normaltyrannen.

Schwanenlied.

Auf Abschlag der grosen Dankbarkeitsschuld gegen die trefflichen Weimaraner.

Nach Reichards Melodie: Im Walde schleich' ich still und wild.

Der Pilger sieht, Stadtem, Stadtaus,
Es treibt ihn fort und fort,
Und nirgends heimisch mach zu Haus,
Sucht er den Gnadenort.

Und der ihm tief die Brust erfüllt,
Der thränenlose Schmerz,
Auf kurze Zeit wird der gestillt,
Und Freude fühlt sein Herz.

Und, weil er nicht bezahlen kann
Der Guten Güttigkeit,
Läst er zurück, was er gewann
Durch wilden Kampf und Streit.

Was, über Zeit und aber Raum,
Der Wiedergewonnen Glück, —
Der Pilger läst Euch seinen Traum,
Er läst Euch sich zurück.

Ihr zahlt ein herrliches Geschlecht
An Euch vorüberziehn.

„Man kann es Wernern schwerlich ver-
„übeln, dafs er, um vom Gifte dieses An-
„blicks geheilt zu werden, sich Schweizerberg-

Und Frauen, Männer, gut, gerecht,
Für Lieb' und Schönheit glühn.

Und, wenn auch manche schwanden hin,
Und manches stirbt und bricht,
Der ew'gen Liebe freier Sinn —
Er wankt und stirbet nicht.

Uebt, was mein grofser Meister lehrt:
„Zerknicket keine Lust."
Bewahret, was Götter Euch bescheert,
Was wandelt in der Brust!

Fort treibt den Pilger sein Geschick,
Dem manches sank und brach;
Er läfst den Frieden Euch zurück,
Wünscht ihm den Frieden nach.

Und, kehrt er wieder, nehmt ihn auf,
Und stirbt er, bleibt ihm treu.
Beschränkt und kurz ist Pilgerlauf,
Die Lieb' ist ewig frei!

Der Euch im Schwan dies Schwanlied sang,
Ist Rabe nicht, noch Schwan,
Doch, — welchem einsam ist und bang,
Der ist sein Bruder-mann! —

„luft verordnete. Im Sommer 1808 lernte er „beim Sonnenaufgang auf dem Rigi einen jun„gen Deutschen Fürsten [1]) kennen, der diesen „Sonnenaufgang in einem der mittäglicheren „Theile Deutschlands zu verwirklichen ver„spricht.

„Durch ihn erhielt Werner bei dem schwei„zerischen Volksfeste zu Interlaken die Be„kanntschaft der geistreichsten Frau unserer „Zeit, der Baronin von Staël, gebornen Nek„ker, und bittet, es ihm zu glauben, wenn „er nach überzeugenden eigenen Erfahrungen „versichern kann, dafs das Herz dieses hoch„adelichen weiblichen Wesens wenigstens so „grofs war, als ihr Geist! Dieses Herz hat „aufgehört zu schlagen, aber nicht aufgehört „zu lieben! [2]) — Von Coppet, als dem Ziel „seiner viermonatlichen Fufswanderung durch „die schöne, jedoch bunt bevölkerte, Schweiz,

1) Den Kronprinzen von Baiern.

2) Wie Frau von Staël über Werner urtheilt, darüber vergleiche man das 24ste Kapitel des zweiten Theils ihres Werks über Deutschland, das sich allein mit Werner beschäftigt

„ging Werner im späten Herbste 1808 nach „Paris, und verliefs diese, wenn es auf die „Menge der Mittel ankäme, gröfste aller Mit„telstädte, seinem damaligen Hauptzweck fol„gend, so schnell, dafs er schon im Decem„ber 1808 von Paris nach Weimar, der rau„hen Jahreszeit unerachtet, zurückeilte [1]). „Im Frühling 1809 ward Werner mit einer „Pension begnadiget durch die Huld eines Deut„schen geistlichen Fürsten [2]), den das Loos der „meisten Deutschen Volksfreunde im reichlich„sten Maafse getroffen hat, und noch treffen wird, „das Loos nämlich, erst vergöttert, bald ver„läumdet, verachtet, gehafst, verfolgt, zu Tode

1) Hier in Weimar sah ihn der Verfasser zum letztenmale im Jahre 1809, und verdankte ihm die Einführung bei einem Hoffeste, welches dem zu jener Zeit dort anwesenden jetzigen Könige von Schweden gegeben wurde, und von welchem ihm die Erinnerung an das herrliche Schauspiel, Göthe und Bernadotte, sich einander gegenüberstehend, in dem lebhaftesten Gespräch zu sehen, im dankbaren Gedächtnifs bleiben wird.

2) Der Grofsherzog von Frankfurt, Fürst Primas von Dalberg

„gehetzt, dann beweint, endlich (um etwas zu
„spät!) verehrt, ja geliebt zu werden! Fast
„um die nämliche Zeit war es, dafs Werner
„von Sr. Königlichen Hoheit, dem Herrn Grofs-
„herzoge von Hessen-Darmstadt, mit dem Prä-
„dikate eines Hofraths beehrt wurde. Aeufserst
„gerne wäre Werner damals den wiederum
„geschwungenen Deutschen Fahnen gegen den
„Welt-Tyrannen gefolgt, aber Jugend fehlte
„ihm, und klar ausgesprochener Beruf; denn
„Werner hatte jene damals nicht mehr, die-
„sen noch nicht. Es blieb ihm also wenig
„mehr übrig, als das, was er in seinem vier
„und zwanzigsten Februar nur zu deutlich aus-
„gesprochen hat. Diesem folgend zog er aber-
„mals in die mit Recht so geliebte Schweiz,
„die zwar noch keine Radikalkur, wohl aber
„schon ein Balsam ist für kranke Herzen!

„Es waren ungefähr vier Monate, die Wer-
„ner wiederum zu Coppet am Genfersee ver-
„lebte, aber sie blieben ihm unvergefslich,
„und wenn er unter den edeln Freunden der
„hochherzigen Mitbefreierin Europa's nur ih-
„ren treuesten Freund, den als Mensch und

„Literator gleich vortrefflichen A. W. Schle-
„gel dankbarlichst nennt, so entsagt er des-
„halb nicht dem achtungsvollen Andenken der
„Andern. Es war im November 1809, als
„Werner auf Rath und durch Vermittelung
„der Baronin von Staël, von Coppet über
„Turin, Florenz nach Rom reis'te. Den 9ten
„December 1809 sah er zum ersten Mal die
„Hauptstadt der Welt! Was ihm zu Rom,
„von jenem Tage bis zum 22sten July 1813,
„wo er Rom (vielleicht für immer) verliefs,
„Merkwürdiges begegnete, ist nicht geeignet
„für den Raum eines prosaischen Wörter-
„buchs [1]). Werner hat es angedeutet, we-
„nigstens in mehreren poetischen Denkzetteln,
„die, druckfertig beinahe, in seinem Pulte lie-
„gen, und, so Gott es will, unter mehrfachen
„Titeln erscheinen werden, wenn an ihrer
„Herausgabe nicht des Verfassers heilige Ge-
„schäfte, oder fromme Beschränktheit der ei-

---

1) Man vergesse nicht, dafs Werner dies für das Felder-Waitzeneggersche Lexicon geschrieben. S. o. S. 67.

„nen, intoleranter Hafs der andern Parthey,
„öffentlicher Taumel oder heimlicher Gram,
„oder auch, was wohl das Natürlichste ist
„von Allem, — der Tod verhindert! Genug, und
„die Hauptsache nur! Werner kehrte zu Rom
„am 19ten April 1811 zum Glauben seiner Vä-
„ter, dem katholischen, zurück!!! —

„Werner, der selten auf halbem Wege ste-
„hen bleibt, that das auch diesmal nicht.
„Nachdem er die Gnade, zum katholischen
„Glauben zurückzukehren, gewonnen hatte, stu-
„dierte er zu Rom die Theologie, und zwar
„um zweckwidriges Aufsehen (zumal als Rom
„damals noch unter Französischer usurpirter
„Herrschaft stand) zu vermeiden, privatim nur.
„Nie wird er aufhören, den Namen seines rö-
„misch-katholischen Lehrers, — desselben, in
„dessen Hände Werner den Irrglauben abschwur,
„— des Professors der Theologie am *Collegio*
„*Romano*, des eben so gelehrten, als edlen
„und frommen, *Abbate Don Pietro Ostini*,
„dankbarlichst vor Gott zu nennen. Doch be-
„nutzte Werner auch die Nebenstunden, die
„ihm jenes wichtige Studium übrig liefs, um

„das Wunderland Italien kennen zu lernen,
„und nicht nur in Rom die plastische Darstel-
„lung der Weltgeschichte, sondern auch in
„Neapel den Zorn und die Milde der Natur,
„in Florenz [1]), die Wiege und Schule der
Kunst,

---

1) Hier schrieb er am 21sten September 1812 folgenden Anfang einer Zuschrift an seine Freunde, der zuerst hinter seinen letzten Lebenstagen und Testament, Wien bei Wallishausser 1823, abgedruckt worden:

Testamentarische Zuschrift
des
Friedrich Ludwig Zacharias Werner,
(eines Sohnes des Jacob Friedrich Werner, öffentlichen Lehrers der Beredsamkeit und Geschichte auf der Universität zu Königsberg in Ostpreussen, und der Louisa Henriette Werner, geborenen Pietsch.)
der
geboren ist zu Königsberg in Ostpreussen im Jahr 1768, gerade bei dem Schlage der den 18ten vom 19ten November trennenden Mitternacht,
und
gestorben zu
im Jahr
und
der nachstehende Zeilen allen Denjenigen, die an

„Kunst, zu betrachten, und nachdem er auf „jenen drei Hochschulen die geregelte Kühn-

---

seiner unwürdigen Person mehr oder minder gütigen Antheil genommen haben, mit der Bitte zueignet, sich an seinem Beispiele warnen zu lassen und der armen Seele des Verfassers freundlich vor Gott zu gedenken, im Gebet und in guter That.

Angefangen zu Florenz den 21sten September 1812, um 8 Uhr Abends, unter noch fernem Rollen eines nahenden Gewitters. Beschlossen: wenn und wo Gott will!

Motto, Symbolum und Trostspruch im Tode:

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum!?!

Lucas, Caput VII. v. 47.

NB! Demüthigst und inständigst, und im Namen Gottes ersucht der Verfasser dieser Schrift den ehrlichen Finder, selbige auf irgend eine zweckdienliche Art zur öffentlichen Bekanntmachung gelangen zu lassen.

Fecisti nos, Domine, ad Te, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in Te!

S. Augustinus.

„heit des Schicksals, der Natur und der Kunst,
„in Bezug auf Gott, zu achten gelernt hatte,

Per multa dispergitur, et hic, illucque quaerit (cor) ubi requiescere possit, et nihil invenit, quod ei sufficiat, donec ad ipsum (sc. Deum) redeat.
S. Bernardus.

Im Namen Gottes des Vaters, Sohnes und heiligen Geistes, Amen!

Das Gewitter kam herauf und rollt noch, doch bereits entfernter fort. Der Name des Herrn sey gelobet! Hallelujah!

Ich beginne.

Es thut diesem Aufsatze Kürze Noth, weil das meinem Leben vorgesteckte Ziel sehr nahe seyn kann. Es hat nicht an bedeutenden, noch an unbedeutenden Menschen gemangelt, welche die Rechtfertigung oder auch Anklage ihres geführten Lebens der Nachwelt schriftlich hinterlassen haben. Ohne dieses Verfahren zu würdigen, bin ich nicht gesonnen, es zu befolgen. Was ich in meinem Innern war, liegt vor Gott, meinem furchtbaren und gnädigen Richter, aufgedeckt. Mit Zittern denke ich daran, daß ich selbst, das, was ich eigentlich war, erst dann erfahren soll in seinem ganzen entsetzlichen Umfange, wenn diese Zeilen öffentlich werden gelesen werden, das heißt: in einem Zeitpunkte, der für mich keiner mehr seyn, in einem

„auch in Venedig den Gipfel und Fall der blofs „menschlichen Keckheit zu — verachten! —

Zustande, in welchem für mich jede Erfahrung zu spät seyn wird!

Rex tremendae majestatis,
Qui salvandos salvas gratis,
Salva me, fons pietatis!!! —

Wenn ich aber bis dahin, dafs Alles offenbar werden wird, einen Schleier über mein vergangenes Leben ziehe, so geschieht es nicht blofs aus falscher Scham; denn, wiewohl ich auch von diesem Laster nicht frei bin, so würde ich doch gerne meine Schuld Allen, die meine Stimme nur irgend erreichen könnte, kund thun, wenn ich durch dieses Geständnifs solche abzuhüfsen, und meine, oder nur eine einzige andere Seele noch, zu erretten vermöchte. Zwei Bewegungsgründe sind es aber, welche mir es verbieten eine öffentliche Beichte der Art nach meinem Tode urkundlich zurückzulassen; der eine, weil die Aufdeckung einer Pestgrube der Gesundheit der Herumstehenden, noch Unangesteckten, gefährlich; der andere, weil in meinen Schriften, die mir Gott vergeben möge! unter einem Wuste von Giftpilzen und Unrathe, doch auch hin und wieder noch ein Heilkraut befindlich ist, vor welchem arme gute Kranke, denen es vielleicht nützlich seyn dürfte, mit Entsetzen zurückbeben wür-

„Noch lebendiger ward letzterer Gedanke „in Werners Gemüthe, als er (nachdem er im „Sommer 1813 Rom, vielleicht auf immer, „verlassen, und den Beistand der Gnadenmut- „ter zu Loretto wohl nicht vergebens erfleht „hatte) nach Deutschland zurückgekehrt war, „und bald darauf, im Spätherbst desselben Jah- „res, die verbündeten Heere der drei Völker- „retter siegreich durch die Deutsche Krönungs- „stadt Frankfurth am Main ziehen, und schon

---

den, wenn sie den verpesteten Acker, dem es entsprossen ist, kennten.

Soviel kann ich und muſs es den sogenannten guten Menschen, nämlich den schwachen Weichlingen, die mit dem, was sie gutes Herz nennen, prahlen, vor Gott sagen, daſs ein solches Herz allein, wenn es nicht durch Besonnenheit und Standhaftigkeit beschränkt und im Zügel gehalten wird, seinen Inhaber nicht nur dem Verderben zu entreiſsen nicht im Stande ist, sondern ihn vielmehr unvermeidlich und spornstreichs in den Abgrund stürzt, in dem ich gewesen, dem ich — vielleicht?!!! — durch Gottes Gnade entrissen bin, und vor dem Gott jeden Leser dieser Blätter gnädiglich bewahren möge!

„an dem, diesem merkwürdigen Tage folgen-
„den Morgen das geschlagene Heer des, Gott
„gebe, letzten Völkertyrannen, neben Frank-
„furth vorbeifliehen sah.

„Nach so mannigfaltigem Taumel des in
„und um ihn bewegten Weltmeers war es
„wohl natürlich, dafs Werner sich nach dem
„Hafen sehnte! Doch, dafs er diesen erreichte,
„verdankte er der Gnade seines unvergefslichen
„verewigten Wohlthäters, der damals schon
„Grofsherzog von Frankfurth war, des eben
„so hochgebornen als hochherzigen Fürsten
„Erzbischofs von Dalberg. Auf Hochdesselben
„Befehl ward Werner im Januar 1814 ins Se-
„minarium zu Aschaffenburg in der Octav von
„Pauli Bekehrung aufgenommen, und als er
„daselbst (nach schon in Rom vollbrachtem
„Studium der eigentlichen Theologie) ein hal-
„bes Jahr hindurch sich mit dem Ritual
„des katholischen Kirchendienstes bekannt ge-
„macht hatte, am Feste von „Apostelheilung,“
„den 16ten July 1815, im sechs und vierzig-
„sten Jahre seines Alters, von ihm schon jetzt
„verewigten Suffragane des Fürsten Erzbischofs

„von Dalberg, dem Weihbischofe von Kol-
„born, zum Priester geweiht! Der Name die-
„ses edlen Mannes, so wie die von Werners
„beiden Lehrern zu Aschaffenburg, des Herrn
„Geheimenraths Scheidel, Regens, und des
„Herrn Hofpredigers Fischer, Subregens des
„dortigen Seminars, werden Werners dank-
„barem Andenken stets unvergefslich bleiben.
„Eben so verweilt aber auch sein Andenken
„gerne mit achtungsvoller Liebe auf dreien
„Edlen, deren Güte er damals in reichlichem
„Maafse genofs, auf den Gebrüdern Friedrich
„und Christian Schlosser aus Frankfurth, und
„dem dermalen zu Bonn angestellten Win-
„dischmann.

„Es war Ende Augusts 1814, als Werner
„zu Wien, wohin er von Aschaffenburg gerei-
„set war, ankam. Er fand daselbst den be-
„kannten ersten Kongrefs versammelt, und
„war ohne sein Zuthun zum Predigen aufge-
„fordert. Die Neuheit und Seltsamkeit, Ori-
„ginalität sogar, seiner Erscheinung, könnte
„man sagen, gab Wernern einen aufserordent-
„lichen Zulauf.

„Dies hätte Wernern wohl außer Fassung „bringen können, denn er hatte, eh' er nach „Wien kam, in seinem ganzen Leben nur drei „Predigten, eine bei, zwei in Aschaffenburg, „gehalten, und die unter einer Legion anderer „Lügen auf seine Rechnung' verbreitete, als „sey er protestantischer Prediger gewesen, ist „eben so grundlos' als absurd. Jedoch hat „Werner immer ein bleibendes Vertrauen auf „göttliche Gnade, und eine Art von Gleich- „gültigkeit über den Erfolg menschlicher Un- „ternehmungen gehabt, und beide halfen ihm „auch zu Wien, als er vor einer, man könnte „sagen, aus ganz Europa gewählten, Zuhörer- „schaft zu predigen, Stoff und Gelegenheit „hatte. Seitdem hat Werner bis jetzt fast im- „mer den Winter über in Wien, den Som- „mer in andern Provinzen der K. K. Erbstaa- „ten (in Ungarn, Steyermark, Venedig sogar), „und, wie sich bei seiner Art und Weise von „selbst versteht, stets bei lebhaft getheilten „Urtheilen seiner Zuhörer, gepredigt. Ein- „mal nur seitdem hat Werner ein volles Jahr, „das vom Frühling 18[illegible], zu Podolien, im

„Russischen Antheile Polens, in der Familie „des auch jetzt bereits verstorbenen edlen Gra„fen Choloniewsky, zugebracht, und eben in „diesem, ihm ewig schätzbaren Verhältnisse, „einen Menschenverein kennen gelernt, dem „er an Adel der Gesinnung keinen der ihm „bekannten kaum gleich zu stellen, geschweige „denn vorzuziehen vermag! Durch seinen ed„len Freund und Beschützer, den jener Fa„milie angehörigen Grafen Nikolaus Gro„chalski, Vize-Gouverneur zu Kamieniec in „Podolien, dort eingeführt, ward Werner durch „den hochwürdigsten Bischof von Mackie„wicz und das alte bischöfliche Kathedral„kapitel daselbst, im Frühlinge 1817, zum Eh„rendomherrn besagten Kapitels ernannt, ge„rade zur Zeit, als man sich in Deutschen Zei„tungen die alberne Lüge erlaubte, Werner „sey wieder Protestant geworden, ein Schritt, „der, nach Werners vollster Ueberzeugung, „für jeden unterrichteten und folgerechten Ka„tholiken moralisch unmöglich ist! —

„Seitdem“ (dies ist geschrieben 1822) „pri„vatisiret und prediget Werner wiederum in

„Wien, mit der Mehrzahl des edlen Wiener-
„Volks durch gegenseitige Bande der Achtung
„und Liebe befreundet, die Wernern die
„Hauptstadt des katholischen Deutschlands zur
„andern Heimath machen. Auch geniefst
„Werner seit November 1809 die Ehre, im
„Hause des hochwürdigsten Fürsten Erzbischo-
„fes zu Wien, Grafen von Hohenwarth, zu
„wohnen, und unter dem Schutze und beim
„täglichen Anblicke dieses eben so weisen, als
„liebevollen, neunzigjährigen Greises die Wahr-
„heit lebendig auch anzuschauen, dafs unzerstör-
„bare Jugend der Liebe nur ein Lohn der thä-
„tigen christlichen Weisheit ist. Auch fühlt sich
„Werner, der nie das Glück hatte, den heili-
„gen Vater der Gläubigen, (damals, als Wer-
„ner zu Rom war, noch in Französischer Ge-
„fangenschaft schmachtend) und den grofsen,
„jetzt schon verklärten Stolberg, persönlich zu
„sehen; — Werner fühlt sich durch die Gnade
„ihrer Eminenzen, der Herren Kardinäle Con-
„salvi und Severoli, und zu Wien durch die
„Güte mehrerer ächten Christen beglückt, von
„denen er nur die Namen Hofbauer, Antonin

„Franzoni und Schmid, als Muster priesterli-
„cher Vortrefflichkeit, und den edlen Grafen
„Franz Szechenyi, Friedrich Schlegel und Pi-
„lat, als Muster ächt christlichen Strebens, öf-
„fentlich nennt, wiewohl er nie aufhören wird,
„mit Achtung und Liebe auch an die bedeu-
„tende Mehrzahl der Priester und Laien Wiens
„zu denken.

„Uebrigens ist Werner weder zu Wien,
„noch irgendwo, eigentlich angestellt, und hat
„auch bis jetzt keinen lebhaften Wunsch ge-
„fühlt, es zu werden, sondern sieht mit um
„so gröfserer Ergebung jeder sehr leicht mög-
„lichen Veränderung seines Schicksals entge-
„gen, weil er nicht nur ein eigenes angeerbtes,
„wenn gleich nur mäfsiges, Vermögen besitzt,
„sondern auch und ganz insbesondere die
„Huld eines Fürsten, den man Perikles nen-
„nen könnte, wenn er nicht etwas Besseres,
„nämlich der ritterliche Schirmvoigt eines
„Deutschen Athens, wäre, die Huld Sr. König-
„lichen Hoheit des Grofsherzogs zu Sachsen-
„Weimar besitzt, die Wernern mit Fortset-
„zung seiner vom grofsherzigen Dalberg er-

„theilt gewesenen Pension begnadigte, wo-
„durch er, Gottlob, noch immer überhoben
„war, die heiligste aller Künste nach Brodt
„zu schicken! —

„So viel über Werners Leben.“ — — —

Hier endet, was Werner über sich selbst geschrieben.

Der Verfasser erhielt, seit dem Jahre 1809, wo er ihn zuletzt in Weimar besuchte [1]), nur spärliche Nachrichten von ihm. Von Rom aus meldete er in einem, leider nicht wieder aufzufindenden, Briefe, mit welcher Inbrunst er auf den Gräbern der Apostel Petrus und Paulus gekniet und gebetet, und, schon damals, konnte es nicht zweifelhaft seyn, welchen Weg er bald gehen werde; später benutzte er jede Gelegenheit, die Fortdauer seiner liebevollen Gesinnungen zu versichern, ohne besondere Aufschlüsse über sein Inneres zu geben; nur aus dem Jahre 1817 sind einige merkwürdige Aeufserungen in dieser Beziehung nicht mit Stillschweigen zu übergehen.

1) S. o. S. 76.

Dem Verfasser war nämlich aus öffentlichen Blättern bekannt geworden, dafs Werner an einer schweren Krankheit tödtlich darniedergelegen. Er hatte ihm, voller Besorgnifs deshalb, geschrieben, und erhielt, unmittelbar darauf, folgende Antwort:

Wien, den 28sten December 1817

Mein theurer, treuer, innigst und ewig geliebter Freund und Bruder Eduard!

Dein herzlicher lieber Brief vom 20sten d. M. war mir ein Herzensbalsam, und, wiewohl heute Sonntag ist, so beantworte ich ihn doch heute am Tage des Empfangs, überzeugt, dafs so etwas den Sabbath nicht entheilige. Noch mufs ich das Zimmer hüten; doch bin ich, Gottlob, von meiner tödtlichen Krankheit, in so weit wieder hergestellt, dafs ich heute zum erstenmal in einer eingeheizten Kapelle des hiesigen Augustinerklosters, wo ich seit Anfangs Novembers logire, habe die heilige Messe lesen können, und, dafs die Aerzte mir Hoffnung machen, bald nach Neujahr auszufahren. Die Theilnahme und Liebe der gu-

ten Wiener für mich, hat sich, während dieser Krankheit, auf das lebendigste bethätigt; Gott segne sie dafür!

Jetzt zu uns beiden. Ich hatte lange den Wunsch, aber nicht den Muth, Dir zu schreiben, weil ich wirklich glaubte, schwarz bei Dir angeschrieben zu seyn. Dieses alberne Mifstrauen hat das Herz meines treuen Eduard widerlegt; es ist noch das alte und wird es bleiben! Also lafs mich Dich aus voller Seele grüfsen, küssen und segne Dich und Deine Kinder! — — — — — — — — — Wenn Du mir schreibst: „ich glaube gefunden zu haben, was Noth thut; denn ich bin jetzt ruhiger als je;“ — so macht mich dies um Dich bange. Das ist ein schlechter Syllogismus! „Ach diese Ruhe,“ rufe ich mit Hildegundens Jungfrauen [1]), „nein lieber stürz' ich mich in alle Schrecken der wüthenden Menschenschlacht!“ Nein, mein Freund, es ist nur Eins, was Noth thut: Jesus Christus und seine von Ihm unzertrenn-

1) In seinem Attila.

bare auf dem ewigen Felsen begründete Kirche!!! Beide sind unzertrennbar! Was Du Ruhe nennst, ist Selbstgerechtigkeit [1]), und Jesus nimmt die Sünder an; aber er verwirft die Selbstgerechten. Bereute Sünde führt, durch Christi Blut und Kirche, zur Seligkeit; Selbstgerechtigkeit führt endlich, — und wie nahe ist dieses endlich nicht jedem von uns?! zum Gericht der Verstockung, vor dem Gott uns, ja selbst unsere Todfeinde, bewahren möge! — Eduard, mein nie schaler, stets wackerer Herzensfreund! die Hand auf's Herz? — schämst Du Dich denn nicht, Protestant zu seyn? Schämst Du Dich nicht, successive Fichte, *, **, ***; ja, so Gott will **** und die Frau von Krüdener (wiewohl alle bedingterweise schätzbar), als Päpste zu verehren; die herrliche Weide der

1) Das glaubt der Verfasser mit seiner damaligen Aeufserung, deren Zusammenhang ihm jetzt nicht mehr gegenwärtig ist, nicht gemeint zu haben.

katholischen Kirche zu verlassen, um Dich immer im Meinungsmoraste herumzuwälzen? Kann es dem Deinem gesunden Sinne entgehen, dafs (ich sage jetzt ein sehr gewichtiges Wort), dafs die — — — — — — (Von der Censur gestrichene Stelle.) — — — — — uns keine Sakramente ersetzen kann, dafs eine Religion der Liebe, wie die christliche doch allgemein anerkannt ist, eben ein Unding und Lumpending ist, ohne Glauben, und dafs man unmöglich irgend wem anders glauben kann, als dem lebendigen, fleischgewordenen Gott der Liebe und seiner Offenbarung, und seiner Kirche, und dafs, jene von dieser getrennt wissen wollen, so viel heifst, als ein Gesetzbuch ohne Tribunal und *Interpres authentieus* setzen; mit einem Wort, — eine Absurdität! Du weifst, dafs dumme Lügner von mir erzählt haben, ich sey wieder Protestant geworden. Hierauf betheure ich Dir nicht nur vor dem Gott, der sich meiner erbarmt, und mich nicht vor seinen Richterstuhl gerufen hat; ich betheure Dir nicht nur, sondern ich bitte Dich, Jeder-

mann es zu sagen, dafs, wenn Gott mir sein Gnadenlicht jemals so entzöge, dafs ich aufhörte Katholik zu seyn, ich tausendmal eher zum Judenthum, oder zu den Braminen am Ganges; aber nie, nie, nie, zu der schalsten, seichtesten, widersprechendsten, nichtigsten Nichtigkeit des Protestantismus übergehen könnte!

Dixi, ob, *et animam salvavi*, weifs ich nicht; aber rette Du Deine Seele; ich beschwöre Dich darum auf meinen Knieen, weil es noch Zeit ist.

„O wüfsten wir," so sage ich in einer meiner Sonnette:

„O wüfsten wir, was an der Zeit gelegen,
Wir sprächen nie von ungelegner Zeit;
Die Brücke Zeit, bald ist sie abgeschlagen;
Sie bricht, — es braust dem Säumigen entgegen,
Das Meer der ungelegnen Ewigkeit!"

— — — — — — — — — — —

Jetzt, um mich zu verschnaufen, noch folgende Allotria!

— — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — —
— — — — — — — — — —
— — — — — — — — — —
— (Von der Censur gestrichene Stelle.) —
— — — — — — — — — —
— — — — — — — — — —
— — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — Ich habe eine Tragödie, die Mutter der Machabäer, fast fertig, deren erster und fünfter Akt zu meinem Gelungensten gehören; auch will ich das Kreuz an der Ostsee, meine Sonnette, und mein Hauptwerk, ein gröfseres Gedicht über das heilige Altar-Sakrament nach Raphaels *Disputa, item* noch allerhand Theologisches, will's Gott, vollenden. Ich war ein Jahr lang im Russischen Polen, bei einer an Vortrefflichkeit einzigen Familie [1]). Dort machte man mich zum *Canonicus honorarius* von Kamieniec in Podolien, mit Muzett, Roquett und Kreuz, ohne Residenzpflichtigkeit noch Gehalt. Gott segne Dich!

Werner.

---

1) Die des oben S. 88. erwähnten Grafen Cholowiewski

Der Verfasser liefs Wernern, auf diesen Brief, durch einen nach Wien Reisenden, mündlich bestellen, dafs er ihn richtig erhalten, dafs aber, ihn schriftlich zu beantworten, er ein Buch schreiben müsse, und seine Berufsgeschäfte ihm dazu keine Zeit gestatteten. Werner schien dies zu verstehen, denn er brach sogleich die erneuerte Correspondenz mit dem, dem Protestantismus von ganzer Seele ergebenen Freunde ab, die, auf die Weise, wie jener sie wieder aufgenommen, zu nichts führen konnte.

Von da ab wurde der Verfasser von den Schicksalen Werners nur durch die öffentlichen Blätter unterrichtet, bis die unten mitzutheilende, fünf Wochen vor seinem Ende geschriebene, höchst merkwürdige, Erklärung vom 11ten December 1823, als Abschiedsgrufs des Freundes, zu seiner Kenntnifs kam.

Ueber die letzten Lebenstage Werners berichtet aber die oben schon angeführte, kurz nach seinem Tode in Wien erschienene Schrift, im Wesentlichen folgendes.

Schon seit dem Spätherbst 1821 hatte er

mit allen Beschwerden eines auf vielfältige Weise kränkelnden Leibes zu kämpfen, und, da er democh, mit wahrhaft peinlicher Anstrengung, seine Predigten fortsetzte, seine Fastenvorträge dreimal wöchentlich, bis zum Schlusse durchführte, und dabei auch noch seinem zahlreich besuchten Beichtstuhle sich widmete; so war er, in Folge dieser Bemühungen, bereits zu Ostern 1822, zu einer solchen Entkräftung gekommen, dafs er ganz eigentlich schon am Rande des Grabes schwebte. Zwar half ihm der Aufenthalt in Baden, und nachher in Enzersdorf am Gebirge, bei Wien, wo er der freundschaftlichsten Fürsorge genofs, auf einige Zeit wieder zu einigem Wohlseyn; allein schon im Herbste 1822, als er den ländlichen Aufenthalt verlassen, kamen einige, als Rückfälle schon bedenkliche, Spuren seines alten Brustübels zum Vorschein. Dessen ungeachtet trat er von neuem, mit fast jugendlichem Eifer, sein Predigtamt wieder an, und entwickelte auf der Kanzel noch eine seltene Fülle und hinreifsende Energie des Vortrags, während er, aufser seinem Beruf, beinahe un-

herschwankte. Am auffallendsten trat dies bei den, nahe vor seinem Ende gehaltenen, Vorträgen hervor, von welchen der letzte auf den Tag der Erscheinung des Herrn (den 5ten Januar 1823) fiel. Allein noch an diesem Festtage erreichte die Krankheit einen solchen Grad, dafs Werner nun das Lager nicht mehr verlassen konnte. Es zeigte sich bald, dafs seine Kräfte der gänzlichen Erschöpfung nahe waren, und dafs die Vereiterung seiner Lunge, die seit mehreren Jahren begonnen, und, in Folge der zuletzt gemachten Anstrengungen, einen raschen Fortgang genommen, sich ihrem Ende zusehends näherte. Dennoch, und obschon er eine so plötzliche Wendung seines Zustandes nicht erwartet, behielt der Kranke die höchste Ruhe und Fassung, und, körperlich unfähig, irgend etwas zur Labung oder Erquickung zu sich zu nehmen, verliefsen ihn doch Witz und Laune nicht, und erheiterte er seine Umgebungen mit manchem Scherz.

Am Sonntag den 12ten Januar empfing er die letzte Oelung, und, vier Tage darauf, am

ten, errichtete er noch einen Nachtrag zu seinem, im Sommer des verflossenen Jahres niedergeschriebenen, Testamente. Seine liebste Beschäftigung in seinen letzten Lebenstagen war das Gebet. Wenn er eben, was oft stundenlang hinter einander geschah, sich vorbeten liefs, vermochte weder ein Besuch, noch irgend etwas Anderes, ihn in seiner Andachtsübung zu stören.

Sein Tod war überaus sanft. Er befand sich am eilften Tage seiner letzten Krankheit, gegen Abend vorzüglich, ganz besonders leicht und wohl, so dafs er nur mit Mühe zuliefs, dafs man bei ihm wachte. Der Diener, an welchem eben die Reihe des Wachens war, safs, am 17ten Januar, zwischen zwei und drei Uhr des Morgens, nichts Uebles besorgend, eine geraume Weile, neben dem Bette des Kranken; in der Meinung, dafs dieser in einem Schlummer läge, aus welchem er ihn nicht stören wollte. Da es ihm jedoch befremdend vorkam, dafs er keinen Athemzug mehr vernahm; so rief er eiligst mehrere

Personen herbei, wo es sich denn fand, dafs der Leidende schon vollendet hatte [1]).

Am 20sten Januar wurde Werner, in Gemäfsheit seiner letzwilligen Verfügung, (deren Inhalt durch die öffentlichen Blätter bekannt genug geworden ist), in Enzersdorf am Gebirge beigesetzt. Seine Freunde und Schüler trugen den Leichnam zu Grabe, und auf seinen einfachen Denkstein hat er die Inschrift verordnet:

†

Friedrich Ludwig Zacharias Werner,
Priester aus der Versammlung zum allerheiligsten Erlöser, geboren zu

---

1) Anton Passy bemerkt bei einem Liede, welches er zu Werners Gedächtnifs gedichtet: wer aus seiner Weihe der Unkraft und seinen herrlichen Predigten von der göttlichen Liebe weifs, wie tief die Paulinische Liebestheorie (1 Cor. 13.) in Werners ganze geistige Wesenheit verflochten war, der wird es merkwürdig finden, dafs gerade diese Stelle das Breviercapitel desselben Tages war, bei dessen frühem Anbruch er starb. Lit. Conv. Bl. für 1823. No. 72. vom 26sten März.

Königsberg in Preussen den 18. November 1768, zu Rom zum allein wahren allgemeinen Väterglauben zurückgekehrt den 19ten April 1811, gestorben zu (Wien) (den) 17ten Januar 1823.

Gott sey dem armen Sünder gnädig!

Wanderer! bitte gütigst für seine arme Seele!

Lukas, K. 7. V. 47. ?! — [1]).

(Unten eine zerbrochene Leyer.)

So weit der Auszug aus der oben erwähnten [2]), in Wien erschienenen, kleinen Schrift.

Ein Punkt aber, den sie nicht berührt, ist Werners, am Rande seines Lebens, gehegte Absicht, in einen geistlichen Orden (den der Redemptoristen, Ligorianer oder der Versammlung zum heiligen Erlöser) einzutreten, und seine Zurückhaltung der bereits in dieser Beziehung gethanen Schritte.

---

1) Ihr sind viele Sünden vergeben, denn sie hat viel geliebet; welchem aber wenig vergeben wird, der liebet wenig.

2) S. 30.

Ueber diesen Gegenstand verbreitet sich gleichfalls sein früher erwähntes [1]), fünf Wochen vor seinem Tode nach Berlin erlassenes Schreiben, — und dessen Hauptstelle, als Resultat von Werners religiöser Ueberzeugung, (worin der Verfasser hauptsächlich die Worte: „kein Orden, in sofern er im christlichen Sinne nach Aufsen wirken will“ nicht zu übersehen bittet, da sie allein der Schlüssel zu Werners ganzem Leben sind,) möge billig die Reihe der Aktenstücke schliefsen, die als Beläge zu der nachstehend entwickelten Ansicht zu betrachten sind.

„O des Mifsverstands, ich nur zu menschlicher Mensch, ich, der ich mich einer qualvollen Existenz Preis gebend, Leben und Ehre opfere, um, immer unverstanden, die mir über Alles gehende Sache der Menschlichkeit gegen ihre beiden Hauptfeinde, Unglauben und Aberglauben, zu vertheidigen, — ich sey nur ein pfäffischer Pfaffe!

Ferner berichte ich, dafs meine Gesundheit

---

1) S. 98.

zwar durch Badekur und Landluft, Gottlob, in so weit gestärkt ist, dafs ich wieder meine Sonntags- und Fastenpredigten habe übernehmen können. Aber doch verkünden mir fortwährender Husten, Magenschwäche und, mehr als Alles das, die über alle Beschreibung gehende, aller Lebenslust, alles Lebensmuthes und Lebenstrostes von Innen und Aufsen, gänzlich entblöfste gräfsliche Apathie meines grenzenlos einsamen, öden und verlassenen, mitternächtigen Herzens, nur zu deutlich das Paulinische: *ego enim jam delibor et tempus resolutionis meae instat* [1])! Diese subjectiven Gründe, vergesellschaftet mit meiner vorerwähnten unvertilgbaren Achtung, ja Verehrung, alles rein Menschlichen, haben neuerlich nicht nur auf meine Ansicht über klösterliche Verbindungen überhaupt, Einfluss gehabt, sondern auch auf meine Entschliefsungen. Ich war nämlich früher entschlossen gewesen, mich dem hier in

---

1) 2 Ep. an Timoth. 4 Cap. v. 6. Nach Luthers Uebersetzung: „ich werde schon geopfert und die Zeit meines Abscheidens ist vorhanden."

Wien erneuerten Redemptoristenorden einzuverleiben, einer, durch sittliche Reinheit, redliches Streben, und unermüdeten Eifer für das Gute, gewifs höchst ausgezeichneten geistlichen Versammlung. Ich hatte schon den Ordenshabit angelegt, und war im Begriff, das Noviziat anzutreten, legte aber das Ordenskleid wieder ab, und trat ganz aus dem Orden heraus; — jener Gründe wegen! Denn, sonnenklar ist es mir geworden, dafs das Christenthum unmöglich etwas Anderes ist, als der, alles Wahre, Gute und Schöne krönende, Culminationspunkt der durch die Gottheit gereinigten Menschheit, dafs mithin kein Orden, (in sofern er in christlichem Sinne nach Aufsen wirken will,) umhin könne, Alles menschlich Schöne, Wahre und Gute mit inniger Liebe anzuerkennen und zu umfassen!

So bin ich denn also wieder, wiewohl vorläufig für den Winter, abermals in einem andern geistlichen Hause, (dem Augustinerkloster in Wien,) gegen baare Bezahlung eingemiethet und beköstiget: doch wieder ein *homo sui juris*, und will lieber lebenslang schon, nicht

nur Weltgeistlicher, sondern sogar Titular-Hofrath, Titular-Domherr, Titular-Dichter bleiben, als jemals Titular-Mensch werden! Dies, allerdings ermüdende, Detail umgehen, konnte ich aber deshalb nicht, weil ich, wiewohl dem Hauptprinzip meiner gewonnenen Erkenntnifs unwandelbar getreu, doch nicht darüber gleichgültig seyn kann, in den Augen meiner Freunde als ein wetterwendischer Narr zu erscheinen.«

Wien, den 11ten December 1822.

Werner.

Rückblick.

Werfen wir nun einen solchen auf das bisher Mitgetheilte, um zu einem Resultate über den merkwürdigen Mann zu gelangen, den die Darstellung gilt; so ergiebt es sich zuvörderst, dafs, wie bereits im Eingange angedeutet worden, sein Uebertritt zur katholischen Kirche als das wichtigste Ereignifs seines Lebens zu betrachten ist. Nicht wegen der äufsern Folgen, die dieser Schritt für ihn gehabt, oder wegen der Wirkungen, die er auf andere geäufsert, noch wegen seiner Seltenheit, da Aehnliches jetzt fast täglich vorkommt; noch endlich wegen eines etwanigen Contrastes, in welchem jener Religionswechsel mit der frühern Sinnesart Werners, wie bei andern Convertiten, hätte stehen können [1]); sondern viel-

1) Es scheint sich das oben, S. 5., wieder abgedruckte Jugendgedicht nicht als ein Gegenargument anführen zu lassen. Die Extreme berühren

mehr, weil derselbe in sofern als der Culminationspunkt für ihn betrachtet werden kann, als seine ganze Richtung nach diesem Ziele strebte, und hier seine letzte Bildungsstufe eintrat; — indem die spätere Priesterweihe, und der versuchte Eintritt in eine Ordensverbindung, war der Hauptschlag einmal geschehen, — nur als Nuancen anzusehen sind.

Es leuchtet aber ferner auch ein, dafs der gemeine Glaube, dafs eine überreizte Fantasie das Motiv zu Werners Uebertritt gewesen, dem auch Hoffmann gewissermafsen huldigt, wenn er, in seiner, übrigens geistreichen, Construction [1]) von Werners Charakter, annimmt,

---

sich überall. Aus Spott und Neckerei entsteht oft glühende Leidenschaft zu dem Gegenstande, der Ziel des Spottes war, und, in jedem Falle, beweist jenes Gedicht eine Neigung zur Beschäftigung mit religiösen Dingen, wie sie, zu jener Zeit, bei ein und zwanzigjährigen Jünglingen nicht gewöhnlich seyn mochte; — oder, es war vielleicht auch nur eine Uebung in dieser, in der angegebenen Periode gangbaren, Gattung der Satyre, ohne aus irgend einer Gesinnung hervorgegangen zu seyn?

1) Serapionsbrüder, Band I. S. 230.

„dafs des zum Manne gereiften Jünglings glühende Einbildungskraft, ihn, nachdem er später von der Angst trostloser Zerknirschung gefoltert worden, in die Mystik eines Religions-Cultus hineingetrieben habe, der ihm mit Siegeshymnen und duftenden Rauchopfern entgegen gekommen," sich in sofern als falsch darstellt, als Werner in dem Katholicismus weder, wie so viele, blofs sinnliche Anregung, wozu er zu tief war, suchte; noch, wie Hoffmann meint, dadurch eine Richtung auf die scheufslichste Verirrung der Religionsmeinungen, den Quietismus, bewies. Der Grund liegt vielmehr so klar vor Augen, wenn man die brieflichen Aeufserungen an seine vertrautesten Freunde, gegen die er sich in seiner wahren Gestalt zeigte, in dem in obiger Zusammenstellung ihnen gegebenen Zusammenhange, überschaut, dafs es nicht nöthig scheint, zu so künstlichen Hypothesen, als die Hoffmannsche, seine Zuflucht zu nehmen.

Wenn es auf die Beurtheilung eines mit Bewufstseyn, d. h. unter der Leitung einer mit Consequenz verfolgten Idee, geführten Lebens,

— dem nur bei einem solchen, und nicht bei einem, wie es die Meisten treiben, zwischen Schlaf und Wachen hingedämmerten, kann von einer Charakteristik die Rede seyn, — ankommt, so stellen sich der Erörterung hauptsächlich die Gesichtspunkte dar: nach welchem erkennbaren Ziele hat der Darzustellende gestrebt? und: mit welchem Maafse von Kraft und Glück hat er sich jenem Ziel nahe zu bringen vermocht?

Dies auf Werner angewandt, läfst sich, wenn man von der ersten Periode seines Lebens, wo er sich, von seinen feurigen Sinnen irre geführt, den Ausschweifungen ergab, und dadurch Stoff zu der Reue sammelte, die er später oft so erschütternd ausgesprochen; — wenn man von dieser Periode absieht, — läfst sich nicht verkennen, dafs er Eines unablässig im Auge hatte; — praktisch zu wirken, und zwar zu wirken im Gebiete religiöser Erhebung seiner Mitmenschen. Hierüber hatte er sich die wunderlichsten Theorien gebildet, wie es dem überhaupt klar geworden seyn wird, dafs seine Philosophie, wenn man sein

Raisonnement anders so nennen kann, immer gewaltsam gegen die wahre Poesie, die in ihm lebte, ankämpfte, und sie zu zerstören drohte. Er nahm zuvörderst, als Grundverhältnifs aller menschlichen Geselligkeit, drei Grade an, Meisterschaft, Jüngerschaft und Genossenschaft. Diese Verhältnisse suchte er Anfangs in dem engen Kreise des häuslichen Lebens, in der Ehe, nicht allein sich nachzuweisen, sondern sie auch zu leben, gab es aber endlich, nach drei mifslungenen Versuchen, eine Ehe nach einem System zu führen, wieder auf [1]). Mitt-

1) Für Andere conservirte er seine Idee aber noch später. In einem Briefe aus Wien, vom Jahre 1807, an eine Freundin, die ihm über ein häusliches Mifsverhältnifs geklagt haben mochte, findet sich die Stelle: „meiner bedürfen Sie nicht; Sie haben den Arzt ganz in der Nähe! Bewegen Sie ihn, dafs er (nämlich der Ehemann) Ihnen sey, was Sie bisher nur ihm waren, — Meister, und Alles ist in Ordnung! Um aber dieses zarteste und unbekannteste (in den Thalssöhnen immer noch viel zu grob und plump geschilderte) aller Verhältnisse, nämlich das der Meisterschaft, in einem herrlichen

Mittlerweile war er als Dichter aufgetreten. Der Verfasser, der, wie oben bemerkt wor-

---

Brennpunkte aufgefalst, zu erblicken, so empfehle ich Ihnen als das Classischste was darüber geschrieben ist, den Spiegel der Liebe von Spee, eine hohe göttliche Offenbarung, werth, im Glauben und Demuth genossen zu werden." Wie Werner überhaupt die Ehe ansah, darüber noch folgende charakteristische Stelle eines Briefs an den Verfasser, aus dem Jahre 1803.

„Du liebst, Du wirst glühend geliebt und Du heirathest! Hätte ich es mit einem andern, als mit Dir, zu thun, so würde ich diesem andern schreiben: lies, wo möglich noch vor dem Aufgebot, den Sternbald, den Ardinghello (besonders die Stelle, wo er Gott bittet, ihn vor dem Kiebenbleiben am Boden zu bewahren), auch allenfalls das, was mein Troubadour im ersten Theile meiner Thalssöhne zu Molay sagt, und hernach, wenn Dein Entschluss unerschütterlich ist, heirathe in Gottes Namen! Ich würde Dir das auch sagen, wenn Du mir nicht einmal, auf der Weichselbrücke bei Praga, nach dem Baden, selbst das Alles besser gesagt hättest, und, wenn Deine Geliebte, wie Du sie mir schilderst, nicht an Geist und Herzen erhaben wäre. An diese Gröfse appellire ich; sie kann sich nicht in Opfern zeigen, denn bei der Liebe ist

den, in der Zeit, wo das poetische Talent Werners zuerst schaffend in ihm wirkte, in

---

kein Opfer verdienstlich; sie opfert alles oder auch nichts, und, wo ich mein ganzes Wesen mit dem eines andern freudig identificire, kommt kein Opfer mehr in Betracht. Mein Eduard und seine grofsherzige Geliebte können auch nicht so lieben, dafs sie sich zu einem Wesen verschmelzen, für das die übrige Welt nichts ist; diese Liebe ist für das gröbere Wohlseyn der Liebenden besser, als die moderne, jämmerliche Kälte; — für das Ganze ist sie, wo möglich, noch schlechter als jene; sie macht zwei Wesen, die aus Instinkt Egoisten waren, zu einem verbundenen, colossalen Egoisten, aus Grundsatz und Gefühl. So kann mein Eduard weder lieben, noch sich lieben lassen; ich müfste sein Liebesbündnifs *ex officio* trennen, wenn es so organisirt wäre. Aber der Liebende ist und soll dem Geliebten seyn ein Mittler der Gottheit; mit dem Liebenden soll sich der Geliebte werfen in's Universum, und den Strahl, den beide vom Höchsten erhalten, und sich mit demselben einander durchglüht haben, aussprühen, dafs sich daran erwärme die übrige Welt. Diese Idee wird Deine Geliebte verstehen, wenn sie grofsherzig, kurz, wenn sie Deiner werth ist; sie wird, wenn sie sie versteht, Dich zur wahren Kunst und Reli-

der engsten Beziehung zu ihm stand, ist überzeugt, dafs es ein reines Feuer dichterischer

---

gion hinführen. Ihr werdet Euch mit vereinten Kräften zur Gottheit aufschwingen. Wenn es so kommt; dann, Heil Dir, dafs Du heirathest, Heil und Segen Deiner künftigen Gattin! und, — dafs es so kommen möge, erwartet beide in demuthsvollem Vertrauen von der Gottheit, die sich um die Füllung unsers Magens wohl nicht bekümmert, aber jeden unserer Schritte zum Höchsten lenkt; jeden! — glaube das einem Menschen, der Zeitlebens, was man so nennt, unglücklich gewesen ist, auf sein unpartheiisches Zeugnifs. Wenn Du Deiner künftigen Gattin übrigens diese Stelle, wie ich darum bitte, mittheilest, und sie wird nicht böse darüber, so bitte sie in meinem Namen um ihre Freundschaft, ich werde sie zu schätzen wissen."

Früher, ehe er noch bestimmt wufste, dafs die Liebe zur Ehe führen würde, hatte er sich folgendergestalt gegen den Freund ausgesprochen:

„eine solche Liebe unterjocht einen, wenn auch mit Rosenketten, und Du darfst noch kein Joch tragen. Wir Männer glauben immer stark genug zu seyn, den Zügel abwerfen zu können, wenn wir wollen, und, ehe wir's uns versehen. Hat Deine Geliebte Gröfse (die sehr seltene Gröfse) genug, bei einer Liebe wie sie zu Dir trägt, Deine Frei-

Begeisterung war, was ihn zu den Thalssöhnen inspirirte; aber seine Briefe zeigen, wie er sich ängstlich dagegen verwahrt, dafs man meinen könne, er habe mit seinem Gedicht nichts anders gewollt, als eben das Gedicht; vielmehr nicht oft genug wiederholen kann, dafs eine tiefere Absicht damit verbunden sey: nämlich die, der Menschheit das mitzutheilen,

---

heit zu ehren; ja dann, — dann ist es gut. Kannst Du die unbegränzte Freiheit Deines Geistes (denn von der rede ich nur) in dem Verhältnisse bewahren, wozu ich Dir, aber doch auch nur beinahe, Stärke genug zutraue, dann ist es auch gut. — Alles kommt darauf an, ob das edle Geschöpf, was Du liebst, auch die Gröfse hat, auf die prosaische Seite einer begränzten Häuslichkeit, (im weitesten Sinne,) Verzicht zu thun, und dennoch die poetische, rein menschliche, Erscheinung holder Weiblichkeit in ihrem ganzen Umfange zu ehren; kurz, ob sie die seltene Gabe hat, ganz Weib, und doch mehr als Weib, zu seyn? Hierüber *relatio ex actis*, mit rubricirten Allegaten, wenn ich bitten darf!"

Konnte Werner, mit solchen Ansichten von der Ehe, in seinen Verbindungen mit Frauen ohne eine Spur von denselben, dauernd glücklich seyn!!

was er für das Höchste hielt, das Mysterium, wie die kalten Herzen durch die von ihm gesetzte Dreieinigkeit, Kunst, Religion und Liebe, wieder zu erwärmen; oder, wie er es ausdrückt, „durch Bilder des Uebersinnlichen auszuglühen, um für die höheren Wahrheiten der Moral empfänglich zu werden [1].“ Als Vehikel, sich darüber auszusprechen, galt ihm allein seine Poesie etwas [2], und als Mittel, seine Ideen in's Leben zu setzen, damals die Maurerei, von welcher er hoffte, „dafs sie, in Verbindung mit dem geläuterten Katholicismus, über den Protestantismus,“ — oder, wie er ihn nennt, „„über den in seinen Grundsätzen zwar ehrwürdigen, aber dem Menschengeschlecht *qua talis*, nicht angemessenen, durchaus prosaischen, Drang eines durch keine Fantasie begränzten Criticismus,““ — den Sieg davon tragen solle [3].“

Dabei begnügte er sich aber nicht mit der

---

1) S. 35.
2) S. 30
3) S. 41

Hoffnung einer Wirksamkeit durch Schrift, die er im Ganzen nur für höchst unbedeutend hielt; sondern ging, im eigentlichen Sinne des Worts, darauf aus, Menschen zu fahen, um sie mit dem zu erfüllen, zu dessen Verkündung er sich berufen fühlte. Jünglinge, wie der Verfasser, waren ihm die liebsten: mit Wärme des Herzens, die ihm durch ihr Anschmiegen wohl thaten, in ihm das Lieblings-Verhältnifs des Meisters zum Jünger zum wirklichen Bewufstseyn brachten, und doch durch Widerspruch, auf den Grund eigener Meinungen, ihn nöthigten, sich selbst sich klar zu machen. Bald sah er in der auf Enthusiasmus begründeten Verbündung solcher Jünglinge das neue Heil der Welt; bald erschien ihm die anbrechende Morgenröthe in der sogenannten neuen poetischen Schule; bald erwartete er von dem in dem protestantischen Deutschland, wie er sich ausdrückt [1]: „auf's neue Mode werdenden Katholicismus, nicht als Glaubenssystem, sondern als eine wieder aufgegrabene mythologische

1) S. 36.

Faulgrube," theoretisch und praktisch, die gröfsten Erfolge. Für diese Ansichten sucht er zu gewinnen, wer ihn hören mag, und ruft aus: „nur einmal soll es in der kalten Welt warm werden, und darum will ich Proselyten machen und Brüder haben, und, wenn andere Leute etwas besseres wissen, als ich, in ihren Bund aufgenommen seyn! [1])" — oder: „Kunstwerke sind Vorarbeiten zu der neuen Religion, die der Menschheit gegeben werden mufs; Bücher wirken in dieser Rücksicht wenig oder nichts. Wir brauchen Apostel (NB. im modernen Geschmack), die auf einen Zweck hinwirken, und Proselyten" [2]).

Dafs nun aber aus allen diesen Träumen im wirklichen Leben nichts ward, und, so wie Werner es meinte, eben auch nichts werden konnte, bedarf keiner weitläuftigen Ausführung. Was er sich, in seinem Kämmerlein in Königsberg und Warschau, ausgesponnen, zerrann, wie ein Dunst, als er, — (eigentlich

1) S 60

2) S 83

seine erste Ausflucht in die Welt,) — nach Berlin kam; man nahm den Dichter der Söhne des Thals auf, wie einen Mann von einem sich begründenden Rufe; um die Grund-Idee des Werks, noch weniger um ihre Verwirklichung im Leben, hatte sich kein Mensch gekümmert; die Jünglinge in der Capitale, die Werner an sich zu ziehen suchte, thaten in's Gesicht freundlich zu ihm, und lachten hinter seinem Rücken über den breiten, pedantischen, unreinlichen, geizigen, überall dem Spotte Blöfse gebenden Provinzialstädter; in der neuen Schule fand er nichts weniger als eine neue Kirche; dazu seine Scheidung, die, auf der einen Seite, sein langgewohntes häusliches Leben zerstörte, indem sie ihn im schon reiferen Alter wieder auf den unbequemen Fufs eines Junggesellen setzte; auf der andern aber, ihn zum Stadtgespräche machte, was er, durch das mit der Weihe der Kraft verbundene Aufsehen, noch in viel gröfserem Maafse wurde; sein durch das Theaterglück herbeigeführter, vertrauter und fast ausschliefslicher, Umgang mit den Schauspielern; namentlich mit Iffland

und der Beltmann, die ihn beide sehr liebten; endlich der Umsturz seines Vaterlandes im Jahre 1806; — welch' ein Wunder, dafs, unter so verschiedenartigen Einwirkungen, seine Hoffnung einer religiösen äufsern Wirksamkeit, wie er sie früher so sehnlich gewünscht, wenn sie ihm nicht gänzlich aus den Augen kam, doch sehr zusammenschwand! Wirklich trägt Alles, was, von dieser Zeit an, bis zu seinem Religionswechsel, von ihm bekannt geworden, die Farbe einer, wenn gleich nicht vom Mysticismus, namentlich nicht von Werners alten sonderbaren Satzungen über die Liebe, die Trennung und Vereinigung der Kraft und Zartheit in den beiden Geschlechtern u. s. w., doch von der Tendenz zu geistlichen Verbündungen, freien Gesinnung, man möge nun seinen, oben im Auszuge gegebenen, Brief aus Wien [1]), oder viele andere, nicht zur Mittheilung geeignete, die der Verfasser, von seinen Reisen aus, von ihm erhalten, oder seine in dieser Periode geschriebenen Werke, Attila,

1) S. 67.

Wanda, und vorzüglich den vier und zwanzigsten Februar u. s. w., betrachten. So hat auch gewiſs Werners, in diese Zeit fallender, vertrauterer Umgang mit Göthe [1]), Frau von Staël, August Wilhelm Schlegel, sein Aufenthalt in Paris, u. s. w., dazu beigetragen, den so treu gehegten Jugendtraum in seiner Seele in den Hintergrund zu drängen; wenigstens war in den Tagen, die der Verfasser 1809 mit ihm in Weimar und Leipzig lebte, von keiner Stiftung einer neuen Religion mehr die Rede.

Doch, — wer Werner genauer kannte,

---

1) Ein schönes Denkmal dieses Umgangs ist folgende Stelle der Canzone, welche dem vier und zwanzigsten Februar zum Prolog dienet, über Göthe:

Er, den ich Heliot, das Bild der Sonnen,
Zu nennen liebe, weil ihn Klarheit krönet,
Und weil, als unversöhnet
Ich irrte noch, mich hat sein Strahl erquicket
Zwar muſs mein Pfad von seinem streng sich trennen,
Doch macht sein Blick mich immer noch entbrennen,
Ob, ach, mein Aug' ihn gleich nicht mehr erblicket,
Und seinem Flammenauge nicht darf sagen:
Daſs nie ein Herz ihm treuer hab' geschlagen

mochte wohl leicht ermessen, dafs es, bei einem so eingewurzelten Lieblingsgedanken, nur einer leichten Anregung bedurfte, ihn, in seiner ganzen Stärke, wieder hervorzurufen. Mit dem Schlusse des Jahres 1809 kam Werner nach Rom. „Was ihm dort“ — so sagt er selbst in seinem Artikel im Felder-Waitzenegger'schen Lexicon [1]), — bis zum 22sten July 1813, wo er Rom verliefs, begegnete, sey nicht geeignet für den Raum eines prosaischen Wörterbuches;“ — auch dem Verfasser sind keine bestimmte Notizen hierüber bekannt, da Werner, in seinen späteren Briefen an ihn, sich über den fraglichen Gegenstand niemals ausgelassen hat, und er ihn 1809, bevor er nach Italien ging, zum letztenmale gesprochen; — aber nach der begeisterten Schilderung, die Werner selbst von einer, mit ihm vorgegangenen, Vorbereitung, „geistliche Uebungen“ genannt, in seiner Vorrede zu Silberts Uebersetzung von Thomas v. Kempis Nachfolge Christi, entworfen hat, und die hier schick-

1) S. 79

lich ihre Stelle finden wird, läfst sich schliefsen, mit welcher Inbrunst er sich damals der katholischen Kirche in die Arme geworfen haben mag.

„Das Wunder der geistlichen Uebungen," — sagt Werner a. a. O. — „welche, lediglich und allein nach Kempis Nachfolge Jesu, Ignatius von Loyola entworfen hat, ist Millionenmal wiederholt worden, hat Millionen geistige Todte wieder auferweckt, und ist eines solchen Erfolges so gewifs, dafs man, um diesen günstig zu erfahren, nur jene zweckmäfsig anwenden darf. Der heilige Ignatius und der selige Alphons Maria Liguori [1]) haben diese Art und Weise, die verstocktesten Gemüther, sogar in vier, acht, bis zehn Tagen, für das Höchste des Christenthums dauernd zu entflammen, mit einer wahrhaft göttlichen Kunst dargestellt und gelehrt, deren allerhöchsten Ur-

1) Nach welchem die Redemptoristen, oder die Mitglieder der Versammlung zum heiligen Erlöser, in welche Werner definitiv eintreten wollte, (s. oben S. 106.) auch Ligorianer heifsen. —

sprung ich an mir selbst, in meinen, wenn gleich nur dreimal [1]), und immer nur vier Tage, zu Rom, nicht von, sondern an und mit mir, vorgenommenen geistlichen Uebungen zu erproben, das unverdiente Glück hatte.

Die Hebel, um diese grosse Wirkung zu erreichen, sind, wie bei allem wahrhaft Grossen, sehr einfach. Der folgende Bericht wird zeigen, wie man, im Hauptsitze der Christenheit, jene einfachen Hebel, zum grossen Zweck des Heiles von Vielen, benutzt.

---

1) Wie weiter unten bemerkt wird, fanden, während Werners Aufenthalt zu Rom, die geistlichen Uebungen daselbst alljährlich einmal Statt. Am 19ten April 1811 trat Werner zum katholischen Glauben über; (in der Weihe der Unkraft heifst es, am 19ten April 1810, aber in seiner Grabschrift in dem bei Wallishausser in Wien erschienenen Testamente, — 1811) und am 22sten July 1813 reiste er von Rom ab. Hieraus folgt, dafs, wenn er die geistlichen Uebungen dreimal mit vorgenommen, es einmal geschehen seyn mufs, als er noch Protestant gewesen, und man kann, bei seiner Individualität, ermessen, wie das Ganze auf ihn gewirkt.

Zu Rom also versammelte sich, während meines fast vierjährigen Aufenthalts, alljährlich an dem, dem Palmsonntage vorangehenden, Samstage, Nachmittags, in den an die Capelle des heil. Aloysius Gonzaga stofsenden Zimmern, etwa dreifsig Männer, Geistliche und Layen, sehr verschiedenen Standes und Alters. Dort blieben sie bis zum grünen Donnerstage Vormittags, man kann wahrhaft sagen, in Jesu vereint. Jeder hatte, wo möglich, ein eigenes Zimmer, das Erbauungszimmer war gemeinschaftlich, auch der mit mäfsiger, aber doch nicht zu kärglicher, Kost besetzte Tisch. Zwei Geistliche des Hauses hielten die geistlichen Uebungen, zwei andere nahmen sich mit zärtlichster Besorgnifs der zeitlichen Bedürfnisse jedes der Anwesenden an. Alle Betrachtungen wurden gemeinschaftlich gehalten, und abwechselnd von einem der damit beauftragten Priester laut vorgetragen. Samstag Abends eröffnete eine Betrachtung „über den Zweck des Menschen" diese geistlichen Uebungen. Die darauf folgenden vier Tage der Charwoche wurden jeder mit wenigstens zwei heiligen

Messen begannen. Jeden Tag wurden zwei laut vom Priester vorgetragene, jedesmal eine Stunde ausfüllende, Betrachtungen Vor- und zwei dergleichen Nachmittags, immer abwechselnd, bald den vier letzten Dingen, bald andern christlichen, die Vermeidung der Sünden und Uebung der Tugenden betreffenden, Gegenständen, geweiht. Der übrige Theil jedes Tages war in stille Wiederholungen des vom Priester laut Betrachteten, in sonstige Andachtsübungen, geistliche Lesungen u. dgl., sehr zweckmäfsig vertheilt; eben so war auch die Zeit zur nöthigen Körperbewegung und Ruhe Jedem mit gleich freundlicher Besorgnifs für sein körperliches, als weiser Unterordnung unter sein geistiges Wohl, zugemessen. Alles aber geschah in der strengsten, Jedem beim Eintritte bekannt gemachten, Zeitordnung, deren genaueste Beobachtung Niemandem, so hoch auch sein Rang seyn mochte, (denn Personen von hohem und niederm Stande nahmen an diesen Uebungen, gemeinschaftlich in Christo vereinigt, Theil) unter irgend einer Bedingung erlassen wurde. Am allerstrengsten aber ward gewacht auf ge-

naueste Beobachtung des zu jeder höhern Geistessammlung Unerläfslichsten, — des Stillschweigens! Niemand durfte mit irgend Wem, aufser mit dem Geistlichen, dem er beichtete, und den, mit der Aufsicht des Hauses Beauftragten, auch eine Sylbe nur sprechen. Sogar ward der Empfang und die Lesung eines Briefes oder Zeitungsblattes, geschweige denn die eines weltlichen Buches, während der Uebungstage, auf's strengste untersagt, und allen, von deren höchstem Zwecke, dem ewigen Seelenheil, nur irgend abführenden Zerstreuungen ward solchergestalt, und sofern das menschlichen Anstalten nur immer möglich ist, jeglicher Zugang verwehrt. Jeder Tag ward durch den Segen mit dem Hochwürdigsten, und eine Allen gemeinschaftliche Gewissenserforschung, der letzte Abend aber (Mittwoch der Charwoche) durch inbrünstige Anrufung der Mutter Gottes beschlossen. Am Gründonnerstage Morgens machten die Herzzerschmelzende Betrachtung vom verlornen Sohne, die gemeinschaftliche Communion und eine Schlufsermahnung des Priesters, das Ende der Uebungen.

Al-

Alles umarmte sich, ich darf wohl sagen, wie von göttlicher Freude trunken, und Jeder gestand dem Andern beim Abschiede das, was ich jedesmal an mir selber, und immer mit gleicher Stärke erprobt habe — dafs er die köstlichen Tage hindurch wie im Himmel gewesen, jetzt wie durch ein seelenreinigendes Bad gestärkt, und nur bange sey, wieder zur kalten Alltagswelt zurückkehren zu müssen.

So viel über die geistlichen Uebungen zu Rom, von denen mein, unter dem Titel: „geistliche Uebungen für drey Tage« im Jahr 1818 bei Wallishausser gedrucktes Liederbüchlein nur die flüchtigen Umrisse enthält. Auch für Personen weiblichen Geschlechts giebt es in römischen Frauenklöstern dergleichen geistliche Uebungsanstalten, von denen mir aber keine genauere Kunde ward [1].

---

1) Werner hat in Wien etwas Aehnliches versucht und mehrmals in der Passionswoche geistliche Uebungen vorgetragen. Es ist zu diesem Zwecke das oben erwähnte, in Süddeutschland wenig bekannte, Büchlein von ihm herausgegeben worden, unter dem Titel: Geistliche Uebungen für drey

Im Spätherbst 1813 kehrte Werner aus Ita
lien nach Deutschland zurück, und wandte sich

Tage. Gedichtet von Friedrich Ludwig Zacharia
Werner. Wien 1818 bei Wallishausser.

Dies enthält in folgenden Abschnitten:

— — — Erster Tag. Abend.
Zweiter Tag. Morgen. Zweiter Tag. Abend.
Dritter Tag. Morgen. Dritter Tag. Abend und
Vierter Tag. Morgen. — — —

25 Gedichte mit den Ueberschriften:

Zweck dieser Uebungen. Vorbereitungs Gebet.
Ziel des Menschen. Die sieben Todsünden.
Gericht der Verstockung. Die sieben Worte am Kreuz
Tod des Sünders. Die sieben Gnadengaben.
Die zwei Fahnen und das Weltgericht.
Die sieben Schmerzen Mariä. Ewige Verdammnis
Die sieben heiligen Sakramente.
Buße. Die sieben Bitten. Der verlorne Sohn.
Die sieben Tugenden. Friede. Ave Maria.
Tod des Gerechten. Gloria. Ewige Seligkeit.
Glaubenshoffnung und Liebe. Credo. Te Deum.
Amen;

von denen einige zu dem kräftigsten gehören, was je aus Werners Feder geflossen. Zur Probe möge eins hier stehen.

Ziel des Menschen.

Wir flehn Dich an, komm', heil'ger Geist
Herab zu Deinen Knechten,

zuvörderst nach Frankfurt am Mayn, um von den dreien verbündeten Mächten die Fortsetzung

---

Lafs', eh' die Gaukelzeit vollendet,
Uns mit uns selber verbiten,
Denn einmal braucht die lange Zeit,
Um in der langen Ewigkeit
Uns Arme zu verflechten.

Wer, eh' der Baum gefallen ist,
Der, wie er fiel, bleibt liegen,
Benutzet hat des Lebens Frist,
Sich selber zu bekriegen,
Wer mit der kurzen Zeit so ringt,
Dafs er die Ewigkeit bezwingt,
Dem wird Gott helfen siegen.

Wer, weil der Tag noch heiter lacht,
Den Tag verschläft im Farben,
Wird, wenn sein kurzer Tag vollbracht,
In ew'ger Nacht erwachen.
Der Tag, wenn Alles wird im Feu'r
Vergeh'n, der wird die Farben theu'r,
Wird es zu Schanden machen!

Drum wähl', o Mensch, und ernst bedenk'
Dein Daseyn, Ziel und Ende,
Und, mit gewalt'gem Arm zu lenk'
Die Lust, dafs sie behende
Zu dem sich, was allein dir Noth

der ihm vom Grofsherzog von Frankfurt gewährten jährlichen Pension von Eintausend Gulden Rheinländisch zu sollicitiren.

Von hier aus war es auch, wo zu Anfang 1814 er, in der Weihe der Unkraft, dem Deutschen Vaterlande, indem er es zur Demuth ermahnte, seinen Religionswechsel verkündete:

nicht weil ich, (was mit Danken ich ewig werd'
gedenken!)
nicht weil mich in die Schranken das Kreuz trieb,
dafs ich senken
zu Rom den stolzen Nacken mufst', und, in den
Staub gedrückt,
zum Glauben unsrer Väter ward durch die Gnad'
entrückt u. s. w.

Zum Blitz, der lang' vergebens drohte,
Doch endlich einschlägt, wende
Du, Gottes Wärme, Licht und Blitz,
Du heil'ger Geist von oben,
Zu Schanden mach' der Hölle Witz,
Die schon uns hat umwoben;
Komm' warnend, wärmend, tröstend, klar,
Zu Deiner armen Christenschaar,
Dafs wir Dich ewig loben

ein Schritt, welchen nun Werner, indem er angeblich darauf ausginge, Demuth zu predigen, als den größten Hochmuth, angerechnet hat. Indessen, es war wiederum nicht dies, sondern der alte Lehr- und Bekehrtrieb, der nach Jüngern und Proselyten aussah, und, wie er sonst zu einer gestaltlosen Trinität von Liebe, Kunst und Religion einlud, (eine Lehre, die zum Theil in der Weihe der Unkraft vom Dichter selbst verworfen wird [1]), jetzt eine bestimmte Thatsache, die im Leben nachzuahmen stand,

---

1) Nämlich, daß das, was Werner bis dahin unter Liebe verstanden, mit der Religion von ihm in Verbindung gebracht worden:

Durch falsche Lust verlocket und durch das Spiel der Sinne,
Doch wissend, daß am Liebe der Quell der Wesen rinne,
Setzt' ich des kranken Wollust bald keck auf der Liebe Thron,
Und durch den Gaukelblendwerk sprach ich der Wahrheit Hohn.

Als ob das, was den Weisen erleuchtet, sprengt den Bund,
Zerbricht der Völker Ketten, heißt das Sternenfeld,

einen Religionswechsel, zur wirklichen Nachfolge empfahl. Aber dies konnte, bei dem Wege, den er einmal eingeschlagen, Wernern nicht genügen. Es ist aus seinen Aeuſserungen gezeigt worden, wie wenig er, (und das wohl mit vollem Recht, bei dem Leichtsinn des Lesepublikums,) auf Wirksamkeit durch das geschriebene Wort rechnete, und wie groſses Gewicht er dagegen auf unmittelbares Eingreifen in's Leben, durch persönliche Mittheilung, legte. Was er früher nur durch unprivilegirte, formlose, Verbindungen hätte zu Stande bringen können, dazu war ihm, in seinem neuen Glauben, der Weg geöffnet, wenn er die Priester-

---

Was aus des Frommen Busen sich empor zu Gott erhebet,
Aus Schmerz- und Sehers-Getändel sey der niedern Lust gewebet,

Und, weil solch eitel Götzenbild auf krummen Füssen stand,
Das nicht aus anzubeten ich mich thöricht unterwand,
Dem ich auch Tempel bauen wollt' mit meiner schwachen Hand,
So kam's, daſs es zu hellen ich manch Hirngespinnst erfand.

weise nahm, und so floss dieser Schritt ganz natürlich aus dem Religionswechsel. Nun hatte er, in seinem Sinne, Alles erreicht, wonach er sich, mehr als ein Jahrzehend zuvor, als nach dem höchsten Gute gesehnt, (und was ihm als Preussischer Geheim-Sekretair schwer möglich geworden wäre:) eine äussere Stellung, die ihm nicht allein berechtigte, sondern auch verpflichtete: „Gemüther für das Heilige zu gewinnen, das die Welt nicht kennt“ und, auf diese Weise, auch der Reue, die ihm, von jeher, wie ein Nachtgespenst folterte, ein fortwährendes Sühnopfer zu bringen; indem er als ein bestellter Seelsorger darnach strebte, Seelen zu erretten: „einige zu Lebensfreudige“ — wie er sich in dem oft erwähnten Artikel im Felder-Waitzeneggerschen Wörterbuche ausspricht — „der Sthenie, und einige zu Lebensmüde der Asthenie, am Scheidewege sogar schon, der ewiges Leben vom ewigen Tode trennt, zu entreissen.“

Von nun an, nachdem er sich in Wien dem Beruf als Kanzelredner gewidmet, hat Werner ausser in den oben excerpirten Vorrede zur Uebersetzung des Thomas von Kem-

pis, über sich nur noch ein einzigesmal zum Publikum gesprochen, und das zwar in der merkwürdigen Vorrede zu der Mutter der Makkabäer, welche auch Hoffmann anführt, dem, als er sie las, es war [1]) „als sähe er, durch ein trübes, farbloses Wolkenmeer, glänzende Strahlen dämmern eines hohen, edeln, über alle alberwitzige Fascheien unmündiger Verkehrtheit erhabenen, Geistes, der sich selbst, wenn auch nicht mehr zu erkennen, doch noch zu ahnen, vermag;“ wobei ihm der Dichter so erschien, „wie der vom fixen Wahn Verstörte, der im hellen Augenblick sich des Wahns bewußt wird, aber, den trostlosen Gram dieses Bewußtseyns beschwichtigend, sich selbst mit erkünstelten Sophismen zu beweisen trachtet, in jenem Wahn rühre und rege sich sein eigentliches höheres Wesen, und dieses Bewußtseyn sey nur der kränkelnde Zweifel des im Irdischen befangenen Menschen.“

Dies Urtheil, wie glänzend es sich auch im Ausdruck darstellt, hat doch nur Wahrheit,

1) Serapionsbrüder Band 1. S. 239.

in sofern man Hoffmanns Annahme gelten läßt, daß Werners Religionswahnsinn überhaupt als eine unmündige Verkehrtheit, als ein fixer Wahn u. s. w., zu betrachten sey, was aber, von Werners Standpunkt aus, durchaus nicht zu behaupten ist.

Der Leser entscheide selbst zwischen Hoffmann und Werner, wenn ihm die Stelle aus der Vorrede, die ersteren zum Grunde gelegt, vor Augen gelegt wird. Sie lautet folgendergestalt:

„Es ist seit einiger Zeit sehr selten, daß ich schriftlich zum Publikum spreche, und ob das noch oft geschehen werde, bezweifle ich um so mehr, je näher ich selbst dem Zielpunkte stehe, den Michel Angelo Buonaroti, in seinem Schwanengesange, wie aus meiner Seele sprechend, gezeichnet hat! *) In einem

*) Ich meine das von Vasari aufbewahrte Sonett Buonarottis, das dieser kurz vor seinem Tode gemacht hat. Ich habe es in einem größeren Gedichte über Raphaels Leben, bei Gelegenheit, wo ich von des großen Buonaroti Einflusse auf jenen göttlichen Genius spreche, nicht in der Form des

solchem Falle hat man gewöhnlich immer noch Manches zu bestellen, besonders an gute Freunde.

Originals, sondern in der von mir gewählten Canzonenform, minder übersetzt, als frey nachgebildet, wie folget:

„Gelangt auf stürm'schem Meer, erbrochnem Kahne,
Bin ich am Port, wo man von jedem Wahne
Und Werk ich ernste Rechenschaft will geben,
Ich, dem Monarch, Idol, die Kunst gewesen,
Die liebend meine Phantasie erlesen!

Ich sehe wohl anjetzt mit Kümmernissen,
Wie voll des Irthums jegliches Verlangen,
Die eitlen Liebesscherze, sonst so heiter,
Was sind sie jetzo mir, der ich, mit Bangen,
Mich zweien Toden nahe, dem gewissen,
Und jenem andern, welcher mein Begleiter
Zu werden droht! — Nicht weiter
Mahlen noch Bildhau'n, Eins nur will ich Stille!
Die Seele heim zum ew'gen Amor kehret,
Der ihr, vom Kreuz, die Arm' entgegen spreitet" u. s. w.

Ob ich diese Canzone über Raphaels Leben vollenden, ob ich sie allein, oder als Anhang zu einem größeren, gleichfalls von mir noch unvollendeten und an Raphaels herrliches unter dem Namen der Dispute bekanntes Freskogemählde anzuknüpfen, Hymnus über das allerheiligste Altars

Ich benutze also gegenwärtige Gelegenheit, meine Freunde (deren es in und ausser Deutschland immer noch einige giebt) zu versichern: dafs ich nichts weniger als der Popanz bin, den man unter dem Namen eines gewissen Zacharias Werner für ein Spottgeld (nämlich für das geringe Botenlohn eines noch geringeren Correspondenzartikels), dermalen an schlechtbelehrte gelehrte Journale, als finstern, fanatischen, oder wohl gar von einer Art Renegatenwuth beseelten, Schwärmer zu verkaufen pflegt. Das wird nämlich von denjenigen erdichtet, die sich noch vor zwei Jahren die alberne Lüge erlaubten, als hätte ich den Glauben unserer Väter, (zu welchem zurückzukehren ich unverdienterweise in Rom das hohe Glück ge-

---

Sakrament, oder vielleicht mit der zahlreichen Sammlung meiner noch ungedruckten kleineren Gedichte herausgeben werde, oder aber, ob es das Schicksal gerade der mir als meine gelungensten erscheinenden Werke seyn wird, wie mein mifslungenstes (dessen Verfasser nämlich) Tasso zu bleiben? — Diese und dergleichen Fragen, — man kann sie sich am Ende auch abgewöhnen. —

Anmerkung Werners.

nofs) den katholischen Glauben nämlich, wiederum verlassen, da es doch, meiner tiefsten Ueberzeugung nach, eben so unmöglich ist, dafs ein Seeliger wieder ins Grab zurückkehren, als dafs Einer, der wie ich nach lebenslänglichem Irren und Suchen, das unschätzbare Kleinod der untrüglichen Wahrheit fand, solches, ich will nicht einmal sagen, wiederum aufgeben, sondern ihm nicht Blut und Leben, ja Manches vielleicht noch bei Weitem Theureres, wenn es die einzig wahrhaft gute Sache gilt, freudiglich aufopfern sollte!

Aber eben, weil ich die Qual langen, lebenslänglichen, edlichen, jedoch vergebenen, Suchens, aus eigener schmerzhafter Erfahrung, kenne, so bin ich von allem Partheihasse gegen edle Sucher, wefs' Glaubens und Volks sie auch seyn mögen, aufs Weiteste entfernt. Ich nehme vielmehr, selbst mit Rücksicht auf meine priesterliche Würde, gar keinen Anstand, laut zu bekennen, dafs mir edle, rastlose Sucher des Wahren [1]), die noch nicht

1) Es giebt solcher edlen und rastlosen Su-

dorthin gelangt sind, wo das Gefundene (nicht Erfundene, noch zu Erfindende) alles fernere Suchen zur Thorheit, alles Finden zum Lohne der Entsagung macht, zwar, in sofern sie das ewig nur zu Findende noch erst erfinden wollen, je edler sie sind, um so bedauernswürdiger, aber auch, in sofern sie aus ganzer Seele und mit reinem Herzen suchen, nicht nur unendlich schätzbarer, sondern sogar dem Ziele näher erscheinen, als die Vielen der gegenwärtigen Zeit, die das unverdiente und nie zu verdienende unschätzbare Glück, im Kreise des ewig und einzig Wahren, im katholischen Glauben nämlich, geboren zu seyn, gedankenlos verkennend, dieses göttliche Kleinod bald gemüthlos verbilden, bald gefühllos vergeuden! — Meine theuren Freunde — die

---

cher, zumal unter den Deutschen Jünglingen und Männern, jetzt so viele, daß die Namen: Philosoph und Religiose, die bei mehreren europäischen Völkern noch thöricht geschieden sind, im edelsten und gebildetsten Volke, dem Deutschen, fast synonym zu seyn beginnen.

Anmerkung Werners.

ich, von den frühesten bis zu den spätesten, alle noch namentlich im Kerne meines, durch die Erinnerung an sie, wie die Wüste durch den Thau, erfrischten Herzens trage, — meine mir ewig theuern Freunde, werden es mir mithin wohl auf mein, ihnen bekanntes, ehrliches Wort glauben, dafs ich, weit entfernt jenem von mir entworfenen Zeitungszerrbilde, selbst da, wo es geschmeichelt seyn möchte, zu ähnen, vielmehr immer noch, (und vom stets tief dunkeln Grunde meines Innersten abgesehen), derselbe harmlose Mensch bin, als welchen mich Jeder kennt, der mich kennt, und dafs ich niemals aufhören werde, nach dem Willen der Thatkraft (welche zum Guten vereint, man, mit Rücksicht auf ihren Ursprung, im christlichen Sinne Gnade nennt), Vernunft und Verstand als die höchsten Gaben des Menschen zu schätzen.

Diese meine Grundsätze, so wie meine tiefe Verehrung für wahre Philosophie, kann ich wohl nicht stärker als dadurch bethätigen, dafs ich, seit nun bereits fünf Jahren, die Unvernunft des Unglaubens nicht kräftiger, als

den Unverstand des Aberglaubens, von der Kanzel bekämpfe. Will man einen solchen Kampf Schwärmerei nennen, so muſs ich mich bescheiden — kein Deutsch zu verstehen! — Wie schwer er mir übrigens, dieser Kampf, und daſs mir nichts schwerer als Polemik wird, kann Jeder leicht ermessen, welcher erwägt, daſs ich, während meiner nunmehr zwanzigjährigen schriftstellerischen Laufbahn, mich noch niemals habe entschlieſsen können, eine einzige der Legion der über mich gedruckten Fabeln, nicht einmal die mich persönlich angreifenden und ganz handgreiflichen, mit einem einzigen Worte zu widerlegen. Diese unchristliche Fabelfabrik hat, zumal auf ihren Stapelplätzen, nämlich in einigen berühmten und unberühmten Zeitungen und Journälen, allerhand mächte Schnickwaare auf meine Rechnung verschachert. So log man z. B. in öffentlichen Blättern, als ich vor acht Jahren in Rom war, ich sey Einsiedler auf dem Vesuv oder Aetna; man log, als ich vor drei Jahren in Pohlen war, ich sey zu Frankfurt am Mayn wieder Protestant geworden; man log,

ich sey zu Wien, wo ich für meine Liebe und Verehrung für das edelste und gelliegenste süddeutsche Volk, durch dessen mir unschätzbares Zutrauen, und nur durch dasselbe belehrt und gefesselt, als Weltgeistlicher privatisire, Klostermönch geworden! Ja, ein Französischer Fabelschmidt hat mir sogar die eben so unerwartete als unverdiente Ehre angethan, mich für ein Stück von *Illuminaten*, ja für einen Vater der Ideologen auszuschreien, da ich doch auf Ehre und Pflicht versichern kann, dafs ich niemals bei irgend einer illuminatischen Blendlaternenanstalt in Dienst getreten, übrigens aber an den Ideologen, denen ich ein unglückseliges Daseyn gegeben haben soll, so unschuldig bin, dafs ich ihren Namen sogar erst durch jene Fabel kennen gelernt habe! —

Dies Wenige soll blofs als Notiz für gute Freunde, über die Glaubwürdigkeit der zahllosen über mich ausgeheckten oder noch auszuheckenden Zeitungs- und sonstigen Nachrichten! — Dafs auf eine solche neue Deutsch-Französische Fabelwelt der Optimismus nur mit ei-

ni-

niger Schwierigkeit anwendbar sey, wird mancher, vielleicht jener Falschlichter selbst, jedoch im Stillen nur, mir eingestehen. Mit noch viel größerem Rechte darf ich aber wohl von der bei Weitem überwiegenden Mehrzahl des Deutschen Volkes, die, Gottlob, noch immer aus rechtlichen, großartigen, und weil ihre eigene Ehre achtenden, darum fremde Ehre nicht niedrig verletzenden, Leuten (aus geborenen Antipoden aber jenes Fabulisten-Völkleins,) besteht, ich darf, sage ich, mit Recht hoffen, kein Unparteyischer, Unterrichteter und Vernünftiger, werde es mir bei so bewandten Umständen in Abrede stellen, daß ich durch mein dermaliges sehr ernstes, dem Zwecke nach erhabenes, und, im tieferen Sinne, aber auch nur in ihm, allerdings nicht lohnloses, freiwilliges Wirken, bloß die Früchte des Ewigen, nicht die von zeitlichen Rosen oder Lorbeern, beabsichtigen könne. Ich hoffe daher, und weil ein ehrlicher Mann dem andern aufs Wort glaubt, auch bei meines Gleichen Glauben zu finden, wenn ich mein mir theuerwerthes Wort hiedurch für folgende ungeschminckte

Thatsachen verbürge. Es ist kein irdisches Interesse, noch eine mir vielfältig angelogene Nebenabsicht (deren jede ich tief verachte) im Spiel bei meinem dermaligen ernstesten, höchsten und reinsten Streben; ich opfere demselben freywillig (das darf ich mit menschlichem Schmerze zwar, aber auch mit mir aus höherer Quelle zugeflossener Ergebung sagen,) nicht nur Gesundheit, Heimath und zeitlichen Ruhm und — als wehrlose Zielscheibe jedes Lügners — selbst die mir stets theure Achtung meiner Freunde vielleicht; ja ich bringe ihm sogar das schmerzhafteste aller Opfer, „die lebenslängliche freundliche Gewohnheit meines Daseyns und Wirkens," mein dichterisches Saitenspiel, dar, zu welchem ich gegenwärtig in Jahren kaum einige Stunden mir abstehlen kann, und das, in so seltsamen Fugen es oft auch erklungen seyn mag, doch, wo es den Grund des Heiligen und Deutschlands Ehre galt, nie einen Mifslaut ertönt hat. Aber eben dieser mein fester Glaube an Deutsche Würde tröstet mich auch in solchen Fällen, wo mein Selbstgefühl durch das Verkennen so-

gar Derer, deren Erkennen mein Theuerstes war, schmerzlichst verwundet wird, durch das Verkennen mancher der Vortrefflichsten unsers vortrefflichen Deutschen Volks nämlich, die mich verkennen müssen, weil ich weder Zeit noch Raum habe, mich ihnen, — wie ich sonst wohl könnte, — befriedigend zu entwickeln, ihnen, die ich besser kenne und wohl viel mehr liebe als die meisten von Denen, die aus einem verworrenen Gesichtspunkte sie zu loben, oder aus einem niedrigen Standpunkte sie zu tadeln sich erfrechen. Eben so ist es auch mein immer tiefer wurzelnder Glaube an den hohen, ja höchsten Beruf meines Deutschen Mitvolks, der mein Vaterlandsgefühl dann tröstet, wenn es schmerzhaft verzagen möchte über den herzzerreissenden Anblick des Schmelzofens, der, mit den edelsten Metallen gefüllt, immer noch keinen Silberblick zeigt! Der Deutsche, mag er auch in irgend einer seiner Entwickelungsperioden das Gute, Bessere, ja Allerbeste, mit unverdientem Ostracismus belegen, auf die Dauer kann er nie den Kern alles Wesens, den er vorzüglich zu entfalten berufen ist: die

Liebe, verkennen. Das ist es, was unter den Völkern der Erde dem Deutschen seinen Standpunkt bezeichnet und seine Meisterschaft verbürgt."

So weit Werner. — Der Verfasser aber gesteht gern, dafs er in den vorstehenden Erklärungen weder eine Spur von unwürdiger Verkehrtheit, noch von fixem Wahn, finden kann. Dafs Werner, nachdem er einmal Katholik geworden, wenn man, wie oben gezeigt ist, voraussetzen darf, dafs es ihm damit voller Ernst gewesen, da seine ganze Individualität ihn von je an nach diesem Ziele zog, die Rückkehr zu dem Glauben der Väter ein unverdientes hohes Glück nennt; dafs er es eine alberne Lüge schilt, wenn behauptet worden, er habe den katholischen Glauben wiederum verlassen, da es doch, „seiner tiefsten Ueberzeugung nach, eben so unmöglich sey, dafs ein Seliger wieder in's Grab zurückkehren, als dafs Einer, der, wie er, nach lebenslänglichem Irren und Suchen, das unschätzbare Kleinod der untrüglichen Wahrheit gefunden, solches wiederum aufgeben sollte;"

dafs er, im Gegensatz gegen den Unglauben, vom „Unverstand des Aberglaubens“ spricht, u. s. w., alles das konnte Hoffmann, auf seinem Standpunkte, so erscheinen, als wolle Werner durch erkünstelte Sophismen sich glauben machen, in seinem letzten Thun und Treiben rühre sich sein eigentliches höheres Wesen, während ihm gerade hier sein fixer Wahn bethöte, und, von Werners Subjectivität ausgegangen, doch volle Wahrheit und Gültigkeit haben. Wer darf es überhaupt sich unterfangen, in Dingen des Glaubens, von Wahn zu sprechen! Jede Ehrlichkeit ist subjective Wahrheit, und wer hat die objective!! Soviel bleibt gewifs, dafs in sofern es die wirksamste Art ist, wie jeder Prediger, er lehre einen Glauben, welchen er wolle, auf seine Gemeine wirken kann, wenn er sich selbst als ein lebendiges Werk seines Glaubens vor dieselbe hinstellt, und ihr erst den Glauben an diesen seinen Glauben giebt, bevor er ihn für das Material, was er vorträgt, in Anspruch nimmt, — es wohl nicht leicht einen, mit herrlicheren Gaben für das

geistliche Lehramt Ausgerüsteten, gegeben hat, als Wernern; denn, wie oft, in verschiedenen Abschnitten seines Lebens, er auch seine Ansichten änderte; immer blieb er sich doch in der Hauptsache getreu; das heifst, diese Hauptsache, Wirksamkeit im Reiche Gottes, blieb für ihn die Hauptsache: immer war er ganz erfüllt von dem, was er eben in sich verarbeitete, und immer ging ihm der beredte Mund von dem über, wovon ihm das glühende Herz voll war. Der Verfasser kann es ihm nie genug danken, dafs er in ihm, dem in alle Weltlust hinausstürmenden Jüngling, zuerst den Sinn für das Höhere anregte, und dafs er ihn bis an den Rand seines Grabes, wie seine letzte Erklärung beweist [1]), nicht aus den Augen verloren hat. Von der Seelsorge, die man in unsern Tagen und geselligen Verhältnissen nur gar zu sehr vernachlässigen sieht, und die doch wohl den schönsten Theil des geistlichen Berufes bildet, hatte Niemand höhere Begriffe als er, und der Verfasser mufs

1) S. 101.

aus vielfältiger eigener Erfahrung bekunden, wie eigenthümlich eindringlich er zu trösten und zu erheben verstand. Mag es unter diesen Umständen also ein fixer Wahn genannt werden, dafs Werner laut vor der Welt versichert „er habe nach lebenslänglichem Irren und Suchen das unschätzbare Kleinod der untrüglichen Wahrheit gefunden;“ hat diese Erklärung nicht vielmehr die vollkommenste subjective Realität?

Nach der Mutter der Makkabäer hat Werner nur noch einige Gelegenheitspredigten und mehrere Gedichte in Zeitschriften und Almanachen drucken lassen, zuletzt aber, die oben Auszugsweise mitgetheilte Vorrede zu der Silbertschen Uebersetzung der Nachfolge Christi. In dieser (welche aus dem Redemptoristenhause in Wien datirt ist) spricht er davon, dafs er „am Tage der unbefleckten Empfängnifs Maria 1821 gewürdiget ward, in Christi ewig jungen und jetzt abermals jugendlich erfrischten Bund zu treten.“ Wie er wieder ausgetreten, darüber haben wir oben ihn sich aussprechen hören; in Wien soll er, wenn Berichten aus der

Welt zu trauen ist, sich über diesen letzten Schritt nicht gleichlautend gegen den Einen und den Andern geäufsert haben [1]); es ist kein Grund, an der Aufrichtigkeit der Erklärung zu zweifeln, die er freiwillig, und am Rande des Grabes, mit dem sichern Vorgefühl des nahen Todes, für seine Freunde im protestantischen Deutschland niederschrieb, und die ein unverkennbares Gepräge innerer Wahrheit an sich trägt.

Bei Eröffnung seines Testaments fand sich das allgemein bekannte Legat seiner Schreibfeder in die Schatzkammer der Mutter Gottes zu Mariazell, „als eines Hauptwerkzeuges seiner Verirrungen, seiner Sünden und seiner Reue.“

Böttiger äufsert in einem lesenswerthen Auf-

---

1) Der oben, S. 102. angeführte Artikel aus dem Lit. Conv. Blatt sagt: „Werner verliefs die Congregation kurz vor Ende des Noviziats und soll sich mit den Worten darüber geäufsert haben.“ „„nur Gott und er wisse, warum es geschehen sey.““

satze [1]) über dies Vermächtnifs und das des Justus Lipsius, welches zu dieser Nachahmung die Veranlassung gegeben: „dem Psychologen wird nichts in diesem wahrlich es ehrlich meinenden Manne räthselhaft seyn, wenn er auch nur eine einzige Stelle aus seinen, so häufigen, Selbstgeständnissen erwägen will, wie diejenige ist, welche sich am Schlusse seines Testaments, aus einem fragmentarischen Aufsatz, den er 1812 in Florenz niederschrieb, beigefügt findet [2]). Solche Zerknirschung und Selbstabbüfsung ist keine Heuchelrede und keine Kapuzinade!“

Der Verfasser findet sich nicht veranlafst, diesem wohlwollenden Urtheile etwas hinzuzufügen, und, indem er die Leser noch auf eine andere Bemerkung Böttigers in dem eben angeführten Aufsatze verweist, nämlich „dafs alles darauf ankomme, wie man die innere Gesinnung des Dichters der Weihe der Kraft, in

---

1) Zeit. für die elegante Welt No. 52—54 vom 14ten — 16ten Marz. 1823.

2) S. 80

seinen letzten Lebensjahren, in sich selbst auf's Klare gebracht zu haben glaube;« wünscht er durch diese Schrift nur sein Scherflein dazu beizutragen, ein gründliches Urtheil über seinen vielverkannten Freund vorzubereiten.

Nachrede.

Aber, — hört der Verfasser hier Stimmen von allen Seiten erschallen; — soll das, was wir eben gelesen, etwa für eine Charakteristik Werners gelten, und wir, die wir ihn doch in Paris, oder in Rom, in Wien, oder in Berlin, gesehen und gekannt; wir haben nichts von dem darin gefunden, was ihn uns besonders merkwürdig machte; nichts von seinem Geiz, seinem Schmutz, seiner falschen Höflichkeit u. s. w.! Nun, um auch Euch, und die Wahrheit, die aber aus Euch nicht spricht, zu befriedigen, Ihr habt recht gesehen; er war sinnlich, geizig, geldgierig, unverträglich, oft bis zur Erniedrigung nachgiebig, feig, eitel, ängstlich, peinlich, egoistisch in bürgerlichen Verhältnissen, so dafs er Fremde, die sich seiner Angelegenheiten einmal angenommen, mit seinen Aufträgen und Anforderungen bis auf das Blut quälte; dabei über Kleinigkeiten bis zum höchsten Ekel weitschweifig, geschmack-

los [1]; nicht ohne Verschlagenheit, wenn es darauf ankam, irgend etwas für sich zu erreichen; aber, — glaubt Ihr, denen alle diese Fehler nicht hätten entgehen können, wenn Ihr auch noch weniger grofse Geister wäret, als Ihr seyd, da Niemand sie mit mehr Offenheit zur Schau trug, als Werner; glaubt Ihr denn nun ein Bild des Mannes zu haben, oder zu geben, wenn Ihr eine Anekdote von ihm wisset, oder weiter tragt, wie man ihn hier mit seiner Furcht mystifizirt, dort seinen Geiz in Anspruch genommen, seine Eitelkeit aufgeregt, oder seine Geschmacklosigkeit in hellem

---

1) Hauptsächlich in seinen Schriften, deren kaum eine, — vielleicht nur der vier und zwanzigste Februar, — von groben Geschmacklosigkeiten frey ist; ganz vorzüglich in der Prosa, wo die Sucht, sich deutlicher und überdeutlicher, als deutlich, zu machen, ihn verleitete, das an sich Klare (denn dafs er oft versuchte, das Dunkelgeahndete, nicht aussprechbare, in Worte zu fassen, ist wiederum ein Andres,) so oft zu wiederholen, und dergestalt zu verschnörkeln, dafs kaum herauszufinden ist, was er hat sagen wollen.

Lichte hervortreten machen, — Fallen, in die er gutmüthig hineinging, wie man sie ihm nur aufgestellt? Oder; — haltet Ihr Euch etwa für besonders scharfsichtig, weil Ihr erkennen könnet, dafs eine, nach allen Richtungen hin, harmonisch ausgebildete Natur, wie die eines Göthe, ein schönerer und lohnenderer Anblick sey, als die eines armen, gequälten, vom Schicksal, und alter Verkehrtheit verkrüppelten, aber dennoch mit den herrlichsten Gaben des Geistes geschmückten, Menschen, die freilich bei ihm nicht so oben auflagen, als Eure glatten Scheintugenden bei Euch, die Ihr nichts als Fläche seyd! Und, — dies führt mich auf den Hauptpunkt, — seyd Ihr denn, wenn ich Euch auch das gern zugestehen will, dafs Ihr wohl reinere Wäsche tragen möget, als Werner, seyd Ihr denn aber auch, im wesentlichen Gegensatz gegen ihn, darum uneigennützig, liberal, kühn, wie es Männern ziemt, wenn Ihr vor Grofsen steht, frey von Eitelkeit und von Egoismus; — weil Ihr Klugheit und Geschliffenheit genug habt, alle Eure schwache Seiten den Augen der Welt zu ent-

ziehen! Was überhaupt legt Ihr gegen Euro Fehler in die Waagschaale? Traut Ihr Euch wohl die Grofsherzigkeit zu, in dem Augenblicke, wo Euch das Herz zerrissen ist durch die Trennung von einem geliebten Weibe, Eurem vertrautesten Freunde, vor dem Ihr kein Geheimniſs habt, zu schreiben: „sie ist unschuldig, ich bin ein Schwächling in vieler Rücksicht, ängstlich, launenhaft, geizig, unreinlich, Du weifst's ja!“ [1]) — oder, wenn Euch je etwas so am matten Herzen liegen könnte, als Wernern, am glutherfüllten, der Hunger, Menschen für sich zu gewinnen, und es wendete sich dann ein höchst edler Jüngling an Euch [2]) mit dem Vertrauen, daſs von Euch ihm aller Trost in seinen Leiden kommen solle, diesen mit den Worten zurückzuweisen: „es steht in der Bibel: verflucht ist der, der sich auf Menschen verläſst, und hält

1) S. 65.

2) Dieser Brief aus dem Jahre 1808 ist dem Verfasser von dem, an welchen er gerichtet, neuerdings zur Benutzung mitgetheilt worden.

Fleisch für seinen Arm! Wir sind freilich beide unbehülflich und hülfsbedürftig; aber, wir haben ja Gott, und Alles, was wir uns gegenseitig thun können, ist etwa, dafs Einer dem Andern die Einwirkungen mittheilt, deren ihn Gott gewürdiget hat. Ich bin ein erbärmlicher Mensch, der sich selbst so wenig als andern zu rathen weifs!“ Oder endlich: — könnt Ihr von Euch sagen, dafs eine Idee, viel weniger eine so edle, durch Euer farbloses, und darum geschminktes, Leben gehe, als die, welche Werner bis an den Rand seines Grabes geleitet hat; die Idee, nach allen seinen Kräften dazu beizutragen, dafs die erstarrte Welt für das Höchste wieder erwarme!! [1])

---

1) Da im Texte von wirklichen Tugenden die Rede ist, so scheint es nicht angemessen, der geselligen Talente Werners dort zu erwähnen.

Die Note mag aber bemerken, dafs, wenn Hoffmann, der es wahrlich mit Werner nicht allzugut meinte, von ihm äufsert; (Serapionsbrüder Bd. 4. S. 258) — „was seinen Umgang betrifft, so mufste ich ihn für den gemüthlichsten, liebenswürdigsten

O Ihr, an die diese Worte gerichtet sind; wenn Ihr diese Blätter zur Hand genommen, um darin einige Scandale zu suchen, wie Ihr sie in Euren Theezirkeln mit geläufiger Zunge zu verarbeiten gewohnt seyd, und, wenn Euch Eure Scheu vor jedem ernsten Worte bis hie-

her

Menschen anerkennen, den es nur geben mag, und alle die seltsamen, fantastischen Schnörkel seiner äufsern Erscheinung, seines ganzen Wesens, die er selbst mit feiner Ironie, mehr recht in's Licht zu stellen, als zu verbergen, suchte, trugen nur dazu bei, dafs er, in der verschiedentensten Umgebung, unter den verschiedensten Bedingnissen, auf höchst anziehende Weise ergötzlich blieb. Dabei beseelte ihn ein tiefer, aus dem Innersten strömender, Humor, in dem man den würdigen Landsmann Hamanns, Hippels, Schaffners wiederfand;" — er hierin eher zu wenig als zu viel gesagt hat. Es gab, wenn er sich frey in einem Kreise bewegte, keinen angenehmeren, witzigern, Gesellschafter, als Werner, und namentlich machte ihn die von Hoffmann berührte Eigenthümlichkeit, aus dem besten Herzen, mit den Andern über sich selbst und seine Schwachheiten zu lachen, so wie seine Empfänglichkeit für jedes fremde gute Wort, unwiderstehlich liebenswürdig.

her hat kommen lassen; möchte Euer Gewissen Euren Augen einen Spiegel vorhalten, in dem Ihr Euer glattes und mattes Bild in seiner wahren Gestalt erblicken könnet, und in Euro schwerhörigen Ohren mit drölmender Stimme die Worte unsers Heilands donnern:

> ihr Heuchler, ziehet am ersten den Balken aus Euren Augen; darnach besehet, wie Ihr den Splitter aus Eures Bruders Auge ziehet,

und die, die ich für Euch zum Motto dieser Schrift gewählet:

> **Verdammet nicht, so werdet ihr auch nicht verdammet!**

Der Mensch preist tölpisch seinen Pfad [1]),
Den er durchtaumelt, Allen;
Doch Gnade läßt, mit weis'rem Rath,
Jedes den eig'nen wallen,
Sie ehrt den Thon, aus dem gemacht,
Die Form, in welche hat gebracht,
Jedes Herz seine Liebe.

Ein bilderloses Menschenherz
Fällt nicht so leicht in Nöthen,
Doch kann, gräbt's ihm in sich, der Schmerz
Es leichter ewig tödten;
Ein Bilderherz umklammert Qual,
Doch auch in ihr sieht es den Strahl
Den Boten meiner Liebe.

„Und vollends dies, (sie wies auf mich),
„Kreist so in bunten Trieben,
„Daß Du Natur, wohl selten eins
„Hast so herumgetrieben."

Du altes Kind — — — — —
Mußt Kreuz und Quer zur Liebe!

Werner.

---

1) Es sind diese Verse hier wiederholt worden, da, wie es dem Verfasser scheint, der Leser seine Behauptung nunmehr gerechtfertiget finden wird, daß sie als Grund- und Schlußstein des ganzen Buchs betrachtet werden können.

Anhang.

Während des Abdrucks der letzten Blätter dieses Lebens-Abrisses sind dem Verfasser desselben durch die Hand eines wohlwollenden Freundes, mehrere, noch ungedruckte, Gedichte Werners zugekommen, von denen folgendes Sonett an seinen Arzt, der ihn im Frühjahr 1818 von einer schweren Krankheit wieder hergestellt hatte, und dem er ein Exemplar seiner Biographie aus dem Fehler-Waitzeneggerschen Lexicon mit jenen Zeilen übersandte, zu charakteristisch ist, um nicht noch nachträglich mitgetheilt zu werden, wobei der Verfasser den Wunsch für den Verleger nicht unterdrücken kann, dass die Prophezeiung Werners, am Schlusse des Sonetts, nicht zu sehr in Erfüllung gehen möge.

An Malfatti,

den innigst und ewig von mir geliebten Retter meines Lebens

Mit meiner Biographie.

Der Strahl der Sonnen gleitet grade nieder,
Die Sterne ziehn verklärt auf ihren Spuren,
Spendend so Leid als Lust den Creaturen,
Bis sie beschwingt der Liebe Schmerzgefieder.

Im Zickzack fährt der Blitzstrahl hin und wieder,
Entzündend, doch verzehrend auch, die Fluren,
Und, was sein wahres Wesen ist, erfuhren
Einst der Giganten stolze Riesenglieder.

Oh, was, Du Theurer, rettetest, — mein Leben,
Dem Sonnenstrahl, dem Blitzstrahl, zu vergleichen,
Wird sich in diesen Blättern kund Dir geben,

Dir weise Wandelndem im Wonne-Licht; —
Dir schenken mufs ich meine düstern Zeichen,
Denn, wer mein Leben kennt, der kauft es nicht.

Wien, am 1sten Mai 1818.

Werner.